N° 685 38e Année. Tome CXCIII 1er Janvier 1927

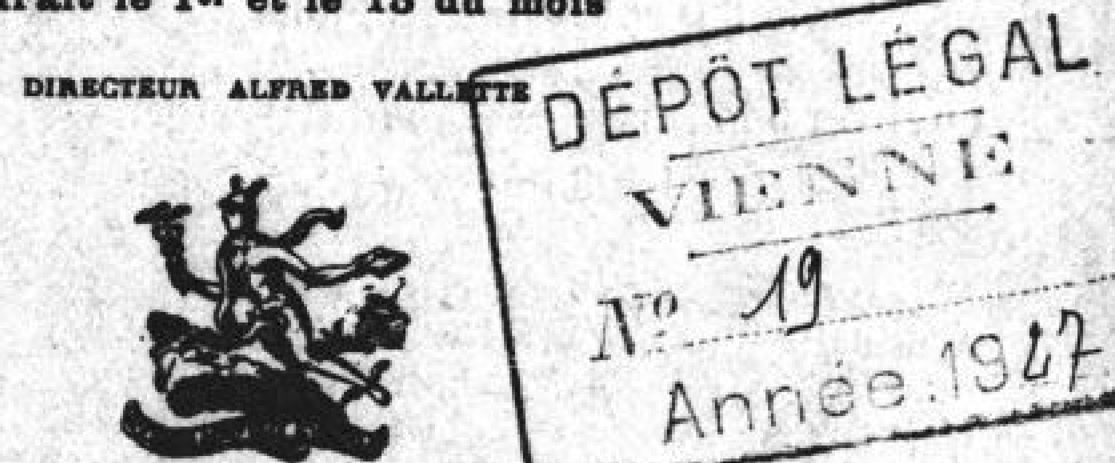
MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France....... 4 fr. | Etranger....... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT QUATRE-VINGT-TREIZIÈME

1er Janvier — 1er Février 1927

1er Janvier — 1er Février 1927 Tome CXCIII

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXVII



CLAUDE MONET

—

Il est mort le 5 décembre, à quatre-vingt-six ans : à son chevet se tenait M. Georges Clemenceau, qui est du même âge. Une très longue affection unissait ces deux grands vieillards. Claude Monet n'avait cessé de travailler que depuis quelques mois. L'an dernier, ayant bien supporté l'opération de la cataracte, il m'écrivait qu'il s'était remis à peindre « en essayant de faire quelques progrès ». Il s'est éteint dans sa claire et calme maison du hameau de Giverny, auprès de Vernon, qu'il avait acquise et lentement transformée depuis quarante années, se plaisant à créer des jardins délicieux où toutes les fleurs du monde étaient assemblées. Un petit bras de l'Epte, détourné, alimentait des bassins constellés des célèbres *Nymphéas*. Le site unissait les grâces de Corot à un charme exotique. C'était là le seul luxe de Monet. Il avait été très pauvre, il était devenu très riche, il était resté très simple.

La peinture française perd son glorieux doyen. Un des grands artistes du XIXe siècle n'est plus. Il aura du moins assez vécu en accomplissant pleinement sa volonté pour qu'un jugement ne soit ni prématuré ni téméraire.

Claude Monet, de famille lyonnaise, né à Paris le 14 novembre 1840 (le même jour que son autre illustre ami Rodin), habita le Havre dès son enfance et commença par y montrer, à la vitrine d'un papetier, des caricatures

qui intéressèrent Eugène Boudin. Celui-ci emmena l'adolescent faire des études de plein-air sur les falaises de Sainte-Adresse, et dès 1856 Monet exposa à Rouen avec son initiateur et maître. Il fit un court séjour à Paris dans l'intention de recevoir les conseils de Troyon, accomplit une année de service militaire en Algérie, comme chasseur d'Afrique, revint au Havre travailler avec Boudin et Jongkind, repartit encore pour Paris, désirant entrer à l'atelier de Gleyre. Il n'y resta qu'une quinzaine, mais fit chez le peintre des *Illusions perdues* la connaissance de Renoir, de Sisley et de Bazille. En 1865, il était admis au Salon avec deux marines que remarqua, le premier, Paul Mantz. Il se mit aussitôt à tenter une grande composition, le *Déjeuner sur l'herbe*, exécutée entièrement en plein-air dans la forêt de Fontainebleau. Cette audace amusa Courbet qui tint à connaître le jeune homme, tout en ne croyant nullement à la possibilité d'une telle méthode : il fit à Monet des observations qui le troublèrent, l'amenèrent à gâter puis à découper l'œuvre, dont le musée de Francfort garde l'esquisse. On était à la veille du Salon de 1866. Pour y figurer, Monet peignit en quelques jours le beau et hardi portrait féminin dit *Camille* ou *La Dame à la robe verte* qui annonçait un superbe peintre de figures. L'œuvre fut reçue, mais fit quelque tapage et valut à son auteur d'être classé parmi les « réalistes » que défendaient Burger, Castagnary et Zola, et dont le plus attaqué était Manet. Dès 1867, le jury refusait les *Femmes au jardin*, peintes en plein-air, à Ville d'Avray, et qui sont maintenant au Luxembourg. Monet montra son tableau dans une boutique de la rue Auber : Edouard Manet vint l'y voir, et dès lors ils se lièrent d'amitié.

Claude Monet retourna travailler au Havre avec Boudin, Jongkind et Courbet. Au salon de 1870 il fut encore refusé, mais il eut l'honneur de figurer dans l'*Atelier des Batignolles* de Fantin-Latour. Il devenait décidément une des personnalités de ce groupe antiacadémique qui comptait

Manet, Sisley, Renoir, Bazille, Pissarro, Degas, Cézanne, Fantin-Latour, Bracquemond, Marie Bracquemond, Berthe Morisot, Mary Cassatt, Raffaelli, Forain, Gustave Colin, Guillaumin, Lépine, Cals, d'autres encore : et il allait suivre leur destin. La guerre de 1870, qui enleva Bazille à ses camarades, dispersa tous ces indépendants. Ce ne fut qu'en 1874 qu'ils se rassemblèrent, et puisque les salons les excluaient ils reprirent le principe de l'exposition particulière adoptée par Manet dans les dernières années du second Empire, en créant une modeste « société anonyme des artistes peintres, sculpteurs et graveurs » chez leur ami le photographe Nadar, boulevard des Capucines. Monet montra, entre autres œuvres, une *Impression, soleil levant*. Il suffit de ce titre pour concentrer la colère et la raillerie du public et des critiques. Tous les exposants furent baptisés *Impressionnistes* et même *Impressionnalistes*, par le surcroît d'agrément d'un barbarisme inexplicable. Ils acceptèrent en riant l'épithète. L'Impressionnisme était créé. Un mot, et rien de plus. Si le tableau de Monet avait porté un autre titre, un autre mot eût désigné la tendance d'artistes issus du réalisme et essayant d'y joindre les observations d'une influence chromatique de l'atmosphère, jusqu'alors peu soupçonnée et point exprimée.

Une nouvelle exposition du groupe eut lieu en 1876 dans les galeries ouvertes par Durand-Ruel, qui eut le grand mérite de comprendre le talent de ces artistes, de les soutenir, d'affronter les risques matériels et d'attendre fermement l'heure, alors improbable, de la justice et du succès. Monet montra là dix-huit toiles peintes à Argenteuil, des effets de rivière, de neige, d'automne, des fleurs, et une grande fantaisie décorative, une jeune femme vêtue en Japonaise, écarlate sur un fond bleu. En 1877, trente toiles parurent, faites à Argenteuil, à Montgeron, au parc Monceau, à la gare Saint-Lazare : en 1878 et 1879, Monet participa encore aux efforts de ses amis avec trente toiles peintes à Sainte-Adresse, à Lavacourt, à Vétheuil, en

Hollande. Ces expositions faisaient beaucoup de bruit. Aprement attaquées, elles étaient non moins âprement défendues par une courageuse minorité qui grossissait avec Duranty, Blémont, Baudry, Daudet, Chesneau, Clemenceau, Théodore Duret, le chanteur Faure, l'éditeur Charpentier, Burty, les collectionneurs Chocquet et de Bellio, plus tard Geffroy, Mirbeau, Georges Lecomte. On entrevoyait quelque chose de nouveau et de nécessaire dans ces œuvres contestées, on ne parlait plus de mystification ni de folie ; mais les polémiques n'empêchaient pas les novateurs de souffrir de la détresse matérielle. Ils ne vendaient qu'à peine, à des prix dérisoires. La plupart étaient chargés de famille, et sans aucune fortune personnelle. C'était le moment où Manet, l'un des rares qui, fils de magistrats aisés, pût vivre de petites rentes, proposait généreusement à Th. Duret de s'unir à lui pour acquérir dix œuvres de Monet pour mille francs en laissant croire à l'offre d'un amateur imaginaire, sans quoi l'artiste, aussi fier que malheureux, n'eût jamais accepté une aide pécuniaire de ses amis. Les impressionnistes, devant le problème du pain quotidien, jetaient leurs toiles à l'hôtel Drouot, dans des ventes où nul ne les acquérait, sinon parfois et péniblement pour quelques louis. Cette période fut réellement pour eux une période de misère : aucun ne se découragea, ne plia, n'envia les succès et les gros prix des pires médiocres. « De leur temps, on n'arrivait pas. » Claude Monet, solitaire, a vécu comme un paysan ou un pêcheur, bravant le froid et la faim, se privant de tout pour acheter de quoi peindre : sans sa constitution robuste, il eût succombé.

En 1880 il fit seul une exposition d'ensemble à la galerie du journal *La Vie moderne*, chez l'éditeur Charpentier, et on jugea que Mme Charpentier, grande amie des impressionnistes, faisait une folie en achetant deux mille francs la *Débâcle*, depuis si célèbre. Le groupe initial des impressionnistes subissait alors une transformation. Leurs idées avaient fini par pénétrer dans les salons, où se levait une

génération d'artistes affranchis des vieilles tyrannies de l'École et pleins de sympathie pour le caractère et l'effort des excommuniés, auxquels ils allaient bientôt tendre ouvertement la main. Après les expositions du groupe sans cesse accru, en 1881 boulevard des Capucines, en 1882 rue Saint-Honoré, et en 1883 boulevard de la Madeleine et aussi à Londres où on l'avait invité curieusement, on sentit bien que les temps d'isolement, de décri, allaient finir : et en 1885 ce furent, il faut bien le rappeler, trois pontifes académiques, Hébert, Cabanel et Robert-Fleury, qui, très libéralement, créèrent à la galerie Petit l'*Exposition internationale* et y firent place à Monet comme à Raffaelli, à Besnard, Stevens, Sargent, Cazin, Roll. Monet fut si bien reçu dans ce milieu que l'an suivant, pour y revenir avec Renoir, il s'abstint de la huitième exposition du groupe initial. Il réunit des vues du Cap Martin, d'Etretat, de Vintimille, de Hollande, de Giverny, qui comptaient parmi ses chefs-d'œuvre. Cette même année 1886 voyait s'épanouir les théories néo-impressionnistes et pointillistes résumées sagacement par M. Félix Fénéon en une plaquette aujourd'hui introuvable, et, réunis à la Société des Indépendants qui venait de se fonder, les Seurat, Signac, Luce, Henri-Edmond Cross, Théo van Rysselberghe, Angrand, Anquetin, mêlaient aux enseignements techniques de Monet les recherches scientifiques sur la lumière spectrale poursuivies par Chevreul, Rood, Helmholtz et Charles Henry. En 1887, à l'Exposition Internationale, Monet alignait quinze œuvres auprès de celles de Whistler, Sisley, Renoir, Raffaelli, Cazin, Berthe Morisot, Besnard, J. Lewis-Brown, Liebermann, Leibl, Kroyer, Carl Larsson. C'était décidément l'alliance entre les impressionnistes, qu'on renonçait à plaisanter, et des peintres auxquels il avait bien fallu que les jurys fissent place dans les salons officiels, où avec eux pénétrait l'esprit nouveau. Monet exposait là des visions de la Riviera, et l'admirable série des rochers de Belle-Isle. En 1889, il passait trois mois dans la Creuse auprès de

Maurice Rollinat et peignait à Fresselines une suite d'œuvres qui ont été dispersées. Il faisait enfin, cette même année, à la galerie Georges Petit, une exposition d'ensemble avec son ami Rodin : il y réunissait les principales œuvres de son énorme production depuis 1864.

Cette fois, le succès fut considérable. Personne n'osa plus contester l'originalité et la puissance de l'initiateur de cette peinture de plein-air qui maintenant envahissait les salons. Monet était célèbre. Il allait pouvoir vivre et créer largement. Le premier usage qu'il fit de son prestige personnel fut de s'employer à faire placer au Luxembourg l'*Olympia* de Manet qu'un groupe de souscripteurs offrait à l'Etat, et qui plus tard, en 1907, fut transférée au Louvre par la volonté de Clemenceau. Dès lors, la vie de travail s'intensifia dans la retraite de Giverny, d'abord simple maison de paysan, puis dans divers séjours en France et à l'étranger. Monet se décida à peindre des séries de tableaux sur un thème unique selon la féerie des heures. En 1891, ce furent les quinze *Meules*, chez Durand-Ruel dont il décora l'appartement de la rue de Rome. En 1893, ce furent les *Façades de la cathédrale de Rouen*. En 1894, l'artiste séjourna en Norvège, dans le village de *Sandviken*, et y étudia les rochers et les neiges. En 1895, la galerie Durand-Ruel montra quarante-neuf toiles, et soixante et une parurent en 1898 à la galerie Petit. Elles retraçaient d'anciens et de récents motifs, auxquels s'ajoutaient la série des *Peupliers au bord de l'Epte* et les *Nymphéas*, vus en perspective du haut du petit pont japonais surplombant les bassins de Giverny. En 1902, six magnifiques aspects de *Vétheuil*, aperçue au delà d'un premier plan de Seine estivale ou glacée, furent exposés rue Laffitte à la galerie Bernheim. En 1904, chez Durand-Ruel, on put admirer les trente-sept aspects de la Tamise, peints à Londres durant plusieurs séjours. Monet était allé voir Turner chez lui, et s'était égalé à lui. Ces œuvres avaient pour thèmes le *pont de Waterloo*, le *pont de Charing Cross*, et *le*

Parlement. En 1908, chez Durand-Ruel encore, la suite des *Nymphéas*, quarante-huit études décoratives d'un sujet très aimé et toujours repris. Enfin, en 1912, galerie Bernheim, vingt-neuf vues de *Venise* entreprises en 1908, sur les thèmes suivants : Palais Ducal, grand canal, Saint-Georges Majeur, Palais Dario, Palais da Mula, Palais Contarini. Ce fut le feu d'artifice suprême du grand coloriste. La maladie, la guerre, des deuils, interrompirent sa production : cependant, en 1921, on vit encore une réunion de ses œuvres chez Bernheim. Il avait assisté à la naissance, aux luttes, à l'apogée de l'impressionnisme : il vivait assez pour le voir, après le triomphe et l'entrée définitive dans les fastes de l'Ecole française, contesté et désavoué par une nouvelle génération. Il s'intéressait encore à son temps, mais de loin. Ses meilleurs compagnons d'armes, Manet, Sisley, Berthe Morisot, en dernier lieu Pissarro, Degas, Renoir, étaient morts. Il se recueillait dans son amour immense de la nature, et il ne cessait de travailler, dans le cadre où il avait fait tant d'œuvres, à sa série de *Nymphéas*, dont il comptait offrir à l'Etat, d'accord avec Clemenceau, la suite définitive, présentée dans un petit monument construit sur ses plans, et dont certains fragments ont été, par l'initiative de Gustave Geffroy, traduits en tapisserie des Gobelins.

A propos de cette offre, il convient d'en souligner l'élégante et paisible ironie. Par elle, en effet, Monet a remercié l'Etat de n'avoir jamais rien fait pour lui, de ne lui avoir jamais acheté une seule toile : d'abord, ce fut la méprisante incompréhension, ensuite ce fut la crainte d'avoir à payer trop cher, quand les amateurs du monde entier couvraient d'or les œuvres du solitaire de Giverny auquel, comme à Renoir et à d'autres impressionnistes, Durand Ruel, devenu légitimement riche pour avoir cru en eux, faisait une rente dont, avec probité, il augmentait chaque année l'enviable chiffre. Les œuvres de Monet, insuffisamment représentatives d'ailleurs de son génie, qui figurent au Luxembourg

et au Louvre, y sont entrées en vertu des legs Caillebotte et Camondo : encore l'exécution de ces legs, surtout du premier, a-t-elle donné lieu aux plus odieuses chicanes. Quant aux distinctions honorifiques, on y songea sur le tard, avec repentir, mais on n'osa se donner le ridicule d'offrir le ruban rouge, prodigué à tant de petits exposants, à un maître illustre qui ne demandait rien d'ailleurs. Plus tard encore, comme pour Rodin, l'Institut fit pressentir officieusement Monet pour un fauteuil à l'Académie des Beaux-Arts, et le vieil artiste déclina gentiment l'invite qu'on lui certifiait unanime. Jusqu'au bout il sera resté Claude Monet tout court, l'indépendant-type, dans la plus pure acception d'un mot qu'on a tant compromis et gâché. Ainsi s'est achevée la vie d'un sage, d'un patriarche, étranger à l'orgueil comme au découragement, libre dans la richesse comme dans la misère, solitaire sans misanthropie, ayant su obéir avec simplicité et dignité aux lois éternelles des saisons humaines. Le ton respectueux des hâtives nécrologies de la presse a montré que les moins avertis ne s'y trompaient pas : sous l'artiste prestigieux il y avait un haut caractère. Une grandeur française — la plus incontestable qui nous restât sans doute — s'est éteinte.

§

Claude Monet n'a jamais fait de théories, ni formé d'élèves, pas plus qu'il n'a « inventé l'impressionnisme ». Il possédait un œil d'une subtilité merveilleuse, il adorait la nature, il a passé sa vie à exprimer ce que son regard y découvrait — mais aussi ce que son émotion, son sentiment y puisaient.

Il a inventé à mesure les moyens qui lui paraissaient les plus aptes à rendre sa vision et son émotion, avec une entière ingénuité, sans souci de s'informer si ces moyens seraient admis et compris. Son art n'a pas seulement consisté, comme on l'a trop dit, dans l'échange entre une vision exceptionnellement pénétrante et une toile : il n'a pas théo-

risé, mais il a raisonné, médité avec une forte volonté d'ordonnance et une soigneuse contemplation du motif, chacune de ces œuvres où des critiques actuels ne veulent voir que des jeux éclatants mais superficiels. Il s'est passé pour lui ce qui se passe pour tous les grands oseurs : ils n'ont pas codifié une doctrine, on l'a extraite après coup de la cellule-mère de leur génie. Cependant Monet a été trop abondamment imité, ses procédés empiriques ont été trop commentés et transformés en principes par toute une génération de critiques et de techniciens, pour qu'il ne soit pas légitime de les examiner. Les exposés qu'il en a lus ne l'ont probablement pas toujours satisfait : quand, par exemple, en 1885, ses cadets sont allés jusqu'à déduire de son apport dans la peinture les rigides et scientifiques corollaires du chromatisme et de la spectroscopie, il les a regardés avec la sympathie que lui inspirait toute recherche d'art indépendant, mais il n'a nullement essayé, comme le modeste et loyal Pissarro, de plier son libre tempérament au système pointilliste. Sans son exemple pourtant le néo-impressionnisme n'eût pu exister. Qu'il l'ait voulu ou non, Claude Monet c'est l'Impressionnisme tout entier. Il en a été l'animateur par son infrangible volonté qui, aux pires heures, a soutenu les courages de tous ses amis, et il a conduit ce mouvement à l'aboutissement complet par l'exemple de son énergique conviction, de son désintéressement, de son génie. Eût-il été seul pour le représenter, aucun des éléments de la conception ne ferait défaut. La magique puissance du regard de Monet a confirmé les idées des physiciens de son temps : illusion du dessin linéaire, qui n'est qu'une convention au même titre que les nombres, pour préciser à notre entendement les séparations des groupes moléculaires appelés par nous *formes* ; illusion du *ton local*, qui n'est que la fixation conventionnelle, momentanée, des ondes lumineuses d'incessant mouvement et d'inégale rapidité qui engendrent les variations et les mélanges des sept couleurs originelles ; illusion de ces couleurs

elles-mêmes, émissions radiantes de la lumière blanche à divers degrés d'incidence et de vélocité; illusion des plans et des perspectives, qui ne nous sont connus que par les notions acquises de mouvement et de temps, et qu'ignore l'enfant voyant tout sur un seul plan ; illusion de la peinture suggérant trois dimensions avec deux et se servant des valeurs pour faire supposer la troisième : tout cela n'était certainement pas soupçonné de Monet quand, debutant avec Boudin, il se sentait attiré par l'ambition hardie de peindre directement et entièrement en plein-air, et il est fort probable qu il n'a jamais lu les savants ouvrages de physique et d'optique dont les pointillistes de 1886 se sont autorisés, Mais il regardait la nature avec un sagace amour et, possédant une rétine semblable à un magnifique appareil de spectroscopie, il n'avait besoin ni de Rood, ni de Lippmann, ni de Charles Henry, dont les théorèmes ont trouvé en ses tableaux de parfaites démonstrations. La mer et le ciel éveillèrent sa vocation et fixèrent l'objet de ses désirs : l'expression de l'air coloré qui enveloppe toutes choses, la poursuite de ce Protée qu'est la lumière — et non pas même la couleur, qui n'est qu'un agent de transmission lumineuse. Pour peindre ce voile impalpable et diapré, Monet procéda expérimentalement en dissociant les tonalités par touches parallèles, sans mélange sur la palette, en gardant aux sept couleurs fondamentales du spectre, juxtaposées et recomposant leur union sur la rétine, toute leur pureté et tout leur éclat. On trouva cela insolite, absurde, scandaleux, on l'accusa d'afficher des intentions révolutionnaires : c'était simplement un chercheur sincère, qui se débrouillait comme il pouvait, devant le problème de cette clarté dont il était fou.

Il avait l'instinct de peindre dehors. Il ne faisait pas plus un dogme de ceci que de la technique des tons dissociés. Il avait commencé par travailler sur des falaises, il eût étouffé dans un atelier. Il ne s'arrêtait pas à l'idée qu'un tel travail ne s'était jamais fait. D'autres composaient à

l'atelier d'après des dessins et des notations sur nature, en s'aidant de la mémoire optique dont Lecoq de Boisbaudran préconisa si bien l'exercice : libre à eux. Monet n'a jamais dit que cette méthode fût mauvaise. Quand Renoir, après avoir assez longtemps suivi son exemple, déclara qu'il renonçait « parce que dehors on ne sait pas bien ce qu'on fait », Monet ne lui en voulut pas plus qu'il n'avait blâmé Courbet et Manet de sourire de ses premiers essais en ce genre. Il suivit son instinct : ce fut sa force et son originalité que de discerner l'appropriation exacte de ses moyens à son but. Durant un voyage de jeunesse à Londres avec Pissarro, il eut devant Turner la sensation émouvante d'une confirmation de ses recherches. Mais Turner avait été l'adorateur de l'autre Claude de France, le Claude Lorrain de Nancy : Watteau, Chardin, Constable, Delacroix, Bonington, Monticelli, Boudin, voilà l'antécédence de Monet. Si l'on ne peut faire un tableau avec la seule étude de la lumière, la lumière est du moins l'agent vital du tableau, et la dissociation tonale est le moyen logique de la représenter. De cette dissociation, qui allait révolutionner toute la peinture d'une époque, Monet a été l'ouvrier le plus subtil, grâce à l'extraordinaire acuité de son regard et à l'intensité de son pouvoir d'observation. Il a analysé dans les ombres, jusqu'alors conventionnellement opaques et admises au titre de repoussoirs, toutes les traces de réfraction des ondes lumineuses émises par les plans éclairés. Il a établi par des exemples définitifs la théorie des couleurs complémentaires, des zones radiantes, des transitions d'une silhouette à un ciel : il a ramené l'idée en peinture au développement harmonique de la lumière, la pensée spécifiquement picturale étant, en fin de compte, rigoureusement liée à la couleur.

De ses œuvres est sorti un postulat qu'on appellerait aujourd'hier « peinture à l'état pur » à une époque où l'Ecole considérait la peinture comme un ensemble de procédés matériels s'appliquant à la représentation d'une idée

littéraire. Il était inévitable qu'on vît là une folle hérésie. Et le public était incapable de voir ce que l'œil du novateur discernait partout. Les peintres eux-mêmes admettaient comme intangible le « ton local ». Optiquement, il n'existe pas. Ce n'est qu'une convention commode. Nous voyons que depuis Cézanne on y revient, dans la réaction actuelle contre la dissociation impressionniste. Ce n'en est pas moins un artifice. Monet était dans la vérité d'observation, confirmée par la science. Si la convention du ton local rend plus aisées la simplification et la construction par les plans juxtaposés, on peut l'admettre au titre de procédé, mais le mérite de Monet reste entier. Il a appris à toute une foule à mieux voir. Il n'appartient qu'aux grands coloristes, comme aux grands musiciens, d'enrichir la perception de la vision ou de l'ouïe humaines, et de les éduquer jusqu'à leur faire trouver agréables et logiques des harmonies jusqu'alors jugées discordantes, faute d'observation de la nature. Monet a été le grand éducateur de l'œil moderne.

Assurément il a commencé par exagérer, se tromper, sembler même à un juge tel que Huysmans, qui lui rendit d'ailleurs hommage plus tard, une sorte de visionnaire exacerbé et maladif. C'est que la tâche était terriblement difficile et qu'il l'entreprenait seul, comme un primitif, oubliant toute la peinture d'atelier, se mesurant directement avec la nature, sans références. Mais il n'a fait que se perfectionner et grandir. Je ne puis d'ailleurs entrer ici dans le détail de la technique de ses recherches de « peintre de l'air ». Elles ont nourri tout l'art contemporain, et ceux-là mêmes qui renient l'impressionnisme dissociateur au nom d'un retour à la synthèse en profitent encore. L'homme de forte volonté, en faisant triompher son groupe d'une opposition haineuse, a ouvert largement la voie. Le technicien audacieux du plein-air et des ombres colorées a enrichi le domaine pictural de féconds enseignements. Mais tout cela ne composerait qu'une personnalité curieuse, utile, puissante même, mais limitée aux secrets de métier, si parallè-

lement Monet n'avait mis cette audace expérimentale, cette ingéniosité d'ouvrier, au service de ce qui domine tout : l'émotion devant la nature, la sensibilité d'un artiste réalisateur de beauté. La peinture n'est point faite que pour les peintres, mais pour tout être humain capable d'émotion. Le plus expert inventeur de moyens, s'il oublie cela, ne compte pas dans l'art. Etonnant trouveur d'une formule neuve, à peine pressentie avant lui et portée par lui à son entier accomplissement, Monet a été — et c'est ce qui importe le plus — une grande âme solitaire et pleine d'amour.

§

Il a pu voir dans sa vieillesse une génération se dresser avec vivacité contre cet ensemble de principes qu'on appelle l'Impressionisme et qu'il incarnait dans son œuvre multiple. Cette génération a déclaré qu'on ne faisait pas un tableau avec des analyses de lumière ; que l'Impressionnisme, révolte contre la fausse esthétique de l'Ecole, était par lui-même un état de carence esthétique ; qu'à la dissociation tonale, poussée à l'excès par une foule de suiveurs jusqu'à la volatilisation et à l'évanescence, il était urgent d'opposer de nouveau la synthèse, et de réhabiliter le ton local, même si on le jugeait conventionnel, afin de revenir à cette architecture des formes, à cette construction qu'on s'est ingénié à aller chercher partout, non seulement chez Cézanne promu, brusquement, au rang de sauveur unique et providentiel, mais jusque dans le cubisme, l'art nègre, dans bien des laideurs et des folies dont on semble enfin se repentir. Il était inévitable que cette réaction fût mêlée d'erreurs et de vérités. Elle a cru à tort que toute une époque avait dû être forcément académique ou impressionniste. Elle a oublié que bien des artistes de valeur n'avaient jamais, à l'écart de ces deux formules, cessé de construire, de Puvis de Chavannes à Besnard, à Barrière, à Cottet, à bien d'autres. Il était inévitable qu'une part des reproches faits à l'Impres-

sionnisme concernât son animateur Monet : du moins le respect a-t-il tempéré ces reproches. Ils n'en sont pas moins superflus, et démentis par l'examen de la plus grande partie de son œuvre. Abandonnons volontiers les suiveurs qui n'eurent ni l'acuité de son œil ni la force souveraine de sa personnalité : il n'en était pas responsable, ils se sont vite effacés. Monet, peintre et caractère, reste un grand isolé et le maître d'une tentative insolite dans toute l'histoire de l'art. Son influence énorme est incontestable : son « école » n'a jamais existé. Il est injuste de lui opposer Cézanne, qu'il aimait, et qui a voulu tout autre chose que lui. Si Cézanne n'avait point existé, Monet eût été tout entier lui-même — et le contraire n'est point vrai.

Monet a commencé par être un constructeur, et dans ses figures, qui font regretter sa décision de se borner au paysage, et dans ses premières vues de Paris, qui montrent, bien plus que le souci d'un coloris « impressionniste », celui de la perspective, du dessin, des plans, des volumes, des densités. S'il a simplifié de plus en plus ses motifs, jusqu'à se contenter d'une meule, de quelques peupliers, d'une façade, d'une silhouette, afin de donner la préséance à l'analyse de la féerie aérienne, il n'a pourtant pas délaissé son souci primitif. La photographie dépouille ses œuvres de leur charme essentiel certes, mais elle montre combien les jeux du prisme y sont soutenus par l'armature forte et scrupuleuse du dessin, par le sens sculptural du sol. Pas une faute de valeur, pas une inconsistance, sauf dans quelques essais où l'artiste s'est amusé à exprimer le brouillard, à saisir les instants où la nature semble se dématérialiser.

Monet a toujours fui les villes. Il a eu deux grandes passions, les champs et la mer. A Argenteuil, à Vernon, à Vétheuil, à Giverny, c'est en poète rustique qu'il a aimé et exprimé la verdure et les eaux, la grâce harmonieuse et souriante de l'Ile-de-France. Il ne s'installait nullement « au motif » en théoricien soucieux de démontrer avant tout,

comme le firent plus tard les pointillistes, certains problèmes de dissociation chromatique, de polytonalité. Non. Il aimait. Il jouissait de l'air, du ciel, de l'onde, du frissonnement des feuillées, comme un faune, et cela le consolait de la misère et du décri. Il était là profondément heureux, et toutes ses toiles sont des hymnes heureuses. Pour rendre les plus fines nuances de sa joie, il inventait des façons de peindre. On ne peut dire cependant qu'il n'y ait point eu dans son esprit un souci doctrinal. Voyons-le dans son obstination de jeune débutant à installer en forêt tout un système de fossé, de poulies, qui ébahissait Courbet, afin d'exécuter sur nature son *Déjeuner sur l'herbe* : dans sa volonté de peindre en série, quinze ou vingt fois, le même motif de meule, de façade, de peupliers ou de pièce d'eau, afin de bien prouver par l'évolution des heures la modification incessante du fameux « ton local » : enfin, dans toute sa carrière d'homme simple, têtu, inébranlable, avec une vraie nature de chef. Mais ce souci doctrinal restait limité à lui-même ; pas un article, pas une préface, pas une interview n'en portèrent la trace. Monet était Monet, et rien que Monet. Aux champs, toutes ces préoccupations disparaissaient : l'acharnement joyeux à exprimer ce qu'on déclarait inexprimable, l'oubli absolu des musées, des conventions, du qu'en-dira-t on — le tête-à-tête calme et farouche d'un homme de génie avec la nature. De là ses poèmes. Peut on les dire inconsistants ? Qu'on regarde les vues de Vétheuil : elles sont aussi solides que des Rousseau ou des Courbet, mais sans lourdeur, et ce sont certains Corot qui, auprès, semblent flous, conventionnels. Partout l'accent énergique, l'indication juste et saisissante du plan et de la silhouette, sous la lumineuse fluidité.

Elevé près de la mer, y ayant trouvé sa vocation, lui ayant consacré ses premières œuvres, y étant toujours revenu, Monet l'a adorée, et il l'a exprimée avec magnificence. Nous n'avons pas de plus belles marines que celles qu'il a peintes à Belle-Isle. Quand je vois parfois, dans de jeunes

revues d'art, parler poliment, mais avec quelque aigreur, de l'inconsistance de cet art sacrifiant tout au protéisme des reflets, je me demande si les signataires connaissent bien l'œuvre dans son ensemble. Je crains que non, et ce n'est point leur faute. Il y a quarante ans que je la suis avec passion : et j'ai vu les trois quarts de ces chefs-d'œuvre partir à l'étranger. La niaiserie, l'incurie ont permis cet exode irréparable. Ce que la National Gallery a fait pour Turner, personne ne l'a fait pour le Turner français. Nous n'avons plus de Monet, à part quelques exceptions, que des œuvres secondaires, des fragments de ces séries dont le prestige et la science souveraine ne peuvent s'expliquer que par une présentation intégrale. Les jeunes n'ont pu voir l'ensemble des *Cathédrales* et de l'inouïe série de *la Tamise*, ni cette exposition Monet-Rodin dont, après trente-sept années, le souvenir fulgurant est encore en moi comme en tous les amateurs d'art de mon âge. La série de Belle-Isle, peinte dans les rochers par Monet alors dénué de tout et bafoué, au cours d'une longue et terrible bataille avec la rafale, dans l'ivresse de la solitude devant la mer sauvage, atteint à la grandeur épique. Oui, il y a la notation subtile des reflets, des fugaces influences de la lumière sur l'élément fluide, et toute l'ingéniosité optique et toutes les dissociations impressionnistes que l'on voudra : mais il y a aussi et surtout la puissance constructive des masses granitiques, les sursauts de la pesante masse liquide tourmentée par la bourrasque, la lutte entre toutes les violences aveugles entre-choquant l'eau et le souffle et les jetant ensemble contre le roc. La peinture ici, comme Baudelaire le disait de Delacroix, s'élève à la hauteur de la grande poésie. Le songeur nous communique son sentiment de l'immense et éternelle fatalité. Les toiles exécutées à Varangeville, à Pourville, les admirables mers démontées peintes à Etretat, n'ont pas moins de style et de passion naturiste, et quand Monet s'est trouvé devant les bleuités vaporeuses de la Méditerranée, à Antibes ou sur la Riviera italienne, il

ne les a pas moins bien comprises. Mais la série de Belle-Isle surpasse tout : elle a été réalisée dans la souffrance, dans l'isolement, et cela lui donne un accent pathétique.

Bien souvent encore Monet s'est justifié par avance du grief d'inconsistance et de papillotement, qui doit surtout s'adresser à ses imitateurs. Evidemment il est le premier qui ait joué toutes les ressources de son génie optique sur la chance paradoxale de peindre la lumière avec des graisses sur de la toile : comme Turner, il a obéi à l'irrésistible désir de contenter une passion. Esthétiquement le but était discutable : il fallait son œil et son tempérament pour réussir l'œuvre merveilleuse mais strictement individuelle qu'il nous laisse, exception dans toute l'histoire de la peinture. Ceux qui l'ont imité ont vite erré : le plein air, si utile en son temps, a dégénéré en mode, aujourd'hui reniée. De plus en plus Monet a quitté l'architecture des formes, le portrait de site, pour se mesurer avec l'air, la terre, le soleil et l'eau, et devenir un musicien de la nuance, un Debussy du chromatisme : et le désaveu encouru par son exemple est analogue au désaveu encouru par les évanescences post-debussystes. Mais Debussy construisait, et Monet, même s'attaquant à l'impondérable, n'a jamais cessé de construire à sa manière. *Les Cathédrales* sont ce qu'il a osé de plus singulier et avec le plus d'audace réfléchie, à la soixantaine, au fort de son expérience et de sa maturité. Faire une suite de tableaux avec un gigantesque morceau de pierre sculptée emplissant toute la toile et vu sans perspective, à pied d'œuvre, lui seul pouvait oser cela et ne pas échouer lamentablement. Là encore rien ne peut suppléer à la considération de l'ensemble de ces vingt strophes d'un surprenant poème, entrevision où la matière se dérobe sous la fantasmagorie des clartés versicolores, prodiguées avec une incroyable richesse. Mais sous les prestiges de l'alchimiste le portail gothique reste toujours dessiné, dense, et dans la réalité de ses volumes et de ses proportions.

Cela atteint à « l'hallucination vraie », comme la série de

Londres, qui, elle aussi, hélas ! ne peut s'apprécier fragmentairement. Turner et Whistler seuls avaient essayé quelque chose d'analogue. Brusques conflits de lumières et de ténèbres, pressentiments du soleil tout à coup éclatant dans les brumes pour disparaître aussitôt, moiteurs froides ou tièdes de l'air saturé d'eau, lourds remous du fleuve visqueux, le coloriste guette et exprime tout, il dit le mouvement de l'onde, et jusqu'à sa senteur. Et sous cette sombre ou étincelante féerie, glacée d'ors, de pourpres, de bleus frigides d'une qualité inusitée, la construction persiste quand même : jusque dans le brouillard, jusque dans l'air nu, l'artiste perçoit des plans et des volumes. La matière invisible est pourtant présente. Cette symphonie sur la Tamise — car ici la peinture « reprend à la musique son bien », et Mallarmé, dans son culte pour Monet, ne s'y trompait pas — est l'aboutissement de trente années de méditation sur la nécessité d'éliminer l'exact et le détail au profit du vrai. Ceux qui opposent à la dissociation de Monet la synthèse ne voient pas suffisamment que cette synthèse existe presque toujours sous son procédé de dissociation, et qu'il est bien loin de s'en tenir aux apparences, au « duvet de pêche » : la pêche est dessous, et cette image me fera souvenir des admirables natures-mortes de fleurs, de fruits, de faisans que Monet a exécutées en bon nombre et qui tiennent auprès des plus vantées de Cézanne, de Fantin-Latour, de Manet, de Renoir. Il a été moins heureux à Venise, où il est venu tard, où il a travaillé vite, sans avoir le temps de se pénétrer du caractère du site, et sans comprendre pleinement, lui peintre de la lumière française, la saveur unique de la lumière friouline et le style architectural des palais. La série norvégienne, aussi, prête à la critique. Mais quel dommage que les toiles peintes dans la Creuse auprès de Rollinat soient dispersées. Jamais peut-être Monet n'a plus magistralement exprimé le côté statuaire d'un paysage, l'énorme pesanteur des masses calcaires, l'importance des volumes gisants sous le ciel impalpable,

jamais il n'a mieux composé. Enfin, il y a les *Nymphéas*, si souvent repris, auxquels « le vieillard fou de lumière » s'est attaché jusqu'au dernier jour. Ce sont des œuvres déconcertantes. Ce sont des poèmes que Monet a créés pour lui tout seul. Je comprends très bien qu'on les conteste, qu'on s'en détourne, malgré de splendides qualités. Je ne les en aime que davantage. Ce sont les songes émouvants d'un grand rêveur panthéiste qui a chéri toute sa vie l'eau, le ciel, les fluides. Dans ce miroir d'eau où flottent, parmi les fleurs, les suaves images du firmament renversé, la sereine songerie d'un homme s'est longuement contemplée. Ce n'est presque plus de la peinture, c'est une confidence à soi-même, insoucieuse d'être comprise, c'est le dernier terme d'une lutte avec ce qui semble ne pas s'exprimer plastiquement. Il y a de ces énigmes dans les dernières œuvres d'Hokusaï. Claude Monet, octogénaire, s'est laissé aller avec un étrange délice intérieur à un art musicien et presque immatériel, art de silence, art profond jusqu'à l'hermétisme...

Puis il est allé dormir dans le petit cimetière de Giverny, sans une fleur, sans un discours, mystérieusement, ne voulant la présence d'aucun de nous, suivi seulement par les siens et par un autre octogénaire à l'âme aussi infrangible que la sienne, par Georges Clemenceau, qui pleurait. Exemple, simplicité, majesté.

§

Avant l'intervention de Monet, les artistes qui se rebellaient contre l'académisme n'étaient que des réalistes décidés à introduire dans la peinture, en opposition aux « sujets nobles », l'expression de la vie moderne. C'est lui qui a ajouté à ce désir l'étude de la vérité atmosphérique, faite en plein air : c'est lui qui a déterminé, après Courbet et Manet, une seconde révolution qui, après une lutte sans merci, a jeté bas l'Ecole. De cette lutte, après Manet, il a porté tout le poids. Les jeunes qui le critiquent aujourd'hui croient rendre à l'Impressionnisme un hommage suf-

fisant en disant qu'il a été utile pour « nettoyer la palette ». C'est bien loin d'être assez. Redisons-leur que sans la volonté animatrice de Monet, sans son stoïcisme et celui de ses admirables compagnons, aucune des libertés actuelles dont on profite et dont on abuse ne serait possible. Ces vaillants, ces pauvres, ces incorruptibles ont ouvert la route non seulement picturale, mais sociale. Sans Monet, le cézannisme, bon ou mauvais, n'existait pas. Cézanne fût mort inconnu, les Indépendants ne se fussent jamais constitués si de tels hommes avaient faibli. On composera un jour d'après leurs nobles vies, comme pour les peintres de Barbizon, une légende dorée dont ils furent dignes. Le triomphe de la révolution picturale actuelle, ils l'ont rêvé, préparé : ils n'ont refusé de prévoir qu'une seule chose, l'effrayant abaissement des mœurs artistiques, le battage, l'agio.

L'influence de Monet s'est étendue, si exceptionnel que fût son cas, sur quarante années. Il a conduit Manet au plein air, de 1873 à 1883, après un long stage dans « la lumière des musées ». Il a influencé Renoir, Cézanne, Pissarro, Sisley, avant que les deux premiers revinssent à une conception néo-classique. Il a agi sur Gauguin à ses débuts, sur Chéret, sur le groupe Vuillard-Bonnard-Roussel, sur tous les pointillistes conférant une rigueur scientifique au procédé de la tache, à la division du ton. Monet a encore agi plus ou moins directement sur des artistes ni académiques ni impressionnistes comme Besnard, Lebourg, Henri Martin, Ernest Laurent, Le Sidaner, sur des étrangers comme Segantini, Sorolla, Kroyer, Zorn, sur une foule de peintres dans le monde entier. Ne parlons pas seulement de peinture claire, de « nettoyage de palette ». Sans tomber dans le ridicule de discourir sur le panthéisme et la philosophie atomistique à propos d'un grand homme qui fut le plus simple des hommes, disons que la miraculeuse vision de Monet, jamais frigide, vivifiée par le sentiment et la chaleur du cœur, a enseigné aux artistes et à la foule une

nouvelle manière de regarder, de pénétrer et d'aimer la nature. S'il a demandé avant tout à la vibration atomique, à la magie solaire, ce qui n'est pas toute la vérité, mais qui est « une » et « sa » vérité, il a su construire, il a su le style, il s'est élevé à la synthèse avant de s'aventurer dans un art aussi proche de la musique que de la poésie. N'a-t-il vraiment été, selon la boutade de son ami Cézanne, « qu'un œil, mais quel œil » ? Non. Une rétive exceptionnelle n'eût pas suffi à créer l'élan lyrique qui rayonne dans son œuvre. Depuis trente ans, qui donc est à sa taille ? Qui, dans une période redondante de théories et de tentatives, libérée grâce à lui et comportant toutes les licences, a conquis le nom qu'il se fit dans les plus difficiles conditions matérielles ? C'était un enchanteur, et non un virtuose. La mode ne peut rien contre lui. Son rôle de chef et d'apôtre est périmé, et classé dans l'histoire des arts : mais ses plus nobles hymnes peintes, inimitables, hommages à la beauté de la France, témoigneront pour lui éternellement.

CAMILLE MAUCLAIR.

AU RIFF

CARNET DE ROUTE

—

Ce carnet de route n'est pas l'œuvre d'un écrivain. Je n'oserais même affirmer qu'il est écrit en bon français; mais je puis dire qu'il a été rédigé en toute sincérité et en toute honnêteté.

De mes deux voyages dans le Riff j'ai rapporté des souvenirs vécus et il m'a paru utile de les faire connaître.

Je n'ai pas la prétention d'avoir fait de l'histoire. Très affirmatif pour ce que j'ai vu, je ne puis que rapporter fidèlement ce que j'ai entendu, en laissant à d'autres plus qualifiés que moi le soin de confirmer ou d'infirmer les déclarations qui m'ont été faites et que je ne suis pas à même personnellement de vérifier.

Je dois indiquer que Si Ahmed, qui joue un certain rôle dans ces feuilles, n'existe pas. Si Ahmed est un nom d'emprunt qui masque un personnage touchant de près l'Emir et dont il ne m'est pas encore permis de dévoiler l'identité.

Je serais heureux que les notes que l'on va lire, notes un peu sèches peut-être, puissent être d'une certaine utilité dans l'étude de la question riffaine et j'espère que le lecteur, indulgent, oubliera l'inexpérience de l'auteur.

Au moment où débutèrent les graves événements militaires de mai 1925, événements qui mirent en péril toute l'œuvre française au Maroc, la Fédération Marocaine des Mutilés et Anciens Combattants était une toute jeune fédération, puisque sa création remontait à janvier 1925. Mais ce jeune groupement était plein d'expérience, parce que formé de vieilles amicales de mutilés et d'unions d'anciens combattants qui avaient travaillé, lutté, peiné et dont la synthèse des efforts était justement cette unité

d'organisation, de directives et de méthode qui caractérise une fédération.

Profondément unis, laissant de côté toutes questions de doctrines, les anciens combattants allaient jouer un rôle considérable au Maroc dans les années 1925 et 1926.

Ils commencèrent par affirmer leur force et leur volonté de travail fécond pour leur pays, lors du voyage au Maroc du président du Conseil, Painlevé, venu en avion pour juger sur place de la situation. Dès sa descente d'avion et malgré l'opposition des autorités du Protectorat, ils lui remirent un rapport dont les termes, à la fois mesurés et énergiques, produisirent un effet profond sur le ministre.

Mais les mutilés et anciens combattants se devaient encore à d'autres tâches; ils ne pouvaient oublier les souffrances qu'ils avaient endurées pendant de longues années sur le front français. Ils tenaient essentiellement à ce que leurs cadets perdus dans le « bled » marocain sentent autour d'eux une sympathie agissante qui les défende contre le « cafard », encore plus impitoyable aux colonies qu'en France.

La Fédération Marocaine des Mutilés et Anciens Combattants lançait donc un appel à tous les Français pour l'aider dans la tâche sacrée qu'elle entreprenait et qu'elle voyait de la façon suivante : aide aux blessés et malades des hôpitaux, mais aussi, et surtout, aide morale et matérielle aux combattants de l'avant, mal nourris, mal habillés, ne recevant pas leur correspondance, souffrant de la soif et plus terriblement encore souffrant de l'isolement.

Dès le début, l'initiative de la Fédération trouvait un chaleureux écho chez les Anciens Combattants de France et la Croix-Rouge française. Après s'être mis d'accord à Paris sur les modalités de l'action à entreprendre, des délégués de la Croix-Rouge et des Anciens Combattants de France venaient, sous la direction du général Pau,

prendre contact au Maroc avec la Fédération et la maréchale Lyautey, qui patronnait de nombreuses œuvres de bienfaisance.

La Fédération Marocaine assumait la charge de veiller sur les combattants de l'avant; chaque section de l'intérieur devant plus particulièrement s'occuper des blessés et malades hospitalisés dans la formation sanitaire locale.

Toute une organisation prenait corps. A l'Office Economique de Casablanca, de jeunes soldats convalescents confectionnaient des colis pour les unités du front. Des automobiles regorgeant de marchandises utiles et inutiles (le superflu étant parfois indispensable aux soldats) partaient régulièrement sur les points les plus avancés de la ligne de feu. Elles étaient conduites par des mutilés et anciens combattants qui, avec le paquet de cigarettes et le flacon d'alcool de menthe, distribuaient de cordiales poignées de mains et de précieux encouragements à ces gosses de vingt ans enchantés de voir que les gens de l'arrière faisaient des randonnées toujours pénibles et parfois dangereuses, pour les venir aider moralement et matériellement.

Quelques chiffres donneront une idée de l'ampleur de l'action entreprise. Du 15 juillet 1925 au 15 juillet 1926, la Fédération a envoyé sur le front : 1.495 colis de compagnie; 460 colis pour formations sanitaires; 506 colis de bataillon; 74 colis de régiment; 57 colis de brigade.

Le contenu de ces colis variait naturellement avec les stocks dont la Fédération disposait, variait également avec les saisons, variait aussi avec la composition des troupes auxquelles ils étaient destinés.

Quelques exemples préciseront davantage.

a) Le colis 303, adressé le 7 septembre 1925 à la 3e Cie du 14e Tirailleurs algériens, était composé de : 100 paquets de cigarettes; 30 cigares; 50 cartes-lettres; 3 fla-

cons d'antésite; 2 bouteilles d'anis; 1 boîte de fil et aiguilles; 10 barres de savon;

b) Le colis adressé le 19 novembre 1925 à la 6e Cie du 32e Génie (n° 917) était composé de : 100 paquets de cigarettes; 25 pochettes de papier à lettre; 25 savons; 6 flacons de menthe; 4 boîtes de lithinés; 2 kilos de chocolat; 18 paires de chaussettes; 6 cache-nez; 4 rasoirs et 24 lames; des livres;

c) Le colis 1430, envoyé le 4 février 1926 à la 8e batterie du 63e Régiment d'artillerie, comprenait : 100 paquets de cigarettes; 10 savons; 25 pochettes de papier à lettre; 2 flacons eau de cologne; 2 flacons menthe; 2 bouteilles cinzano; 2 bouteilles anis; 1 bouteille quinquina; 12 paires de chaussettes; 2 jeux de cartes; 2 paquets de bougies; 1 jeu de bilboquet; 50 paquets sels de Vichy; des livres;

d) Le colis 2198, envoyé le 12 mai 1926 à la 6e Cie du 8e Sénégalais, contenait : 100 paquets de cigarettes; 100 cartes-lettres; 100 paquets tabac à priser; 10 savons; 5 kilos de noix de kola; 1 ballon association; 3 flacons antésite.

Il est bien évident que pour les colis de bataillon, régiment, brigade, la proportion était observée.

Nous recherchions de plus tous les orphelins, pupilles de la Nation, pupilles de l'Assistance publique pour leur envoyer le plus souvent possible des petits paquets postaux individuels.

Dans le même laps de temps, 31 tournées sur le front avaient été organisées pour le plus grand bien de nos jeunes poilus. Un chiffre indiquera combien l'action de la Fédération était sensible à tous nos militaires. J'ai reçu pendant plus d'un an une moyenne de cinquante lettres par jour émanant de tous les coins du Maroc.

Il ne faut pas oublier en effet que si la grosse action se passait sur le front Nord, les fronts secondaires, comme le moyen Atlas et le Tadla, immobilisaient des

troupes soumises aux mêmes fatigues et qu'il importait de ne pas négliger.

La vérité m'oblige à dire que si l'initiative de la Fédération suscita toujours l'enthousiasme des troupes, elle fut regardée, au début, d'un assez mauvais œil par l'Etat-Major, l'Intendance et le Service de santé.

On paraissait craindre en effet une intrusion des anciens combattants dans un domaine qui devait leur rester étranger. On craignait surtout que les anciens combattants au courant, soit par leurs visites, soit par la correspondance qu'ils recevaient, des multiples défaillances des différents services, ne se posent en redresseurs de torts et ne fassent figure d'« inspecteurs aux armées ».

On s'aperçut bien vite que si les anciens combattants ne manquaient jamais de signaler les nombreuses défectuosités dont ils étaient témoins, ils le faisaient toujours dans un esprit de loyale collaboration et non pour le plaisir facile de dénigrer.

Il semble bien, en résumé, que l'action de la Fédération a eu une très heureuse influence sur le moral de nos soldats, qui appréciaient aussi très vivement le réconfort matériel qui leur était apporté.



La recherche du mieux-être pour nos soldats devait conduire la Fédération à s'occuper d'une question angoissante au premier chef : celle de nos prisonniers dans le Riff.

Ce n'est un secret pour personne qu'entre mai et août 1925, au moment de la ruée ennemie sur notre front Nord et du départ en dissidence de tribus précédemment soumises ou ralliées, nos adversaires nous avaient pris de nombreux postes.

Certains avaient été enlevés d'assaut; d'autres s'étaient fait sauter; d'autres, encerclés, avaient été acculés à la

reddition par un ennemi encore plus redoutable que le Riffain : la soif.

Il était évident que l'ennemi avait dû nous faire des prisonniers dans tous ces postes; prisonniers dont le nombre était inconnu, puisqu'il était impossible d'évaluer les pertes des garnisons ainsi enlevées.

Tous ceux qui avaient suivi le martyre des captifs espagnols après le désastre d'Annual se demandaient avec angoisse quel sort avait été réservé à nos malheureux compatriotes. Les récits des quelques rares prisonniers qui avaient pu s'évader n'étaient pas faits pour apaiser les anxiétés.

Dès le mois de novembre, j'entrais en rapport avec le contrôleur civil Gabrielli. Gabrielli avait pu se rendre dans le Riff, mais il lui avait été impossible de voir nos prisonniers, dont on l'avait systématiquement écarté. A mes demandes de possibilité d'entente avec Abd el Krim en vue de secourir nos captifs, il répondait avec un grand scepticisme et, sans vouloir me décourager, ne me laissait guère d'espoir.

Sur ces entrefaites, je reçus en janvier, lors d'une réunion de la Fédération à Rabat, la visite de M. Richard, rédacteur à l'*Echo du Maroc,* m'informant qu'un de ses amis de Tanger, M. Azancot, pensait pouvoir obtenir d'Abd el Krim l'autorisation de ravitailler nos prisonniers.

Je demandai immédiatement une audience à M. Steeg, résident général. Je lui exposai les démarches que j'avais faites et celles que j'allais tenter. M. Steeg, dont le grand cœur était extrêmement sensible à la situation de nos prisonniers, me donna de précieux conseils, tout en m'expliquant l'impossibilité absolue où il était de m'aider officiellement, ce que je comprenais du reste fort bien.

A la suite de cet entretien, je pris l'avion pour Tanger, où M. Azancot avait l'amabilité de me présenter à un cousin d'Abd el Krim, le Klamlich, lequel affirmait pou-

voir faire porter une lettre de moi au « sultan » et se disait sûr d'obtenir une réponse satisfaisante.

Dans le bureau de M. Azancot, nous discutâmes assez longuement. Je me tenais sur une prudente réserve et m'arrangeais de façon à ne pas me poser en solliciteur, mais en personnage qui a été pressenti pour une œuvre humanitaire par l'ennemi lui-même.

Dans la discussion, je fis ressortir qu'il s'agissait des prisonniers en général, sans distinction de nationalité; mais le Khamlich, très fermement, m'indiqua que, si je voulais réussir, il ne fallait parler que des prisonniers français (européens et indigènes). Il ajoutait, du reste, qu'il pensait qu'une fois à pied d'œuvre, j'obtiendrais pour les captifs espagnols les mêmes faveurs que pour nos compatriotes.

Je remis donc au Khamlich la lettre suivante qu'il s'engageait à transmettre au « sultan du Riff » par l'intermédiaire du Jériro (ancien lieutenant du Raissouli passé au service d'Abd el Krim) :

Monsieur Pierre PARENT, Président de la Fédération Marocaine des Mutilés et Anciens Combattants, à SI MOULAY ALI KHAMLICH.

Monsieur Azancot a mis la Fédération des Mutilés et Anciens Combattants au courant des offres que Si Mohamed Ben Abd el Krim El Khetabi vous avait faites. Nous avons été très sensibles à cette preuve d'humanité de la part de Si Mohamed Ben Abd el Krim et nous sommes tout décidés à porter nous-mêmes à nos prisonniers français dans le Riff, outre le réconfort moral de notre présence, des médicaments, des vêtements, des vivres.

Vu le but purement humanitaire de notre mission, il nous est agréable de vous dire que nous remettrions à Si Mohamed Ben Abd el Krim des médicaments et objets de pansements pour les malades et blessés indigènes riffains.

Nous vous serions donc très reconnaissants de bien vouloir demander à Si Mohamed Ben Abd el Krim la façon la plus rapide dont nous pourrions nous rendre auprès des prisonniers français et de quelle manière il jugerait opportune notre arrivée (par quelle voie, quand, etc.).

En principe, la mission qui porterait ces objets aux prisonniers français serait composée de :

Monsieur Pierre PARENT, Président de la Fédération Marocaine des Mutilés et Anciens Combattants; SI MOULAY ALI KHAMLICH, Monsieur AZANCOT.

Revenu à Casablanca en avion, j'attendis immédiatement le résultat de mes démarches après avoir mis M. Steeg au courant de ce que j'avais fait.

C'est alors que je reçus la visite de Montagne, que je ne connaissais pas, mais dont j'avais entendu parler comme d'un ancien officier de marine ayant brillamment obtenu, pendant la guerre, la croix d'Officier de la Légion d'Honneur.

Montagne me faisait la stupéfiante déclaration suivante : « Il connaissait l'action si efficace de la Fédération en faveur de nos soldats, il était vaguement au courant des tractations que je menais en faveur de nos prisonniers et il se mettait à ma disposition, car, dans cinq jours exactement, il serait chez Abd el Krim et verrait nos captifs. »

Assez sceptique, je répondis à Montagne que la Fédération l'aiderait de tout son pouvoir, pécuniairement et matériellement. Comme il ne pouvait emporter dans son expédition beaucoup de bagages, je lui confiai un peu de tabac et de chocolat pour nos malheureux compatriotes et le priai de demander pour moi-même à Abd el Krim l'autorisation de franchir les lignes avec un convoi de ravitaillement assez important.

On devine dans quel état d'anxiété je passai les quelques jours qui suivirent. De Tanger, M. Azancot m'écrivait qu'il avait de bonnes nouvelles et me demandait de prévoir un voyage par mer. A l'étude, ce voyage se présentait pratiquement impossible, étant donné surtout la situation internationale toute spéciale où se trouvait Tanger, point de départ obligatoire de l'expédition.

Brusquement la situation s'éclaircit avec l'arrivée d'une

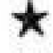
lettre de Montagne, lettre parvenue par « rekkas » (coureur indigène). Montagne avait passé les lignes, avait vu Abd el Krim et avait pu visiter tous nos prisonniers français européens, ainsi qu'une partie des prisonniers indigènes et espagnols. Il m'annonçait en même temps qu'Abd el Krim m'attendait et que je pourrais passer les lignes à un endroit fixé, avec un convoi de ravitaillement. Il me demandait également de prévoir une organisation complète, avec l'appui des autorités, organisation susceptible de faire parvenir régulièrement des envois importants à nos captifs.

Malheureusement, comme je l'ai déjà indiqué, aucun appui officiel ne pouvait nous être donné en l'état actuel de la situation politique, et je ne pus organiser qu'une expédition fort réduite.

Quelque temps après, du reste, Montagne rentrait du Riff, ramenant avec lui deux grands blessés français qu'Abd el Krim avait libérés en gage de sympathie pour la France. Un jeune parent éloigné d'Abd el Krim, Si Bou Tahar, l'accompagnait. Ce jeune Riffain devait m'être attaché lors de mon voyage dans le Riff.

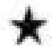
A la nouvelle du retour de Montagne dans nos lignes, je partis immédiatement. Depuis plusieurs jours déjà, j'avais acheminé sur Taza de nombreux colis dont une partie avait déjà été réexpédiée sur Dar Caïd Medboh par un homme dévoué, M. Bildgen. Montagne m'attendait au passage à Meknès; il me donnait tous renseignements utiles et j'arrivais à Taza le 17 mars au soir par une pluie diluvienne.

Pour la clarté de mon exposé, je crois plus simple de transcrire ici les notes du carnet de route que je tins dès mon arrivée à Taza.



17 mars 1926. — Après un bel accident d'auto dont n'ont souffert que quelques paquets de cigarettes, je suis

arrivé à Taza à 19 heures par une pluie battante. La ville (si tant est que Taza puisse être appelé « ville ») est bondée de troupes et d'officiers; aucune chambre disponible nulle part. Je rencontre fort heureusement un Casablancais, M. Juillard, qui arrive à me dénicher un petit coin à la gare du « tortillard ». J'y dors du reste fort bien.



18 mars. — Je me réveille de bon matin avec la pluie. Je suis navré. Au contraire, les colons de la région, tout joyeux, bénissent cette eau tombant après une grande sécheresse.

Si Bou Tahar, le cousin d'Abd el Krim, est venu jusqu'à Taza où il loge chez le naïb des Habous en compagnie d'un indigène de Fez, le chérif Chbihi, qui doit lui aussi m'accompagner dans le Riff.

Avant d'aller les voir, je me rends au bureau des Renseignements, où je suis fort aimablement reçu par le capitaine ***. Je vois ensuite le colonel, chef de la Région, que j'ai connu à Rabat comme chef des Renseignements.

A 10 heures, je me rends chez le naïb des Habous, où je fais connaissance de Si Bou Tahar et du chérif Chbihi. Un peu de désillusion. Si Bou Tahar est un gamin de 18 à 20 ans, timide, l'air irrésolu et désorienté. Rien du farouche Riffain que je voyais en imagination. D'une exquise politesse, il est vêtu d'une façon extrêmement simple. Il porte une djellaba de laine brune sans ornements; ses pieds sont nus dans des babouches très ordinaires. Le chérif Chbihi est un grand vieillard d'un âge incertain dont la physionomie respire l'énergie et la décision. Après nous être copieusement congratulés, nous décidons que nous attendrons jusqu'au lendemain Bildgen qui doit venir à Taza.

Si Bou Tahar me recommande d'emporter un stock important de quinine; il m'affirme que beaucoup de pri-

sonniers ont « la fièvre », sans pouvoir préciser davantage.

Je profite de l'après-midi pour visiter, toujours sous la pluie et dans une boue gluante, quelques jeunes orphelins auxquels nous avons l'habitude d'envoyer des colis et qui se trouvent pour le moment à Taza.

Je distribue aux différents corps environ 1.500 paquets de cigarettes que j'ai apportés avec moi et des sommes assez rondelettes pour améliorer les ordinaires.

★

19 mars. — Toujours la pluie. Si Bou Tahar et Chbihi s'impatientent, car nous sommes toujours sans nouvelles de Bildgen. Je leur promets de louer aujourd'hui même, sans attendre davantage, des véhicules pour transporter à Dar Caïd Medboh les colis restés à Taza et nous-mêmes. J'ai bien peur par la suite de ne pouvoir tenir ma promesse, car ce n'est qu'avec de multiples difficultés que je puis m'assurer une camionnette et une Ford.

Je passe sous silence le prix que je suis obligé d'accepter. On me prédit du reste que, ni moi, ni mes colis ne passerons, les oueds étant transformés en torrents... la route impraticable... que sais-je encore?

20 mars. — Il ne pleut plus. Le ciel est gris et menaçant, mais il ne tombe plus d'eau, c'est un fait. La camionnette arrive à l'heure dite; j'y fais charger les colis et c'est avec plaisir que je la vois prendre la route de Kiffane. La Ford est également à l'heure : en route pour Dar Caïd Medboh.

Contrairement à tous les pronostics, la route est relativement bonne; nous traversons les oueds sans difficultés.

Tout au début, un incident. Je suis arrêté par les gendarmes, car je n'ai pas le permis de circuler régulier. Un coup de téléphone au colonel commandant à Taza et nous repartons après avoir perdu 3/4 d'heure.

Pendant le trajet, Chbihi me raconte la visite chez le naïb des Habous du fils d'Amar d'Hamidou et d'un ami du caïd Medboh. Le caïd Medboh et Amar d'Hamidou sont, paraît-il, deux excellents « baroudeurs » commandant nos forces supplétives de la région. Le premier a tenu tout autour de Kiffane; le second a reconquis les territoires des Marnissa, dont il avait été chassé par Abd el Krim.

Evidemment la présence à Taza de Si Bou Tahar n'avait pu rester secrète et avait intrigué les deux chefs indigènes qui avaient envoyé aux renseignements, sous couleur d'une visite de courtoisie au naïb.

Je ne puis m'empêcher de rire quand Chbihi me mime l'insolence de l'un des visiteurs qui, au bout de quelques instants, déclara en reniflant que « cela sentait le Riffain ». Sans se démonter, Chbihi présenta Si Bou Tahar et, très crûment, lâcha aux deux apôtres :

— Maintenant que vous avez rempli votre métier d'espion, on ne vous retient plus.

Bien qu'approuvant pleinement au fond Chbihi, je lui affirme qu'il a eu tort d'être aussi catégorique dans la forme.

A dix heures, nous sommes à Dar Caïd Medboh, simple camp militaire, dominé par une bâtisse de peu d'importance : la maison du caïd. Tous les colis sont là, mais pas d'auto pour les transporter à Dar Caï Mohand qui doit être le véritable point de départ de l'expédition. La camionnette qui les a amenés jusqu'à Dar Caïd Medboh ne peut, paraît-il, aller plus loin. Je vais donc téléphoner à Taza.

Je m'aperçois bien vite qu'il y a loin de l'intention à l'exécution et que les lignes militaires n'ont rien à envier au réseau civil marocain. Au lieu de Taza, on me donne d'abord deux ou trois autres postes, puis on prend le parti de ne plus me répondre. Je suis d'autant plus vexé

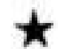
que Si Bou Tahar, qui me regarde d'un air narquois, me dit en souriant :

— Quand tu téléphoneras chez nous, cela ira plus vite.

Je parviens cependant à mes fins et une camionnette m'est promise, mais seulement pour le surlendemain.

Si Bou Tahar est logé dans une tente avec Chbihi et je couche dans une baraque où, très aimablement, le lieutenant du génie a bien voulu m'accueillir.

Au cours de la soirée, j'ai été étonné par les allures de quelques indigènes qui nous suivent et paraissent curieux de nos moindres gestes. Cela m'intrigue et je charge un jeune Arabe du Souss, boy d'un entrepreneur de travaux que je connais, de s'enquérir. Son patron m'affirme qu'il est remarquablement « débrouillard ».



21 mars. — J'ai passé une très mauvaise nuit sur ma paillasse vraiment peu élastique. J'en ai l'explication au réveil en constatant que cette paillasse était en grande partie rembourrée avec des haricots. C'est, paraît-il, une réserve en cas de ravitaillement impossible.

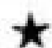
Mon informateur « soussi » vient me donner des explications. Les gens qui nous surveillent sont au service du caïd Medboh. Décidément ce brave caïd a une police nombreuse et nous devons lui paraître suspects.

Si Bou Tahar manifeste une certaine inquiétude. Je lui répète qu'il est ici sur la foi de la parole donnée et qu'il n'a absolument rien à craindre. Il me répond qu'il sait parfaitement n'avoir rien à redouter des Français, mais qu'il est loin d'avoir la même certitude en ce qui concerne le caïd. Pour le tranquilliser, je décide que Chbihi prendra mon revolver pour la nuit prochaine et que le jeune « soussi », armé lui aussi, couchera sous leur tente.

Dans la journée, je téléphone à Dar Caïd Mohand pour être sûr d'avoir des mulets le lendemain.

Je visite toutes les unités au repos à Dar Caïd Medboh. Toutes ont déjà reçu des colis de la Fédération.

Comme à Taza, je distribue quelque argent pour l'amélioration de l'ordinaire. Aux orphelins je donne de quoi faire quelques achats chez le soukier.



22 mars. — Nous chargeons de bonne heure la camionnette enfin arrivée, mais tous nos colis ne peuvent y trouver place. Nous nous entendons heureusement avec le patron de la « baraque hospitalière » du lieu, qui, moyennant cinq francs du kilomètre, veut bien nous transporter à Dar Caïd Mohand dans sa propre voiture. Comme par hasard, au moment du départ, la pluie se met à tomber.

Nous arrivons sans incident à Dar Caïd Mohand. A partir de Kiffane, nous avons eu comme route le lit de l'oued. Je me présente au bureau des renseignements où je suis reçu par le capitaine G***. L'accueil est extrêmement réservé. On m'indique une salle où je pourrai coucher avec Bildgen et une autre où coucheront Si Bou Tahar, Chbihi et Moulay Hamed, un jeune schleuh que Bildgen me demande d'emmener avec moi comme garde du corps de toute confiance.

Je fais connaissance avec les Riffains que Si Bou Tahar avait laissés à Dar Caïd Mohand, deux gaillards bien plantés, nerveux, sans un atome de graisse. L'un peut avoir dix-huit ans et l'autre trente-cinq. Tous deux viennent cérémonieusement me baiser la main.

Le capitaine S*** vient m'inviter pour le dîner et me présente le lieutenant G*** du goum, qui me remercie des envois faits par la Fédération à son unité.

Je profite du temps disponible avant l'heure du repas pour aller visiter tirailleurs et troupes du génie, qui campent à proximité. Tous ont reçu des colis de la Fédération, et à tous je laisse quelque argent au nom de cette

même Fédération qui, décidément, a une bonne presse parmi les troupiers.

Au dîner, nos hôtes sont beaucoup plus cordiaux qu'à l'arrivée, bien que l'on sente encore une réticence très nette. Tous les sujets sont abordés, état-major, renseignements, autonomie de l'Alsace-Lorraine. Les oreilles de quelques « légumes » doivent tinter de belle façon. Un très bon phonographe nous permet ensuite d'apprécier les derniers tangos.

En principe, quinze mulets de la tribu des Gzennaia avec leurs conducteurs doivent être prêts demain à 8 heures. Si Bou Tahar a avec lui deux chevaux et deux mulets appartenant au Maghzen riffain et qui ont ramené dans les lignes françaises Montagne et les deux grands blessés libérés. Je prendrai pour moi-même un des chevaux d'Abd el Krim et je demande au capitaine des renseignements un cheval pour Chbihi, au moins jusqu'aux lignes riffaines. Il m'est répondu que les instructions sont telles qu'aucun cheval ne peut m'être prêté. Chbihi ira donc à pied. Je ne puis m'empêcher de remarquer *in petto* qu'il est fort heureux qu'un cheval riffain soit là, sinon j'eusse été obligé de faire comme Chbihi. J'avoue que ces réflexions me laissent quelque amertume.



23 mars. — A 7 heures, je suis prêt et j'attends les mulets.

A 10 heures, toujours rien : les premiers n'arrivent qu'à midi trente. Je trépigne, mais il paraît qu'il n'y a rien à faire.

La pluie se met à tomber, violente. Heureusement Bildgen a un vêtement de cuir, que très obligeamment il met à ma disposition, puisqu'il va retourner à Dar Caïd Medboh.

Mes caisses sont bien fermées et il faudrait qu'il pleuve vraiment longtemps pour que leur contenu puisse s'abî-

mer. Il est entendu que mes conducteurs auront 20 francs par jour et par mulet et qu'ils devront assurer la nourriture de leurs bêtes. Ils touchent tous une avance de cent francs.

Nous partons vers 14 heures sous une pluie battante, bien entendu. Au bout de dix minutes, tous mes compagnons de route sont trempés; quant à moi, mes jambières forment des gouttières parfaites, auxquelles mes chaussures servent de réservoirs. Le vent souffle violent; nous sommes pris dans des rafales de neige fondue. J'ai les lèvres toutes gerçées.

Nous suivons un moment le lit de l'oued, puis abordons franchement la montagne. Le sol est détrempé : dans une montée assez rapide, mon cheval glisse des quatre fers et je me retrouve par terre fort sale, mais sans aucun mal. Le pays que nous traversons est vraiment farouche et très accidenté. Des schistes et toujours des schistes couverts d'arbustes rabougris qui étonnent, car on se demande vraiment où ils peuvent puiser leur nourriture.

En cours de route quelques-uns des conducteurs viennent me trouver pour m'affirmer qu'on leur a promis 25 francs par jour et non 20 francs. C'est le coup classique.

Je les envoie à Chbihi qui a vite fait de les mater avec quelques paroles plus qu'énergiques.

La pluie ne cesse pas. Vers 19 heures, nous arrivons en vue de quelques « mechtas » où nous devons passer la nuit et qui forment, paraît-il, le village de Brarhed. Les colis sont mis en ma présence dans une sorte de souterrain et nous nous acheminons vers la mechta où nous allons passer la nuit.

Un trou dans un mur de torchis, c'est, paraît-il, la porte. Je pénètre dans la « pièce » en descendant deux marches de terre et j'ai vraiment l'impression d'être dans une cagna du front. La chambre a environ six mètres de long sur deux de large et est divisée en deux parties

inégales par une cloison de roseaux entrelacés. Nous sommes dans la portion la plus spacieuse; une partie du sol en est surélevée, formant ainsi une sorte de petite soupente qui sert de débarras et d'armoire.

Au moment où j'entre, des braises rouges entassées sur un plat de terre dégagent une douce chaleur et pas mal d'oxyde de carbone. Heureusement, comme il n'y a pas de porte, les rafales de vent changent l'air de temps en temps. Nous nous étendons tous sur la terre battue; après quelques instants, on me fait l'honneur de m'apporter un objet qui, dans des temps lointains, a dû être une natte d'alfa. On nous sert le thé et je donne à Chbihi l'argent nécessaire pour que tous les frais de notre hôte soient très largement réglés.

Chbihi demande à ce dernier de nous accompagner dans le Riff. Il n'a pas une grande confiance dans nos conducteurs et voudrait quelqu'un de sérieux, appartenant à leur tribu, pour les surveiller un peu. L'affaire se règle très facilement... moyennant finances, bien entendu.

Au beau milieu de la conversation, six ou sept chèvres font irruption dans la salle, au grand dam des verres à thé, quelque peu bousculés. On les pousse derrière la cloison de roseaux; c'est là qu'elles passent habituellement la nuit.

J'essaie vainement par la suite de m'endormir; les puces se chargent de m'en empêcher. Je suis un peu jaloux de Si Bou Tahar qui, allongé près de moi, dort comme un bienheureux, sans se soucier de ces bestioles dont je suis couvert. Je n'ai jamais tant regretté de n'avoir plus qu'une main, qui ne suffit pas à la besogne.

★

24 mars. — Au petit jour nous sommes tous debout; il ne pleut plus, mais l'air est glacé. Nos mulets sont rapidement chargés. Nos guides nous indiquent que l'itinéraire le plus court est absolument impraticable par suite

des pluies de la veille. Nous devons donc passer par Tizi Ouzli et Sidi Ali Bou Rokba. Nous cheminons à travers un paysage semblable à celui que nous avons parcouru la veille.

Vers les dix heures, nous passons devant le bureau des renseignements de Tizi Ouzli, puis, un peu plus loin, nous laissons le poste à notre droite, pour nous engager dans de véritables sentiers de chèvres, que des tirailleurs sont en train d'aménager fort judicieusement.

A peine avons-nous parcouru quelques mètres d'une piste rocailleuse, que nous entendons des appels et voyons derrière nous sur une crête un cavalier qui nous fait des signaux et s'époumonne à nous crier de nous arrêter. Dès qu'il nous a rejoints, il me tend un pli du capitaine des Renseignements de Dar Caïd Mohand :

Cher Monsieur,

Bien vite ce mot pour vous dire de ne pas passer les lignes; rentrez de suite à Dar Caïd Mohand avec votre convoi en attendant des instructions.

Agréez mes salutations.

Je me demande le pourquoi de ce billet dont le laconisme et la sécheresse m'étonnent un peu. La perspective de rejoindre Dar Caïd Mohand ne m'enchante guère et je prends le parti de revenir jusqu'aux « renseignements » de Tizi Ouzli d'où je tâcherai d'avoir par téléphone des précisions.

Je suis reçu de façon charmante par le lieutenant commandant le bureau, mais j'essaie vainement de téléphoner à Taza. Je puis cependant avoir au bout du fil le capitaine de Dar Caïd Mohand, qui ne peut me donner aucune explication; il m'a transmis les ordres qu'il avait lui-même reçus de Taza. Je lui indique que plutôt que de retourner à Mohand, je préfère attendre à Tizi Ouzli le contre-ordre qui ne peut manquer de m'être adressé.

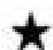
Le lieutenant m'indique une « mechta » où mes compagnons indigènes pourront loger. Je demanderai de

mon côté l'hospitalité au poste où je suis accueilli par les officiers du 35e tirailleurs avec une bonne grâce et une cordialité qui me touchent profondément.

Mais je sens que Si Bou Tahar est fort inquiet de notre brusque arrêt. Je décide donc de prendre mes repas au poste, mais de rester la nuit avec mes compagnons de route pour les tranquilliser. Je n'en mourrai pas pour quelques nuits passées sur une natte. Je fais de suite acheter pour notre hôte indigène, qui est un tout jeune homme, un mouton et une chèvre.



25-26 mars. — Je reste au poste dans la journée et retourne le soir, escorté de Moghazeni (car le pays n'est pas sûr), à la mechta où m'attendent mes indigènes. J'envoie messages sur messages à Taza, demandant explications et instructions; aucune réponse ne m'est faite.



27 mars. — Perdant patience, j'ai demandé ce matin par message qu'une auto vienne (à mes frais bien entendu) m'attendre à Mohand, que je vais regagner sur le cheval d'Abd el Krim.

Je fais quelques distributions aux troupes du poste et je palabre longuement avec mes compagnons de route qui comprennent de moins en moins notre arrêt prolongé et s'étonnent de mon départ. Je leur donne toutes les bonnes raisons qui me passent par la tête et je leur promets formellement d'être de retour dans les 48 heures.

Au moment où je vais les quitter, une femme se prosterne à mes pieds, invoquant mon appui. C'est la mère de notre hôte indigène. Au milieu des cris, des pleurs et des explications de toute la famille, je finis par comprendre que la jeune sœur du maître du logis a été enlevée sur l'ordre du caïd Medboh et qu'elle est destinée à devenir, contre son gré et celui de sa famille, l'épouse d'un des

khalifas du caïd. On a eu beau invoquer le jeune âge de la « fiancée malgré elle », le caïd Medboh a envoyé un moghazeni et il a bien fallu lui remettre la jeune fille.

Je promets solennement de saisir de l'incident le lieutenant des « Renseignements », ce que je fais aussitôt. J'ai l'assurance qu'on va procéder immédiatement à une enquête.

Arrivé à Mohand, je ne trouve personne aux « renseignements », mais l'auto m'attend. A mon passage à Kiffane, on me signale que Montagne est dans la région, mais je ne puis obtenir d'autres précisions.

Sitôt à Taza, je bondis chez le colonel commandant la Région, fort ennuyé de me voir là, car il venait justement de recevoir l'autorisation pour moi de passer les lignes. Impossible du reste de savoir le motif de l'interdiction momentanée qui m'avait été signifiée.

Sur ma demande, le colonel Huot veut bien donner à Mohand des ordres précis pour que des chevaux soient mis à ma disposition le cas échéant.

Je retrouve Montagne, qui a l'amabilité de vouloir m'accompagner jusqu'aux lignes riffaines, et il est entendu que nous partirons le lendemain matin à la première heure.

Mon premier soin est ensuite d'aller prendre un bain, au cours duquel j'extermine quelques familles de ces charmantes petites bêtes si connues des poilus des tranchées.

Dans la soirée, plusieurs ordres et contre-ordres me sont transmis sans que finalement la situation en soit modifiée, et je m'endors exaspéré, me demandant si, oui ou non, nos malheureux prisonniers verront un jour les colis qui m'attendent à Tizi Ouzli. Bien entendu, pendant tout ce temps, mes muletiers touchent 20 francs par jour à ne rien faire.

Avant de m'endormir, j'ai eu le plaisir de recevoir

une bonne visite, celle de camarades de Rabat en tournée de distribution sur le front.

★

28 mars. — Je pars avec Montagne dès que le jour paraît. Sur la route, la 1re Cie de sapeurs pionniers de la Légion tient à acclamer la Fédération en ma personne. Nous arrivons à Mohand où le capitaine Schmidt nous retient à déjeuner et nous fournit des chevaux pour gagner Tizi Ouzli.

C'est avec joie que mes indigènes me revoient accompagné de Montagne. Je leur annonce notre départ pour le Riff pour le lendemain matin. Si Bou Tahar reste sceptique et me dit :

— Les Français ne savent jamais exactement ce qu'ils veulent; depuis longtemps nous devrions être dans le Riff.

Néanmoins, il expédie un rekkas qui sera chargé d'aller jusqu'aux lignes riffaines prévenir de notre passage pour le lendemain.

★

29 mars. — Montagne a couché avec moi dans la mechta des indigènes. Avant le jour, je suis debout pour préparer le départ. Nous passons au poste prendre une légère collation et faire nos adieux à ceux qui nous ont si bien reçus; puis en route pour Sidi Ali Bou Rokba. Le lieutenant des Renseignements nous donne un moghazeni chargé de nous convoyer jusqu'aux lignes tenues par nos partisans.

Nous arrivons sans incident à Sidi Ali Bou Rokba : quelques coups de feu, mais assez lointains, sur notre gauche. Nous ne rencontrons personne; c'est le vide le plus absolu et nous nous engageons dans une grande plaine parsemée de petits groupes de buissons. Nous faisons halte pour prendre quelque nourriture, mais nous

mangeons seuls, Montagne et moi, car nous sommes maintenant en période de Rhamadam.

Nous repartons bientôt, toujours sans voir personne. Nos conducteurs paraissent quelque peu inquiets et l'un d'eux m'affirme qu'il ne faut pas aller plus loin. Le moghazeni qui nous accompagne toujours n'a lui-même pas l'air d'être très rassuré.

Soudain, à quelques centaines de mètres devant nous, j'aperçois des silhouettes qui peu à peu se précisent. Ce sont deux réguliers riffains, l'un armé d'un lebel et l'autre d'un fusil mitrailleur.

Ils nous font signe d'avancer. Montagne nous précède déjà, armé d'un appareil photographique.

Derrière quelques buissons, le petit poste riffain nous apparaît : une trentaine d'hommes sont là, bien alignés et nous présentant les armes à la manière espagnole.

Nous passons devant eux en les saluant et je remarque que presque tous sont armés de « mausers », sauf un ou deux qui ont des mousquetons Saint-Etienne. Un peu plus haut, dans une sorte de réduit en pierres sèches, deux mitrailleuses sont braquées sur nous, les bandes de cartouches toutes prêtes. Les servants sont deux « gosses » dont l'aîné n'a certainement pas seize ans : tous deux, figés derrière leur mitrailleuse, paraissent des statues.

Echange de salutations. Notre moghazeni est éberlué et ne sait vraiment pas quelle contenance adopter. Après quelques photos prises par Montagne qui va retourner à Tizi Ouzli avec le moghazeni, nous nous séparons. Mon convoi et moi-même, nous nous dirigeons sur une « mahakma » (poste de commandement), située à deux ou trois kilomètres de là. Deux soldats riffains nous accompagnent.

J'avoue que je me sens alors le cœur plus léger; jusqu'à présent j'ai cheminé avec la hantise de voir soudain apparaître un cavalier porteur d'instructions m'en-

joignant de revenir sur mes pas. Maintenant, je suis protégé contre les ordres et les contre-ordres par 30 fusils riffains : les prisonniers seront secourus.

Nous arrivons à la mahakma exactement à 1 h. 15. Je suis reçu par un vieux caïd qui connaît fort bien Si Bou Tahar. Une cinquantaine d'hommes sont là, qui nous présentent les armes de façon impeccable. J'entre dans une petite pièce très propre, toute badigeonnée de chaux, et l'on m'invite à m'asseoir... sur une chaise, s'il vous plaît.

Un téléphone de campagne est installé dans un coin. Le caïd sonne et resonne pendant dix minutes sans le moindre résultat. Je regarde Si Bou Tahar en souriant ironiquement : c'est ma revanche de Dar Caïd Medboh. Enfin une conversation s'engage, mais en berbère, ce qui fait que je n'en saisis pas le moindre mot.

Nous remontons à cheval, salués aussi cérémonieusement qu'à l'arrivée, et nous commençons à grimper par des sentiers plus que raides un massif qui, paraît-il, nous sépare de l'Oued Nkor.

Un moment Si Bou Tahar m'arrête et me montre dans le lointain une sorte de cuvette. Souk es Sebt, me dit-il. Les Riffains ont, d'après lui, bousculé là une de nos colonnes et nous ont pris deux canons de 75 qui « se cassent en six morceaux ». Je présume qu'il s'agit de canons de montagne, tout nouveau modèle. L'un d'eux, me dit Si Bou Tahar, a éclaté, tuant les servants riffains qui voulaient le mettre en batterie; quant à l'autre, il bombarde Tétouan.

Arrivé au sommet du massif, un panorama merveilleux se développe à mes yeux. Au loin, la Méditerranée, d'un bleu sombre, et, plus près, une succession de gorges et de ravins qui sont certes splendides, mais par lesquels il faudra descendre pour rejoindre le lit de l'oued Nkor qui coule tout en bas.

Sous prétexte d'admirer le paysage, je descends de

cheval, bien résolu à n'y remonter qu'une fois arrivé à l'oued. Et la descente commence. Pendant plus d'une heure, c'est un vrai supplice; un des soldats riffains a l'amabilité de me passer la canne ferrée qu'ils ont tous et cela m'aide un peu.

Patatras! une mule dégringole. Elle peut s'arrêter heureusement au bout de quelques mètres, mais son chargement est projeté dans un petit ruisseau au fond d'un ravin. La pauvre bête est sérieusement blessée, mais le plus navrant de l'affaire, c'est qu'une bonne partie de ma provision de quinine est perdue. J'ai heureusement pris la précaution de la répartir en plusieurs charges, mais ce qui me reste va se trouver insuffisant.

Enfin, nous arrivons à l'oued, dont nous suivons le lit pendant quelques kilomètres, pour parvenir à une mahakma gardée par six hommes. C'est là que nous passerons la nuit. On me sert du thé et des œufs cuits à l'huile... huile rance bien entendu.

Malgré moi, mes yeux se ferment et je m'endors bientôt en dépit des puces, du manque de nattes, des sonneries du téléphone qui n'arrête pas et du bruit fait par mes compagnons qui, s'ils ne mangent ni ne boivent pendant la journée (c'est le carême), prennent de larges compensations durant la nuit.



30 mars. — Je suis réveillé vers les 3 heures du matin par un bruit confus. J'allume aussitôt ma lampe électrique, ce qui provoque la curiosité amusée des soldats riffains présents. Je sors de la pièce où nous dormions tous.

J'ai un moment d'inquiétude en constatant que mon convoi a disparu. Le caïd de la mahakma m'explique immédiatement que, les mulets chargés ne pouvant emprunter le chemin plus court, mais plus difficile que nous prendrons nous-mêmes, il a jugé bon de les envoyer en

avant sous la garde de trois soldats riffains qui en ont l'entière responsabilité.

J'avoue que j'aurais préféré ne pas lâcher mon convoi.

Désireux de partir au plus tôt, je ne me recouche pas. Assis sur le talus qui borde l'oued presque à sec, j'assiste à une circulation intense dans le lit de la rivière qui sert de piste : piétons, cavaliers, bêtes de somme, tout cela passe et repasse dans une activité fébrile.

Un moment, je puis identifier des tubes de mitrailleuses qui sortent des chouaris; il y en a là au moins une dizaine.

Nous partons à 5 h. 1/2 et, tant que nous sommes dans le lit de l'oued, j'active un peu l'allure, pressé que je suis de revoir mes mulets; mais il me faut bientôt ralentir, car nous avons vraiment des passages extrêmement dangereux.

Vers les 11 heures, je rejoins le convoi, qui décidément a bien marché. Nous nous arrêtons tous pour souffler un peu. Temassint, où je dois me rendre, est en face de nous à 5 ou 6 kilomètres à vol d'oiseau, mais nous serons obligés encore à beaucoup de détours pour y parvenir. Je distingue très nettement la baie d'Alhucemas et le peñon d'Alhucemas.

Nous croisons de nombreuses lignes téléphoniques allant un peu dans tous les sens. Certaines sont posées à même la terre; pour d'autres, le fil est enroulé autour d'une grosse branche plantée en terre; d'autres lignes enfin ont été montées suivant la technique moderne avec isolateurs et poteaux spéciaux.

Ces derniers proviennent, paraît-il, du butin fait sur les Espagnols.

A 1 heure 1/2, nous arrivons à la mahakma de Temassint. Si Bou Tahar se retrouve au milieu de ses amis, puisqu'en temps ordinaire il est de service à cette même mahakma.

On m'apprend que je serai logé dans la « maison du

Sultan ». C'est là qu'a été également logé Montagne. Cette maison est perchée sur une colline assez élevée et Si Bou Tahar me donne un guide pour m'y conduire avec Chbihi et Moulay Hamed.

Au moment où je quitte la mahakma de Temassint, je rencontre deux ou trois prisonniers espagnols, les mains chargées de fils téléphoniques. J'essaye de leur parler, mais leur gardien ne le permet pas et à coups de crosse les éloigne de moi.

Un peu plus loin, je vois des indigènes demi-nus et d'une maigreur squelettique, qui creusent la terre pour irriguer quelques plantations. Tous s'arrêtent de travailler à la vue d'un Européen; mais des gardiens armés, que je n'avais pas remarqués jusque-là, se précipitent pour les obliger à reprendre leur tâche. Je passe aussi près qu'il m'est possible, en essayant de voir si, parmi les loques qui les recouvrent, je reconnaîtrai des débris d'uniformes.

Je ne puis rien voir et suis assez perplexe, quand une voix s'élève parmi eux, disant très nettement :

— 14ᵉ tirailleurs, 3ᵉ bataillon.

Je ne bronche pas sur le moment, mais une minute après je me retourne et, ayant l'air d'examiner le paysage, je dis à haute voix :

— Compris.

Une lueur d'espoir passe dans les yeux de ces malheureux.

A mon arrivée à la maison, je suis immédiatement conduit dans une salle blanchie à la chaux, dont le sol est recouvert de nattes d'alfa. Deux matelas sont allongés côte à côte sur les nattes; sur chaque matelas, deux grandes couvertures de laine sont pliées. Dans le coin de la pièce, une petite table de bois blanc sur laquelle je retrouve des papiers laissés par Montagne. Deux jeunes Riffains me sont présentés; l'un est, paraît-il, chargé de me faire ma cuisine et l'autre de me servir. On m'informe que je suis

l'hôte du Sultan, et imméditament on m'apporte de quoi boire et manger.

Le téléphone existe dans la maison; je puis donc immédiatement dire à Si Bou Tahar, resté à la mahakma de Temassint, que je le prie de remercier de ma part Abd el Krim et que je serais très heureux d'être reçu par lui le lendemain matin.

Il y a bien une vieille caïda riffaine, paraît-il, qui veut que je me repose trois jours avant d'être reçu par le Sultan; mais Chbihi a manœuvré de façon que Si Bou Tahar puisse faire sans inconvénient une entorse au règlement.

En effet, dans la soirée, un coup de téléphone m'informe que Si Bou Tahar me prendra le lendemain matin à 7 heures avec des chevaux pour me conduire chez le Sultan, qui n'est plus à Tessamint, paraît-il, mais à Sidi Abdallah Ben Youssef, où sont également les prisonniers français.

Je demande immédiatement si je puis apporter quelques vivres pour les prisonniers dès le lendemain. Si Bou Tahar me le déconseille et me dit :

— Tu t'arrangeras avec le Sultan; la seule chose que tu puisses faire, c'est d'emporter les lettres que tu as pour eux et que tu remettras à Abd el Krim lui-même.

La nuit tombe assez vite; je sors de la maison et, sans aucune surveillance, me promène dans les cactus qui entourent l'habitation.

Je ne puis croire que je suis au cœur du petit pays qui nous a obligés à amener 100.000 hommes au Maroc. De temps à autre, un coup de canon sourd se fait entendre dans la direction d'Ajdir. A part cela, tout est calme et je ne rentre que lorsqu'on vient me prévenir que le repas du soir est servi.

Je crois rêver quand j'aperçois le petit domestique qui m'a été présenté à mon arrivée et qui m'apporte les

plats (pigeons rôtis, œufs frits) revêtu pour la circonstance d'un magnifique tablier blanc.



31 mars. — J'ai passé une très bonne nuit; les puces ont été suffisamment discrètes.

Vers les 4 heures, je suis réveillé par l'entrée dans la chambre d'un indigène que je ne connais pas et qui pousse de véritables cris lorsque je dirige le faisceau lumineux de ma lampe électrique sur son visage.

Il se présente dans un français correct : c'est Abdelkader Tazi, fils de l'ancien naïb du Sultan à Tanger, qui s'est enfui de cette dernière ville avec ses deux frères pour venir dans le Riff.

Il est albinos et la lumière électrique que je lui ai projetée en plein visage lui a causé une véritable souffrance.

Je le fais immédiatement causer; il parle assez couramment le français et j'arrive rapidement à connaître son odyssée. Il est venu, dit-il, dans le Riff pour jouer un bon tour à son père qui a refusé de le laisser épouser une de ses cousines, dont il était fort amoureux. Ses deux jeunes frères n'ont pas voulu le laisser partir seul et l'ont accompagné.

Il se trouve, d'après ses dires, fort malheureux dans le Riff, et la privation qui lui coûte le plus est celle du whisky. C'est un malade, un névrosé, mais qui paraît intelligent. Je juge immédiatement qu'il peut m'être fort utile, à condition que je ne le compromette pas aux yeux des Riffains.

Je n'ai pas de peine à lui faire avouer que ces derniers me l'ont envoyé en principe pour me servir d'interprète, mais en réalité pour me surveiller et savoir exactement ce que je pense.

Il est persuadé, dit-il, que les Riffains ne demandent qu'à s'entendre avec les Français et ajoute qu'ils ont en

très grande estime M. Steeg, qui a ici une réputation bien établie de droiture et d'équité.

Tazi m'affirme qu'il est et a toujours été francophile, et s'inquiète du sort qui lui serait réservé s'il pouvait rentrer en zone française avec ses frères.

Je lui promets mon appui, si cette dernière éventualité se produisait. Il est prêt, dit-il, à écrire une lettre au Gouvernement du Protectorat, s'en remettant à sa discrétion.

Il m'annonce pour plus tard des révélations sensationnelles, car nous voyons apparaître Si Bou Tahar suivi de chevaux et de mulets.

Notre petite caravane se met en route; elle se compose de Si Bou Tahar, Chbihi, Moulay Hamed, Tazi et moi-même.

Si Bou Tahar seul possède un fusil. J'ai laissé intentionnellement mon revolver sur la table de la chambre, bien en évidence.

Il est environ 8 h. 1/2 quand nous partons. Le chemin n'est pas très dur, mais il est néanmoins impossible d'aller vite. Nous traversons une région très cultivée, mais où la récolte est bien compromise, sinon totalement perdue. Si Bou Tahar m'informe qu'il n'a pas plu de tout cet hiver; les champs desséchés que nous avons devant nous en sont la preuve.

Au bout de deux heures, nous arrivons à Sidi Abdallah ben Youssef. Si Bou Tahar me demande d'attendre quelques minutes dans le lit de l'oued, tandis que lui-même va prendre des instructions au poste de commandement.

Nous descendons de cheval et nous nous asseyons à l'ombre de lauriers-roses. Tazi voudrait bien boire, mais, comme nous sommes en Rhamadam, il n'ose le faire devant ses coreligionnaires et se plaint à moi de leur « obscurantisme ».

Si Bou Tahar nous appelle. Nous arrivons près d'une garde riffaine d'une centaine d'hommes, portant tous

un emblème vert au turban. Les soldats entourent une tente assez semblable à celles dont les caïds se servent lors des « moussems » dans le bled marocain. Personne dans la tente.

Nous continuons toujours à pied et nous montons une pente assez raide qui nous conduit en face d'une mechta entièrement camouflée. Des plantes grimpantes, des herbes sèches sont répandues un peu partout sur les murs et sur les toits, et il doit être très difficile aux avions de la repérer.

Une voix irritée se fait entendre; des reparties assez vives sont échangées en berbère entre un inconnu resté à l'intérieur de la maison et Si Bou Tahar. Ce dernier nous fait redescendre rapidement la côte en nous disant qu'il s'est trompé et qu'il ne devait pas nous mener jusqu'à cette mechta.

En redescendant, je croise quelques prisonniers espagnols, qui ont l'air de se porter bien et sont enchantés de voir un Européen. Je rassemble les quelques mots d'espagnol que je connais pour leur faire comprendre que j'irai sous peu les voir et leur faire des distributions. Un peu plus loin, je vois un autre groupe d'une vingtaine de prisonniers, également espagnols, qui font bouillir de l'eau.

Je n'ai pas le temps de leur adresser la parole, Si Bou Tahar me faisant signe de me presser.

Nous sommes revenus dans le lit de l'oued. Si Bou Tahar nous a de nouveau quittés et nous attendons un bon quart d'heure.

Un soldat riffain vient ensuite nous chercher et nous conduit à un petit bosquet distant d'une centaine de mètres de la tente dont il a été déjà question et où Si Bou Tahar me présente un personnage ventripotent qu'il m'annonce comme étant Si Mohamed Azerkane, ministre de la Guerre d'Abd el Krim.

Après les salamalecs d'usage, Si Mohamed Azerkane

m'indique des chaises et me prie de m'asseoir. En même temps, à mon grand étonnement, il tire de sa choukara une lettre qu'il me tend. Je lis sur l'enveloppe : *Monsieur PARENT, au Riff.*

C'est un petit mot de Gabrielli, chez lequel Azerkane s'est rendu il y a quelques jours pour une entrevue avec le général Mougin. Gabrielli me donne d'excellents encouragements et me conseille la prudence.

Nous causons quelques instants et, bien évidemment, la question de la guerre vient immédiatement sur les lèvres.

Azerkane m'affirme que les Riffains n'ont jamais voulu la guerre avec les Français, qu'ils sont profondément navrés de ce qui est arrivé et qu'ils ne demandent qu'une chose : trouver un moyen de rétablir une situation amicale entre la France et le Riff.

Je lui réponds que si les Riffains sont dans d'aussi bonnes dispositions, il est certain qu'il sera facile de les faire connaître aux Français, qui, eux aussi, ne demandent qu'une chose : la paix.

Au beau milieu de cette conversation, nous entendons du brouhaha. C'est toute la garde riffaine qui présente les armes. Le Sultan vient d'entrer dans la tente.

Si Mohamed Azerkane me demande de bien vouloir le suivre et j'arrive à la tente, sur le seuil de laquelle se tient un homme petit, assez gros, qui s'incline et me souhaite la bienvenue : c'est Abd el Krim.

PIERRE PARENT.

(A suivre.)

POÈMES

—

LA SONATE A KREUTZER

A Camille Mauclair.

I

Trois chevaux galopent... ils galopent dans la plaine,
Les naseaux fumants, les crins flottants, au clair de lune.
Ils sont tout pareils — le même élan, la même haleine —
Et semblent guidés par un invisible Neptune.

Tout à coup l'un d'eux se cabre saisi d'épouvante
Comme s'il avait flairé soudain un précipice :
Ses pieds ont senti le froid de l'arène mouvante.
Il lutte un instant pour échapper au piège, et glisse

Dans l'Eternité... Les autres suivent leur carrière,
Et jusqu'au moment où le deuxième, à son tour, sombre,
Ils croient toujours là le compagnon tombé derrière
Prenant pour son corps la forme double de leur ombre.

Et le survivant ayant compris sa solitude
— Il hennit trois fois sans obtenir nulle réplique, —
Transi de tristesse, exténué de lassitude,
Ralentit le pas rythmant un trot mélancolique.

Va-t-il s'arrêter ou retourner, chercher le sable
Humide qui couvre les cadavres de ses frères
Ou suivre tout droit par cette plaine interminable
Qui s'offre, tentante, aux cabrioles téméraires?...

Allons! en avant! Tout — ciel et terre — t'y convie :
La lune dévore les distances dans l'espace,
Et les morts — tes morts! — mêlent le souffle de leur vie
A l'astre qui file, à l'eau qui coule, au vent qui passe...

Trois chevaux galopent... ils galopent dans la plaine,
Les naseaux fumants, les crins flottants, au clair de lune,
Et sous leurs sabots jaillit l'angoisse de la plaine
Comme une prière étincelante au clair de lune.

II

Trois fillettes dansent... elles dansent dans la plaine
Et parmi les ondes de leurs blondes chevelures
Vague la douceur dont les cheveux de Madeleine
Oignirent les pieds cloués plus tard sous les injures.

En rond, éclatantes de blancheur, — les trois pareilles —
Les fillettes tournent comme un cercle de lumière
Réveillant avec les papillons et les abeilles
Les serpents nocturnes engourdis par la prière.

Combien de baisers et de sanglots, combien de crimes
Faut-il pour charmer les invisibles sentinelles
Et combler le gouffre qui sépare les victimes
Des jeux enfantins et des extases maternelles?...

Trois fillettes dansent... elles dansent dans la plaine
Déployant au vent leurs délirantes chevelures.
Un frisson traverse les entrailles de la plaine
Et le ciel se penche pour humer les chevelures.

III

Trois mendiants cherchent les portes
D'un château qui n'existe pas.
C'est l'heure où l'on ferme les portes
Au rythme lent des derniers pas.

Les mendiants sont sourds, aveugles
Et muets — pareils tous les trois; —

Mais quoique sourds, muets, aveugles,
Ils ont des allures de Rois.

Ils marchent tout droit par la plaine
Vers le Seuil qui n'existe pas.
Ils sont venus dans cette plaine
Guidés par l'odeur du trépas.

Qui donc est mort?... Les trois fillettes
Galopent sur les trois chevaux.
Les mendiants voient les fillettes,
Ecoutent hennir les chevaux.

—

SUR LA TOMBE DE JOHN-ANTOINE NAU

Pour Jean Royère.

I

A Quimper on n'avait pas de jacinthes,
Mais ils doivent te plaire, ces œillets :
J'en ai vu de pareils aux pieds des Saintes,
Et puis ce sont les fleurs de tes Juillets,

Des mois bénis où ta tombe bretonne
Chauffe ses pierres aux Midis en feu,
Où pour braver les rouilles de l'Automne
Tes yeux avides se soûlaient de bleu.

J'aime ce coin sauvage où ton délire
Rêve encor d'autres mers et d'autres champs :
Cette eau prit ses murmures à ta lyre,
Cette brise a le rythme de tes chants.

J'y retrouve ton âme juvénile,
Les douceurs langoureuses de là-bas;
J'y reconnais tes Iles — et mon Ile! —
Aux parfums de goyave et d'ananas...

Un jour ce rythme ensorceleur qui rôde
Autour de moi suspendit l'univers
Pendant que sur la rive d'Emeraude
Un poète pleurait lisant tes vers.

Je t'apporte ces larmes. Leur rosée
Embaume mes paroles et mes fleurs :
Quand la voix fraternelle fut brisée
L'amour de toi fondit en un deux cœurs.

II

Bientôt sera le tour du ténébreux Hiver :
Ces arbres plongeront, grelottants, dans la brume,
Et cette baie ensoleillée où dort la mer
Deviendra noire — hostile et noire sous l'écume.

Par quel sursaut posthume alors tes os glacés
Evoqueront la douce terre aromatique,
La terre vierge encor des douloureux Passés
Qui font de chaque jour un miroir fatidique!

O Paradis bercé par « l'éternel beau temps »,
O tiède brise caressante comme une aile,
« Brunes » naïves aux sourires éclatants
Qui « pleurez d'écouter une chanson trop belle »,

Sauriez-vous, transportant votre ciel étoilé,
Bleuir ces longues nuits uniformément tristes
Et charmer la frayeur du vent échevelé
Par les soupirs des éventails et des palmistes?

III

Quand j'étais enfant on me racontait mainte histoire
Au lit, chaque nuit, pour vaincre ma veille énervante.
Je n'en ai gardé que celle-ci dans la mémoire :
Elle seule savait dissiper mon épouvante.

Car j'avais très peur et très froid malgré l'atmosphère
Si tiède et les caresses des nocturnes aromes,
Malgré l'Ange Gardien mis en haut du moustiquaire
Pour me préserver des cauchemars et des fantômes.

C'était la forêt — dans quel pays?... — forêt touffue
A ne laisser filtrer le moindre rayon d'étoile :
Un vrai labyrinthe sans clairière et sans issue.
D'une énorme araignée on eût dit l'immense toile.

Or quelques enfants s'étant risqués dans ce bois sombre,
Transis de frayeur, ne pouvant trouver la sortie,
Au déclin du soir, après avoir lutté dans l'ombre
Avec les insectes et les ronces et l'ortie,

S'endormirent, et le plus petit vit dans son rêve
Comme une lumière, au loin, très loin, parmi les branches.
« Bon Dieu! — se dit-il — c'est que la nuit enfin s'achève :
L'aurore bientôt va déployer ses ailes blanches. »

Réveillant ses frères et dressant sa courte taille
Il montra du doigt cette lueur imaginaire.
Il était si plein de foi, si fier de sa trouvaille
Qu'il voyait en vérité la magique lumière.

Les autres finirent aussi par croire au miracle :
Oubliant la peur ils se mirent ensemble en route,
Et lorsqu'ils fléchissaient devant un nouvel obstacle
La voix du petit les rassurait. « Maman, écoute! »

Disais-je — « Comment pouvaient-ils voir cette lumière
Qui n'existait point et pourquoi donc l'enfant si sage
N'eut-il pas la ruse du Petit Poucet? » — « Mystère!...
Dors, mon amour! demain je t'en dirai davantage. »

— « Oui, maman, je sais, les oiseaux mangèrent les mies.
Mais, allons! dis-moi... raconte-moi toute l'histoire!
Faisait-il très noir, les cigales étaient endormies?...
Et cette lumière?... Ah! ça, je ne peux pas le croire! »

Mais je le croyais, je le croyais!... Et ma grand'mère
Suivait son récit doux comme l'eau d'une fontaine :
Les enfants marchant toujours, toujours! vers la lumière
Qui ne bougeait pas, en même temps proche et lointaine.

Je la vois encore... Et Toi, déjà tu la possèdes!
Tes yeux ont brûlé sous les caresses de ses flammes.
Ils en ont goûté le sortilège et les remèdes :
Le Rouge et le Bleu *— le* Bleu Suprême *où vont les âmes.*

—

LE POULPE ET LA FEMME

Sur une estampe de Kokusaï.

Un vieux poulpe s'écria : « Mourons
Puisqu'il le faut, en suçant la terre! »
Comme la dinde aime les marrons
Le poulpe aime les pommes de terre,

Dit un ancien proverbe. Il partit
Pour fouiller les coins de la vallée
Et satisfaire son appétit
Dans une tendre chair non salée.

Parmi l'iris et le réséda
Comme Eve sous la feuille de vigne,
Toute blanche et rose, une Léda
Attendait, langoureuse, son Cygne.

Et le poulpe connut les frissons
Dont les Dieux forgent notre misère
Et les pavots que nous flétrissons
D'un œil avide au seuil du Mystère.

Il connut la profondeur des nuits,
Des aurores et des crépuscules,
Et l'amertume de nos ennuis
Plus collante que ses tentacules.

Et maudissant son fol appétit
Comme un voleur surpris en maraude,
Honteux et farouche, il repartit
Pour mourir dans son lit d'émeraude.

—

FANTAISIE DE SCHUMANN EN UT MAJEUR (OP. 17) TROISIEME MOUVEMENT

A André Mora.

Des larmes, des larmes, toutes les larmes de la montagne,
Et des soupirs, des soupirs, tous les soupirs de la forêt!
Il cherche et cherche entre les feuilles l'ombre de sa compagne
— Sa foi, son talisman!... — Elle a fui par un chemin secret.

Est-elle suspendue à la branche trop haute qu'éloigne
Plus encor l'oiseau criant comme un veilleur de minaret,
Ou sur l'étoile fascinatrice où l'angoisse s'éloigne
Suit-elle un rêve obscur et tremblant de son regard distrait?...

Des larmes, des larmes, toutes les larmes de la montagne,
Et des soupirs, des soupirs, tous les soupirs de la forêt
Sont peu de chose pour attraire la fatale compagne
Qui s'enfuit vers l'inconnu, ce soir, par un chemin secret.

—

AU CAMÉLÉON DE LA RUE THÉOPHILE-GAUTIER

Pour Francis de Miomandre.

Doux Caméléon, approche-toi! Voici des mouches,
Des vers bien nourris sentant la mûre et la farine
Et puis, mieux encor, pour le régal de tes yeux louches,
Un ciel aux reflets — si miroitants! — d'aigue-marine.

Voici des bambous, des bananiers et des palmistes,
La mer enchantée et les couchants multicolores,

Les soirs et les nuits beaucoup plus clairs que ces jours tristes
Où ton Maître aimé te dit d'étranges métaphores.

Quoi! Tu n'as pas froid! Tu n'as pas peur! Pourtant l'Automne
Fait déjà rouler sur le trottoir les feuilles mortes,
Et bientôt la bise inexorable et monotone
Viendra jusqu'à toi malgré les vitres et les portes.

Ah! je te comprends! Que sont les neiges et les givres,
Les matins ternis, les jours brumeux, la nuit polaire
Quand un cœur ami, sur le vélin des plus beaux livres,
Allume avec nous un cierge à Charles Baudelaire?

ARMAND GODOY.

ÉPHÉMÉRIDES [1]

—

Vigile de la Circoncision.

Je prêche la circoncision quotidienne de l'âme. Il faut jeter du lest. On n'écrit que pour ça. Mais trop souvent le lecteur sert de témoin à décharge, de vide-poches, de parent pauvre. C'est sur lui que compte l'écrivain pour user ses vieilles morales, pour faire valoir — à quelques milliers d'exemplaires — ce qu'il vient justement de mettre en disponibilité. (Autant de mots, autant d'actes morts.)

Souhaiterai-je qu'en effeuillant ces éphémérides le lecteur se débarrasse jour par jour avec moi du pour et du contre, du punching-ball et du boxeur? La ruse est bonne : Sera le bienvenu qui me reprochera de lui faire la partie belle!



En l'an de grâce 1926, pour fêter l'admirable aventurier, l'inimitable faux qu'est à leurs yeux le soi-disant Messie, quelques Juifs ont failli se rogner les ongles. — Place aux grands mutilés!

Qu'on s'avisât de retrancher du monde tous les organes d'apparat (luxe — lux — lumière), les méconnus, ceux dont nous ignorons les états de service, que de têtes

(1) Extraits d'un *Calendrier Perpétuel.*

tomberaient!... Je sens que la mienne vacille... — Mais, franchement, l'extraction de l'appendice a-t-elle jamais modifié le cœur ou les instincts de personne?

Si le prépuce de Jésus avait eu la forme du nez de Cléopâtre, la face de l'histoire en serait-elle changée? Désarmement des rabbins. Marc-Antoine, fétichiste averti défaillant sous le charme...

AU PANTHÉON, raisonnements tout faits et sur mesure. Plus de serpent, plus de sagesse. Gonflant son biceps, Hercule étouffe l'aventure glissée dans son berceau...

Défions-nous des bébés scientifiques.

2 JANVIER

Saint Basile

Quelques désagréables nécessités s'imposent. Va-t-on changer le mauvais pour le pire? — Mais ce qu'on ne blâme point, est-on forcé de l'admirer?

Il fait bon parfois se sentir dans sa peau gêné comme dans un habit neuf.

Médisance et calomnie se mettent en civil sous ce moyen terme : diffamation. L'innocent ne peut faire la preuve; il n'y est point admis. Le juste et l'injuste partagent en frères, démocratiquement, le bénéfice, le maléfice du doute.

C'est le triomphe de Basile.

1635. — Richelieu prévoyant donne un tel patronage à la formation de l'Académie Française. Candidats, vous savez ce qui vous reste à faire.

3 JANVIER

Sainte Geneviève. — Saint Jean, apôtre

Geneviève est sans emploi. Paris se rassure lui-même. Il a beau crier : Attila, fais-moi peur!... rien ne l'émeut qu'à peine les montagnes russes et l'énigmatique Bar-

bette. Jean l'Evangéliste en soupirant ferme l'Apocalypse : beau sujet littéraire!

« Ayez quelque maxime qui, au besoin, trouble votre raison et qui vous force à remettre en question vos principes. »

Mme DE LAMBERT
(*revu et corrigé pour l'usage de l'U. R. S. S.*).

4 JANVIER

Saint Rigobert

638. — Dagobert met Eloi à la porte, mais saint Eloi sait écouter aux portes, et ne tarde pas à frapper de nouveau.

Quand on a le cœur dur, il faut pleurer sans bruit.

5 JANVIER

Saint Siméon. — Sainte Amélie

De modestes mages, sur la foi d'un salut, d'un pourboire dérisoire, font un long voyage incertain, exploités, courantins naïfs du paresseux Hérode...

A nous de savoir abuser. Nous obtiendrons que le facteur glisse une lettre chargée sous la porte et signe à notre place; qu'Amélie se déchausse pour monter le pain, et dans l'escalier compte notre linge sale avec la blanchisseuse. Peut-être même qu'en pissant le soir dans la bouteille à lait, Siméon, le lendemain, nous rapporterait une analyse d'urine...

Enfin ne négligeons pas de briller pour l'âne de l'étable. Qu'un seul ait cru voir notre étoile : tous l'auront bientôt vue.

6 JANVIER

Jour des Rois

1409. — A Domrémy, la mère de Jeanne, trichant

avec la destinée, s'est retenue d'accoucher jusqu'au 6.

— C'est moi qui distribue les parts. Mon enfant sera reine; elle choisira son roi.

Au jour dit, la fillette fit bien subir au prince un couronnement éphémère. Même, sans gourmandise, ne lui donna-t-elle pas tout son gâteau? Nourriture périssable. Mais, farouche, avare, *vierge*, elle garda par devers soi la dangereuse fève — et la gloire sacramentale.

7 JANVIER

Sainte Mélanie

Sur son mont Sinaï, Moïse était aussi tranquille qu'un couvreur sur son toit. Peut-on s'étonner qu'il y ait passé tant de temps pour y faire si peu de chose?

Alors que le ciel n'était parcouru que d'éclairs et d'oiseaux, point de gardes champêtres, si nous avions, toi et moi, cherché refuge au sommet du pays, ce n'eût pas été, certes! pour en rapporter les Tables de la Loi.

Mais au plus haut de l'Himalaya le passant nous épie. A quelle altitude peut-on se croire seuls?

1918. — M. Wilson bat Moïse aux points (14 à 10).

13 JANVIER

Baptême de Jésus

Jean-Baptiste : A quoi bon prévoir ce qui arrivera? — Encourager ce qui ne serait pas pour y donner naissance. Ce qu'il faut prévoir, c'est ce qu'on veut produire.

19 JANVIER

Saint Sulpice

1919. — Le Président Poincaré ouvre les travaux de la Conférence de la Paix, dont M. Clemenceau est élu Président.

Emploi du temps : lundi, mardi, mercredi...
Mercredi, de 9 h. à 11 h. : la carte de l'Europe. La tapisserie de Pénélope sera l'objet de la prochaine leçon.

20 JANVIER

Saint Sébastien

Vierge et martyr? C'est le comble de la sottise. Passe encore d'être martyr... ça peut avoir son charme. Mais vierge!

DISPROPORTIONS

I

Sabotage. On ne va tout de même pas recommencer le travail! Vous pouvez toujours le clouer à l'envers. Dans un sens comme dans l'autre, c'est la croix qu'on nous a commandée.
Jésus gémissant : J'ai le sang à la tête!

II

Regard de jeune fille. *Sébastien* : Mes archers voient rose. Ils me prennent pour une pelote à épingles.

28 JANVIER

Saint Charlemagne

Jeu de hasard. La terre tourne, bille folle. Dieu ne sait plus comment tricher. En somme, depuis la création, Il ne s'est pas mal tiré de cette périlleuse aventure. Mais... fais Charlemagne, ô Seigneur, il est temps!

2 FÉVRIER

Purification

(L'amour? — de l'art sur une ardoise. Gymnastique suédoise. Allons! il est temps de fermer cette parenthèse.)

Il est certain que le feu purifie, mais il n'est pas moins certain qu'il dévore. Quand tu auras brûlé ton péché dans un péché plus vif de passion portée à la fusion du sang, et sept fois changé de brasier pour connaître tout l'arc-en-ciel des flammes (orgueil indigo bleu colère envie orangé rose), il ne restera pas grand'chose de ton âme. (Qui parle de plaisirs? Ce gramme de radium vaut-il tant de durs travaux?)

Mais d'autres préfèrent mettre à la question quelqu'un qui les touche de moins près, ne s'appliquant à eux-mêmes que des simulacres. Enfers à froid. Loïe Fuller.

« L'enthousiasme et la conviction sont choses faites pour l'usage externe. »

(UN RHÉTEUR — au choix.)

2 MARS

Saint Simplice

Heureux les simples!

L'Archange à Dieu : Reprends cet homme. J'ai beau faire, il se croit au Paradis. A quoi bon le punir? Il est trop bête! jamais il ne comprendra pourquoi.

CENDRES

Il ne suffit pas de secouer sa cigarette sur un verre de vin salé ni de manger ses truffes cuites sous la cendre; c'est à notre âme qu'il faudrait mêler l'amertume — si jamais notre âme avait pu s'en passer.

20 MARS

Saint Joachim

On annonce pour demain la grande offensive de printemps. Mais les matous du quartier ne tiennent compte ni de l'état du ciel, ni des calculs des hommes — et la chatte de la concierge n'est pas en chaleur.

Au fait, ni les roucoulements du petit félin châtré qui les regarde faire, ni même le retour d'une, de deux, de toutes les hirondelles, ne troublerait aujourd'hui mon repos.

3 AVRIL

Sainte Irène

Saint Paul, bourreau d'Irène (épouse et martyre).

La nature ne le contentait point, il y posait toujours quelque rallonge. Il lui fallait :

L'hermaphrodite, le ménage à trois, le trèfle à quatre feuilles, le veau à cinq pattes, l'étoile à six branches, la *Nuit des Sept Jours,* le huitième ciel (huit péchés capitaux), la journée de neuf heures, le chat à dix queues, le sytème undécimal, l'ouvrier de la douzième, treize coups à minuit — et faire l'amour à six.

Extrait du code viril : la femme doit céder à son mari sa gloire et même sa sainteté; elle doit le suivre partout jusque dans la débauche, l'enfer s'il y a lieu — et sans y rien perdre de sa vertu.

15 AVRIL

Sainte Anastasie

La Parque à sainte Anastasie : « Prête-moi tes ciseaux. Cette âme est un objet de scandale; les animaux au moins se cachent pour mourir! »

Mais, pressentant son geste, quelqu'un s'est voilé le visage. Atropos se tourne... il n'y a plus personne. L'arme tombe. (Elle sonne faux.) L'homme empressé se baisse, au risque de se trahir :

— Je serai le premier à censurer mon agonie!

VENDREDI SAINT

Aujourd'hui, en l'an de grâce 00.33, Jésus n'avait qu'un lit vertical sans sommier pour y mourir. Sa croix, pensait-il orgueilleusement (cela n'intéresse plus le grand public), sera pour le pécheur une planche de salut. Les artistes se figurent toujours, hélas! faire une mort édifiante...

Si la recherche de la paternité avait eu lieu avant Noël, on aurait découvert, peut-être, qu'Il était vraiment fils de Dieu. — Mais toi! — folie des grandeurs — tu te crois un homme...

18 AVRIL

Saint Parfait

Assez de ce monde où l'âme elle-même n'est que transitoire!

S'installer dans le définitif, y faire son trou, fût-ce au prix d'un éternel martyre. A moi l'Enfer!

(En quel lieu, sinon de douleur, aurais-je l'occasion de pratiquer le courage, la patience, la charité?)

— Puis-je me contenter de vertus provisoires?

28 AVRIL

Saint Aimé

... pour soi-même. Malaise indéfinissable. On se croit chez le photographe : Parfait! ne bougeons plus...

Malheur au fils unique! Le voilà pris, coincé entre les cuisses de sa mère : Ne chante pas! tu te gâtes le teint... — Descends! tu me donnes le vertige... Et les impératifs se font de plus en plus catégoriques.

Le fort jouera des coudes. Il prendra soin de diriger les soupçons sur tout ce qui n'est pas lui; de réserver sa liberté d'acteur; et s'il veut être aimé, d'entretenir à ses moments perdus quelques erreurs judiciaires.

3 MAI

Invention de la Sainte Croix

C'est un monument : il faut en faire le tour.

L'homme pratique a vendu le Bien. Bon débarras! — C'est l'Antéchrist à présent qui nous gêne. Il serait temps de clouer le mal au calvaire, de lui faire goûter l'agonie de son frère de lait, de les renvoyer dos à dos.

Economie de bois précieux (le tronc d'arbre est cher cette année, le charpentier aussi). Je propose de crucifier Satan de l'autre côté de la Vraie Croix.

Enfin, ce nouveau dieu Janus nous apportera peut-être la paix de l'âme, la sagesse du spectre dont les couleurs se tolèrent, le drapeau noir et blanc — sans effusion de sang.

7 MAI

Saint Stanislas

— Faire le pied de grue derrière l'Opéra? Quelle perte de temps! Passez plutôt devant Sta..., vers midi moins le quart. Il y a des sorties éblouissantes.

8 MAI

Fête de Jeanne d'Arc

Le 30 mai 1431, la France brûle ce qu'elle avait adoré.

Le 16 mai 1920, l'Eglise adore ce qu'elle a brûlé.

La Russie brûle et adore tout ensemble. (Le temps ne fait rien à l'affaire!) Mais qui donc est digne qu'on lui brûle plus que le bout des doigts?

25 MAI

Saint Urbain

1895. Londres. — Il reste encore quelques places vacantes dans les prisons d'Angleterre.

La lune se noie — son reflet coule paisiblement.

6 JUIN

Saint Claude

Pour une fois, non! je ne parlerai pas de Claude. C'est un saint qui me fait la carte forcée.

1894. — Un scorpion s'est retourné dans le ventre de sa mère.

1900. — Une fillette qu'on chatouille pour la faire rire se débat et pleure.

1908. — A la vue d'un paon blanc, une oie s'improvise une queue magique et fait la roue.

1909. — Des animaux humains et autres pratiquent des caresses variées, selon leur âge, leur sexe, leur intelligence.

1913. — Dans un bal masqué, une girouette égare son partenaire.

1916. — Un croiseur allemand coulé par un sous-marin anglais. Dans l'autre plateau de la balance, Lord Kitchener fait un plongeon.

1926. — Une vache donne (c'est une manière de parler) treize litres de lait à trente sous le litre.

— Ce ne sont pas des faits mémorables? J'en conviens. Mais qui fera le partage des eaux?...

8 JUIN

Saint Médard

Tous les ans, à cette date, forte dépression sur toute la chrétienté. Dans les régions superstitieuses quelques pluies sont annoncées. Vents contradictoires. Nuageux. Ciels toujours *insondables* (qu'un aviateur ne tente pas l'aventure, son plomb lui retomberait sur la tête).

SAINT-MÉDARD : Il faut qu'il pleuve. S'il faisait beau, qui songerait à moi?

12 JUIN

Dimanche de la Trinité

1923. — Olympia. — Perchicot : *Comme ils s'aiment...* (*Chanson Internationale.*)

A notre époque où tout se fonde sur le crédit, même le bonheur, où la politique, l'argent, l'amour même, sont articles de foi, on fait une telle dépense de crédulité pendant la semaine qu'il ne reste rien pour les jours fériés.

15 JUIN

Saint Modeste

Une fillette partage avec un serpent son bol de lait. C'est un serpent naïf qui ne sait pas encore ce qu'on attend de lui.

Ne sachant que penser de moi, jamais je ne leur donne tort : leur confiance, je la confirme; leur méfiance, je la confirme aussi.

17 JUILLET

Saint Alexis

Un écolier a recours à l'alphabet grec pour écrire, en passant, tout au long des murs : μερδε ου ι'αιμε 'Ελένη — indifféremment à la craie ou au charbon.

20 JUILLET

Sainte Marguerite

Combien de fois, fille des champs, ai-je interrogé les fleurs! Jamais leur cœur déchiré n'a démenti ma foi. Esprit Saint, ô Colombe! — voici mon corps : Interroge!...

Un bras saute : — Elle m'aime! L'autre bras : — Un

peu, Seigneur! — un peu seulement!... La jambe gauche : — Assez!... Beaucoup!!... j'ai dit : beaucoup!...

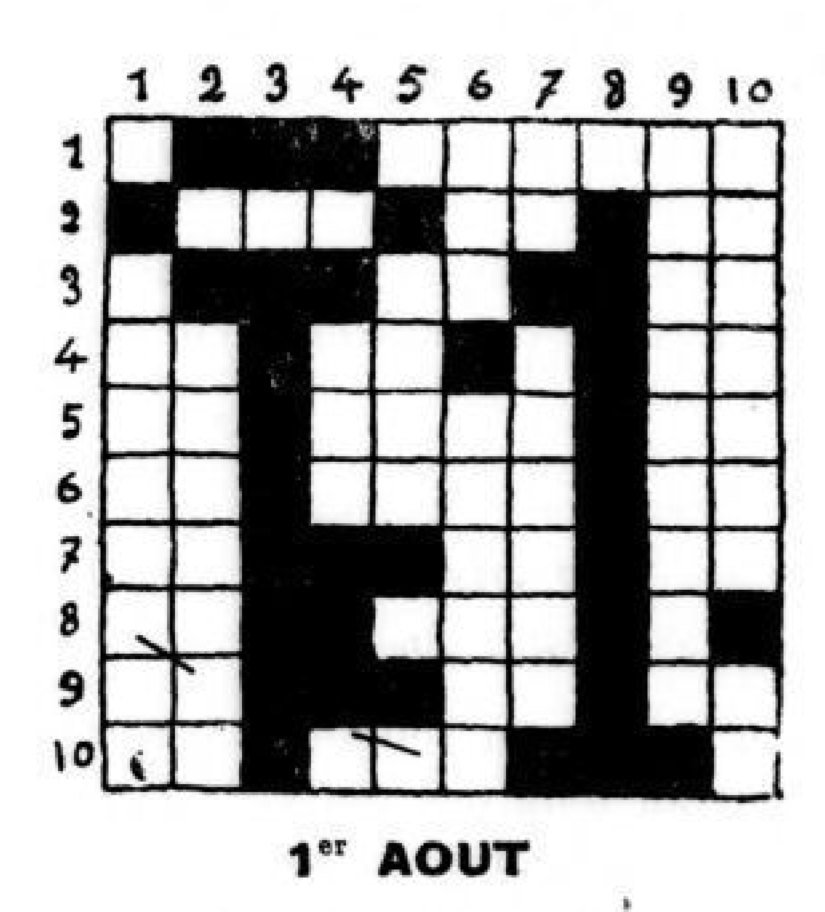
Le centurion s'éloigne.

Marguerite crie, le rappelant : — N'oublie pas qu'il reste un pétale!... — Enfin!... Passionnément.

Mais ses cheveux tressés donneront prise encore au supplice. — Passionnément... pas du tout... Pas du tout, hélas!

Autrement dit : Le Saint-Esprit, effeuillant une pâquerette : Elle m'aime, un peu, beaucoup, passionnément...

La fleur mutilée : Il reste encore un doigt; il faut l'arracher, Seigneur!



1er AOUT

Saint Pierre aux Liens

HORIZONTALEMENT : 1 — initiale du Tentateur — objet dur et sans valeur qu'on extrait du corps de certains hommes.

2 — la crête du clocher — ricanement diabolique — article retourné.

3 — voyelle noire — celui — grande vedette de Music-Hall.

4 — ailleurs — cri d'enfant signifiant une trêve — vous l'avez sur le bout de la langue — dans les énumérations monotones.

5 — fait avec les yeux, les lèvres et parfois l'esprit — soutient ce qui menace ruine — cri des élus.

6 — aimer finit ainsi — condamné à perpétuité — pour partager, a recours au trait d'union.

7 — pièce d'étoffe sans couture — puissance qui ouvre toutes les portes — article contracté.

8 — cri d'animaux — tira d'où il était — indique une personne inconnue.

9 — celui dont on parle — a fait un mouvement involontaire et particulier de la bouche — toi ou à toi.

10 — cris des damnés — instrument qui ouvre certaines portes — croix de Saint-Antoine.

VERTICALEMENT : 1 — chant de réjouissance.

2 — 100 — rayonné qui parfois, suivant la mode, porte les cheveux ras.

3 — Surintendant des finances sous Henri III.

4 — presque toujours suivit d'un U — pied d'une ampélidée — signe de mesure.

5 — abréviation ecclésiastique — rien — exprime les différents mouvements de l'âme — linguale douce ou moyenne.

6 — initiales du Sauveur — le douzième porte malheur.

7 — cri des élus — enchaînerai par des liens moraux.

8 — linguale ténue.

9 — Saint Pierre en a cédé le monopole.

10 — imparfait d'un verbe particulièrement gidien (à la première personne du singulier, naturellement) — conjonction.

2 AOUT

Saint Alphonse

Jersey, 1925. — Une loi, datant du moyen âge, qui per-

mettait à la femme de vendre son mari (ou le contraire), est abrogée.

— Heureusement qu'il reste l'union libre!

26 AOUT

Saint Zéphirin

Dans ma boîte à joujoux les soldats sont lourds comme de l'or. Un financier inconnu les change en plomb, déjà plus maniable, puis en papier-monnaie. Maintenant, circulez!

— Miracle? En tout cas, un fameux tour de force.

1914. — Les Etats-Unis proclament leur neutralité.

16 SEPTEMBRE

Saint Cyprien

256. Carthage. — Cyprien recommande à ses amis de donner quinze pièces d'or à son bourreau pour le récompenser.

1924. — Une Américaine de 18 ans prie son frère, âgé de 5 ans, de la décapiter. (Comme il ne parvient pas à l'achever : « Attends, dit-il, je vais chercher maman pour qu'elle m'aide. »)

Chacun porte en soi des conclusions inattendues, parmi lesquelles, pour faire face à la grande angoisse, il ne faut pas oublier le grand désir.

Encore une incertitude nous sépare du but. Mais nous aurions tort de nous embarrasser d'un privilège d'armes, du flacon ou du mode d'emploi. La fin aura tôt fait de justifier le moyen le plus mal choisi.

18 SEPTEMBRE

Sainte Sophie

Les vieilles dames et même les petites filles qui ont eu des malheurs, des malheurs immérités, font piètre figure dans le monde. Tout vaut mieux que de passer pour une sotte victime, de n'avoir qu'ennemis de hasard, fluides, insaisissables...

— Par ma faute!... par ma très grande faute!...

Ça fait du bien de pouvoir s'en prendre à quelqu'un.

28 SEPTEMBRE

Saint Exupère

Il faut sauver ta peau :

Mets ton corps au soleil; qu'il s'élève dans la chaleur et flotte... Les gêneurs : les raisons, les sentiments (il est temps) — jette-les par-dessus bord.

Il faut livrer ta peau :

Au soleil sans merci. Bu jusqu'au sang... et retomber en pluie sur le reste des hommes.

Car s'il te trouve nu ou mort, le garde champêtre y gagnera toujours quelque chose.

1926. — Un père de famille propose de percevoir un impôt sur les ivrognes et sur les fous, au profit des pères de famille.

2 OCTOBRE

Saints Anges gardiens

Perché sur un clocheton de la cathédrale et ne sachant que penser des hommes, un ange a craché dans l'air.

— Il s'y est pris de trop haut : les passants, le pavé, restent secs. Cœur au fourreau, nul ne songe à se mettre à l'abri sous son âme.

15 OCTOBRE

Sainte Thérèse

Elle pense elle ne sait en quelle langue étrangère. Aussi quel effort pour traduire en chrétien les gestes, les voix, les images mystiques — et quelles déformations! Pays natal, terre d'exil. Elle se tait volontiers — paresse ou répugnance. Mais quand on a faim, il ne suffit pas de faire de grands yeux. Il faut prier, demander tant bien que mal, fût-ce avec des mots impies, un morceau de pain maudit, un morceau de la miche commune.

Sainte Thérèse réclame un dictionnaire. (A la rigueur un manuel de conversation pour voyageur de commerce suffirait provisoirement.)

On ne peut aimer à la fois Dieu et la Littérature.

Non. Décidément je préfère les hommes hystériques.

29 OCTOBRE

Saint Narcisse

Je sais ce qu'il en coûte. Et pour peu que je t'aime, tu te pencheras tantôt sur ma pupille dilatée mais sans tain, tantôt sur ma paupière opaque. Va te mirer ailleurs, ô sphère : ici l'orbite est vide et la transparence du crâne à toute épreuve.

Je sais. Je fuis moi-même les vivants et les morts, les prismes déformants, la complaisance intéressée, les cristallins horriblement convexes, le mauvais œil, la taie, la vitre, le regard des cadavres, les miroirs triple face, traîtres qui vous saisissent à la nuque, et la fausse limpidité de la rivière adonnée aux plus folles surimpressions.

Assez de truchement. Je ne veux plus me voir que dans mes propres yeux.

1er NOVEMBRE

Toussaint

Immortelles :
Pour l'éphémère sa femelle
Pour le frelon la fleur de l'oranger
Pour le fils de Vénus une flèche
en caoutchouc vulcanisé
Pour le feu mourant sa flamme...
Pour le feu grisou la terre
Pour l'astronome (à défaut des planètes)
on ne sait quelle divinité
Pour la plupart des hommes un choix de majuscules
Pour chaque enfant sa propre chair.

8 NOVEMBRE

Reliques

VÉRITABLE mouchoir de sainte Véronique en crêpe de Chine mixte, peint à la main 39.95

Le même, fil et coton, impression batik, teintes modes 19.95

AUTHENTIQUE, le Stylographe du Chef de Cabinet d'un Ministre en ébonite pure qui servit à solutionner un mot croisé à la Table même du Traité de Versailles (*article sacrifié*) 19.95

Le même avec bague titre FIX............. 39.95

— Il y a mieux, mais c'est plus cher.

VENDREDI 11 NOVEMBRE

Fête de la Victoire

Il ne suffit pas d'être vaincu, il faut encore savoir tirer parti de la défaite.

15 NOVEMBRE

Sainte Eugénie

Dévaloriser la race.

Les hommes ont expérimenté le système de l'inflation sur leur propre chair... Trop d'enfants sur le marché des changes.

— A moi les exemplaires de luxe!

29 NOVEMBRE

Saint Saturnin

Coup de canif. Simple bâton à l'encre rouge. De bas en haut? De haut en bas? — Je ne sais pas comment m'y prendre. Il faut qu'on me tienne la main pour commencer...

Alors tous les simulacres! Dormir, faute de mieux. Chaque nuit plus profondément. Hiverner. Chaque jour renoncer davantage.

Et si la Fortune se décidait enfin à frapper chez moi? Comme ce serait évidemment pour l'étage au-dessus ou la porte à côté, est-ce encore à moi de me déranger? Encore?...

Si c'est pour vérifier mon compteur à gaz, — qu'elle repasse!

1er DÉCEMBRE

Saint Eloi

Couverts de fausses nouvelles, les feuillets s'éparpillent. Ephémérides se déchirant les ailes. Henry V, qui devrait occuper Paris chronologiquement (1420), se raccroche — éperdu — aux chardons bleus des dunes.

Le vent de mer est une colle forte. Où serions-nous sans lui? Destins, révoltes cèdent. On peut dormir sans dates.

Nous n'y échapperons pas.

4 DÉCEMBRE

Sainte Barbe

1925. — Le service géodésique italien signale que, d'après ses triangulations, la Corse flotte sur la carte, à dix mètres près, dans une position incertaine.

8 DÉCEMBRE

Immaculée Conception

Liberté, égalité, fraternité, irresponsabilité. Cela se perd dans la nuit des temps...

En revenant à lui, il s'aperçut qu'il allait être père.

28 DÉCEMBRE

Saints Innocents

1925. — La fille B... a travaillé une heure de plus chaque nuit pour donner au ministre des Finances 240 fr. de plus par semaine.

Tout est pour le mieux dans le pire des mondes. Mais avoir une conscience à la place de cœur n'est au goût ni du siècle, ni du ciel. Ce n'est point ici, ni là-bas, le moyen de se rendre populaire.

Que de mépris dans la phrase maternelle : Tu n'as fait que ton devoir!

31 DÉCEMBRE

Saint Sylvestre

999. — Le Peuple se réfugie dans les églises pour y attendre la fin du monde.

1923 (Etats-Unis). — La fin du monde est annoncée pour demain. Déjà 50 personnes ont préféré choisir leur genre de mort.

Dieu compte-t-il les jours et les efface-t-il sur le calendrier du soldat prussien, du cosaque ou de l'evzone?

— A ton jour, à ton heure!

— Homme, est-ce donc toi qui fixes le rendez-vous? Sois-en sûr, l'Eternel te tombera dessus quand ton âme y sera le moins préparée. A l'improviste, il faudra que tu improvises ta défense. Ne te fie aux soleils, aux lunes, aux étoiles — ni même aux comètes spasmodiques. Ton éphéméride est périmée.

CLAUDE CAHUN.

LE ROMAN GÉOGRAPHIQUE DE L'ILE BOUVET

—

I

L'ILE BOUVET

Prenez dans un atlas une carte des mers australes. Que ce soit une carte bien faite, autrement vous risqueriez de ne pas trouver ce que vous cherchez, ou de le trouver à une place qui n'est pas la vraie. Suivez le méridien de Paris vers le sud; suivez-le dans cette immense mer où l'Atlantique joint ses eaux à celles de l'Océan Indien, entre l'Amérique qui fuit au loin vers le sud-ouest et l'Afrique arrêtée au Cap de Bonne-Espérance. Quand vous arriverez au cinquante-quatrième degré de latitude, vous trouverez, à un degré à peu près à l'est du méridien de Paris (1), un îlot, un seul, un îlot minuscule, seule terre émergée dans un océan qui paraît sans bornes, à deux mille kilomètres de l'archipel le plus voisin, les Sandwich du Sud, et à deux mille cinq cents kilomètres au moins du Cap de Bonne-Espérance. C'est l'île Bouvet.

Ce rocher unique au milieu des mers appelle de suite l'attention. Pour ceux qui connaissent quelques traits de son histoire, il pique leur curiosité. Voilà une terre ferme de soixante-seize kilomètres carrés, — pas tout à fait l'étendue de Paris *intra muros,* — où, depuis cent un ans (décembre 1825), personne n'a jamais pu aborder. Encore n'est-il pas bien sûr que, même à cette

(1) Coordonnées du centre de Bouvet, d'après le *Valdivia* : 54°26' lat. S., 3°24' long. E. Greenwich, donc 1°4' long. E. Paris.

époque, on l'ait fait. Depuis cette date lointaine, longtemps l'île a été perdue dans les brumes, personne ne pouvait la retrouver. Sa position est fixée maintenant, à un mille ou deux près. Cela ne rend pas son accès plus facile. Il reste à prendre pied sur Bouvet et à l'explorer. L'île Bouvet a des révélations à nous faire, tant sur elle-même que sur la mer qui l'avoisine. Elle a un passé chargé de légendes et de mirages. Elle a un avenir chargé de vérités bonnes à connaître, comme toute vérité, bien que ces vérités-là, selon toute apparence, ne soient pas capables de donner du *rendement*, aux yeux de ceux qui regardent le monde, selon le mot de Carlyle, comme « un énorme livre de cuisine ».

On fait aisément, sur la carte, le voyage de Bouvet. Il n'est pas si commode à faire sur les mers. Mettons les choses au mieux, supposons que vous disposiez pour ce voyage d'un de ces paquebots d'acier, fins marcheurs à 15 ou 16 nœuds, qui visitent les escales et font le périple de l'Afrique du Sud, et sur votre paquebot, partez de Cape-Town à destination de Bouvet. Ce serait une affaire de quatre jours, si vous pouviez garder votre vitesse normale. Mais vous ne le pourrez pas. Quelle que soit la saison, à deux ou trois degrés du Cap vous entrerez dans la zone des *tumultueux quarante* (*the roaring forties*) : les Anglais appellent ainsi la zone du 40e degré de latitude, qui est agitée sur tout le pourtour austral par des tempêtes violentes, fréquentes, soudaines. La mer se creuse en grosses lames, telles qu'il est impossible de voir les semblables dans les mers du Nord (10 à 12 mètres de crête en creux); l'horizon se bouche, comme disent les marins; impossible de voir à plus de deux ou trois milles; le ciel, très souvent couvert, ne permet pas de faire le point aux heures régulières; on navigue à l'estime, quand on peut naviguer, — une estime dont la correction est singulièrement contrariée par les coups de vent. Puis, il faut prendre garde

de se briser contre les glaces flottantes. Elles ont parfois approché très près du Cap. Mais, en temps ordinaire, c'est seulement vers le 50° degré qu'elles deviennent nombreuses, une fois la zone des *tumultueux quarante* dépassée. Selon les observations du *Valdivia,* à partir du 50° degré, les grands vents d'ouest ne soufflent plus, et on entre dans la zone des vents variables qui *forcent* rarement jusqu'à la tempête. La navigation n'en devient pas meilleure. Le calme relatif de l'atmosphère épaissit encore la brume, tandis que la mer demeure fort agitée par la répercussion des houles lointaines. Les trains de glaces augmentent en nombre, les *icebergs* dérivent généralement au nord-est, c'est-à-dire vers la direction d'où vient le bateau; il faut se garder à chaque instant d'une collision, peut-être plus dangereuse encore avec les petits *iceblocs* qu'avec les grands icebergs. Au reste, les uns et les autres crèvent comme des feuilles de papier les tôles d'un bateau moderne. Les robustes baleiniers en chêne résistaient mieux.

Dans cette marche à tâtons sur la mer obscure, si nous avons de bons chronomètres et si nous avons la chance de pouvoir observer pendant les rares éclaircies de manière à bien corriger notre estime, nous pourrons arriver au bout de huit ou dix jours en vue de l'île Bouvet, à condition d'avoir échappé aux coups de vent trop forts et d'avoir *paré* les glaces. Alors nous verrons paraître une haute terre (935 mètres d'altitude, ce qui est beaucoup pour sa petite étendue), presque toujours coiffée de nuages qui s'accrochent à ses sommets. Sur le côté nord où nous arrivons, une éclatante blancheur se dégage du fond sombre des nuages et descend jusqu'à la mer : c'est le glacier Posadowsky. A l'est du glacier se dressent les hautes falaises du cap Valdivia. Partout des champs de neige, grands ou petits, constellent le sol. Entre eux on peut observer, selon le *Meteor,* des traces de végétation, mais ce ne sont sans doute que des

mousses et des lichens. Les côtes sont accores et n'ont que peu ou point de récifs détachés; on peut donc approcher sans difficulté jusqu'à un mille ou deux; toutefois, partout la mer brise avec fureur, au point que les jets d'écume verticaux ressemblent, à distance, à des fumerolles volcaniques. Les côtes est et ouest ont été trouvées libres de glaces, il y a quelques mois, par le *Meteor*. Mais un autre glacier, énorme, descend vers la côte sud où il fait une barrière haute au moins de 120 mètres. Le *Valdivia* estima, il y a vingt-sept ans, que tout débarquement était impossible. Le *Meteor* crut trouver une bonne place d'ancrage près du glacier Posadowsky; cependant il ne se risqua pas, lui non plus, à envoyer une chaloupe à terre. Cette petite île, qui n'a pas plus de neuf kilomètres et demi d'est en ouest et huit du nord au sud, demeure inviolée depuis plus d'un siècle : elle n'est habitée que par des oiseaux, surtout par des pigeons du Cap; les pétrels blancs, vivants indices du voisinage des glaces, volent au voisinage; les albatros passent à tire d'aile sans se poser, Bouvet est trop inhospitalière pour eux. De même, une île bordée presque de toutes parts par des falaises à pic ne peut guère convenir aux phoques : aussi semble-t-il qu'il y en ait fort peu. L'île Bouvet paraît rebelle à la nature vivante sous presque toutes ses formes. Elle est pourtant sous une latitude identique à celle de l'Irlande dans l'hémisphère nord, et l'Irlande est très habitable! Mais l'hémisphère austral montre bien, dès la latitude de Bouvet, qu'il est en dehors du monde de l'homme et presque en dehors des règnes organisés.

Cela n'empêche pas l'île Bouvet d'avoir une histoire où l'inattendu ne manque pas, et même d'avoir un certain avenir au point de vue du développement de nos connaissances.

II

LE MIRAGE DU CONTINENT AUSTRAL

Pendant près de trois cents ans, à partir de la découverte espagnole de l'Amérique et de la découverte portugaise de la route des Indes, les explorateurs, les marins et les marchands ont rêvé d'un *continent austral* qui paraissait être, depuis Colomb et Gama, le seul grand mystère planétaire encore inviolé. On plaçait en général ce soi-disant continent sous des latitudes tempérées qui devaient en faire une terre de colonisation et d'exploitation possibles. D'où venait cette hypothèse, si bien ancrée dans les cerveaux qu'elle prenait une valeur de certitude? D'abord de la géographie de Ptolémée. Cet astronome d'Alexandrie a eu la singulière fortune d'être pendant quinze siècles une source de renseignements pour les parties de la planète encore à découvrir. Ses hypothèses, ses inductions et ses ouï-dire ont passé pour des vérités démontrées. La tyrannie géographique de Ptolémée s'est fait surtout sentir au moment de la Renaissance et des grandes découvertes, mais elle leur a survécu assez longtemps, elle a résisté obstinément aux démentis des faits. Ptolémée croyait à l'existence, dans les zones australes, d'un vaste continent qui limitait au sud l'Océan Indien, dont il faisait un immense lac ou tout au plus un golfe (1). Malgré le doublement du Cap par les Portugais, l'hypothèse ptoléméenne survécut, fortifiée par les rumeurs vagues que les Européens recueillirent dès leur arrivée dans les mers de l'Insulinde et qui les conduisirent plus tard à la découverte de l'Australie.

D'autres suppositions et d'autres raisonnements,

(1) Voici la traduction du texte le plus significatif de Ptolémée à ce sujet (livre VII, chap. V) : « La partie habitable de notre terre se termine à l'est par une terre inconnue, qui touche aux peuples orientaux de l'Asie, aux Chinois, et à ceux qui habitent dans la Sérique. Au sud, il y a de même une terre inconnue, qui entoure l'Océan Indien, et qui comprend l'Ethiopie, appelée *Agisymba*, au midi de la Libye. »

moins fondés encore, concouraient à fortifier l'hypothèse. On faisait volontiers, en quelque sorte, de la géographie symétrique. Dès le début du XVIe siècle, les immenses étendues d'eau de l'hémisphère austral, comparées aux étendues relativement moindres de l'hémisphère boréal, semblaient nécessiter l'existence d'une compensation continentale quelque part vers le Sud. Géographes et explorateurs avaient toutes les peines du monde à concevoir l'immense étendue des mers par rapport à la terre ferme. Colomb croyait que les océans couvraient tout au plus la sixième partie du globe. Il avait bien fallu renoncer à ces proportions après la découverte du Pacifique, ou plutôt de la *mer du Sud,* par Balboa et Magellan. Mais une idée tenace subsistait, celle de l'équilibre des deux hémisphères au point de vue de la répartition des terres et des mers. Il fallait donc, puisque les continents connus se terminaient en pointe vers le sud, qu'un autre continent inconnu vînt mettre son poids dans la balance. Cette symétrie préconçue, dans un ordre de faits qui n'en comporte pas, nous paraît aujourd'hui absurde, bien que le continent austral existe en effet dans une zone glacée et inhabitable. La symétrie supposée à ce propos n'est pas plus absurde, au fond, que les raisonnements tirés de l'identité des maxima de profondeur et des maxima d'altitude, ou ceux qui prennent comme point de départ la comparaison des zones de terres basses et des zones marines peu profondes, ou encore ceux qui voient dans le relief terrestre le résultat d'une contraction en direction d'une figure géométrique (le tétraèdre). Quoi qu'en ait dit Leibniz, Dieu ne fait pas toujours de la géométrie. Il n'en a pas fait, en tout cas, en construisant la figure géographique du globe terrestre, à n'importe quelle époque de l'histoire géologique. Anatole France eût dit qu'à tout moment de cette histoire, la figure géographique du globe a été en horreur à la géométrie et à la raison élégante.

Au XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe, la question du continent austral sortit de la pure spéculation scientifique pour entrer dans les préoccupations pratiques, ce qui suscita immédiatement des efforts pour la résoudre. Les Hollandais, les Anglais et les Français rivalisaient d'activité dans le commerce des Indes. Des ports d'Europe aux ports de Malabar, de Coromandel et des îles des épices, la route était longue : plusieurs mois de navigation pour les bons voiliers. Des escales étaient nécessaires, sur un tel parcours, pour le bois, l'eau et les vivres frais. On trouvait ces escales sur les côtes d'Afrique, mais souvent dans des conditions précaires. Les Hollandais, seuls, étaient installés confortablement au Cap de Bonne-Espérance. Les Anglais, depuis leur traité de 1703 avec le Portugal, trouvaient dans les colonies portugaises les secours utiles. Les Français, à partir du Sénégal, n'avaient rien. A la vérité, ils s'installèrent d'abord à Madagascar, puis, après la ruine de Fort-Dauphin, aux Mascareignes (île Bourbon, 1675, île de France, 1715) ; mais la route demeurait trop longue depuis le Sénégal jusqu'aux eaux de l'Océan Indien. La Compagnie française des Indes, au cours de la phase de prospérité qui suivit pour elle le système de Law, aurait voulu disposer quelque part d'un entrepôt intermédiaire. Elle se trouva donc disposée à écouter les propositions d'un de ses officiers, premier lieutenant sur ses vaisseaux, Bouvet-Lozier.

Bouvet-Lozier, originaire de Bretagne, avait eu connaissance, par des relations de famille, d'un document qui datait de plus de deux siècles et qui n'a été publié qu'en 1869 par M. d'Avezac. C'était la *Relation authentique du voyage du capitaine de Gonneville ès nouvelles terres des Indes,* 1503-1505. D'après cette relation, il y avait au sud de l'Atlantique un continent remontant jusqu'au détroit de Magellan. Gonneville dépeignait ce continent comme une terre fertile, tempérée, peuplée de

gens doux et sociables, où il avait trouvé en 1504 un confortable refuge. Ou cette description est purement imaginaire, ou elle s'applique à des terres d'Afrique ou d'Amérique sur la position desquelles Gonneville se trompa grossièrement : des méprises aussi fortes ne sont pas sans exemple dans les anciens voyages. Bouvet-Lozier ne s'arrêta pas à ces considérations, non plus qu'à la découverte du cap Horn en 1616, qui aurait dû lui démontrer qu'aucun continent ne s'amorçait par le sud à la Terre-de-Feu. Il résolut de chercher la terre de Gonneville.

Bouvet-Lozier présenta donc, vers 1731, un mémoire au ministre de la Marine et à la Compagnie des Indes; il demandait à être chargé de rechercher, au sud et au sud-ouest de l'Afrique, une terre propre à servir d'entrepôt aux vaisseaux de la Compagnie, sans que ceux-ci fussent obligés de relâcher au Cap de Bonne-Espérance. Le ministre et la Compagnie hésitèrent assez longtemps. Enfin, en 1738, on confia à Bouvet une expédition de deux vaisseaux pour l'exploration qu'il désirait.

On peut imaginer ce que fut cette navigation de Bouvet dans la terrible mer australe, sans chronomètre, — les premiers chronomètres marins ne furent construits qu'une vingtaine d'années plus tard (1), — sous un ciel toujours tempêtueux et au milieu des embûches des glaces. Bouvet dut vite reconnaître que dans de tels parages, les promesses idylliques de Gonneville ne pouvaient être que des chimères. Il persévéra pourtant; on peut même dire qu'il montra une constance rare, en prolongeant jusqu'au 54e degré une navigation de plus en plus âpre et malaisée. C'était un vrai marin. Son nom a mérité de survivre, même attaché à un îlot désert et désolé.

Le 1er janvier 1739, le pilote de l'*Aigle*, un des bateaux

(1) Les premières *horloges marines*, à longitude, furent construites en France par Berthoud et Le Roy, de 1763 à 1766 (F. Marguet, *Histoire de la longitude à la mer*, Paris, Challamel, 1917, p. 97-106).

de Bouvet, aperçut une haute terre dans la brume. Bouvet, persuadé qu'il était arrivé à l'extrême pointe du continent austral, récompensa son pilote et appela sa découverte *Cap de la Circoncision,* en l'honneur de la solennité du jour. La mer était si mauvaise qu'il n'eut ni le temps, ni la possibilité de reconnaître que ce prétendu cap était une île. Il dut virer de bord, et rapporta seulement en Europe, avec l'histoire de sa découverte, la conviction que le continent austral existait au sud de l'Atlantique. Comme de toutes manières ce continent ne pouvait servir d'entrepôt, la Compagnie des Indes abandonna ses projets.

On en resta là pendant trente ans. On s'habituait déjà à donner le nom de Bouvet au prétendu Cap de la Circoncision. Mais son caractère insulaire ne fut mis hors de doute que par Cook. Dans son second voyage (1772-1775), Cook chercha la terre de Bouvet. Il ne la trouva pas, tant les positions données étaient incertaines. Toutefois, comme il passa bien au sud de la latitude indiquée par Bouvet, qui était à peu près exacte, il devint certain que cette terre était une île. Grande île? Petite île? Terre unique ou archipel? Personne ne pouvait le dire, et pendant longtemps, personne ne parut s'en soucier : à la fin du XVIII[e] siècle, les grandes explorations se portèrent sur d'autres parties de l'hémisphère austral et en particulier sur l'immense *mer du Sud.* Le sud de l'Atlantique était négligé.

III

CROISIÈRES DES BALEINIERS

Après les voyages de Cook, une seule classe d'hommes s'intéressait assez aux mers australes pour y suivre les traces des grands explorateurs et même pour ouvrir des voies nouvelles. C'étaient les chasseurs — ou les pêcheurs, comme on voudra — de baleines et de phoques.

Les baleiniers surtout. Car, il y a un siècle ou un siècle et demi, les phoques étaient encore très nombreux sur les côtes boréales accessibles; on trouvait souvent de nouvelles *rookeries* ou plages de stabulation et de multiplication où les phoques se comptaient par millions, comme aux îles Pribyloff de la mer de Behring. Au contraire, les cétacés, moins nombreux et d'une reproduction plus lente, diminuaient dans les mers boréales après avoir à peu près disparu des mers tempérées; les zones de chasse s'appauvrissaient; il fallait chercher ailleurs. L'hémisphère austral s'offrait avec ses ressources encore vierges; les baleiniers, stimulés par l'appât du gain croissant, et sans souci des dangers, parcoururent en tous sens les mers houleuses des glaces flottantes. Tous les peuples maritimes prenaient part à la curée, qui dut être facile et lucrative dans les premières décades surtout. Il y avait tant de cétacés sous les latitudes australes, que les chasseurs pouvaient choisir leurs proies. Ils ne harponnaient pas la première baleine venue, ils guettaient les espèces les mieux cotées sur le marché. Dumont d'Urville en fit la remarque en 1840.

L'épopée héroïque et brutale des anciens baleiniers du harpon à main est en grande partie ensevelie dans l'oubli; quelques souvenirs, qui mériteraient d'être exhumés, dorment au fond des poussières d'archives; parfois cependant, les croisières et les chasses des mers australes ont eu du retentissement, lorsque les capitaines étaient assez intelligents pour s'intéresser à l'inconnu des terres et des mers nouvelles, ou lorsque leurs armateurs les dirigeaient dans ce sens. Le bateau baleinier, solide coque de chêne aux murailles résistantes, de 400 à 500 tonneaux, approvisionnée pour de longs mois, était apte, malgré les menaces du scorbut, à tenir longtemps le large. Cependant, il était utile aux baleiniers d'avoir des points de relâche et d'aiguade au cours de leurs campagnes annuelles. De tels points sont rares sur le

désert d'eau indéfini de l'Océan austral. Aussi les baleiniers s'établirent sur les îles nouvellement découvertes, comme les Kerguelen, les Marion et les Crozet, et même ils en cherchèrent d'autres. Toutefois, démunis comme ils l'étaient d'instruments de précision et inhabiles à faire des points exacts, ils manquèrent souvent les îles qu'ils cherchaient, sortes de têtes d'épingles sur l'immensité de l'Océan. Ainsi voulurent-ils souvent aborder sur l'île Bouvet, qui leur aurait été bien utile comme point de relâche pendant la saison de chasse, si elle avait été tant soit peu habitable. Mais beaucoup la cherchèrent à tâtons, faute de bons renseignements sur sa position, et faute aussi de savoir bien déterminer leur route. Aussi manquèrent-ils leur but. Quelques-uns seulement y parvinrent, et parmi ceux-là il y en eut qui virent double, voire même triple, de sorte que l'île Bouvet devint un imaginaire *archipel Bouvet.* Voici comment les choses se passèrent.

En 1808, les deux bateaux *Swan* et *Otter,* employés à la pêche dans les mers du Sud pour le compte des armateurs Enderby, de Londres, virent *à plusieurs reprises,* dit l'*India Directory,* l'île Bouvet ou Circoncision. Pourquoi à plusieurs reprises? C'est que les deux bateaux tâchaient évidemment de débarquer dans l'île : chaque fois le vent et la houle les rejetaient au large, puis la brume tendait de nouveau son rideau épais, et les deux bâtiments, privés de bons instruments et sans doute aussi de bons observateurs, réduits à un seul chronomètre aux mains du capitaine Lindsay, du *Swan,* déterminaient leur position comme ils pouvaient et toujours avec de fortes erreurs. Au cours de ces bordées, le capitaine Lindsay aperçut, le 6 octobre 1808, une haute terre qu'il crut nouvelle, car son estime le mettait alors assez loin de Bouvet. L'extrémité ouest de cette terre fut appelée *Dalrymple Head,* et les cartes indiquèrent bientôt l'*île Lindsay* à quelque distance de Bouvet. On pour-

rait penser que Lindsay a vu un iceberg qu'il prit pour une terre : la confusion est très facile dans les mers australes, sous certaines conditions d'éclairage; elle a été faite bien des fois depuis lors. Mais il est aussi plausible, selon l'érudit commandant Vivielle, conservateur de la bibliothèque du Service hydrographique, que Lindsay, trompé par son estime, revint tout simplement sur l'île Bouvet qu'il ne sut pas reconnaître.

L'expédition du *Swan* et de l'*Otter* n'avait pas réussi à débarquer sur Bouvet. Ce fut, paraît-il, un schooner américain, le *Wasp,* qui fit le premier débarquement, en 1822, sur la côte nord-ouest de l'île. Nous n'avons aucun détail sur cet exploit, car c'en est un, s'il est authentique. On peut le révoquer en doute sans faire preuve d'un scepticisme exagéré, car les capitaines baleiniers en prenaient à leur aise avec la vérité. Peut-être pourrait-on en dire autant pour le second débarquement, qui eut lieu trois ans plus tard. Sur celui-là nous avons plus de détails. Il devait être le dernier jusqu'à nos jours.

En 1825, les bateaux *Sprithly* et *Lively,* appartenant encore à la maison Enderby, de Londres, arrivèrent en vue de Bouvet, le 10 décembre, et demeurèrent dans ses parages jusqu'au 24. Le capitaine Norris, sans tenir compte du nom de Bouvet, la nomma *île Liverpool,* du nom du premier qui la vit. Il fallait sans cesse fuir au large, à cause du mauvais temps. Le 16, Norris crut découvrir à 45 milles dans le nord-est une nouvelle terre qu'il appela *île Thompson.* Une baleinière alla à terre pour chasser les phoques et les pingouins; on en trouva, paraît-il, fort peu. Les quelques hommes qui armaient la baleinière durent attendre huit jours sur leur rocher, avant qu'il fût possible de les rembarquer. Le 24 décembre, Norris quittait les parages de la prétendue île Thompson. Les cartographes britanniques recueillirent ses renseignements et placèrent sur leurs cartes l'île Thompson, comme ils avaient placé Lindsay.

Il est maintenant certain, — je dirai tout à l'heure pourquoi, — que Thompson est un mythe du même ordre que Lindsay. Lindsay, c'est l'île Bouvet; Thompson, c'est encore l'île Bouvet. Norris fut victime de la même mésaventure que son prédécesseur. Son estime le trompa : il était revenu au point d'où il était parti. Si son équipage a débarqué quelque part en ce mois de décembre 1825, c'est sur l'île Bouvet et non ailleurs. Depuis, personne n'y revint. La position de Bouvet était toujours indéterminée : en 1845, James Ross ne parvint pas à retrouver l'île. Les armateurs baleiniers et phoquiers se désintéressaient d'une terre à peu près inabordable et dépourvue de ressources. L'île Bouvet, perdue au fond des mers, loin de toute route de navires, loin des zones de chasse et des points d'escale ou de mouillage, retomba dans la solitude. Les faiseurs de cartes se transmettaient, sur elle et sur son archipel mythique, les indications incertaines de Lindsay et de Norris. Les documents nautiques enregistraient ces indications. Personne ne vérifiait. Il convient de dire qu'au cours de la seconde moitié du XIX[e] siècle, c'est tout l'hémisphère austral qui a été négligé de cette manière. Ni l'Océan austral, ni les terres supposées dans l'Atlantique n'attiraient les efforts et les recherches scientifiques. Bouvet partagea le sort commun.

IV

CROISIÈRES SCIENTIFIQUES

Il faut bien le dire, c'est à des explorateurs allemands qu'il était réservé de préciser nos connaissances sur l'île autrefois découverte par un officier de notre Compagnie des Indes. Tout ce que nous savons de précis sur l'île Bouvet et sur la mer qui l'entoure nous a été appris par les recherches du *Valdivia*, en 1898, et du *Meteor*, en 1926. Ni l'un ni l'autre de ces deux bateaux n'a pu débarquer personne sur Bouvet. Elle demeure l'île vrai-

ment inaccessible. Cependant, elle nous a livré quelques-uns de ses secrets; ceux de la mer houleuse où elle surgit se laissent deviner peu à peu.

L'expédition océanographique du *Valdivia* était conçue sur un plan assez large; pour la première fois, elle portait dans ces mers un outillage d'exploration comparable à celui du *Challenger*. Dans le cas particulier de Bouvet, le *Valdivia* devait déterminer exactement la position de l'île, ou des îles, dont on ne savait pas encore qu'elles étaient une seule en trois. Le *Valdivia* réussit dans sa mission. Le 25 novembre 1898, à midi, on apercevait le premier iceberg; à trois heures, une haute terre était en vue; elle était très escarpée au nord et à l'ouest; au nord descendait vers la mer en pente rapide un beau glacier avec des crevasses couleur bleu foncé. C'est le glacier Posadowsky. Au sud et à l'est descendait en pente un peu moins rapide un glacier beaucoup plus vaste qui couvrait la majeure partie de l'île; il était coupé sur la côte en murailles de glace verticales de 120 mètres; là où le glacier s'interrompait, il y avait des falaises abruptes; un seul point de débarquement fut reconnu au sud, mais les brumes fréquentes et la grosse mer empêchèrent d'aborder.

Le *Valdivia,* bateau à vapeur avec une machine assez puissante, se maintint assez longtemps en vue de l'île pour en discerner les principaux caractères. L'île Bouvet est souvent coiffée de nuages; il fut pourtant possible d'en prendre une photographie assez défectueuse, qui pendant un quart de siècle demeura la seule. L'île a des côtes très accores : à trois ou quatre milles de terre, on trouvait des fonds de 370 à 550 mètres. Elle est évidemment de formation éruptive : les sondages à ses abords ramenèrent des grains de basalte et de la vase grise volcanique. Les naturalistes du *Valdivia* crurent discerner au sommet de l'île la forme d'un vaste cratère : ils furent peut-être victimes d'illusions pré-

conçues ou de leur mauvaise photographie. On ne put distinguer à la longue-vue aucune trace de végétation, bien que les baleiniers eussent autrefois rapporté que Bouvet et Lindsay portaient des arbres. Le règne animal paraissait aussi moins bien représenté que dans les autres îles australes : on ne vit que quelques phoques.

Le *Valdivia* compléta son exploration en recherchant l'île Thompson, dont la position avait été indiquée approximativement par Norris. On ne trouva rien, pas même un haut fond. On ne trouva pas davantage Lindsay, après une croisière de plusieurs jours. Le chef de l'expédition se crut autorisé à conclure que les deux îles étaient imaginaires. Les découvreurs de ces îles avaient été victimes des illusions de l'estime, ou des illusions des glaces.

En sondant sur huit degrés de latitude au sud de l'île Bouvet, le *Valdivia* trouva des profondeurs plus grandes qu'on ne pensait. Sur 17 sondes, il y en eut 11 qui donnèrent de 4950 à 5700 mètres. Mais le petit nombre de ces sondages ne permettait pas de se rendre vraiment compte du relief sous-marin. Déjà, cependant, on pouvait soupçonner des inégalités assez fortes sur des distances relativement petites, et non pas cette plaine uniforme du fond des abîmes qu'on nous a tant de fois représentée.

Les hypothèses nouvelles devaient être confirmées de la manière la plus éclatante, vingt-sept ans plus tard (février 1926), par les sondages du *Meteor*.

Le *Meteor* a disposé d'un puissant instrument d'investigation qui manquait au *Valdivia* : le sondage acoustique ou sondage par l'écho réfléchi au fond de la mer.

Le professeur Maurer, qui a soumis à une critique judicieuse les sondages du *Meteor*, ne nous dit pas de quel appareil on se servait. Car il y en a plusieurs, aujourd'hui mis en expérience ou en service en France, en Angleterre et aux Etats-Unis. De l'aveu des Allemands, l'ap-

pareil français Langevin-Chilowsky, fondé sur les *ultra-sons*, est celui qui donne les résultats les plus précis. Mais, de toute évidence, le *Meteor* a dû se servir de l'indicateur de fond Behm, construit à Kiel.

Au lieu des quelques sondages du *Valdivia*, on a pu faire en deux mois 7545 sondages entre la Patagonie, la Terre de Feu, la Géorgie du Sud et l'île Bouvet, sur les 54e et 55e degrés de latitude, ce qui nous a permis pour la première fois de nous faire une idée précise de la topographie sous-marine.

Elle est extrêmement accidentée, et elle présente des fonds d'abîmes que jusqu'ici l'on n'avait jamais trouvés dans l'Atlantique, au sud de l'Equateur. Double surprise.

Le sondage le plus profond n'a pas donné moins de 8060 mètres, à peu près sur le 55e degré de latitude, entre les Sandwich du sud et Bouvet, et plus près du premier groupe, tout entier fait d'îles volcaniques. Bien que les plus grands fonds soient près des Sandwich, le relief sous-marin devient encore plus tourmenté et plus cahoté aux approches de Bouvet, qui paraît bien être à la surface des mers, si calme et si couverte de glace qu'elle soit aujourd'hui, un pic témoin d'une violente activité éruptive dans toute la région qui l'entoure.

C'est là pour nous une notion toute nouvelle. Elle nous montre que l'activité éruptive de la zone médiane de l'Atlantique continue et se renforce même dans la zone australe. L'île Bouvet est un volcan éteint comme l'Ascension et Sainte-Hélène. Pouvons-nous même affirmer que ce volcan soit tout à fait éteint? Les débris volcaniques recueillis aux abords par le *Meteor* contiennent du basalte, comme ceux du *Valdivia*; mais il y a aussi des tufs beaucoup plus récents.

L'île découverte, il y a près de deux cents ans, par Bouvet-Lozier, aventureux officier de la Compagnie des Indes, mérite donc, plus que jamais, de fixer notre attention.

CAMILLE VALLAUX.

L'ÉTRANGE PASSION DE JUNOT, DUC D'ABRANTÈS [1]

—

XIV

Je dois convenir que mon excellent ami Junot exagéra un peu l'« excentricité », comme l'on dirait, d'un milord anglais, tandis qu'il était gouverneur de Paris. Il fit de vraies folies pour ses uniformes; il incrusta de diamants les pommeaux de ses cravaches et porta sur ses bonnets d'astrakan des plumes de héron de deux mille francs. Napoléon l'appelait : monsieur le Marquis, avec une ironie un peu mécontente. En même temps, cela ne l'empêchait nullement de s'encanailler quand la fantaisie l'en prenait. Je l'ai rencontré parfois, le soir, dans les tavernes des faubourgs, fréquentées par une jeunesse aussi tapageuse que peu distinguée.

— Comment, monsieur Alexandre! c'est vous? m'exclamais-je alors. Que dirait madame votre épouse si elle vous voyait ici?

— Tais-toi donc, mon vieux, me répondait-il, et viens m'aider à exterminer quelques bouteilles de champagne.

Je restais à côté de lui pour l'empêcher de faire trop de bêtises; mais un soir où je n'étais point présent, et où il jouait au billard avec une bande d'écervelés, il se jugea insulté par deux ou trois d'entre eux et se mit à leur lancer des coups de queue comme il aurait chargé avec son sabre, ce qui ne laissa pas que d'occasionner quelques dégâts. Il se fit expulser de la taverne; cela n'était guère joli pour un gouverneur de Paris.

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 684.

Tout cela finit par énerver Napoléon, alors empereur; et il saisit la première occasion qui se présenta pour envoyer son favori à l'étranger. Il le nomma ambassadeur au Portugal. Junot m'annonça la chose d'un air satisfait, parce qu'il se déclarait toujours enchanté des décisions de l'empereur; mais il ajouta immédiatement après :

— Conduis-moi donc ce soir chez ta bonne amie; il paraît qu'elle fait les cartes encore mieux que l'impératrice Joséphine. Je voudrais bien savoir si je resterai longtemps dans ce sacré Portugal.

Le soir même, je le menai dans l'appartement de la rue aux Ours, où logeait Mlle Malvina, première demoiselle de Mme Lolive, la lingère de la cour; une bien aimable personne à laquelle j'étais attaché depuis deux ans. Comme toutes les femmes, elle trouva mon compatriote charmant, ce qui ne laissa pas que de faire naître en moi un léger sentiment de dépit. Elle lui fit deux réussites et lui déclara :

— Vous êtes sur le point de partir pour un grand voyage à l'étranger; mais vous ne resterez pas plus d'un an absent. Je vous voir partir comme un fou, franchir des montagnes, des fleuves, des forêts, pour rejoindre à l'autre bout de l'Europe la personne que vous aimez. Ensuite, vous ne quitterez plus cette personne.

— Comment! vous faites tant de chemin pour revoir Mme Junot, m'écriai-je.

— Imbécile, dit-il, cela n'a aucun sens. Je me demande vraiment quelle est la femme qui pourrait me faire ainsi courir comme un dératé. Enfin, ce que j'en retiens, c'est que je ne resterai pas toute ma vie loin de Paris. Puissiez-vous dire vrai, mademoiselle!

Lorsque j'allai lui faire mes adieux, il était devant sa psyché en train d'essayer un uniforme de grand gala : un dolman blanc, une culotte de daim brodé d'or sur la couture, une pelisse blanche bordée de renard bleu qui

avait coûté dix mille francs et, sur sa coiffure, un des fameux hérons que tout Paris connaissait.

— Crois-tu que je vais éblouir la cour de Portugal! me dit-il en riant; et, à ce moment, le plaisir de son nouveau costume lui faisait réellement oublier le chagrin qu'il avait de s'éloigner de Paris.

XV

Junot m'envoya quelques lettres qui me firent plaisir; car il était fort épistolier et tournait ses missives de manière aussi originale qu'élégante. Mais bientôt je dus cesser de correspondre avec lui. La paix se gâtait une fois de plus; le général Mack venait d'envahir la Bavière; et nos grenadiers durent partir pour l'Autriche. Quelle campagne harassante! des marches forcées à travers des montagnes et des énormes forêts de sapins, d'une affreuse obscurité; et ces villages où les habitants parlent un baragouin allemand dont personne ne comprend un mot... On sait comment nos troupes arrivèrent le 2 novembre à Brünn en Moravie, près de laquelle devait se livrer une grande bataille décisive. Comme c'était l'anniversaire du sacre de l'Empereur, on fit une illumination avec des torches de paille à travers tout le camp; on dansa des farandoles, on chanta des chœurs une partie de la nuit. Toute l'armée délirait d'enthousiasme pour Napoléon.

— Si Junot était donc là! dis-je à mon lieutenant. Ce qu'il doit enrager d'être au fond du Portugal en un moment pareil!

J'allai me promener jusqu'au bivouac de l'Empereur; et là, je rencontrai Duroc; il s'arrêta tout à coup en me désignant un cavalier qui arrivait au triple galop.

— Dieu me damne, on dirait Junot!

— On le dirait en effet, répondis-je; mais c'est absolument impossible. Sa dernière lettre était datée de Lis-

bonne le 1er octobre. A moins de prendre un char volant...

Le cavalier arrive droit sur nous, cuirassé de boue des pieds à la tête, et saute à terre avec une impétuosité à se rompre les os : c'était bien Junot! On pense s'il fut entouré. En riant comme un fou, il nous raconta qu'il avait fait sept cents lieues d'une traite, ayant quitté Lisbonne sur l'heure, pour rejoindre Napoléon avant les grandes batailles; et il nous disait, par exemple, l'ahurissement d'un courrier espagnol, qui, le voyant galoper de Lisbonne à la frontière française par un orage épouvantable, ne cessait de lui répéter, l'air consterné : *Senor, no es tiempo de embajador.*

— Un temps d'ambassadeur! vous pensez si je m'en foutais pourvu que j'arrive à temps... Où est le bivouac de l'Empereur?

Il ne me dit pas ensuite comment Napoléon l'avait accueilli, en constatant que cet ambassadeur avait ainsi lâché son poste comme un fou, et sans permission. On ne s'attendait pas à le voir; et il n'y avait aucun commandement pour lui; aussi, assista-t-il un peu en amateur à la bataille d'Austerlitz. Mais il galopa tout le temps derrière l'empereur, en faisant voltiger au vent sa belle pelisse blanche bordée de renard bleu; c'était là l'important pour lui.

XVI

La période qui suivit Austerlitz et Iéna fut une période de bombances comme l'histoire en a rarement vu; tous les généraux qui entouraient l'empereur semblaient pris de vertige. Certes, moi aussi, quand j'ai trimé dur, j'aime bien m'amuser avec de bons camarades; mais j'avoue que j'étais un peu estomaqué en voyant des militaires aussi gueux que moi vingt ans auparavant donner des soupers qui leur coûtaient le prix

d'une petite ferme et parader dans des uniformes brodés d'or et de pierres précieuses. Junot était un de ceux qui menaient la bande des fous. Je dois dire qu'il me bourra de pièces d'or et de cadeaux somptueux; d'abord, je résistai un peu; mais de crainte de le fâcher, je pris vite mon parti de fourrer le tout dans mes poches sans protester. Malheureusement, mon pauvre ami se mit à faire des sottises qui m'inquiétèrent. Il m'avait raconté en riant comme un écolier, suivant sa coutume, qu'une sœur de l'Empereur, Caroline Murat, grande-duchesse de Berg, s'était mise à lui « faire la cour »; et même, un soir, pendant une contredanse, cette dame lui avait serré deux doigts à le faire crier, tout en lui lançant, du coin de l'œil, un regard particulièrement voluptueux. D'abord, il s'en était diverti comme une simple coquette, ravi et flatté d'avoir inspiré une passion soudaine à une personne du sang de son empereur adoré; et puis, ma foi, Caroline Murat étant une très jolie femme, il avait trouvé inutile de la faire languir plus longtemps. Plusieurs fois, craignant qu'on ne vît trop souvent sa livrée dans la cour de l'hôtel de Berg, il m'avait envoyé faire des commissions à sa nouvelle conquête (c'était presque toujours pour s'excuser d'avoir oublié un rendez-vous, car j'ai rarement vu étourderie pareille à la sienne). Puis, il me lisait des épîtres enflammées qu'on lui envoyait; et moi, je ne pouvais m'empêcher de lui dire :

— C'est égal, monsieur Alexandre, ce n'est pas très bien pour cette dame, qui ne serait guère contente qu'on fasse ainsi circuler des lettres où elle marque des choses joliment intimes.

— Mais toi, tu n'es pas tout le monde, répondait-il.

Au reste, il savait bien que j'étais au courant de ses secrets; par mon amie Zénobie, à laquelle il était encore allé demander de lui dire la bonne aventure; car il avait été très impressionné par la prédiction qu'elle lui avait

faite, touchant son départ en coup de vent du Portugal, pour rejoindre une personne aimée. La personne aimée, en effet, cela ne pouvait s'appliquer mieux qu'à son idole, Napoléon. Zénobie lui avait dit que les cartes annonçaient de grandes complications dans ses intrigues. Cela ne manqua point d'arriver. L'Empereur qui, d'ailleurs, y était accoutumé de longue date, se moquait bien des cascades de ses sœurs, mais il détestait le scandale; or, comme Junot et la belle Caroline ne tardèrent pas à s'afficher dans tous les lieux de plaisir, et que Mme Junot ne cacha point son juste ressentiment, il se décida à éloigner encore une fois son inconséquent favori de la capitale.

Au reste, avec un luron comme Napoléon, lorsqu'on était en paix depuis six mois, l'on pouvait être sûr que le tintamarre ne serait pas long à recommencer. Ce diable d'homme, ayant mis dans sa tête d'asseoir son frère Joseph sur le trône d'Espagne, saisit le premier prétexte venu pour former une armée dont il confia le commandement à Junot; et la concentration eut lieu près de Bayonne. Junot enragea une fois de plus (il avait déjà bien enragé de ne pas recevoir le bâton de maréchal); mais il fallait le connaître comme je le connaissais pour savoir qu'il était furieux d'une décision de l'Empereur.

La veille du jour où nous devions franchir les Pyrénées, je me souviens que ce drôle de corps me dit :

— J'ai peur qu'une fois installés en Espagne, nos généraux ne se mettent à piller comme des fous dans les deniers publics; cela ferait bien mauvais effet. Aussi, tu ne sais pas, j'ai pris à part le général Thiébault et je lui ai dit : « Mon petit Thiébault, si vous voulez me donner votre parole d'honneur de ne pas faire de tripotages là-bas, je vous verserai 300.000 francs de récompense à la fin de la campagne. »

— Vous lui avez dit ça tout de go? me récriai-je,

mais comment ce digne général Thiébault a-t-il pris une telle proposition?

— Il a été très content, me répondit-il tranquillement; et il a accepté la gratification de grand cœur.

Or, quand nos troupes revinrent en France, Thiébault, qui s'était retenu de piller tant qu'il pouvait, se montra furieux parce qu'ayant réclamé sa récompense au général en chef, Junot lui avait donné 15.000 francs pour tout potage, en alléguant qu'il était à sec.

— Si j'avais su! répétait Thiébault, c'est moi qui n'aurais pas accepté le marché, avec les occasions que j'ai laissé passer!...

Ceci peignait bien le caractère de Junot : très honnête homme et détestant les choses louches, mais d'une étourderie d'enfant.

Si notre marche forcée à travers l'Allemagne et l'Autriche avait été parfois incommode, elle pouvait paraître une partie de campagne à côté de celle que nous fîmes depuis les Pyrénées jusqu'au village d'Abrantès; marche d'épuisement, de famine et de déluge. Pendant de longs jours, il fallut se nourrir de glands et de miel sauvage. Nous avions là des conscrits de dix-sept ans; et les petits malheureux crevèrent comme des mouches le long de la route. Je dois dire que Junot, secondé par le général Thiébault, s'employa, avec toute la bonté dont il était capable, à secourir les malades et les affamés. Mais, en arrivant à Sobreira-Formosa, la dernière étape de notre calvaire, il était si absolument déprimé qu'on dut le porter sur le grabat d'une masure; et il resta douze heures là, sans mouvement, laissant Thiébault, Delaborde et moi-même de débrouiller à la va-comme-je-te-pousse pour rallier les malheureuses troupes égarées dans la montagne en pleine nuit. Je ne sais fichtre pas pourquoi l'Empereur a éprouvé le besoin d'immortaliser le nom de cette sale bourgade d'Abrantès, en en faisant un

duché pour son favori. Ce dernier lui-même trouvait la chose assez drôle; enfin, il me dit :

— Abrantès, cela sonne bien; ça vous a quelque chose de fier et de romanesque.

Je ne comprends pas non plus comment nous avons bien pu prendre Lisbonne, Junot étant arrivé là sans un canon et sans une cartouche capable de brûler, avec quinze cents grenadiers hâves et loqueteux, que je commandais. Les malheureux étaient si esquintés qu'on avait beau leur taper de la grosse caisse et des cymbales, ils ne pouvaient même plus marquer le pas et flageolaient sur leurs genoux comme des chevaux de cirques forains à demi morts de vieillesse. Eh bien, ce fou de Junot, saisi d'une gloriole enfantine, tint mordicus à promener ces tristes fantômes à travers les beaux quartiers de la ville, six heures durant, sous une pluie battante, qui achevait de rendre nos plumets pareils à des queues de rat. On pense si nous enragions. Cette victoire de Lisbonne prouve surtout que si les vainqueurs avaient du cœur au ventre, leurs adversaires étaient de rudes jean-foutre.

Il est entendu que je consigne ici impartialement toutes les faiblesses de mon ami Junot, comme tout ce qui est à son honneur. Peu de jours après notre arrivée dans ce sacré pays, se passa un petit fait qui confirme ce que j'ai dit précédemment au sujet de son honnêteté scrupuleuse, laquelle tranchait de façon peu banale sur les habitudes de ses compagnons. Il y avait parmi les financiers de Lisbonne un Bourguignon nommé M. Ratton; comme on le pense, Junot fut tout de suite camarade avec lui. Ce Ratton, un jour, lui proposa une idée ingénieuse; le général en chef n'avait qu'à publier un décret retirant de la circulation tout le papier-monnaie du Portugal; lui, pendant ce temps, en achèterait en sous-main pour 100 millions; ensuite, il susciterait un flot de pétitions, suppliant le général de rapporter ce

décret « qui ruinait tant d'honnêtes familles »; Junot se laissait fléchir; et le tour était joué. Eh bien, mon compatriote — dont la part, dans cette petite combinaison, devait être de vingt millions — se mit en colère et refusa tout net. Les généraux de son entourage ne cachèrent point leur dépit, notamment Thiébault, qui espérait y gratter deux millions. Moi, seul dans ce concert de malédictions, j'essayai de défendre Junot; mais on ne fit que se moquer un peu plus de ce monsieur « qui posait à la vertu spartiate ».

Et cependant, ce brave garçon ne fut pas long à me scandaliser de nouveau. Il fit, dans le port de Lisbonne, toutes les excentricités possibles en compagnie d'un officier de la marine russe, nommé Siniavine, qui s'était engoué de lui, et donnait, par exemple, des bombardements nocturnes en son honneur; il courut les lieux de plaisir les moins respectables; et c'est d'ailleurs là — il me l'a avoué plus tard — qu'il gagna ce terrible « mal de Naples » qui devait précipiter sa fin. Dans le même temps, il afficha, jusqu'à défiler avec elle sur le front de l'armée, une Mme Foy, épouse d'un colonel qui, pour ce qui est de moi, ne m'aurait certes inspiré aucune idée galante. Cette jeune femme était un véritable lieutenant de hussards en jupon; elle montait tout le jour un diable de cheval noir aussi enragé qu'un sanglier, sautait des barrières, tirait au pistolet comme un duelliste professionnel, et s'était même fait couper les cheveux pour ne pas être gênée dans ses cabrioles. Au reste, Junot ne devait pas s'offusquer des dames aux cheveux courts, puisque sa femme se fit tondre à la Titus quand elle vint le rejoindre en Espagne. Il s'amusa quelque temps en compagnie de cette amazone, mais ne s'y attacha pas davantage qu'il ne s'attachait aux autres.

J'avais bien cru que sa femme, seule, lui avait inspiré un sentiment sérieux; mais encore faut-il reconnaître que ce sentiment était d'une drôle de nature. Un jour

que j'étais chez lui, en train de prendre le café avec les généraux Loison et Thiébault, il nous dit à brûle-pour point :

— Je voudrais bien savoir quel est, en ce moment, mon remplaçant auprès de ma femme!

— Vous badinez, mon général! proteste Thiébault; vous savez bien comme moi qu'il n'en est rien.

— Comment, monsieur! se récrie mon fou, voulez-vous insinuer que ma femme n'a sûrement pas d'amant?

— Mais évidemment.

— Vous entendez, messieurs! s'écrie Junot en se levant, l'air courroucé; le général Thiébault a l'impolitesse de soutenir devant moi que ma femme est trop laide et trop bête pour trouver dans Paris un homme du monde qui en veuille bien, depuis des mois et des mois qu'elle est sans mari! Elle serait donc la seule parmi nos femmes à ne pas avoir d'amant... C'est aussi sot que discourtois, ce que vous dites là!

Ceci me suffoqua un peu; et, au reste, il faut avouer que Junot ne croyait pas si bien dire. Pendant qu'il faisait le Jacques avec Mme Foy, sa femme, à Paris, prenait du bon temps avec M. de Cobenzel. Ainsi, tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Mais ces diverses réjouissances ne pouvaient toujours durer. L'on sait à la suite de quelles malheureuses circonstances il fallut remettre nos troupes en mouvement dans un pays où l'insouciant Junot n'avait eu garde de faire exécuter les ouvrages de défense les plus élémentaires; comment il perdit la grande bataille de Vimeiro, et prit fort allègrement son parti de faire évacuer le Portugal. Sa conduite parut inexplicable à ceux qui avaient constaté son courage à Toulon, en Egypte et en Italie; car, dès qu'il vit la bataille perdue, il grimpa en voiture et fila, sans plus donner aucun ordre. Plus tard, il me dit avec un sérieux parfait :

— J'ai été brusquement très troublé parce que j'ai vu

un gros crapaud sur le bord du chemin; alors, je n'avais plus qu'à filer. Tu sais combien je déteste ces sales animaux.

C'était vrai; tous ceux qui l'entouraient l'ont constaté; mais enfin, l'excuse me paraît un peu burlesque pour un chef d'armée. Au reste, je dois reconnaître qu'il mit ensuite une fierté magnifique, une énergie tenace et imposante dans ses relations avec le général Beresford pour les conditions de la capitulation; et ce fût grâce à lui que l'armée française quitta le Portugal de façon très honorable. Avec Junot, il fallait toujours s'attendre à l'inattendu.

XVII

Peu avant que les relations ne fussent coupées entre la France et l'Espagne, Junot reçut une lettre de Duroc, secrétaire de l'Empereur, qu'il me montra en essuyant des larmes. On lui notifiait — dans des termes très aimables et très courtois, d'ailleurs — que ses fonctions de premier aide de camp de Napoléon n'étaient plus compatibles avec la place de gouverneur de Paris, et qu'il voulût bien choisir entre les deux. Duroc ajoutait qu'il espérait bien que Junot resterait gouverneur de Paris, — place qui lui rapportait environ 800.000 francs par an, sans compter l'éclat de ce titre, tandis que celui d'aide de camp était fort insignifiant sous tous les rapports.

— Eh bien, monsieur Alexandre, lui dis-je (c'est ainsi que je continuais de l'appeler quand nous étions seuls), je pense que votre choix est tout fait : vous restez gouverneur de Paris?

— Tu ne me connais donc pas, malheureux? Je reste aide de camp de Napoléon, et jusqu'à ma mort.

— Mais songez donc à la diminution terrible de vos revenus! Vous savez comme moi, je pense, que vous n'êtes guère l'homme à faire des économies?

Junot saisit facilement ce qu'il y avait dans cette phrase; car, l'année d'avant, ce diable de garçon, qui avait touché 1 million 400.000 francs de revenu, avait encore trouvé moyen de faire des dettes!

Il ne laissa pas que de me répondre vertement :

— Cela m'est égal! je vivrai de pain et de pommes de de terre, s'il le faut, comme quand j'étais quai Conti; mais, du moins, je ne quitterai pas Napoléon; je le suivrai dans toutes ses campagnes; au lieu que, comme gouverneur, je serais forcément cloué à Paris, et privé de sa présence la plupart du temps. Oh! je le vois bien; on veut me séparer de lui; et d'ailleurs, l'on dirait vraiment que lui-même se refroidit à mon égard; il ne m'écrit plus que de petits billets tout secs, ou, plutôt, les fait écrire... Il a auprès de lui ce Savary, qui est souple, insinuant, verni de politesse, et que je déteste... S'il me remplaçait auprès de l'Empereur, j'en mourrais net.

— C'est curieux, monsieur Alexandre, tout de même; vous ne semblez point d'un naturel jaloux, puisque vous ne ressentez pas la jalousie la plus légitime à l'égard de madame votre épouse; et je vous vois toujours pâlir de rage lorsque quelqu'un paraît mériter la confiance et l'amitié de l'Empereur...

Junot parut frappé de cette remarque, et hésita un moment.

— Ce n'est pas la même chose, dit-il; les caprices d'une femme, ça ne tire pas à conséquence; tandis que le sentiment d'un homme comme lui! Lui!... Je croyais bien que Toulon ne pourrait jamais s'effacer de son souvenir : Toulon où est née cette magnifique, cette inoubliable intimité entre nous; et puis, tu vois!...

Il voulut encore parler; mais sa voix s'étrangla net dans sa gorge, et il cacha son visage dans ses mains.

Je resongeai alors à certaines phrases que le général Thiébault m'avaient dites, quelques jours auparavant,

en me parlant de mon compatriote; et d'ailleurs, je sus, plusieurs années après la mort de celui-ci, qu'il avait consigné ces mêmes réflexions dans un recueil de souvenirs, qu'il lut à la duchesse d'Abrantès, se proposant de les publier plus tard. Voici ces réflexions :

« Quatre ou cinq fois, me parlant de la faveur dont Savary semblait jouir auprès de l'Empereur, le général Junot se mit à pleurer en ma présence comme un petit enfant. J'ai dit qu'il ressentait pour Napoléon, non pas les sentiments de l'amitié ou de l'admiration, mais quelque chose de spécial; c'était véritablement une ardeur que l'exaltation de l'amant le plus passionné n'eût pu dépasser. Je suis convaincu que la perte de l'amitié de ce prince a causé et l'aliénation mentale du général Junot, et sa mort. »

Nous ne restâmes, hélas, pas longtemps en France; et l'on sait comment il fallut retourner dare-dare dans ce pays d'enfer et de damnation. Le siège de Saragosse — qui fut conduit par Junot — m'a laissé un souvenir à la fois étrange et abominable, puisqu'il fallait se démener devant chaque maison pour l'enlever d'assaut; et cela dura des mois. On pataugeait jusqu'aux genoux dans les cadavres. Ce fut là que Junot commença de laisser voir le dégoût et la lassitude qu'il avait de la guerre. J'ai vu sur sa table des lettres qu'il écrivait à sa femme; il lui disait : « Je ne puis plus supporter un pareil spectacle; il faudrait avoir un cœur de pierre; ou plutôt, il n'en faudrait pas avoir du tout. Il y a des moments où je suis tenté de me brûler la cervelle, tant j'ai assez de tout cela. » Un soir où il était seul avec moi, il me dit :

— Enfin, Pierre, sommes-nous réellement faits pour cette vie de bandits et de bouchers? le crois-tu?

— Non, monsieur Alexandre, répondis-je; je crois que l'homme est fait pour travailler beaucoup, s'amuser un peu, bien manger, bien dormir et élever ses enfants.

— Tu as raison; moi, je dirais, par exemple : travailler un peu, s'amuser beaucoup; mais enfin le fond est le même. Certes, j'ai prouvé que je n'étais pas une... chose molle; et j'aurais volontiers donné mon sang pour l'Empereur; mais en une seule fois, bon Dieu! et pas tous les jours de ma vie! Si encore il était auprès de moi, je ne sentirais pas la dureté de cette existence; mais je n'ai de lui que des billets si courts, si secs...

En effet, voici celui qu'il reçut, comme félicitations, à la fin des opérations; il était signé de Berthier :

Paris, 5 février 1809.

L'empereur me charge de vous dire, monsieur, qu'il est satisfait de la conduite de vos troupes et qu'il a reconnu, depuis votre arrivée à Saragosse, un changement en bien dans les opérations du siège. Sa Majesté a vu également avec plaisir la prise du couvent de Saint-Joseph, qu'elle reconnaît due à vos bonnes dispositions. Recevez, monsieur le duc, etc.

Il devint pâle comme sur le point de tomber en syncope, après avoir lu ce billet d'une sécheresse si officielle; et, ainsi qu'il le dit à son entourage, « il reçut là un coup mortel ». Ses blessures lui faisaient très mal; mais ce n'étaient pas elles qui le tenaient éveillé toutes les nuits, gémissant et fiévreux sur sa couche. Il me montra celle lettre maudite, épinglée à une copie qu'il avait faite de la lettre du Bonaparte d'Egypte; celle qui se terminait par : « Sois sûr que dans n'importe quelles circonstances où je me trouve, je te donnerai toujours des preuves positives de la tendre amitié que je t'ai vouée. »

— Et douze ans à peine se sont écoulés depuis cette lettre! murmura-t-il. Est-ce que j'ai changé d'un pouce, moi, depuis ces douze ans?...

Junot avait dû lui-même aller à Paris pour prendre des ordres. Je fus bien aise d'apprendre par lui que, cette fois, il ramenait Mme Junot; je pensais que la compagnie de cette femme intelligente et gaie lui rendrait

l'exil moins dur; mais mes félicitations n'eurent guère d'écho. Dès son retour, il avait trouvé sa femme dans les bras de M. de Cobenzel; et le drôle d'homme lui avait fait une scène, non pas qu'elle eût pris un amant, mais parce que cet amant était aussi peu « napoléonien » que possible, et que l'Empereur le détestait. D'ailleurs, le souverain — qui, déjà, n'était point très aimable pour ce pauvre Junot — lui fit des reproches fort vifs d'avoir été cocu par le fait d'un homme qu'il considérait comme de ses ennemis, et lui dit de faire cesser ce scandale au plus tôt. Alors, Junot emmena en Espagne, au milieu des pires dangers, sa femme, qui commençait tout juste une nouvelle maternité. Elle accoucha, à Ciudad-Rodrigo, d'un petit Cobenzel, que l'on nomma Alfred; le pauvre petit était très chétif, et Junot prit le plus grand soin de lui; car son âme était simple et sans fiel.

Je fus bien content de revoir Mme Junot, qui était une maîtresse de maison accomplie, et trouva moyen, dans cet infâme pays déshérité, de donner quelques petites fêtes fort agréables, au moment du Carnaval, notamment. J'ai déjà dit qu'elle me prenait volontiers comme confident, car elle savait que je suis un vrai tombeau de secrets. En manière de justification de sa conduite, je pense, elle me confia combien elle était froissée de voir ainsi son mari se jouer de la foi conjugale.

— Mais, madame, lui répondis-je, vous savez que toutes ces dames se jettent positivement à la tête de Junot, et qu'il ne s'agit pour lui que de caprices sans durée. La seule place qu'il y ait dans son cœur n'est occupée que par vous.

— Non! s'écria-t-elle amèrement, mais par l'Empereur! J'en ai eu la preuve cent fois; et d'ailleurs, l'Empereur, qui trouve toujours un malin plaisir à taquiner les gens, ne me l'a pas caché. Il m'a fait appeler dans son cabinet, lorsqu'il a appris que mon mari refusait de garder sa place de gouverneur pour rester auprès de lui, et

m'a parlé de cette affaire, en disant : « Enfin, ma chère amie, votre Junot met là une sentimentalité un peu ridicule; et d'ailleurs je le maintiens tout de même à son poste, car je ne veux pas qu'il vous mette sur la paille, vous et vos enfants. Mais si vous voyiez les lettres qu'il m'écrit! regardez cela, et dites-moi si vous en recevez de pareilles. » J'ai lu la lettre qu'il me tendait; et cela m'a fait un peu mal; car Junot m'a envoyé des missives très affectueuses, évidemment, mais jamais sur un ton d'amant; or, ce que je lisais là, c'était la lettre de Saint-Preux à Julie, ou encore la correspondance de la Religieuse Portugaise. L'Empereur guettait l'effet sur mon visage : « Hé, hé, vous n'êtes pas contente, Mme Junot! » dit-il. « Dites-moi, croyez-vous que votre mari m'aime plus que vous? » — « Plus qu'aucune maîtresse, certainement, sire; mais plus que moi, non, je ne le crois pas. » Il eut un de ces petits sourires « italiens » au coin de la lèvre, qui font peur à tout le monde, et rejeta le papier dans un coffret d'un geste coquet de sa main blanche et soignée, en ajoutant : « En tous cas, si vous avez tant de pouvoir que cela sur lui, dites-lui donc de ne plus affecter de manières pareilles avec moi. Que diable! il est sentimental comme une jeune fille allemande! et je n'ai pas le temps d'être sentimental, moi. »

La duchesse tortilla quelques instants dans ses doigts les franges de son schall espagnol; elle paraissait émue et nerveuse.

— Quel homme bizarre que ce Junot! murmura-t-elle; je n'ai jamais pu comprendre sa vraie nature; elle est faite de tant de contradictions... Et d'ailleurs ajouta-t-elle à voix plus basse, il est peut-être des voiles bien épais, bien obscurs, qu'il ne faut pas chercher à soulever. Mais, enfin, l'on doit sentir aisément que moi qui possède une âme chaleureuse, ardente, je ne m'accommode point ainsi de sentiments incomplets. Il existe, Dieu

merci, des hommes pour lesquels la femme sera toujours l'être qui occupe la première place; et dès lors, il est tout naturel...

Elle s'arrêta brusquement et dit :

— Mon Dieu, l'on étouffe ici. Nous pourrions peut-être descendre dans le patio, maintenant que le soleil s'est retiré; le jet d'eau nous donnera un peu de fraîcheur...

XVIII

L'on pense si Junot fut heureux de revoir l'Empereur après ces dures années passées en Espagne; et pourtant une fois les premières émotions de la joie passées, je le vis sombre, inquiet, abattu, comme jamais. En effet, Napoléon avait désormais une attitude beaucoup plus froide et détachée vis-à-vis de lui, cela est positif. Il est bien certain qu'à cette époque, il n'aurait plus été question pour lui de planter là son travail et de perdre toute une matinée à promener Junot en le tenant sous le bras, comme il l'avait fait au moment de la naissance de son premier enfant. Il n'aurait pas non plus été bouleversé au point que sa voix fût altérée — ainsi que des témoins l'ont constaté — en se rappelant comment, d'un geste maladroit, il avait rouvert une ancienne blessure de son ami. Toutes ces nuances, Junot les ressentait jusqu'au fond de l'âme; et j'étais peut-être le seul à qui il pût en faire part, sans que j'eusse aucune envie de me railler de lui.

— J'ai fait, hier, un grand sacrifice pour l'Empereur, mon vieux Pierre, me dit-il un soir avec un triste sourire; eh bien, je n'en ai été récompensé que par une parole acerbe. Tu sais qu'on a donné une énorme fête à Trianon, en l'honneur de la nouvelle impératrice, cette grosse Marie-Louise que je trouve exaspérante. Or, je ne sais pourquoi, l'Empereur, qui veut relever l'in-

dustrie des soies brochées, a ordonné que cette fête eût lieu en costume de l'époque du roi Louis XVI. Passe encore s'il avait été jusqu'au temps des Valois, par exemple; cela devenait historique, à la manière d'un bal masqué. Mais nous obliger à nous affubler de grotesques habits démodés, qui n'ont pas trente ans de date! c'était de la cruauté pure. J'ai vu, la veille de cette fête maudite, le maréchal Ney se lamentant devant une veste de satin blanc, broché de petits bouquets de roses, qui était, en effet, la chose la plus ridicule du monde; sa femme a dû le supplier pour qu'il consentît à accepter ce costume de carême-prenant. Quant à moi, j'avais un habit de soie gorge-de-pigeon à grandes poches brodées d'or, qui était au moins aussi ridicule; et tu penses que le sacrifice était encore plus grand pour moi que pour Ney.

— En effet, monsieur Alexandre : coquet de votre personne comme je vous connais! Je me rappelle encore combien vous avez enragé le jour où le Premier Consul a ordonné que les grenadiers se fissent couper les cheveux. Vous avez fait bonne contenance, mais vous avez sacrifié vos belles tresses blondes dans le même sentiment qu'une veuve qui se fait raser le jour des funérailles de son époux.

— Il est vrai; et j'étais aussi malheureux avant-hier à la pensée de m'habiller en Jocrisse. Eh bien, j'ai persuadé à Ney que nous étions fort bien ainsi. Il me répétait d'ailleurs : « Comment, toi, Junot, l'arbitre des élégances!... » J'ai paru à la fête, le sourire aux lèvres, tout en me faisant l'effet d'avoir endossé une vieille défroque de mon père. Or, quelques instants après mon arrivée, je m'avance sur le passage de l'Empereur, qui descendait la grande allée. Il s'arrête devant moi, me regarde fixement; et sais-tu ce qu'il trouve à me dire? « Mon Dieu, mon pauvre Junot, ce que tu es devenu laid! » Laid! moi, après que j'ai été défiguré à son service!

En effet, le pauvre homme avait reçu, près de Rio-Mayor, en Espagne, un coup de fusil en plein visage; on avait pu lui extraire la balle par une opération horriblement douloureuse; mais il s'en était suivi un certain boursouflement des chairs à l'aile droite du nez. Je fus si frappé de ce manque de délicatesse de l'Empereur que je gardai le silence. Combien Junot avait dû souffrir! Lui qui, jadis, était naïvement fier de son joli physique et m'avait répété cent fois, encore rouge de joie, que Napoléon, alors Premier Consul, lui avait dit, en pleine réception de la Malmaison : « Sais-tu que tu es vraiment beau, Junot! Si j'étais femme, je serais amoureuse folle de toi! » Plus tard, dans un déjeuner à sa propriété du Raincy, je le vois toujours se frottant les mains, tout en disant, avec un petit rire d'aise, à des gens qui, eux, riaient sous cape : « Je suis l'homme dont l'Empereur deviendrait « amoureuse folle » si l'enchanteur Merlin changeait son sexe! » et il plaisantait à l'infini là-dessus.

L'on pense que ces doux souvenirs augmentaient l'étendue de son amertume présente.

Et cette amertume devait encore se raviver quinze jours après. C'était à la sortie de la messe, à Saint-Cloud. L'Empereur s'arrêta de nouveau, contempla Junot et laissa tomber :

— Décidément, mon pauvre Junot, tu n'as pas embelli!

Mais cette fois, l'infortuné mutilé, qui avait été gourmandé par sa femme de s'être laissé ainsi persifler en baissant la tête, se força à répondre :

— Sire, moi je me trouve beau, parce que j'ai gagné cette blessure à votre service.

L'Empereur lui tourna le dos tout pantois. Mais l'on n'est jamais bien fier d'une chiquenaude donnée à quelqu'un qu'on aime. Junot eut une crise de pleurs dans la voiture qui le ramenait.

XIX

La véritable disgrâce du duc d'Abrantès éclata pendant cette lamentable campagne de Russie qui — malgré l'extraordinaire soumission du peuple français à son maître — rebuta tellement tout le monde que, pour lever la fameuse grande armée, il fallut faire aux réfractaires une chasse désespérée dans tous les coins de la France, en allant jusqu'à rendre les familles responsables de la désertion d'un fils ou d'un frère. Junot n'était pas le moins las de tous ces malheureux. On a de lui deux lettres poignantes qu'il écrivit à l'Empereur, du fond de quelque bivouac de Lithuanie ou de Pologne. Je n'étais pas à ses côtés à ce moment, car je soignais les suites d'une blessure dans un hôpital de Dantzig, mais je connais les lettres par un aide de camp de l'Empereur. Le malheureux, qui se sentait à bout de forces, souffrant dans tout son corps de ses anciennes blessures, et surtout, saturé d'horreur par ces incessantes abominations qu'avaient été les guerres d'Espagne, puis de Russie, écrivait :

Moi qui vous aime avec l'adoration du sauvage pour le soleil... moi qui me suis donné TOUT A VOUS et qui vous ai souvent offert ma vie avec joie... Je vous supplie de me laisser revenir en France me reposer au milieu de mes enfants, qui sont des étrangers pour moi... Assez d'horreurs et de massacres... Je ne veux plus faire la guerre. JE NE VEUX PLUS...

Et puis, il exprimait naïvement l'espoir que l'Empereur terminerait la campagne le plus vite possible, reviendrait à Paris pour n'en plus bouger, et qu'ainsi Junot pourrait vivre en paix dans l'ombre de son idole. Ceci prouve que déjà ses facultés n'étaient plus très nettes : demander à Napoléon de ne plus faire la guerre! quelle dérision! Lui demander même le repos pour soi,

il n'y fallait pas compter davantage; tout ce qu'il obtint, fut un congé de quatre mois. Avec Napoléon, c'était le « Marche encore! Marche toujours! » du Juif-Errant. Le pauvre Junot dut continuer à marcher; mais moralement et physiquement, il était devenu inapte à tout commandement. On sait comment, en allant sur Smolensk, il fit partir son corps d'armée trop tard; à la vérité, cet incident n'eut aucune influence sur les événements désastreux qui se déroulaient alors; mais Napoléon, agacé, fit publier un bulletin terrible sur « l'indécision du général Junot »; et ce fut là le coup qui acheva le malheureux.

Je le revis à Paris au commencement de 1813; sa vue me causa un saisissement, tant il avait changé. Chose curieuse, il n'avait pas maigri; mais, au contraire, il était devenu boursouflé, d'une graisse jaunâtre et blafarde. Il se tenait voûté, traînant la jambe; ses beaux cheveux blonds étaient presque tous tombés. J'allais chez lui quasi tous les jours, aussi bien pour prendre de ses nouvelles que de celles de sa femme. Celle-ci n'allait pas bien depuis deux ans. Pendant que son mari partait pour la Russie, elle était allée se faire soigner aux eaux d'Aix-les-Bains, en Savoie; à la vérité, elle avait d'autant plus lieu de se féliciter de cette cure, qu'elle y avait fait connaissance d'un charmant garçon, nommé Maurice de Balincourt, qui devint pour elle un amant bien plus passionné que ne l'avait été M. de Cobenzel. Mais enfin, en revenant à Paris, elle avait été reprise de terribles douleurs d'estomac, qui la mirent même en danger, et elle avait eu le chagrin de retrouver son époux dans le plus triste état du monde. Le pauvre diable, tout malade qu'il fût, soigna sa femme avec une patience touchante, se relevant toutes les deux heures, la nuit, pour lui donner une potion. Car c'était chose bizarre, en vérité, ces deux époux qui menaient la vie de garçon, chacun de son côté, sans que cela les empêchât d'avoir

l'un pour l'autre une loyale affection de bons amis. Mme Junot me disait parfois, la mine navrée :

— Je le vois décliner bien rapidement, mon pauvre Alexandre; et je ne me trompe pas sur la cause réelle, profonde de son mal... La nuit, comme je dors à peine, je l'entends sangloter des heures entières, en étouffant ses pleurs dans l'oreiller; parfois, il gémit à haute voix : « Il ne m'aime plus! c'est sûr, il ne m'aime plus! Tout est fini entre nous!... » Puis, le refrain qui revient sans cesse à ses lèvres : « Toulon! mon Dieu, quel souvenir!... Comment a-t-il pu oublier Toulon!... » Comme je l'interrogeais sur une de ses entrevues avec l'Empereur, il m'a répondu : « L'Empereur m'a dit : Mais je t'aime toujours, mon pauvre Junot! — Et ceci m'a fait plus de mal que tout le reste; car cette phrase... il l'a dite d'*un ton faux*! » Mais quel pouvoir a donc cet homme sur lui, qu'il peut ainsi le tuer ou le guérir à son gré? L'on croirait qu'il s'agit d'un de ces sorciers envoûteurs de la Martinique, dont nous parlait l'impératrice Joséphine...

XX

Le pauvre Junot, qui se traînait, un jour, accroché à mon bras dans son jardin, sous le pâle soleil d'hiver, me dit :

— Ecoute, Pierre, j'ai chez moi cent-cinquante-deux lettres manuscrites de l'Empereur, manuscrites, tu entends? et tu sais que l'Empereur n'écrit jamais à personne de sa main, pas même à ses frères. Il est vrai qu'elles sont anciennes, hélas... Ces lettres, je les ai enfermées dans ce coffret de cèdre, monté en or, qui ne me quitte jamais; et, sur le crucifix, j'ai fait jurer à ma femme que, s'il m'arrivait malheur, elle les brûlerait sans en lire une ligne. Mais comme un coffret peut toujours être dérobé, je l'ai, à son tour, enfermé dans un

meuble de marbre, scellé au mur de ma chambre, et dont ma femme et moi seuls possédons le secret, car il renferme, outre les fameuses lettres, des diamants bruts d'une énorme valeur. Certes, j'ai la plus grande confiance en ma femme; mais enfin, la curiosité naturelle à son sexe pourrait bien lui faire lire une ou deux lettres avant de les brûler. Alors voici : je te demande, lorsque je serai mort, d'être présent quand ma femme ouvrira le meuble; je te laisserai un papier confirmant cette volonté de ma part; et tu brûleras les lettres *avec elle* : tu me comprends?

— Vous serez obéi, monsieur Junot; mais que me parlez-vous de votre mort? bâti comme vous l'êtes, vous vivrez aussi longtemps que nous tous.

Il sourit tristement sans répondre; et l'on verra comment je ne pus exécuter ce désir sacré.

Junot se portant un peu mieux, l'Empereur le nomma gouverneur des provinces Illyriennes; et il partit là-bas tout seul. J'ai reçu de lui une lettre étonnante; elle était très calme, très raisonnable; seulement, elle se terminait par cette phrase :

Mon corps se porte assez bien; mais mon esprit va le quitter dans un mois, au plus tard; je l'ai appris en rêve. Je profite de ce qu'il est encore présent pour faire de la musique, et écrire des vers, ce que j'ai toujours aimé, comme tu sais. (Junot chantait avec une fort jolie voix de ténor, et déchiffrait des morceaux qui me paraissaient bien difficiles.) *Et puis, je pense à mes amis, dont tu es le plus sûr et le plus affectueux...*

Or, un mois tout juste après avoir écrit cette lettre, dont je ne compris pas alors tout à fait le sens, Junot donnait un grand bal à Raguse, sa nouvelle résidence. Il y avait déjà quatre cents personnes dans les salons, l'orchestre attendait l'arrivée du maître de maison pour attaquer une czarda, lorsque mon Junot fait son entrée,

enveloppé dans une grande cape. Il ouvre cette cape, et apparaît alors, chaussé d'escarpins vernis, des gants blancs à la main, ses cheveux bien bouclés, le visage fardé comme un comédien, l'épée pendant au ceinturon, mais, à part cela, nu, sans chemise, et n'ayant même pas eu l'honnêteté de placer sa sabretache de manière à cacher ce que même les sauvages les plus dégradés dérobent aux regards. Comme on le pense, les salons furent vidés en quelques minutes à la vue de cet échappé des Petites Maisons.

On ne pouvait décemment garder un tel gouverneur; aussi le vice-roi d'Italie le fit-il quitter nuitamment la ville pour le transporter à Milan. Là, le pauvre être — dont, en effet, la raison était bien partie — parut retrouver du calme et de la lucidité. Ceux qui l'ont approché à ce moment disent seulement qu'il rabâchait un peu sur son intimité de jadis avec l'Empereur; et puis, il devenait fort intempestivement coquet de sa personne, passait des heures à se friser, à se soigner les mains, et parlait à tout le monde de sa beauté, pourtant bien envolée. Il fut heureux comme un enfant en revoyant le château de Montebello, où Bonaparte lui avait si bien tiré les cheveux un certain soir. « Vous savez, ce souvenir-là lui mouillait les yeux encore deux ans après! » répétait-il à son compagnon, M. Luccheni. Puis, tout à coup, il eut l'idée d'écrire au prince Eugène pour solliciter de lui une entrevue où tous deux discuteraient des moyens d'établir la paix dans le monde; car telle était sa marotte : il avait pris la guerre en horreur et voulait assurer la paix à l'univers. C'était là un dessein fort louable; toutefois, le plan qu'il envoya au prince Eugène marquait bien que sa pauvre cervelle était détériorée. Napoléon y était proclamé empereur du monde et siégeait dans les Etats-Unis d'Amérique; lui, Junot, avait le titre de vice-roi du Brésil et des Indes. Par un touchant reste d'affection filiale, il n'oubliait pas son

vieux père, auquel il décernait un titre de comte de Bussy-Rabutin, ou de Montbard, je ne sais plus. Enfin, l'on pense que ces divagations restèrent sans réponse, ce dont il fut bien marri.

Comme il se conduisait assez tranquillement, on le laissait se promener en liberté dans la ville; mais voilà qu'un jour, il fait atteler sa calèche et déclare qu'il va conduire lui-même; en effet, il claque du fouet, part à fond de train et, en route, s'arrête pour inviter à la promenade des dames de connaissance qu'il voyait à un balcon. Elles s'installent sans défiance dans ce bel équipage; alors, Junot se livre à une véritable course à la mort, renversant des charrettes, accrochant tous les pavés et divaguant du haut de son siège. On eut une peine du diable à l'arrêter.

Après cet exploit, il fallut l'enfermer dans son palais. La duchesse, avertie du triste état de son époux, voulut le faire revenir pour le soigner aux environs de Paris; mais l'Empereur y opposa un refus formel. Je ne sais trop pourquoi, il ne voulait à aucun prix que son ex-favori se trouvât dans son voisinage. Ordre fut signifié de le fourrer tout de suite en voiture pour le mener à Montbard et qu'il n'en sortît plus.

— Je ne ferai certainement pas cela! me dit alors Mme Junot. Enfermer ce malheureux dans un trou de campagne où il n'aurait pas un médecin sérieux pour le soigner, c'est vouloir l'achever! Puisqu'on ne veut pas de lui à Paris, ni même dans un rayon de cinquante kilomètres, je le conduirai ailleurs.

Quand elle avait une idée en tête, elle ne l'avait pas... aux pieds. Elle fit louer incontinent une maison à Genève, où séjournaient de bons spécialistes pour les maladies nerveuses; puis, par le télégraphe Chappe, elle envoya à Milan l'ordre de conduire son mari à Genève où elle se rendit elle-même, malgré son mauvais état de santé. Mais dès que le malheureux fut parvenu à Lyon,

le préfet vint à sa rencontre, annonçant que le télégraphe avait apporté un autre message, de l'Empereur, cette fois : défense à Junot de se rendre à Genève et ordre absolu de prendre le chemin de la Bourgogne. C'était de la barbarie pure; mais l'on sait que la considération de l'humanité n'arrêtait jamais Napoléon. Savary dit plus tard à l'un de ses intimes qui me le répéta : « Il y avait à Genève trop de gens, à commencer par Mme Récamier, qui connaissaient à la fois la famille Junot et la cour; or, ce pauvre Junot déjà n'était pas fort discret autrefois, et il a bien souvent agacé l'Empereur en rappelant au milieu d'un cercle nombreux comment il raccommodait les bas de Napoléon quand celui-ci demeurait dans sa mansarde de la rue Louis-le-Grand, puis, plus tard, quai Conti. Que n'aurait-il été raconter, à présent que sa raison l'avait abandonné?... » C'était sans doute vrai; mais cela était d'une dureté d'autant plus sinistre de la part de Napoléon qu'il n'ignorait point qu'à Genève demeurait un certain docteur Buttini, très renommé pour les maladies mentales, lequel, connaissant en détail le cas de Junot, avait assuré à sa femme qu'on pourrait fort bien le guérir pour de longues années; car, enfin, il n'était âgé que de quarante et un ans! Donc, l'Empereur n'a pas hésité à sacrifier son ex-favori pour de petites raisons personnelles que je ne me charge pas de démêler.

Lorsque j'appris que mon pauvre ami était arrivé à Montbard, je pris la diligence immédiatement (car j'étais en disponibilité pour suites de blessures). Il me tardait de revoir Junot, depuis si longtemps que je l'avais quitté; et je savais que le malheureux n'aurait auprès de lui que les soins peu intelligents de son vieux père et de ses deux sœurs, Mme Junot étant retenue à Genève par son état de santé. J'arrivai là-bas, un triste jour de juin, aussi appesanti de brume que si l'on était en novembre...

XXI

Après avoir revécu en pensée tous ces épisodes d'une vie errante à travers des pays tels que l'Espagne, la Hongrie, la Pologne et les steppes de Russie, me voici revenu à mon village natal, où doit se terminer ce triste récit. Mes souvenirs se lèvent autour de moi, d'autant plus vivants que le décor est exactement celui d'il y a vingt-sept ans; sur ce fauteuil de paille, bien démodé, puisqu'il date au moins du règne de Louis XV, avec son dossier décoré de naïfs paniers de fleurs, le brillant Junot est venu s'asseoir, pâle, voûté, méconnaissable, tendant ses mains grelottantes à la flamme des fagots; car ce commencement d'été fut très froid et pluvieux. Pendant des heures, il écoutait les piverts caqueter et cogner du bec dans les arbres d'alentour; et puis, il me racontait inlassablement les souvenirs de sa vingtième année, passée aux côtés de Napoléon; et là, je constatais tristement l'égarement total de sa pauvre cervelle, car il se croyait l'épouse de Bonaparte, et me disait, par exemple :

— Il a été mon mari, pourtant! bien peu de temps, hélas! mais moi je suis de celles qui disent : « Là où tu seras Caïus, je serai Caïa; ta patrie sera ma patrie, tes dieux seront mes dieux... »

Et puis :

— Il ne m'aime plus, parce que je ne suis plus belle...

Ces paroles agaçaient quelque peu Albert de Permon, frère de M[me] Junot, qui était arrivé trois jours après moi pour soigner son beau-frère; mais, comme je le lui disais, il n'y avait vraiment pas de quoi : le chavirement total de ce malheureux était si visible!

Les premiers temps, j'essayais doucement de ramener son esprit dans le bon chemin; puis, j'y renonçai, et j'acquiesçais en lui disant :

— Patience, votre mari va revenir bientôt.

A quoi l'infortuné me répondait :

— Le crois-tu, Pierre? Il sait pourtant combien je suis malade; et il ne me donne pas signe de vie!

Tous les jours il demandait s'il était arrivé un courrier de l'Empereur; et il fallait toujours répondre non.

Au commencement de son séjour, Junot, très fatigué par le voyage, se montra calme; puis, ses accès d'énervement le reprirent, surtout dès qu'il fut entouré par une foule de gens dont plusieurs médecins dijonnais qui se chamaillaient à son chevet et s'accusaient mutuellement — avec raison — d'être des ânes bâtés. Un jour, le malade s'éveilla baigné de sueur, à la pointe de l'aube, en déclarant que Napoléon lui était apparu, pâle comme un mort, vêtu d'une mauvaise casaque de prisonnier, et gardé par des soldats anglais. Dès qu'il eut dit ces mots, il se leva, se précipita dans le cabinet de toilette, et saisit un rasoir avec lequel il voulait se taillader la gorge; mais sa garde, qui l'avait suivi, parvint à l'arrêter, en appelant Albert de Permon à son secours. C'est même cet incident qui causa l'erreur de Las-Cases, lorsqu'il écrivit dans le *Mémorial* que « Junot mit fin à ses jours en se mutilant de sa propre main ». (Entre parenthèses, cette phrase étrange donnerait à croire que mon pauvre ami s'était infligé le traitement d'Abélard.) Hélas, son sort n'en fut pas meilleur, et le destin voulait qu'il se suicidât de toutes façons.

Le 22 juillet, il y eut un orage terrible, avec un grand tintamarre de tonnerre et d'éclairs. Junot, très agité, criait que l'Empereur était tout seul au milieu de la mitraille, et qu'il fallait absolument aller le secourir. On avait grand'peine à le tenir sur son sofa. Enfin, il fallut le laisser seul quelques instants vers le soir. Que se passa-t-il alors?... On croit que l'infortuné ouvrit sa fenêtre et sauta du premier étage dans le jardin. Il se fractura une jambe; mais l'égarement de ses sens ne lui permit pas de sentir la douleur; et il marcha clopin-

clopant jusqu'au canal, avec, sans doute, l'intention de s'y noyer. Mon jardinier, Toussaint, fut bien étonné de le rencontrer sur le chemin; il alla le prendre par le bras en lui disant :

— Monsieur Junot, il faut rentrer chez vous, à cette heure.

— Laisse-moi, maraud, répondit le pauvre être. Il ne m'aime plus; je n'ai plus qu'à mourir.

— Mais si fait, monsieur Junot; M. de Permon vous aime beaucoup; et aussi M. Pierre; et tous les gens de Montbard. Voyons, l'on dirait que votre jambe vous fait mal. Asseyez-vous donc là; je vais vous brouetter jusqu'au château.

Il installa dans sa brouette le blessé, qui se laissa faire comme un enfant; et c'est dans cet équipage qu'il revint à la maison, où tout le monde était bien inquiet. Mais la gangrène se mit immédiatement dans la plaie; et, le lendemain matin, un petit garçon vint m'avertir qu'il était à toute extrémité. Je pris à peine le temps de m'envelopper dans une capote grise qui avait fait toute la campagne d'Allemagne; et je me précipitai, nu-tête, à la maison Junot. J'ouvre d'une main tremblante la porte de la chambre à coucher d'où s'échappaient de tristes gémissements. A ma vue, Junot se dresse tout droit sur son lit, les bras ouverts.

— C'est lui! s'écrie-t-il d'une voix éclatante. Je savais bien qu'il viendrait, malgré tout! Il a quitté en pleine nuit tous ses invités pour venir de Saint-Cloud jusqu'à la rue des Champs-Elysées; et puis, il s'est assis, sur mon lit... et puis, et puis... il m'a dit...

Il retomba sur son lit, en râlant. C'était le 23 juillet 1813...

Le général Thiébault a écrit dans les notes qu'il confia à la duchesse d'Abrantès : « De toutes façons, Junot n'était pas homme à survivre à un homme en qui il adora son assassin... » C'est vrai. Comme le dit fort

bien ce général, Junot, qui aurait certainement abandonné toute sa famille pour suivre Napoléon à Sainte-Hélène, l'aurait également suivi au tombeau. Mais la fin la plus affreuse n'est-elle pas celle qui est causée par la trahison et les rigueurs de l'objet aimé?...

Presque dans le même temps, se passa une chose étrange. Savary — qui avait connu, l'on ne sait comment, l'agonie de Junot — se présenta aussitôt à son domicile de la rue des Champs-Elysées; en l'absence de la duchesse d'Abrantès qui, à Genève, ignorait encore la tragique fin de son époux, l'hôtel n'était gardé que par le frère de Junot. Savary apporta un ordre impératif d'ouvrir immédiatement le meuble à secret afin qu'il y prît les cent-cinquante lettres de l'Empereur, pour être remises à Sa Majesté.

— Mais j'ignore absolument le secret de ce meuble, répondit le frère du défunt; et d'ailleurs, la clef est entre les mains de mon malheureux frère, qui n'a peut-être pas encore seulement rendu le dernier soupir.

— Ceci est un détail, répondit l'aide de camp; l'ordre de l'Empereur est formel. Quant à la manière d'ouvrir le coffre, je m'en charge.

Là-dessus, il tire de sa poche une clef d'or, exactement pareille à celle que possédait Junot, fait tourner le secret du meuble sur le mot *Paris* et ouvre le battant comme une simple boîte à bonbons. Il saisit les lettres de Napoléon, qu'il compte, les fourre dans son dolman, et disparaît avant que personne fût revenu de sa surprise.

Mme Junot, à son retour, fut suffoquée d'indignation et de dépit en apprenant cette effraction, ordonnée cependant par l'Empereur qu'elle vénérait comme un dieu. Elle savait bien le secret du meuble; mais, outre son serment sur le crucifix, étant donné que la clef ne quittait jamais son mari, elle ne pouvait guère s'en servir avant la mort de celui-ci. A part moi, j'ai toujours

pensé que son indignation venait surtout de sa curiosité déçue; car il n'y avait pas de personne plus maligne et plus curieuse qu'elle.

— Enfin, c'est inconcevable! me dit-elle; mon pauvre Alexandre m'a toujours témoigné la plus entière confiance, puisque j'étais au courant de secrets politiques capables de faire pendre vingt personnes. Puisque je m'étais tue pendant douze ans, il n'y avait aucune raison que je me misse à bavarder après sa mort! Pourquoi ce serment de brûler la correspondance de l'Empereur en votre présence, afin que je n'en lise pas une ligne? Qu'y avait-il donc dans ces lettres manuscrites — ou, tout au moins, dans une ou deux d'entre elles — qu'il importât tant que personne au monde ne connût?

— Je n'en ai aucune idée, madame, répondis-je en toute sincérité.

Ce que je ne lui dis pas, c'est qu'en aidant un jour le pauvre malade, quasi moribond, à faire sa toilette, je remarquai avec étonnement qu'il portait au cou une sorte de scapulaire de satin violet, brodé d'une abeille d'or, qui était cousu de tous les côtés.

— Il faudra m'enterrer avec cela, Pierre, me dit Junot. C'est une sorte d'amulette, que j'ai fait faire depuis que je suis parti en exil.

Lorsque sa veuve se fit remettre tous les menus objets lui ayant appartenu, en me demandant si c'était bien là tout, et dans quelle toilette on l'avait inhumé, je ne sais trop pourquoi, je ne voulus pas parler du scapulaire violet et or.

Junot, duc d'Abrantès, a emporté ses secrets avec lui.

SUZANNE DE CALLIAS.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Marcel Coulon : *Au chevet de Moréas*, Editions du Siècle. — Jos. Lacaf : *Jean Moréas*, E. Schumacher. — *Vingt-cinq ans de littérature française*, publié sous la direction de M. Eugène Montfort, tome I, Librairie de France. — *Anthologie des écrivains morts à la guerre, 1914-1918*, cinq tomes, Edgar Malfère. — Maurice Donnay : *Autour du Chat noir*, Grasset.

Au chevet de Moréas, par Marcel Coulon. Emouvant petit livre qui nous relate les derniers jours et la mort stoïque du poète des *Stances*, en cette villa de Saint-Mandé où, durant sa longue agonie, défilèrent tous ses amis, ses admirateurs et ses disciples. Il les étonna par la sagesse de ses paroles, par sa résignation à la mort qu'il accepte et qu'il accueille, puisqu'il a terminé son œuvre. Mais l'idée qu'il se fait de sa mort est encore un poème :

Il paraît que le perron fait très beau. Belle grille ! Ce sera un bel enterrement. Il y aura de bons discours. Vous verrez... Des fleurs, mais en gerbes ; j'ai horreur des couronnes. Je ne parle pas, bien entendu, des couronnes métalliques !! Après l'incinération, au soleil couchant, vous irez en barque sur la Seine et vous jetterez, chacun sa poignée, mes cendres au fil de l'eau.

... Allons, vous pourriez être attristés si je n'étais pas parti au printemps !

Ces derniers mots nous évoquent la mort de Socrate, consolant lui-même ses amis de la perte qu'ils faisaient ; mais un Socrate libéré de toute idée d'immortalité de l'âme.

Il sut répondre à certaines offres de ministère religieux (pourquoi M. Marcel Coulon ne rapporte-t-il pas ces mots?): « Ni pope, ni prêtre. »

L'enterrement de Moréas fut tel qu'il l'avait prévu lui-même : un soleil de printemps, des fleurs en gerbes et la longue procession de ses amis. Ce fut presque une fête religieuse. Nous ne

sommes pas descendus en barque sur la Seine et n'avons pas jeté les cendres de notre maître au fil de l'eau ; mais assis sur les pelouses qui entourent le Columbarium, nous avons contemplé, dans la belle clarté du printemps, l'âme de Moréas qui, légère, s'envolait en fumée.

Avec une trop grande piété peut-être, M. Marcel Coulon a recueilli toutes les paroles que Moréas prononça au cours de ses derniers jours. Mais il y a dans cette volonté de ne rien perdre des dernières pensées et des derniers regards de celui qu'il aimait et admirait une telle ferveur qu'on ne peut pas ne pas en être touché. Malgré la défense de Moréas lui-même, M. Coulon prend des notes et prétexte une lettre à écrire : « Son regard me montre qu'il n'est pas dupe, mais il ne dit rien. »

Une page surtout de ces notes m'a vivement frappé. Moréas, qui jusqu'à cette minute s'est créé une sorte de métaphysique de la gloire et de l'immortalité, s'élève alors jusqu'à l'idée pure de la vanité des choses humaines — et sans cette compensation d'éternité paradisiaque qu'y met Bossuet après l'Ecclésiaste :

... Voir tous mes amis, tous ces gens là (les médecins, les infirmiers) dérangés pour une chose qui n'en vaut pas la peine ! — Quoi ? — Ma vie.

— Eh ! bien, vous dites là une belle chose ! Heureusement que vous avez fait les *Stances*...

Moréas : — Oh ! ce que je dis, c'est bien plus beau que les *Stances* ! Les *Stances*, c'est une foutaise, une chose humaine.

Comprend-on combien cela est plus beau que Racine reniant sa *Phèdre* par peur de l'Enfer ?

Pourtant, jusqu'à son dernier souffle, le cerveau de Moréas demeure une ruche bourdonnante de poèmes et de vers. Et Alfred Vallette me faisait ressouvenir de cet après-midi où Moréas, affaibli, sommeillait. Autour de lui, ses amis parlaient et discutaient poésie. La Tailhède récitait un poème de Ronsard. Tout à coup Moréas s'était soulevé à demi et, d'une voix encore autoritaire, avait rectifié un vers cité incorrectement.

Ce mot encore : « Je suis affaibli ! Il suffirait de l'aile, de l'ombre de l'aile d'un oiseau pour me tuer. » Et puis voici les suprêmes paroles du poète : « Je veux aller dans mon pays ; dans cette vallée... quelle est cette vallée ? » Comme si la dernière image qui ait palpité dans son cerveau était l'image de son en-

fance et de son pays. Et peut-être que cet homme qui avait adopté la France jusqu'à lui faire don de son génie se sentit toujours en exil dans ce Paris qu'il aimait.

Dans un article écrit pour un journal grec au moment de la mort de Moréas, M. Marcel Coulon se demande comment un écrivain qui ne naquit pas en France et dont la jeunesse n'y fut point nourrie a-t-il pu devenir « l'un des plus savants manieurs de la langue et de la pensée françaises » ? C'est qu'il y a, pense-t-il, entre la langue grecque et la nôtre des similitudes, et qu'on peut considérer Moréas, dont l'œuvre n'est pas uniquement française, « comme un trait d'union entre la Grèce et la France ». Les ethnologues, qui sont parfois des poètes eux aussi, nous ont insinué que les Grecs seraient peut-être une colonie celte. Je me suis, depuis mon enfance presque, accroché à ce rêve qui m'explique la miraculeuse concordance qu'il y a entre le génie français et le génie grec. Concordance intellectuelle et artistique que je ne sens pas entre le génie français et le génie latin. Ce qu'il y a de meilleur et peut-être de vraiment vivant dans notre littérature poétique de la Renaissance fut d'inspiration grecque, et c'est ce qui donnerait à cette littérature d'inspiration hellénique son caractère de sincérité. En puisant à cette source de poésie française, Moréas a retrouvé son bien et sa patrie ; mais comme le lui disait Mallarmé, et c'est peut-être la critique la plus lumineuse que l'on ait faite de l'œuvre de Moréas : « Vous trichez avec les siècles. » Les subtilités de notre lente évolution poétique lui échappaient ; pèlerin passionné, il pérégrine vers la perfection des *Stances*, qui échappent à toute classification dans le temps et rejoignent la perfection d'un Sophocle, perfection qui écarte l'intimité lyrique, le confidentiel pour ne retenir que l'essentiel, l'éternel, l'absolu.

Comme l'écrit M. Jos. Lacaf, qui a consacré une étude très détaillée et d'une grande finesse de jugement à l'œuvre de **Jean Moréas** : « Le livre des *Stances* est une sévère leçon de goût. » Comme Ronsard et Chénier aux siècles passés, écrit-il encore, « Moréas est venu à notre époque rappeler à la Muse française la grâce et la mesure attiques, délaissées trop souvent pour le clinquant et les effets oratoires. »... Rappeler à la Muse française de se méfier de l'éloquence latine.

Et quant à l'œuvre de Moréas elle-même, je pense qu'il faut la juger en dehors des siècles avec lesquels il a si somptueusement

triché, en vrai Grec qu'il était. Mais, ironie des choses, à mesure que le pèlerin étranger avançait sur la route de la poésie française, il marquait son passage sur les arbres par une petite croix et semait les cailloux blancs de ses manifestes. Pour se reconnaître lui-même ; mais tous les égarés l'ont suivi quelque temps. Cela ne pouvait aboutir à aucune clairière nouvelle. D'ailleurs aucun poète ne fut plus pur, plus dépouillé d'idées que Moréas, qui ne comprit jamais que l'absolu, symbolisé par la lumière.

A part cette leçon de goût et de mesure que le poète des *Stances* nous a rapportée de Grèce, Moréas ne semble pas avoir exercé la moindre influence sur l'évolution de la poésie française. C'est qu'il était lui-même un aboutissement personnel, et il n'y a plus que quelques néo-classiques mort-nés qui, ne comprenant pas l'introspection lumineuse de Moréas, s'imaginent continuer son œuvre grecque et française en cultivant une éloquence poétique purement latine et anti-poétique.

§

Ces divers essais sur la littérature moderne parurent d'abord en fascicules ; c'est ce qui explique pourquoi le tome premier de **Vingt-cinq ans de littérature française** suit le tome second, dont il a déjà été parlé ici même. Nous possédons dans cet ouvrage une véritable petite encyclopédie critique et bibliographique de la vraie littérature contemporaine : une bibliothèque choisie en huit cents pages. Il n'y a pas de critique définitive, et sans doute nos neveux feront-ils quelques retouches à ces essais sur le théâtre, la philosophie, le roman, la poésie, signés par Paul Æschimann, Pierre Lasserre, Claude Berton, Michel Puy, Eugène Montfort, etc. ; mais c'est ici, fixé dans sa plus sincère sincérité, un moment de la critique française. Le choix que M. Eugène Montfort a fait de ses collaborateurs donne à cette œuvre une sorte d'unité dans la diversité des jugements. L'ouvrage se termine par un remarquable essai de M. Pierre Lièvre sur l'évolution de la langue et du style. La restauration du langage, après cette période qui va « du pire goncourisme aux excès d'un mallarmisme inacceptable », semble à M. P. Lièvre le trait essentiel de cette fin d'époque ; et il conclut lui-même par ce trait : « En 1920, le style vient d'être à peu près rétabli ; il n'attend plus que d'être à nouveau troublé ou dérangé, et nous voyons déjà maint écrivain qui s'y emploie »... Ne les troublons

pas dans cette besogne salutaire : ce serait tout de même désolant de stagner dans la perfection factice d'un Abel Hermant.

§

C'est avec piété qu'il faut parler de cette **Anthologie des écrivains morts à la guerre**, que M. Edgar Malfère a dressée comme un monument en cinq colonnes, en cinq volumes. Monument du souvenir et du regret. Ces poètes fauchés avant d'avoir fleuri, quelle perte irréparable, plus irréparable que la perte d'une province ! A la suite d'une bataille meurtrière, Napoléon contemplant le champ des morts disait : « Une nuit de Paris réparera ce désastre. » Non, la force d'une nation n'est pas dans le nombre de son bétail humain, mais dans son élite. Que cette anthologie de jeunes écrivains, morts avant la gloire et même avant que leur talent se soit précisé, nous en fasse souvenir ! Je ne citerai aucuns noms ; il serait trop cruel et trop facile de dissocier les deux idées trop facilement associées de talent et d'héroïsme. Mais aussi parmi ces héroïsmes, que d'héroïsmes involontaires, et que de héros malgré eux !

§

M. Maurice Donnay a réuni en volume ses chansons de jadis, ironiques tendres, à peine libertines : **Autour du Chat Noir**, le tout enveloppé de souvenirs qui nous évoquent ce temps lointain où Rodolphe Salis régnait sur la littérature, et le quadrille du Moulin-Rouge sur l'esthétique théâtrale. Poésie de dessous et de frou-frou où le nu se dissimule sous l'horreur des maillots roses, où le sentiment se cache sous l'équivoque des corsets et des jupons à volants. Poésie fragile qui n'est pas du Musset, à peine du Murger, et qui a déjà un petit goût académique, charmant et vieillot.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Camille Mauclair : *Emotions chantées*, sans nom d'éditeur. — Henry Charpentier : *Odes*, Marcelle Lesage.

D'une sélection de ses très anciennes *Sonatines d'Automne* (1894), et du recueil paru en 1904 sous le titre *le Sang Parle*, plus un certain nombre aussi de poèmes inédits, Camille Mauclair vient de publier à fort petit nombre, et sans le mettre dans

le commerce, un cahier autographié, **Emotions chantées**. C'est, dit-il, « un journal de sa vie intérieure », auquel il tient à conserver son caractère confidentiel. Rien mieux que ces mots ne définit l'art de ce poète très particulier qu'a toujours été Camille Mauclair. Je m'imagine volontiers qu'il a, au long de sa vie, été étreint, chaque fois que l'envahissait une émotion, par la nécessité de la traduire d'abord musicalement, de chercher l'équivalent des impressions qu'il éprouvait à travers l'œuvre de quelqu'un de ses musiciens favoris, de son cher Schumann, à qui il ressemble par ses côtés de sensibilité nuancée et songeuse puis il s'en définit à soi-même l'expression encore trouble ou mystérieuse par la précision d'un chant aux paroles tendres ou languides ; l'écho à son ouïe et surtout en son cœur et en son cerveau prolonge et de sonorités en harmonies subtiles, mais plus sourdes, répercute l'effet indéfiniment. Ainsi éclosent de place en place des ferveurs qui s'exaltent ou se reploient, selon la caresse parfois indécise de lumières adoucies et pensives. C'est d'un art complexe en son essence, simple en son apparence, mais prestigieux par l'incantation qui s'y recèle de relations et de suscitations implicites, auxquelles le songe lent et durable amène sans jamais y pauser.

La poésie, pour Camille Mauclair, c'est l'haleine rythmée des émotions selon qu'en lui elles chantent. Il n'est donc pas surprenant qu'il ne se soit soumis à aucune discipline prosodique. Son vers, qui chante juste cependant et toujours, ne s'est replié à aucune des mesures du vers libre quand même dans leur trame intime ramenées à des retours réguliers ou à des oppositions systématiques d'accents et de valeurs. Rythme, progression, résolution, cadence, mots qu'il faut entendre si l'on parle de la poésie de Mauclair dans un sens strictement musical. Les syllabes du chant, la mélodie implique l'existence sourde ou latente d'une basse qui s'y fond et qui en ordonne l'élan et l'atmosphère.

La phrase, du moins les mots, individuellement, les moyens du langage à proprement parler, les sonorités verbales ou le choc des rimes ne conservent qu'un éclat amoindri ; l'importance est aux accords successifs qui évoluent ou se resserrent, identiques aux imprécises volutes intérieures, selon qu'elles affleurent ou se résorbent, sans terme qui les exprime, au for mystérieux du sentiment. L'accident qui étonne ou séduit, qui fait arête ou

scintille soutenu par la tenue générale du texte, émane moins du verbe, dans les vers de Camille Mauclair, que d'une tonalité inattendue du son.

Pour n'avoir envisagé ces différences, peu de lecteurs se sont montrés touchés par cette poésie si personnelle ou, si l'on préfère, je le répéterai : schumannienne. On ne cherche pas Schumann dans la poésie française. Mais les musiciens ne s'y sont pas mépris. L'ont-ils toujours comprise, je ne sais, mais du moins ils l'apprécient d'instinct. Peut-être, au contraire, se trouvent-ils gênés, arrêtés par ce qui, tout de même, provient de l'éducation littéraire, suprême et raffinée, du poète ? Une attitude de conscience avertie et sagace dans le maniement de la parole, toujours nettement adéquate aux nécessités expressives, ce qui provient de Mallarmé ; une complaisance à innover avec une discrétion souriante et à la fois douloureuse dans un domaine hérité très sciemment des formes de l'inspiration populaire, et cela provient de Laforgue. En tout cas, le tout, fondu, renouvelé jusqu'aux extrêmes nécessaires, s'accommode aux exigences d'une personnalité fière, douloureuse, tendrement énamourée de sa souffrance même et surtout de son rêve. C'est au moyen, croirait-on, de telles mélodies poursuivies à demi-voix, à demi-éveil, que la pensée de Camille Mauclair s'affermit, conquiert sur la sensibilité pure cette fermeté lucide dont la souple et merveilleuse intelligence éclaire en leurs moindres replis les problèmes de beauté, de bonté, de probité morale ou artistique à quoi il s'attache avec une ardeur égale et réfléchie.

La poésie peut à bon droit, puisque ainsi il la juge et la pratique, lui sembler de plus en plus une chose d'ordre intérieur. Elle détermine et régit les mouvements de la pensée, et lie aux choses de l'esprit l'obscure fermentation d'une âme sincère que tout émeut.

Je songe ineffablement à des pièces où passent des effigies de jeunes filles ou de vieilles fées brisées par l'âge, dans des paysages de fleuves lents et d'ifs... qui ressemblent à Verlaine, à ce portrait de Mallarmé sur sa yole à Valvins, à cette évocation si douloureuse de la mort de Laforgue. Ainsi le reconnaît son âme :

> Je cherche les pensées du printemps
> Sous les feuilles de l'automne,
>
> . . . .

Je suis celle qui cueille à la fin du jour
Les herbes simples, les calices timides
Dont l'essence est clémente aux fièvres des blessés...
. . . .
Je suis celle qui vient à l'heure où la lampe
Verse un peu de tristesse pure au songeur seul

et c'est bien, en effet, toujours, cette tristesse, ce songe, et cette pureté.

Odes... : un sonnet, trois odes, une stance isolée, sorte d'envoi ou de remerciement au los du dieu qui inspire, selon l'aveu de Callimaque, et cette invocation : « Qu'un dieu inspire, sinon je ne saurais chanter ».

Ainsi, splendide et véridique,
En moi-même, chante la voix
Et le grand ciel périodique
Célèbre exactement ses lois...

Le sonnet octosyllabique de même, et chacune des *Odes* en stances de dix vers octosyllabiques fermement rimés selon la courbe accoutumée de cette forme traditionnelle, de Ronsard à Hugo, à Verlaine, à Valéry. Rencontre avec celui-ci, curieuse à noter; M. Henry Charpentier a composé ses odes à la louange de la grandeur intellectuelle au même temps que Paul Valéry composait les siennes, et, si l'on me passe ce rappel un peu bien personnel, au temps où j'écrivais *l'Allée des Glaïeuls*, dans un mouvement analogue, sous la même préoccupation, alors, sans doute, dans l'air.

Quelle plus grave attirance pour un poète que celle de la formation en sa pensée de cette force mystérieuse le poussant à grouper les mots de façon à les animer d'un mouvement rythmé et continu, sonore et coloré!

L'heure où « la Pensée s'abandonne à son destin » et s'élance, bien que pesante encore de matière, se mêle d'aspirations de moins en moins confuses, de plus en plus proches du moment où le savoir sacré absorbe le désir. La pensée se fait ange, pour se répandre alors des sommets... Et ainsi le Verbe qui jaillit et fulgure vibre, réglant les mondes, pénétrant de flamme et de lumière le jardin jusque-là caché de la connaissance, s'aventurant plus haut, plus loin toujours, « interrogeant l'Etre Inouï » plein d'effusion et renchérissant à chaque haleine, jusqu'à ce qu'il

se saisisse enfin de soi-même, par le sentiment de l'être, de l'amour, de l'intelligence.

Enfin, c'est la Vie Eternelle au sein des espaces illimités. Plus rien ne compte, plus rien n'arrête; si la Pensée n'embrasse l'Eternité, du moins elle s'y confond, indiscernable désormais par le temps non moins que par l'espace :

De partout, à la fois, surgie,
Je vois penser et s'enflammer
L'adorable et sage Energie
Qui se divise pour aimer.
Où sont les gangues, la géhenne?
Où la résistance, la haine,
L'ombre, l'être au soleil fermé ?
Joie absolue, acte qui dure,
L'existence est toujours future ;
Le néant seul est consumé.

Je n'ignore point à quel degré, par les soins conjugués de ses détracteurs et de ses académiques partisans, la poésie de l'intellect, l'idéalisme lyrique sont devenus à bon droit suspects aux esprits prudents et sagaces. L'un réduit à un acte de foi dans les bornes d'une religion disciplinée, l'autre à un assèchement stérile de toute sensibilité vivace cet enthousiasme de la connaissance, cette ivresse éperdue d'aspirations divinement humaines : oui ! qui font de l'homme inspiré, sensible et conscient, pour la durée de son extase et que son œuvre perpétue, véritablement un dieu. Que chaque lecteur y reconnaisse le sien, c'est affaire de réceptivité personnelle et n'engage ni l'auteur ni l'essence profonde de ses convictions. Le don poétique est plus vaste, et s'élève vers des zones où n'en gênent l'expansion ni les conceptions concertées de croyances fixes, établies, ni l'entassement hasardeux des systèmes métaphysiques. Il s'épanouit libre de toute entrave, insoucieux des contingences de matière ou même d'idéal par dessus lesquelles, bien haut vers l'Empyrée, il plane. C'est en ces régions où fréquentèrent tant de grands poètes depuis Dante et Milton, Shelley, Lamartine, Vigny, Hugo bien souvent, Edgar Poe, Baudelaire, Mallarmé, parfois Leconte de Lisle ou Moréas, c'est en ces régions que se complaisent la pensée et le lyrisme, en nos jours, de Paul Valéry, et c'est où le rejoint, avec ses *Odes* magnifiques et pures, M. Henry Charpentier, comme

l'y avaient déjà rejoint ou précédé plusieurs autres, Maurice Du Plessys, M. Raymond de la Tailhède notamment.

Mais le poète ne se tient pas sans cesse en ces hauteurs de vertige. Nous devons à M. Charpentier ce nostalgique et très pressant poème qu'est *Océan Pacifique* ; il se propose de réunir prochainement le recueil complet. j'espère, des poèmes qu'il a écrits selon des sentiments et au gré de méditations infiniment variés, quoique toujours purs et délicats.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

ROMANS DE MŒURS : J.-H. Rosny aîné : *Une jeune fille à la page*, E. Flammarion : *La femme disparue*, édition de la « Nouvelle Revue critique ». — J.-H. Rosny jeune : *Les beaux yeux de Paris*, Editions de France. — André Geiger : *Rastapolis*, Editions du Monde Moderne. — Francis de Miomandre : *Le radjah de Mazulipatam*, J. Ferenczi et fils. — Louis Aragon : *Le paysan de Paris*, Nouvelle Revue française. — Jean-José Frappa : *A Paris sous l'œil des métèques* E. Flammarion. — Léon Riotor : *La colle, récits du temps de Montmartre*, E. Fasquelle.

Une jeune fille à la page Ce dernier roman de M. J.-H. Rosny aîné semble avoir prévu l'enquête tout récemment ouverte dans *Les Marges* par M. Ernest Tisserand sur les maladies littéraires d'aujourd'hui ; et c'est avec une rude franchise qu'il y répond. Point de doute pour M. Rosny qu'il faille noter un changement dans les mœurs des écrivains, et qu'en admettant que ceux-ci ne soient ni meilleurs ni pires, à tout prendre, que leurs devanciers, celles-là aient, tout de même, quelque chose de plus cynique et de plus commercialement tapageur que par le passé. Paule Vizeranne, cette forcenée arriviste, dont M. Rosny oppose l'ambition à l'idéalisme de son vieux parnassien de beau-père — mais non sans discerner ce qu'il entre d'impuissance résignée dans le désintéressement du bonhomme — est évidemment un type qu'on s'expliquerait mal à une autre époque que la nôtre. Pour *industrialiser* son art, elle emploie, en effet, des méthodes qu'il lui aurait fallu inventer en d'autres temps, mais qu'elle a présentement sous la main, si elles ne la sollicitent... Elle réussit. C'est-à-dire qu'elle gagne de l'argent avec un roman somme toute assez quelconque, et parvient même à se faire jouer sur la scène d'un grand théâtre des boulevards, sans avoir à entrer dans aucune « combine » — ce qui est bien le comble de l'habileté. Mais elle a sa jeunesse, et, à défaut d'une réelle

beauté, un certain charme auquel les hommes se laissent prendre, la faculté, enfin, de savoir, après qu'elle l'a différé, les enivrer du don de sa personne... Hélas ! cet enivrement, elle ne le partage pas, et ne se contente point, non plus, du succès. L'amour et la gloire lui restent inaccessibles, auxquels elle aspire du profond de son être — car elle est moins foncièrement mauvaise que corrompue par son époque, et ce n'est pas en vain, malgré tout, qu'elle a appris, tout enfant, à vénérer en son beau-père un « génie sacrifié »... M. Rosny n'a point assombri sa peinture. Pour rude qu'elle soit, comme je l'écrivais plus haut, sa franchise n'a rien de brutal, et l'on sent bien qu'il ne serait pas le philosophe qu'il est s'il s'indignait, quand il faut sourire. L'Homme — et par l'Homme il sied d'entendre aussi la femme, quand on met la majuscule — est un animal moral. Aussi, Paule Vizeranne qui, comme tant d'autres, voudrait « aller au ciel et être riche », a-t-elle des scrupules et pleure-t-elle sur la ruine de ses illusions, à côté de la fortune qu'elle parvient à édifier. C'est la morale de cette petite histoire, assez immorale — mais d'une psychologie très nuancée — et fort amusante par la verve et la qualité de l'esprit goguenard avec lequel elle est contée. M. Rosny se fait un jeu de dérouter la curiosité du lecteur — friand de révélations sur le monde des lettres — en mêlant dans son récit des personnalités fictives à des personnalités très réelles, et en confondant les traits des unes et des autres... C'est très vivant, et d'une observation qui atteste la puissance toujours égale à elle-même du maître, puissance que permet d'admirer sous une autre forme **La femme disparue**, simple roman policier, sans doute, mais dont une intelligence matoise dégage le thème des ornières du poncif, cependant qu'un sentiment profond de la nature en rafraîchit l'atmosphère.

Les beaux yeux de Paris. M. J.-H. Rosny jeune est en train de réussir ce tour de force : créer un roman populaire ou destiné à être lu par le peuple, et qui non seulement ne consente à la médiocrité aucun sacrifice, mais se hausse à la fois vers la noblesse des idées et la beauté du style. Poursuivant la veine heureuse de *La courtisane passionnée* et de *La courtisane triomphante*, il nous conte, aujourd'hui, l'histoire d'une princesse russe qui, venue à Paris pour venger sur un agent bolcheviste, autant que la mort ignominieuse d'une sœur chérie et son

propre déshonneur, l'annihilation de sa patrie, se sent prise par la séduction de notre incomparable capitale, et ne parvient qu'au prix d'une lutte déchirante à se sacrifier dans l'espoir de provoquer un sursaut de l'âme slave, endormie dans une honteuse résignation. Il faut, en effet, à cette nouvelle Judith une volonté comme on n'en voit guère en Russie, pour triompher par le suicide du luxe qui l'enchante et de l'amour qui s'offre à elle sous les traits charmants d'un jeune homme ardent et chevaleresque. Mais c'est, précisément, parce que l'héroïne de M. Rosny jeune est persuadée comme lui que tout l'effort des hommes, pour être valable, doit aboutir à la superfluité, fleur extrême des civilisations (arts et mode) qu'elle trouve l'énergie nécessaire pour accomplir son acte désespéré. Loin de se poser en contempteur de notre temps, M. Rosny jeune en accepte, par admiration pour son raffinement, jusqu'à ses vices. Il sait bien de quelle discipline, de quelle constante stimulation des esprits, un tel raffinement est le résultat, pour le bouder, et la fragilité de sa grâce — mince vernis sur l'épaisse brutalité des instincts, mais par quoi s'exalte l'imagination d'un peuple — lui apparaît comme un miracle... J'aime que ces choses soient dites, et quand ce n'est pas à l'élite qui en est bien convaincue lors même qu'elle affecte de penser le contraire, je reconnais qu'il y faut un certain courage. Aussi bien, de courage, le livre de M. Rosny jeune est-il plein, sous sa forme romanesque. Je voudrais qu'il fût lu comme il doit l'être. Rien de mieux qu'une intelligence de la qualité de M. Rosny jeune ne juge pas son art indigne d'une entreprise didactique, et qu'il la mène aussi joliment.

Rastapolis. Au prix qu'il en coûte aujourd'hui pour s'amuser, on devine quel monde peuple la plage à la mode dont M. André Geiger évoque, ici, la vie luxueuse. Si, à Paris, il existe encore quelques gens honnêtes et qui travaillent, la fortune a opéré à Rastapolis — qui ressemble à s'y méprendre à Trouville — une sélection à rebours. Et la synthèse qu'elle compose avec les appétits et les vices, les vanités et les bassesses des deux hémisphères, est quelque chose de fantasmagorique. Imaginez un brave capitaine, encore tout jeune, comme en a tant fabriqué la guerre, débarquant un jour à Rastapolis pour s'enivrer à cette coupe enchantée avant de « faire ses adieux définitifs à la vieille civilisation occidentale ». Il y prendra trop de choses au sérieux

— à commencer par une jolie femme sympathique qui se trouvera être, d'ailleurs, la seule Française de l'endroit — pour pouvoir prendre du plaisir, comme il l'espérait. Que dis-je ? Il se fera même justicier, et abattra d'un coup de revolver une abominable crapule, mais que sa situation aura mise hors d'atteinte des lois... A la bonne heure ! M. Geiger n'est pas le premier moraliste généreux chez qui l'horreur de voir trop de coupables jouir, ici-bas, de l'impunité, a fait naître l'impérieux désir de se substituer à la justice des hommes pour jouer le rôle de délégué de la Providence. Mais sa légitime indignation ne l'empêche pas de rester lucide, et c'est fort spirituellement, avec une verve brillante, qu'il brosse une fresque de la corruption de Rastapolis, ou que, d'une main alerte, il fait miroiter, sous les feux de son ironie, les mille facettes de ce faux diamant.

Le radjah de Mazulipatam. M. Francis de Miomandre, qui a toutes les indulgences pour l'époque actuelle, me semble en aimer les représentants aussi désespérément qu'une femme d'esprit, mais d'un certain âge déjà, un petit gigolo très égoïste, et qui préférerait courir les bars que de perdre son temps à l'écouter... En effet, ce charmant fantaisiste ne parle pas la même langue et surtout ne sent pas de la même façon que la jeunesse pour laquelle il n'a que sourires. Mais il se peut, après tout, que pour différer de celui de cette jeunesse, le plaisir qu'il prend à être du dernier bateau soit encore très vif. Du moins, l'histoire qu'il nous conte, ici, me le fait elle croire, car sa verve amusée ne trahit pas le plus petit soupçon d'amertume. Il approuve, sans réserve, bien entendu, son prince bengali, venu de l'Inde en France pour s'instruire du progrès, de se trouver si bien chez nous qu'il ne se résigne pas à retourner dans son pays pour y régner. Mais tandis que Virata Sing s'enivre, les yeux fermés, des délices que Paris prodigue, M. de Miomandre révèle, de-ci de-là, qu'il n'a pas les mêmes raisons que son héros de s'aveugler : sous prétexte de nous montrer comme celui-ci s'amuse, il jouit malicieusement de souligner moins la vanité des plaisirs que celle des gens dont il ne laisse aucun ridicule lui échapper.

Le paysan de Paris. Point de comparaison entre le rustre sous les traits duquel il a plu à M. Louis Aragon de se représenter dans ce récit, et le personnage de la fable « portant sayon de poil de chèvre », ou l'Iroquois du conte de Voltaire. M. Ara-

gon ne se veut reconnaître de parenté avec personne, et je ne m'ingénierai pas à lui en découvrir une, puisque, aussi bien, il a le plus profond mépris pour les opinions des critiques, ces « persécutés persécuteurs », ou leurs suggestions, et que c'est une mythologie nouvelle qu'il entend créer — sans doute à son usage — en s'inspirant du merveilleux quotidien. « Les sens ont enfin leur hégémonie sur la terre ». s'écrie-t-il. « Que voudrait faire, ici, la raison ?... En vain la raison me dénonce la dictature de la sensualité. En vain elle me met en garde contre l'erreur que voici reine. Entrez, Madame, ceci est mon corps, ceci est votre trône. Je flatte mon délire comme un joli cheval. » Ce lyrisme n'est pas sans verdeur. Mais puisque, de pair avec la raison, M. Aragon a banni de ses rêves le sentiment, que s'attache-t-il à évoquer de Paris, dans la première partie de son livre, un coin frappé de mort — ce passage de l'Opéra dont la pioche des démolisseurs vient de jeter bas le dernier pâté de maisons ? Il est vrai que ses souvenirs n'ont rien d'ému ni de tendre, et qu'il s'en sert seulement comme d'un tremplin pour ses acrobaties surréalistes. Acrobaties impudiques, souvent. On a accusé les réalistes de faire de la photographie. Les surréalistes développent, — comme les camelots clandestins qui hantent précisément les passages de Paris — des albums de cartes transparentes, et l'on est avec exactitude informé par M. Aragon, non seulement du tarif des consommations de chez Certa, mais de ce qui se passait au Théâtre moderne, et chez Mme Jehane, masseuse et dans la boutique sombre de la vendeuse de mouchoirs qui se trouvait au coin de la galerie du baromètre... M. Aragon a certes du talent, ou plutôt une bien curieuse agilité d'esprit et qu'il manifeste dans le détail. Il faudrait avoir le caractère maussade pour ne pas s'amuser de le voir se démener comme un beau diable au milieu des idées, des esthétiques et des métaphysiques... sur les buttes Chaumont, où il s'avise, en damant le pion à Jean-Jacques, de redécouvrir le sentiment de la Nature.

A Paris sous l'œil des Métèques. M. de Miomandre opposait Montmartre à Montparnasse pour donner à celui-là sur celui-ci la préférence. Il est vrai que la rive gauche fait presque figure de pimbêche, dans l'austérité relative de ses mœurs, par rapport à la rive droite, et que ses prétentions à l'art contribuent à la maintenir en état d'infériorité vis-à-vis de sa rivale qui a

rèsolument mis la poursuite des joies matérielles au premier rang de ses préoccupations. Aussi, M. Jean-José Frappa, puisqu'il se proposait d'étudier notre Paris de décadence, se devait-il de placer l'action de son roman à Montmartre. Sous la conduite d'un Grec décavé, son héros, un jeune Américain milliardaire, accomplit la tournée des grands-ducs. Sodome et Gomorrhe. Une danseuse annamite entreprend, d'aventure, de mettre le grappin sur la fortune du Yankee pour soulever contre nous l'Indo-Chine. Ces danseuses !... Mais elle avait compté sans une vaillante Française, de l'ancien modèle, et tout finit heureusement, comme chez M. Scribe, par un mariage. C'est avec tact, ou le plus de modération possible, que M. Frappa a mis, au service de ses intentions qui sont pures, la peinture de mœurs qui le sont beaucoup moins... Son volume se lit avec agrément.

La Colle. L'époque qui s'étend, à peu près, de 1871 à 1914, et que l'on pourrait appeler « d'entre deux guerres »,est en train de se constituer ses archives. Après *Souvenirs littéraires et autres*... de M. Willy, *Torches et Lumignons* de M. J.-H. Rosny aîné, *Autour du Chat Noir* de M. Maurice Donnay, *Guinoiseau* de M. Marcel Rouff, voici, aujourd'hui, de M. Léon Riotor un roman qui est en quelque sorte le pendant ou la contrepartie de *La Vie de Bohême* de Murger, et qui, mi-plaisamment, mi-tristement, et avec une minutieuse exactitude, évoque les mœurs débraillées de la dite époque. Mais, au lieu du délire qui exaltait la jeunesse romantique, ou de cette insouciance assez semblable à de l'illusion, qui rendait sympathiques ses pires folies, ce qui caractérise les héros de l'épopée montmartroise de M. Riotor, c'est une sorte de cynisme et de veulerie. La plupart sont paresseux, et moins extravagants que dénués de scrupules. Enfin, et surtout, ils ne jettent pas leur gourme : ils s'encrassent. Entre les idéalistes — non sans péchés, sans doute, mais héroïques de la rive gauche, où s'instaure la royauté du Symbolisme, et les matérialistes, fort occupés de leurs intérêts, de la rive droite, où se crée la république du Naturalisme, ils forment sur les hauteurs de « la butte » on ne sait quel campement de romanichels, et vieillissent misérablement dans la promiscuité... M. Riotor a rendu plus sensible la médiocrité falote du milieu qu'il dépeint, en y plaçant un brave garçon de sculpteur qui, du moins, travaille, s'il se conforme à la loi de la jungle en vivant en

concubinage avec une ancienne fille galante... Salis, Bruant, Marcel Legay, Delmet, Alphonse Allais, André Gill, que sais-je encore? toutes les figures qui ont illustré ce milieu revivent dans le pittoresque roman de M. Riotor, qui a valeur de document.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

A vol d'oiseau: 2 actes, 25 tableaux, de MM. Sacha Guitry et Albert Villemetz, à Edouard VII. — *Le bonheur du jour* : 4 actes de M. Edmond Guiraud, à l'Odéon. — *Vive l'Empereur !* 3 actes, 4 tableaux de MM. Yves Mirande, Jacques Richepin, Robert de Mackiels, d'après R. Lothar, à la Scala. — *Epinard gagne le grand steeple* ; 3 actes, 4 tableaux de MM. Pierre Veber, Maurice Dekobra, André Henzé, à l'Eldorado. — *La vocation* ; de MM. Pierre Pascal et Pierre Delbet, à la Renaissance. — *L'amour magicien* ; 10 tableaux de M. H.-R. Lenormand, au studio des Champs-Elysées. — *Le moment difficile* ; 1 acte de M. Per Lager Kvist. — *Le bonheur n'est pas de ce monde* ; 3 actes de MM. Jean Gaument et Camille Cé, à la Compagnie des Jonchets. — *Le dernier empereur*, 13 tableaux de M. Jean-Richard Bloch, à l'Odéon.

A vol d'oiseau. — C'est fait pour servir de plancher aux danses de Mlles Dolly, qui sont, en vérité, de très gentilles filles, et dont le succès n'est pas encore usé malgré déjà les trois ans qu'on les voit gigoter en duplicata. Je n'aime guère pourtant ce genre de travail en virtuosité. Quand on se rappelle, par exemple, l'ancienne troupe du Moulin Rouge avec la Goulue, la Môme Fromage, Grille-d'Egout, Jane Avril, on est alors un peu ennuyé par les deux sèches marionnettes exotiques à la mode. Leurs ébats manquent totalement d'humanité. Leur grâce est toute conventionnelle et vulgaire ; l'expression des visages est pauvre dans l'unique envie de plaire avec des mines sucrées. Qu'est-ce cela encore auprès de danseuses racées telles que la Baker, ou cette gitane, riche de sang, de nerfs et de drame, que l'*Empire* nous a montrée il y a quelques mois, ou telles que cette Argentina importée par Paul Franck ? Oui, ce sont alors les sœurs Dolly ?

Une manière de ventilateur électrique mi porcelaine, mi-lingerie, avec quatre ailettes en formes de jambes, et un entrain, une vélocité sportive, qui feraient merveilles dans des courses de bicyclettes...

Le bonheur du jour. — Suivant M. Sylvain, M. de Féraudy a trouvé son « Père Lebonnard » dans cette pièce qu'il pourra jouer en tournée jusqu'à la fin de ses jours. C'est le mélo

dans ses plus basses positions. Rien n'y manque. Et le fils (30 ans, aviateur, capitaine à 24 ans, officier de la Légion d'honneur, 12 palmes — excusez du peu !) qui apprend qu'il n'est pas le fils de son père officiel (le vrai est mort) ; et l'explication entre les deux hommes ; et Féraudy qui confesse qu'il a su, et qu'il a pardonné ; et le fils dont la droiture, le « tout d'une pièce » ne peuvent admettre cette situation ! Il repousse son père et se rengagera pour la France (mission en Chine), laissant là son pseudo-père, sa mère, sa fiancée. Superbe, intraitable, tout au long de la pièce, il écarte le pauvre vieux bougre de Père Féraudy qui se fait une bile de diable. Mais soudain, sur le quai du départ, au moment des mouchoirs, coup de théâtre, le jeune homme s'écrie : — Adieu ! Adieu !... PAPA ! où est PAPA ?... Alors «papa», mû soudain comme par une décharge électrique, ou comme s'il se fût assis sur une épingle, force les larmes du parterre avec les grimaces de sa bonne tête sentimentale de comédien vétéran et qui « la connaît », simiesque et malin. Allons : un biberon d'honneur à l'auteur pour son : — « Papa ! »

Vive l'Empereur. — Un chapitre encore peu connu de l'histoire impériale... C'est à l'île d'Elbe. Napoléon va s'enfuir, Cambronne devra détourner M. Boniface (espion à la solde de Louis XVIII) de son office nocturne : surveiller le port. Cambronne apprend à Boniface que l'Empereur désire coucher le soir même avec sa femme. Fort honoré, le mari y consent. La femme aussi. après quelques façons. Boniface profitera de sa nuit libre pour coucher avec la servante Juliette, qui est — pour ne rien céler — la propre femme de Cambronne. Henriette Boniface est introduite chez l'empereur et, selon le protocole de circonstance, se met en chemise (une adorable petite chemise rose, bien aussi de circonstance et que Mme Cora Laparcerie porte à ravir), et éteint. Dans l'obscurité on annonce : — l'Empereur ! (*entr'acte*). Au matin Henriette ne trouve à ses côtés, sur le lit impérial, que le général Cambronne, en grande tenue. Entre temps, Napoléon a pris le large. Cambronne consolera Mme Boniface de sa déception. — M..... ! s'écrie Juliette Cambronne en surprenant le couple. — Je le resservirai, conclut le Général. Vraiment cela était drôlement lancé par Mlle Irma Genin (Juliette Cambronne) et on a réellement bien ri.

Epinard gagne le grand steeple. — Les trois auteurs

manient la grosse farce avec beaucoup plus de réussite que nos jeunes garçons la psychologie et le symbole. C'est aussi ingénu, mais à l'Eldorado, c'est du comique volontaire. Je ne possède pas, ou plus, dans mon lot le rire franc; n'empêche que je sais encore m'amuser de manière ou d'autre, quand ce que l'on nous donne est drôle. Il y a là toute une troupe de personnages d'extra-vaudeville et qui nous réjouissent toujours, s'ils sont tenus par de bons pitres et par des femmes adéquates et licencieuses à souhait ; bookmakers, croque-morts, papa, maman, fiancés, demoiselles d'amour, et de luxe à la mode populaire, amants à tous les bâtons de l'échelle : gigolo, « sérieux », accidentel, etc... Tout cela dans un bon débat catastrophique, burlesque et béat, tour à tour, ou simultanément. On s'amuse et voilà tout. Il y a là-dedans M. Marcel Simon, aux aventures de tourments et de voluptés, et Mlle Marfa Dhervilly qui les lui fait avoir et jusqu'à le vouloir violer. Ces deux protagonistes sont bien la paire qu'il fallait pour mener le train. Ça commence au cimetière de Pantin (sans doute pour satisfaire au goût macabre du théâtre soi-disant littéraire du jour) et ça finit heureusement par un bonheur général, au pesage d'Auteuil où *Epinard*, monté par Mlle Dhervilly, *gagne le grand prix* et les bravos. Là, parmi tous ces hilarants fantoches, on s'étonne de ne pas voir figurer le baron Henri de Rothschild. Il doit être aux répétitions de sa pièce que l'on donne à la Renaissance et qui s'appelle :

La vocation. — Un auteur dramatique a pour maîtresse une comédienne ; pour femme une doctoresse. Ces trois se trouvent nez à nez : celle-ci venue, par profession, au chevet de celle-là, où est installé le troisième La femme légitime, pour punir son mari inconstant, s'avise d'inventer et de lui dire que sa fille serait d'un autre Il en devient fou de douleur, le mensonge homicide n'étant plus réparable: il se tue. Vulgaire ficelage. Mais au surplus les auteurs ont pris le soin de nous montrer la femme-docteur si éprise de sa profession que personnellement son mari et les intérêts domestiques s'en seraient trouvés quelque peu négligés. On voit la jolie niaiserie : à elle la responsabilité de l'adultère ; et voilà pourquoi les auteurs la chargent d'avoir pu commettre le mensonge maternel abominable. Ainsi, tel est ce qui peut naître dans la cervelle de deux gaillards, dont l'un est « cossu » à en éclater (André Pascal, *alias* : baron Henri de

Rothschild), et tenu pour l'un des parisiens mondains les plus « spirituels » ! Et voilà avec quoi leur aveugle et puérile infatuation compte manifester au public leur valeur. C'est en effet ce qui arrive, mais dans un sens autre que celui de leur vœu. Le public comprend très bien — au moins le public parisien — et l'exécrable, et la bêtise d'une thèse à portée (si elle en pouvait avoir) inhumaine et avilissante — et qui montre ces messieurs toisant les femmes à la manière du Pacha dans son sérail. En tous cas, au point de vue du théâtre, leur petit échafaudage démonstratif est d'une particulière inconsistance. Nos deux carabins, persuadés que la culture spirituelle et professionnelle serait malfaisante chez les femmes, nous font surtout voir combien la bêtise l'est davantage, parfois, de l'autre côté.

L'amour magicien. - Est-il quelque chose de plus insipide que les histoires de fantômes! Autrefois on en vit parfois figurer dans les vaudevilles, sous la forme de quelque mari, ou de quelque jaloux, ou de quelque « garçon d'honneur » recouvert d'un drap, surgissant ou gesticulant soudain la nuit, pour empêcher les amants d'échanger à leur aise. On emploie encore ce vieux fond démodé, traité à la sauce des lugubres suggestions. Une femme s'est noyée. Le mari est désolé. La petite secrétaire de celui-ci a des attaques d'épilepsie et, comme possédée par la morte, parle soi-disant pour celle-ci La pauvre trépassée se serait suicidée par chagrin et, au surplus, après avoir couché avec le beau-frère. La « révélation » embête tout le monde : le mari, qui porte la main à son front, la belle-sœur, qui l'imite, et le beau-frère qui en reste pantois. Ces deux-ci sont d'accord pour soupçonner une supercherie, et que la petite secrétaire, en habillant si bien la disparue, préparerait qu'elle la pût remplacer dans la couche du mari. Mais le mari (où l'auteur semble s'être intellectuellement représenté) d'abord surpris, veut ensuite étudier le cas et pénétrer le mystère. Il s'y prend si bien qu'il tombe amoureux du sujet. Il le lui déclare, et la secrétaire en paraît enchantée. Mais soudain, la malheureuse sent des mains qui l'étranglent: c'est une mauvaise plaisanterie de la part de la morte, qui ne lâche plus sa proie que morte.

Je dirai que ces machines là sont beaucoup plus faciles à faire qu'un vaudeville bien truqué et bon enfant, et qu'elles sont — sur le mode sinistre — plutôt d'une catégorie spirituelle infé-

rieure. Sans doute parce que l'auteur se croit réellement inspiré et que, naturellement, il y perd le bon sens. A l'auteur gai d'hier a succédé l'auteur morose et qui se tape un front génial. Celui-là faisait esclaffer le bon spectateur, l'autre voudrait qu'il tremblât comme une feuille ! Alors ça l'embête, ce bon spectateur, et à juste raison, et il s'en va plutôt voir les filles, *in naturalibus*, au Music-Hall.

Quand ces extravagances et cocasseries macabres, quand cette singulière mode finira-t-elle ? Voici *la compagnie des Jonchets* qui s'y embourbe aussi jusqu'au cou — et même davantage. Une première pièce (traduite du suédois), **le Moment difficile**, est un dialogue entre deux cadavres, dont l'un tout récent qui vient d'être écrasé par une auto, et qui raconte à l'autre ses impressions du passage. Puis on parle d'amour. L'effet macabre de ce lever de rideau a été d'ailleurs détruit, et on a mal entendu à cause du tapage que faisaient les vivants invités, mais très en retard. J'ai rarement vu une impertinence aussi accusée de la part des retardataires envers les acteurs, et envers les autres spectateurs. Puis ce fut :

Le bonheur n'est pas de ce monde. A l'instigation de son collègue — et tendre ami de sa femme (il les surprend dans les bras l'un de l'autre) — un professeur de géométrie s'assure pour 50.000 francs et se résout, pour son honneur, au suicide. On le reconnaît, on l'enterre avec discours, on le pleure, et principalement sa femme, à chaudes larmes. Voyant cela, le professeur laisse la mort, revient en vie, et veut sa femme. Nouvel exercice à le persuader qu'il est importun, de la part du tendre ami. Et nouveau départ du nigaud à la fosse. Moralité : on n'est désirable qu'absent ; puis, subséquemment : mangeons bien, buvons bien. Ça pourrait être drôle, mais ça ne l'est pas. Décors d'enfants ; costumes de cirque. Troupe d'amateurs (trop « d'amateurs ») à « idéal », et qu'il faut encourager, nous dit-on. Encore faudrait-il nous en donner quelque matière.

En compensation à cette pièce inférieure dont j'ai écrit (en second lieu) au début de cette chronique, l'Odéon nous a aussi donné (*Théâtre des jeunes auteurs*) quelque chose de meilleur : **Le dernier Empereur**. C'est l'histoire d'une manière de rêveur philanthrope qui (bâtard accédant au trône par extinction de la branche régnante régulière) veut tout améliorer, réformer.

Les personnages de l'ancienne Cour qui restent au gouvernement suscitent alors une menace de guerre et, subsidiairement, provoquent dans le pays un mouvement nationaliste qui culbute la popularité du jeune empereur, et lui-même. Enfin il se retire avec les réfractaires politiques dans leur dernier repaire.

Encore un rêveur et un illuminé incapable de moins. Si une gauche avancée devait parvenir quelque jour au pouvoir, ce ne serait pas en suivant quelque mélancolique apôtre, errant comme celui-là, ni quelque vociférateur apoplectique, mais bien plutôt par une administration froide, bien calculée et bien imposée de ses forces élémentaires, administration d'où, premièrement, la démagogie aurait été exclue.

Présentée à la manière des images d'Epinal, la pièce est intéressante, bien écrite, bien colorée, bien jouée. Elle peut inciter le spectateur à réfléchir sur la chose publique et, par réaction, dans ce sens que, s'il est bien obligé d'en être élément — et jouet, — il ne soit au moins pas dupe du temps qu'il perdrait en consacrant des rêves enflammés à une chose si précaire, si ingouvernable. Par parenthèse à mon avis, du haut en bas d'un pays, ne vaut, en vérité, que celui qui considère d'abord automatiquement son propre intérêt (et quel que soit son siège politique). Ainsi est il en bonne position pour admettre comme légitimes et importants les intérêts des autres. Et puis, c'est la marque au moins du bon sens, duquel on peut toujours attendre en toutes choses le meilleur effet possible ou le moins mauvais.

ANDRÉ ROUVEYRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Pierre Busco : *L'Origine et la Fin des Mondes*, la Culture moderne, Stock. — Edmond Rothé : *Le Tremblement de terre*, Nouvelle Collection scientifique, d'Emile Borel, F. Alcan.

Dans la nouvelle Collection de Stock, *la Culture moderne*, vient de paraître un petit livre, sur **l'Origine et la Fin des Mondes**. Les « Cosmogonies anciennes » y sont rappelées rapidement. Quant aux Cosmogonies modernes — depuis Descartes, — elles peuvent se répartir en 3 groupes : 1° Cosmogonies *dualistes;* pour expliquer la naissance de mondes tels que le nôtre, on fait appel à l'action réciproque de deux ou plusieurs entités cosmiques, nettement définies et ayant chacune leur ori-

gine propre ; 2° Cosmogonies *monistes* ; l'Univers est formé de systèmes cosmiques indépendants les uns des autres, chacun ayant une évolution autonome; 3° Cosmogonies *météoriques ;* on suppose des éléments discontinus initiaux, en nombre extrêmement grand, infinitésimaux, sortes d'atomes cosmiques dont chacun a en quelque sorte sa vie propre, mus en tous sens, au hasard, et dont les formes diverses de concentration et de chocs produisent la naissance et l'évolution des mondes.

Descartes peut être considéré comme le protagoniste des cosmogonies dualistes. Arrhénius a fourni une conception cyclique de l'évolution cosmique ; les nébuleuses sont le produit des soleils, et inversement les soleils peuvent se former à l'aide des nébuleuses ; l'énergie est dissipée, détériorée dans les corps qui se trouvent à l'état de soleils, et, au contraire, améliorée dans ceux qui sont à l'état de nébuleuses. Avec E. Belot, *Essai de Cosmogonie tourbillonnaire* (1911), *l'Origine dualiste des Mondes et la structure de notre Univers* (1924), les découvertes de la physique moderne viennent rajeunir les cosmogonies anciennes ; dans nos laboratoires, l'électricité et la chaleur font naître des forces incomparablement plus grandes que l'attraction newtonienne ; pourquoi n'en serait-il pas de même dans le grand laboratoire cosmique d'où sont sortis tous les astres ?

La première cosmogonie moniste, basée nettement sur l'action de la gravitation universelle, a été fournie par Kant. Dans sa *Théorie du Ciel,* on trouve déjà l'essentiel des vues de Laplace.

Enfin la théorie de du Ligondès constitue le meilleur exemple des cosmogonies météoriques. Avec Sir Norman Lockyer, la chimie intervient au premier plan ; la spectroscopie est utilisée, ainsi que les résultats de la thermodynamique.

L'Univers aura-t-il une fin ? Malgré la durée énorme que l'Astronomie moderne assigne aux formations stellaires, des millions de billions d'années, les étoiles ne semblent point atteintes de sénilité et paraissent jouir d'un pouvoir singulier de rajeunissement. Certes les étoiles perdent constamment par rayonnement de leur masse, mais elles se nourrissent des nébulosités de l'espace « dans le même sens que les bestiaux se nourrissent de l'herbe des champs » ; or, l'espace tout entier, parcouru par les étoiles, est nébuleux ; et, selon que l'astre voyage dans des régions riches ou pauvres en nébulosités, son énergie rayonnante augmente ou diminue.

L'auteur du livre, dont je viens d'esquisser les traits essentiels, M. Pierre Busco est, non un savant de profession, mais docteur ès lettres et agrégé de philosophie. Les philosophes auraient tout avantage à se tourner vers la science ; beaucoup ont fait de la psychologie, mais la psychologie, branche de la biologie, exige, comme celle-ci, des connaissances assez approfondies de physique et de chimie; j'aime mieux voir les philosophes commencer par ces sciences. On doit à Rougier un livre fort intéressant sur la matière et l'énergie. Les philosophes qui s'occupent d'astronomie reviennent d'ailleurs aux traditions de l'antiquité. Chez les Anciens, les mathématiciens étaient appelés astronomes, et en effet ils s'adonnaient avec passion à l'étude du ciel ; quant aux philosophes, ils cultivaient avec ardeur les mathématiques et déclaraient que c'était là une occupation divine.

A ce propos, j'engage mes lecteurs à lire, dans la *Revue générale des sciences* (septembre 1926), un article curieux de Jean Boccardi, *la Psychologie d'un astronome*. Il déplore « la mentalité des géomètres qui, avec leurs abstractions, refont en plein xxe siècle ce que les métaphysiques faisaient en plein moyen âge ». Il regrette aussi que les perfectionnements des moyens instrumentaux nuisent au développement des sens et des aptitudes psychologiques des observateurs.

[Aujourd'hui, les chronographes enregistreurs et même imprimants dispensent les astronomes d'apprécier la fraction de seconde ; les plaques photographiques se substituent à l'habileté du dessinateur ; les machines à calculer prennent la place des calculateurs. C'est la quantité et, si l'on veut, la qualité des observations qui y ont gagné, mais l'*instrument homme* y a perdu beaucoup et la science elle-même a perdu ce qui lui venait de l'étude que l'on faisait sur soi-même en tant qu'observateur ou calculateur.]

§

Le Tremblement de Terre ! Il n'est guère de phénomène qui ait davantage passionné l'homme depuis les temps les plus reculés, si bien qu'on peut dire, sans être taxé d'exagération, que tous les grands esprits, mathématiciens ou physiciens, géographes ou géologues, ont été attirés tout autant par le mystère de ce problème que par son importance scientifique. Récemment deux chaires de géophysique ont été créées, l'une à Strasbourg, l'autre à Paris. M. Rothé, titulaire de la première, vient

d'écrire, pour la Collection de M. Emile Borel, un excellent livre. Les faits bien acquis sont exposés d'une façon simple, abordable à tous ; les théories physiques sont retracées à grands traits ; les différents aspects sous lesquels apparaissent aujourd'hui les recherches séismologiques sont indiqués avec netteté.

M. Rothé commence par montrer comment la séismologie s'est développée chez les différentes nations. Alexis Ferrey, professeur de mathématiques appliquées à la Faculté des sciences de Dijon, au siècle dernier, grâce à une volonté inlassable, et sans crédits spéciaux, a réussi à créer une véritable organisation internationale ; il est le véritable père de ces catalogues séismiques qui depuis ont pris une forme un peu différente grâce aux efforts de Milne et plus tard à la fondation de l'Association internationale de Séismologie. Ferrey protestait contre la méthode appliquée au XVIIIe siècle ; il préfère rassembler les faits avant de rechercher les causes... Bien curieuse physionomie que celle de John Milne, mort en 1913 ; à l'école, il fit un ouvrage sur l'Islande, qui traitait de la géologie volcanique, il est enthousiasmé, et il réussit à s'évader de chez ses parents et à atterrir dans cette île lointaine ; à 25 ans, nommé ingénieur conseil au service des travaux publics nouvellement créé par le gouvernement japonais, au lieu de gagner son poste par le paquebot, il préfère faire le trajet seul, le long des routes, à travers l'Europe, la Sibérie et la Chine ; ce voyage, à pied, à dos de chameau ou en palanquin, par le froid et la neige, dure 12 mois ; il arrive à Tokyo, il va enfin se reposer, coucher dans un lit, quand un tremblement de terre secoue violemment sa demeure, « Vama Gouchi, la bouche de la montagne » ; de 1885 à 1892, Milne signale 8831 tremblements au Japon...

L'Union géodésique et géophysique internationale, nouvellement créée par le Comité des Recherches de Bruxelles, a tenu sa première conférence à Rome le 2 mars 1922, et un bureau central séismologique a été installé à Strasbourg ; à l'heure actuelle, 21 nations ont adhéré à l'Union. Le Bureau central publie chaque mois un bulletin récapitulatif provisoire des données reçues des diverses stations, soit par télégraphe, soit par poste, et tous les trois mois un bulletin bibliographique. Tous les jours, la station de Strasbourg émet, par l'intermédiaire de la Tour Eiffel et du poste Lafayette de Croix-d'Hins, un radiotélégramme séismolo-

gique résumant les événements de la veille. Un communiqué téléphonique sans fil est donné toutes les semaines par la Tour Eiffel. Enfin toutes les fois qu'un séisme important est inscrit à Strasbourg, le Bureau central envoie un télégramme aux principaux observatoires.

Cette organisation télégraphique et cette rage de divulgation de nouvelles n'aurait peut-être pas été approuvée par Milne. A la fin de sa vie, il avait acquis la conviction qu'il vaut mieux laisser arriver les nouvelles des tremblements de terre par lettre ou carte postale : un jour qu'il venait de dépouiller un séismogramme, il le montra à un visiteur et lui expliqua qu'il avait dû se produire une catastrophe dans la région des Andes (c'était le désastre d'Iquipe). La nouvelle se répandit, un reporter la relata dans un journal et le lendemain Milne recevait une lettre furieuse d'un agent de change qui l'accusait d'avoir provoqué une panique parmi ses clients de l'Amérique du sud, qui craignaient que leurs affaires ne fussent atteintes par ce séisme.

Mais il est incontestable que la transmission rapide des nouvelles a une double utilité, scientifique et humanitaire.

GEORGES BOHN.

SCIENCE SOCIALE

Bernard Lavergne : *L'Ordre coopératif, étude générale de la coopérative de consommation. Un type économique nouveau : La Régie coopérative,* Alcan. — Georges Plekhanov : *Introduction à l'histoire sociale de la Russie,* Bossard. — Joseph Diner-Denes : *La Hongrie, oligarchie, nation, peuple,* Marcel Rivière. — Mémento.

Ce sera un savant et important ouvrage que commence à nous donner M. Bernard Lavergne, professeur à la faculté de droit de Lille. **L'Ordre coopératif,** *étude générale de la coopérative de consommation.* Et le titre n'est même pas assez compréhensif, puisque le premier volume qui vient de paraître, *Un type économique nouveau* : *La Régie coopérative*, rentre plus dans la coopérative de production que dans la coopérative de consommation. Nous serons donc, sans doute quand l'ouvrage sera fini, en face d'un véritable monument consacré à l'ordre coopératif dans tous les domaines à production, crédit et consommation.

La coopération est, en principe, une excellente chose. Isolé, l'homme ne peut pas grand'chose ; coopérant avec les autres, il peut tout. Mais ce mot coopération a pris un sens plus précis, plus limité que celui d'association, et du coup il comporte des remarques particulières.

La coopération de production est une sorte d'association mutuelle d'ouvriers ; elle est très estimable, mais de souffle un peu court ; elle manque trop souvent de capitaux, de direction, d'autorité, et jusqu'ici n'a pas donné de grands résultats ; la plupart de celles qui existent ne marchent que grâce à des subventions et à des faveurs des pouvoirs publics. La coopération de crédit, à laquelle on peut rattacher toutes les assurances mutuelles, a eu plus de succès, mais sans égaler les sociétés ordinaires de crédit. Enfin la coopération de consommation a connu un tel développement que certains, enthousiasmés, comme M. Charles Gide et maintenant M. Bernard Lavergne, ont vu en elle la panacée sociale, la solution de tous nos problèmes, le but de tous nos efforts.

A vrai dire, il semble bien qu'ils s'illusionnent. La coopérative de consommation, qui consiste essentiellement en la mise en rapport direct du consommateur et du producteur, est à la portée de tout le monde, et tout d'abord des épiciers. Quand un grand épicier s'adresse directement au producteur et se transforme même en producteur, il arrive à donner sa marchandise aussi bon marché et même parfois meilleur marché que la coopérative ; il ne faut pas oublier au surplus que souvent, notamment à Paris, la coopérative a un seul magasin central, et que si ceux qui ont recours à elle habitent un peu loin, le prix du métro et le temps perdu compensent et au delà le petit avantage de prix qu'elle procure. Les coopérateurs disent ici : Oui, mais les bénéfices réalisés au lieu de tomber dans la poche de l'épicier, sont répartis entre les membres de la coopérative. Soit ! mais si la grande épicerie est une société par actions, le client actionnaire aura part à ces bénéfices. D'autre part les bénéfices qui resteront à la coopérative elle-même pourront recevoir un emploi qui ne sera pas du goût de tout le monde, certaines de ces sociétés faisant de la propagande socialiste très accentuée ; tel client qui acceptera de faire gagner la famille Potin refusera de permettre à la Bellevilloise ou autre d'entretenir un journal révolutionnaire ou de faire passer un candidat soumis à l'œil de Moscou. En outre, le système de la ristourne aura toujours aux yeux des puritains, et MM. Gide et Lavergne le sont je crois, l'inconvénient de pousser le membre de la coopérative à la dépense excessive ; on blâme les mastroquets qui poussent à la consommation avec des bons primes, les coopératives ne font pas autre chose.

Je reviens au gros volume de 600 pages de M. Bernard Laver-

gne. Qu'est-ce que la *Régie coopérative* dont il nous vante les mérites ? C'est, pour reprendre sa définition, une société anonyme à personnel et à capital variables dont la caractéristique est d'avoir pour membres non des particuliers comme les coopératives ordinaires, mais uniquement des personnes morales, Etat, départements, communes, établissements publics ou aussi associations d'usagers du produit que la régie fabriquera. Et ce type nouveau est, nous assure-t-on, le salut de la société moderne et la conciliation du capitalisme et du socialisme. Pour ce dernier point, non. Cette régie coopérative (le mot régie est déjà inexact) est une simple variété de notre régime de sociétés, qui est forcément capitalistique comme tout ce qui est social. L'ordre coopératif n'est donc pas, ainsi que le dit l'épigraphe du volume, supérieur à la fois à l'ordre capitaliste, à l'ordre étatiste et à l'ordre syndicaliste ; la coopération, forme libre du travail libre, est tout à fait d'accord avec le capitalisme et tout à fait contraire à tous les socialismes, formes esclavagistes du travail esclavagé, qu'ils soient étatistes ou syndicalistes. Et ceci, entre parenthèses, fait qu'on s'étonne vraiment de voir si souvent les coopérateurs s'allier à ceux qui sont leurs pires ennemis et ne vont à eux que pour se faire entretenir par eux en attendant de les étrangler comme en Russie.

Une seconde observation, c'est que s'il est vrai que, comme le reconnaît l'auteur, les régies coopératives ne peuvent réussir qu'à la condition d'avoir une autonomie véritable, on peut se demander si cette autonomie sera bien réelle quand ce qui correspondra à l'assemblée des actionnaires se composera surtout d'hommes politiques ; ceux-ci pourront très vite faire passer leur intérêt électoral avant l'intérêt financier de leurs électeurs et aventurer la régie dans des opérations dangereuses. La peur de perdre, qui est le commencement de la sagesse du simple actionnaire, n'aura pas grand'prise sur les sénateurs, députés, maires, etc., qui, eux, ne risqueront que l'argent des autres. Ces autres au surplus auront le droit de penser que l'argent des contribuables devrait être affecté seulement à des services précis de voierie, d'éclairage, etc., au lieu d'être aventuré dans des entreprises peut-être aléatoires.

Une troisième observation, c'est que toutes les entreprises économiques sont difficiles et qu'elles ne réussissent (quand elles réussissent, car on oublie celles qui échouent) que par des prodiges d'habileté. Les régies coopératives pourront-elles ici rivaliser avec les sociétés ordinaires, commandites ou anonymes ? Peut-

être trouveront-elles plus facilement les capitaux, puisque ceux qui les apporteront ne les tireront pas de leurs poches, mais de celles de leurs administrés contraints et forcés, mais tout fait craindre qu'elles n'aient pas le flair, l'intelligence des affaires, le sens de la publicité, l'entente de l'administration, des sociétés commerciales. En réalité, la régie coopérative ne semble pouvoir réussir que pour des entreprises où l'on joue à coup sûr, comme une distribution d'eaux ; dès qu'il y aura difficultés et risques, elle les surmontera moins bien que l'initiative privée.

Et alors, quatrième observation, se présentera un nouveau problème. Quel recours contre les administrateurs de la régie en faillite auront les contribuables qui auront vu se volatiliser l'argent de leur personne morale ? Dans la vie courante, ceux qui ont eu une ou deux entreprises tuées sous eux sont désarçonnés et ne peuvent guère se remettre en selle, les capitaux se défient d'eux, mais dans cette vie économique à demi enpoliticaillée, les maires et députés pourront très bien, avec quelques belles phrases, se faire réélire, et recommencer de nouvelles régies aussi catastrophiques.

Tout ceci n'est pas pour condamner absolument la Régie coopérative, mais pour mettre en garde contre des illusions. Jusqu'ici elle n'a rien donné de bien sérieux (où en est notamment la Cie nationale du Rhône créée par la loi du 27 mai 1921 ?) En donnera-t-elle ? C'est possible. Mais pour mon humble part, je crois que l'initiative privée en donnera toujours plus qu'elle, et sans le très grave inconvénient de la glissade vers le politicianisme socialisant.

§

Il faut grandement louer Mme Batault-Plekhanov d'avoir traduit du russe l'œuvre capitale de son père, Georges Plekhanov, **Introduction à l'histoire sociale de la Russie**. On ne comprendrait rien à la révolution léniniste et à la longue crise désastreuse dans laquelle se débat la Russie depuis bientôt dix ans si on ignorait son histoire sociale antérieure. Sans entrer dans la question secondaire : « le développement de la Russie est-il dépendant ou non de celui de notre Occident ? » il est indispensable de savoir comment il a eu lieu et pour cela de connaître d'abord le milieu géographique et ensuite l'évolution historique : influences successives de l'empire byzantin sur la Russie de Kiew, des invasions nordiques sur la Russie de Pskov et de Nov-

gorod, de la longue conquête tartare sur la Russie de Moscou, de l'influence polono-lithuanienne sur la Russie de Smolensk, de l'action des Romanov sur la Russie de Saint-Pétersbourg. Tout ceci, on le débrouillera fort bien avec le livre de Plekhanov qui, chemin faisant, discute doctement les diverses vues de Milioukov, de Pavlov, de Klioutchevski, de Soloviev et de tant d'autres qui ont essayé d'élucider ce problème captivant. Je ne dis pas que pour ma part je me rangerais à toutes les idées de l'auteur, que l'idéologie marxiste avait fâcheusement contaminé, mais aucune de ces idées n'est négligeable, et sa conclusion que « la Russie ne peut pas tourner le dos à l'Europe » est hors de conteste ; la Russie doit continuer à servir d'intermédiaire entre l'Europe et l'Asie, mais dans le plan de la civilisation gréco-chrétienne et non dans le tohu-bohu de la barbarie bolchévique.

De la Russie on passe assez facilement à la Hongrie. Sur celle-ci on lira, mais avec plus de précautions encore, le livre de Joseph Diner-Denes : **La Hongrie, oligarchie, nation, peuple**. Le livre traduit par Bracke et préfacé par Léon Blum, est d'inspiration marxiste, et au fond de sympathies allemandes (l'auteur assure qu'il n'a trouvé nulle part éclaircies les causes profondes de la Guerre : comme on voit bien qu'il n'a pas lu ma *Psychologie du Kaiser* !) mais il est instructif et parfois même approuvable ; le régime actuel de la Hongrie est aussi artificiel que possible, et il faut souhaiter que le vrai peuple hongrois se débarrasse de son oligarchie, qui n'est pas toujours hongroise.

Memento. — Herbert Casson : *Les Axiomes des affaires, ou les seize commandements de l'homme d'affaires*, Payot. Réédition, avec préface de M. Edouard Herriot, d'un excellent livre dont il a été déjà rendu compte ici. — Edouard Berth : *La fin d'une Culture*, Marcel Rivière. Il s'agit de la culture bourgeoise, à côté de laquelle la culture prolétarienne flamboiera comme soleil. L'auteur marche sous le triple signe Proudhon-Karl Marx-Georges Sorel, triade d'ailleurs assez hétéroclite. — Jollivet-Castelot : *Jésus et le Communisme*, Editions de la Rose Croix, Sin-le-Noble. Les citations, au cours du livre, sont très belles. — L'ancien *Bulletin de la Ligue Française* se transforme en revue mensuelle sous le titre *Le Temps présent*. Dans le dernier numéro, une étude intéressante de M. du Vivier de Streel. « Il faut outiller nos colonies pour restaurer la métropole ». L'activité de la *Ligue française* continue à être louable et grandissante. — Dans la *Coopération des Idées*, M. George Deherme, traitant de « l'oliganthropie française », insiste sur

les dangers de la dénatalité française et sur le redressement moral des femmes qu'il faudrait avant tout obtenir pour remédier à ce mal. — *La Revue de la plus grande famille* résume les divers efforts publics et privés qui sont faits dans ce sens, efforts que paralysent trop souvent l'égoïsme et le politicianisme. — *Le Bulletin de la Ligue du Libre échange* reproduit un article du *Journal des Economistes*, « L'Economie politique base fondamentale de toute morale », qui n'a de paradoxal que l'apparence. Il est certain que seule l'abondance (que favorise l'économie politique et que paralyse le socialisme) moralise infailliblement, mécaniquement, les sociétés et les individus en diminuant les causes matérielles d'envie et de haine. L'article est de M. Emile Bernard. — *La Paix par le Droit*, qui avait déjà ouvert une enquête bien cocasse : « Faut-il donner en jouets des soldats de plomb aux enfants ! » (M. Charles Gide lui-même avait éclaté de rire) en commence une autre sur les « Objections de conscience (ceux qui refusent d'être soldat par scrupule d'homicide). Un premier résultat, c'est qu'un mutilé de guerre, membre d'avant-guerre des groupes pacifistes, leur jette sa démission à la face. Voilà, ma foi, une réponse qui peut se comprendre. — Dans *l'Officiel de Paris économique et financier*, 48, rue de Chabrol, M. le docteur Pineau donne un travail très intéressant : « La Crise financière peut-être facilement conjurée ». Les événements sont en train de donner raison à ce distingué publiciste. Le franc remonte depuis la fin de juillet (cabinet d'union nationale) dans des conditions inespérées, et naturellement les devises étrangères baissent d'autant : la livre qui avait failli toucher 250 fr. en juillet est au-dessous de 120, et si la politique actuelle se maintient, elle tombera bien plus bas encore. Cet admirable résultat du bon sens du Parlement et du Gouvernement ne désarme pas, bien entendu, les socialistes, qui pronostiquent toutes les catastrophes, mais a-t-on jamais raisonné avec les défaitistes ? Une autre insanité, plus larvée, est celle des financiers qui demandent la stabilisation, sans voir, ou, hélas ! en voyant que c'est une faillite partielle. Il n'y a qu'une solution juste et honnête, et seule conforme à la science, et seule d'accord avec l'intérêt général, c'est la revalorisation absolue, le retour au franc-or. Qu'on s'arme un peu de patience (cinq ou six ans peut-être, seulement) et on y arrivera ! si les socialistes le permettent.

HENRI MAZEL.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

Empire britannique et S. D. N. — Que la diplomatie soit secrète ou publique, que la presse soit officieuse ou d'opposition, le résultat est le même : il faut se contenter des miettes

qui tombent de la table des augures. La dignité des démocraties s'accommode très bien de cette maigre pitance, pourvu que s'y ajoute parfois une indiscrétion sensationnelle et sans conséquence. Mais si le détail des affaires échappe aux contemporains, ils se rattrapent sur les vues générales et le rire alors change de camp : ministres, ambassadeurs, hommes d'Etat, tous les augures flottent comme des bouchons, suivant le mouvement des marées. Avant-hier, le président Wilson a voulu tenir tête au courant Monroe, il a été balayé comme un fétu. Hier lord Balfour n'a fait que dresser un état de l'Empire après inventaire. Que font aujourd'hui, à Genève, les membres du Conseil ? Ils voudraient bien le savoir. On dirait, à les écouter, que le Rhin est le méridien et que le monde tourne autour d'une commission de contrôle.

Quand on parle de la S. D. N. et de l'Empire britannique, il n'est pas facile d'avoir constamment présent à l'esprit tout ce que ces vastes mots contiennent et représentent. Si l'on s'en tient aux choses qui paraissent essentielles, on peut dire que ces deux puissances viennent de se heurter. Malgré l'expérience des pilotes et les feux de nuit, un abordage s'est produit, accompagné d'un double craquement.

On a dit de la conférence impériale de 1926 qu'elle avait « sonné le glas de l'Empire britannique » (1). Grandeur et décadence des empires, ces vues à vol d'oiseau fouettent l'imagination et la laisseraient insatisfaite si les idées de permanence et de cycle ne fournissaient des points de repère.

L'homme moyen ne s'intéresse guère qu'au prix des nourritures. En Angleterre, le prix du thé et de la bière ; en France, le prix du pain et du vin. Si on pouvait ouvrir le cœur de l'homme moyen, on y trouverait des lambeaux de foi et de mécréance, de la sorcellerie, un peu de science. Ses opinions politiques et religieuses sont fonction de la mercuriale. Cependant, à chaque saison de grands courants se dessinent. Il y a des périodes de foi et des périodes de mysticisme. Aujourd'hui, ce qui frappe d'abord en Angleterre, c'est la force des conservateurs patriotes, la solidité de la monnaie et du pays après tant d'épreuves : la grande guerre, la guerre d'Irlande, la grève générale, la grève du charbon. Profitant de la victoire, les conservateurs prennent l'offen-

(1) *Figaro*, 28-11-26.

sive contre les Trade-Unions. Mais cela ne doit pas faire perdre de vue l'importance des troupes démocratiques, qui se réorganisent sur une position de repli.

Nationalistes et démocrates, c'est l'équilibre entre les deux éléments qui a fait la force et la prospérité britanniques. Désarmement, nationalisation des mines, le programme travailliste alterne avec la politique de la route des Indes et de Singapour. Les accords de Locarno ont montré que, malgré les apparences, l'Angleterre est entraînée dans le cycle démocratique qui a conduit à Genève les peuples d'Europe. Les préoccupations impériales faisaient frein et l'Angleterre renouvelait son élite dans les Dominions. La conférence impériale marque un changement. Le développement démocratique rapproche l'Angleterre de l'Europe, d'autant plus que la tendance à l'autonomie l'isole dans l'Empire et que le mouvement des affaires se déplace vers le Pacifique. Le protectionnisme anglais et l'autonomie des Dominions comportent une double menace pour l'élite de la métropole. Le même phénomène se produit sous une autre forme aux Etats-Unis d'Amérique. La génération qui y grandit aujourd'hui dans une prospérité mirobolante, à l'abri d'un protectionnisme féroce, présente déjà plusieurs symptômes d'une décadence prématurée.

Les sentiments groupés sous l'étiquette nationaliste font contrepoids. S'il n'y a plus de Royaume-Uni, il y a encore une Grande-Bretagne capable de conquête, de même qu'en France, malgré les tendances démocratiques, le gouvernement a pu soutenir la guerre du Maroc et de Syrie.

En Grande-Bretagne comme ailleurs, la démocratie pourra continuer sa course tour à tour accélérée ou ralentie, tant qu'il y aura des régions à exploiter et des découvertes à faire dans la technique.

La Grande-Bretagne a pris pied plus solidement que jamais dans le Proche Orient. Quant à la publicité commerciale et aux recherches scientifiques, deux comités viennent d'être créés « en liaison avec le Bureau du Marché impérial » (1).

En Afrique du Sud, le Labour Party, dit l'*Economist*, est un groupe de blancs dominateurs qui tirent une grande part de leur subsistance des masses de couleur qui travaillent patiemment (2).

(1) *Fig.*, 22-11-1925.
(2) *Econ.* 22-8-1925.

La tendance à l'autonomie des Dominions correspond au règne actuel des conservateurs de la Métropole. Les Dominions sont attirés vers un nouveau pôle d'attraction dans le moment où l'Angleterre se trouve plus engagée sur le continent. « Pourtant, à notre avis, dit le rapport Balfour, aucune cause commune ne sera mise en péril. » Le lien sentimental est en effet très puissant et la grande flotte reste un argument péremptoire, mais qu'est ce qu'une cause commune s'il est à peu près certain, dès maintenant, que le Canada, par exemple, n'enverra plus de troupes se battre sur le Rhin ?

La conférence impériale a porté le coup de grâce à l'article 10 du Pacte. Elle a souligné en l'accentuant le caractère européen de la S. D. N. Le principe d'universalité tombe dans l'eau. La politique espagnole et sud-américaine confirme cette vue. Dès lors, il est facile de voir dans quelles limites la Société des Nations peut compter sur la collaboration britannique. En Europe, politique d'accords, de conciliation et d'arbitrage, mais appuyée par une armée réorganisée sans bruit et plus forte que jamais. Dans le reste du monde, liberté absolue de mouvement. L'Angleterre ne se lie en Europe, par nécessité et le moins possible, qu'afin de réserver toutes ses forces pour l'Empire. Elle soutient l'Allemagne à Genève, fût-ce aux dépens de la Pologne, maintenant qu'elle a dépouillé l'Allemagne de ses colonies et barré la route de Bagdad.

FLORIAN DELHORBE.

LES REVUES

Commerce : M. Paul Claudel juge M. Paul Valéry « avant tout un voluptueux » ; un beau poème de M. Max Elskamp. — *La Nouvelle Revue française* : Au Congo, M. André Gide relit Bossuet, voit des cas d'éléphantiasis génitale et plaint à sa façon un enfant lépreux. — Mémento.

Le numéro IX (automne) de **Commerce**, que publient avec faste MM. Valéry, Fargue et Larbaud, contient un dialogue tout à fait intéressant de M. Paul Claudel : « Le poète et le Shamisen », où le premier des deux interlocuteurs définit M. Paul Valéry d'une manière que discuterait fort probablement M. l'abbé Henri Bremond :

Valéry est avant tout un voluptueux et tout son art est une attention voluptueuse. C'est l'esprit attentif à la chair et l'enveloppant d'une espèce de conscience épidermique, le plaisir atteint par la définition,

tout un beau corps gagné, ainsi que par un frisson, par un réseau de propositions exquises. Rappelez-vous la qualité du modelé chez les peintres Vénitiens, le Corrège par exemple ou Titien.

LE SHAMISEN. — De là chez Valéry...

LE POÈTE. — Je prends esprit dans un sens demi-physique, une intelligence dont les narines seraient l'organe par qui nous prenons l'inspiration de la vie.

LE SHAMISEN. — De là chez Valéry ce thème continuel de Narcisse, l'obsession du serpent, ces lignes qui se recherchent,

Il
(quelque chose, le poison, je crois)
Il colore une Vierge à soi-même enlacée

ces vers parallèles qui sont l'un de l'autre images (avec un frisson qui les brise quelquefois), s'épousent et se composent, autour de ce centre secret que le doigt de la Belle Dame du Prado précisément indique. Pendant qu'un artiste à demi tourné vers elle, mais pas jusqu'à la voir ! — les perceptions latérales ! — joue de l'orgue ou d'un instrument qui lui ressemble. L'Ile toujours, quoi !

La somptueuse revue nous offre, en outre, ce régal trop rare de lire des poèmes de M. Max Elskamp. La Belgique possède en lui, assurément, son artiste du verbe le plus pur par l'inspiration et la forme, depuis qu'elle a perdu Charles van Lerberghe. La puissance, la couleur, demeurent l'apanage de Verhaeren, ce romantique. M. Max Elskamp fait songer à quelque Fra Lippi ou à un Angelico du vers. Il compose ses poèmes de musique et de clarté. Leur accent lui est propre. Dès *Salutations, dont d'angéliques,* il était parvenu à la maîtrise de son art. On ne saurait dire s'il se dépasse aujourd'hui. On subit son charme intensément. On pénètre à sa suite dans un royaume de lumière et de fraîcheur qui est sa création, où tintent des notes cristallines qu'il est le seul à pouvoir susciter. Si la gloire capricieuse éprouvait la coquetterie de se montrer juste, M. Max Elskamp serait populaire en son pays — populaire, car son raffinement le conduit à la simplicité très exquise des anonymes auteurs de chansons — et il serait illustre au moins dans tous les pays de langue française.

Voici le premier volet du triptyque de M. Max Elskamp, inséré dans *Commerce* :

IL Y AVAIT EN VOUS LA JOIE

Il y avait en Vous la joie,
Il y avait en Vous la grâce

Des roseaux verts que le vent ploie,
Au printemps clair sur l'eau qui passe.

Elle chantait votre tendresse
Dans vos yeux comme en votre voix,

Et vous portiez votre jeunesse
Ainsi qu'une robe de soie.

Il y avait vos mains si blanches
Qu'on eût dit neige de Noël,

Et vos yeux, comme des dimanches
D'été, chantaient tout bleu leur ciel,

Et telle que musique en Vous,
Montait pour le cœur et pour l'âme,

De votre sourire si doux
La gravité tendre et le charme.

Or elle était en Vous la joie
Du présent comme des passés,

Car vous n'aviez connu les croix
Que d'heures à peine éprouvées.

Et lors sûre de votre foi
Portant sa vérité en elle,

Il y avait en Vous la paix
De l'oiseau qui se sait des ailes,

Pour en le ciel plus haut monter
Lorsqu'en bas la vie est cruelle.

§

La Nouvelle Revue française (1er décembre) continue de publier le « Voyage au Congo » de M André Gide. On y voit l'auteur de *Paludes* relire Bossuet et revendiquer d'avoir été bergsonien sans le savoir quand il signait encore André Walter. Très curieusement, à propos du *Traité de la concupiscence* — « Bossuet ne s'est montré nulle part meilleur écrivain ni plus grand artiste », constate M. Gide — le voyageur émet cette affirmation :

Il n'est rien dans la vie d'un peuple, aussi bien que dans notre vie particulière, qui ne puisse prêter à une interprétation mystique, téléo-

logique, etc... où l'on ne puisse reconnaître, si l'on y tient vraiment, l'action contrebattue de Dieu et du démon ; et même cette interprétation risque de paraître la plus satisfaisante, simplement parce qu'elle est la plus imagée. Tout mon esprit, aujourd'hui, se révolte contre ce jeu complaisant qui ne me paraît pas très honnête.

« Rien », c'est toujours beaucoup dire. Observons que M. André Gide nous prive de toute interprétation de cet ordre à propos, par exemple, de ceci noté à « Bangasson, 8 octobre » et qu'il avait vu, la veille, à Mobaye :

Le docteur Cacavelli nous fait visiter son dispensaire-hôpital. Les malades viennent de villages parfois lointains se faire opérer de l'éléphantiasis des parties génitales, très fréquente dans ces régions. Il nous présente quelques cas monstrueux qu'il se dispose à opérer ; et l'on reste saisi de stupeur, sans comprendre aussitôt ce que peut bien être ce sac énorme, que l'indigène trimbale sous lui... Comme nous nous étonnons, le docteur Cacavelli nous dit que les éléphantiasis que nous voyons ici ne pèsent sans doute pas plus de 30 à 40 kil. Les masses de tissu conjonctif hypertrophié dont il débarrasse les patients atteignent parfois 70 kil., s'il faut l'en croire. Il aurait même opéré un cas de 82 kil. « Et, ajoute-t-il, ces gens trouvent encore le moyen de faire, à pied, quinze à vingt kilomètres pour venir se faire soigner. » J'admets, sans plus pouvoir comprendre...

Un des malades de ce matin, tout jeune encore, a tenté de s'opérer lui-même et s'est abominablement charcuté, lardant de coups de couteau cette poche affreuse, qu'il croyait pleine de pus et espérait pouvoir vider.

— « Ce qu'il y a dedans ? Vous voulez le voir ? »

Et Cacavelli nous mène, près de la table d'opération, devant un baquet presque plein d'une sorte de maton sanguinolent et blanchâtre, premier résultat du travail de ce jour. Bien faite, nous dit il, l'opération respecte et ménage la virilité du patient, enfouie dans l'excès du tissu conjonctif, mais nullement endommagée. Et c'est ainsi que depuis trois ans il a fait recouvrer la puissance procréatrice à 236 impotents.

— « Allons, 237 ; approchez... »

Nous le quittons bien vite, désireux de garder quelque appétit.

A Foroumbala, sa prochaine étape, M. André Gide a vu un enfant lépreux chassé du village, non pour son mal, mais parce qu'il attirerait des sorts funestes, et à qui l'on assure la nourriture.

« Mais si l'enfant ne doit pas guérir, que sert de prolonger sa triste vie ! » s'écrie M. André Gide. Et voilà condamnés à mort tous les incurables, à moins que la pitié de M. Gide ne

réserve qu'aux seuls noirs du Congo cette application radicale de son humanité généreuse.

§

Mémento. — *Revue des Deux Mondes* (1er décembre) : « Médora Leigh, la fille de Lord Byron ? » par M. R. de Vivie de Régie, qui propose là de bien curieux documents à la critique. — Le début de la « Sainte Thérèse » de M. Louis Bertrand, qui se flatte d'y faire œuvre de vulgarisation.

La Nouvelle Revue critique (15 octobre) : M. Jean Durieux : « Le vent du destin et M. Gaston Chérau ». — « Balzac et les temps présents », par M. P. Labracherie. — « Les gueux et les apaches dans la littérature contemporaine », par M. Louis Le Sidaner qui n'a, dans cet article, cité ni M. Jean Richepin, ni M. Maurice Beaubourg, ni le pauvre Cyril-Berger dont *Le poing sur la nuque* est un si beau livre pourtant.

La Revue Universelle (1er décembre) : « Marcel Schwob et Stevenson », un bien émouvant article de M. Pierre Champion sur les rapports de son maître avec le grand écrivain anglais.

La Revue de Paris (1er décembre) : « Genève et l'Aviation allemande », par M. Bouilloux-Lafont. — « Faust en France », par M. Pierre Lasserre. — « La contre-réforme moderniste », par M. E. Blum.

La Revue fédéraliste (novembre) : « Trois essais », de M. G. K. Chesterton. — « Où l'étoile s'arrêtera », par M. Félix Zimmerman.

La Revue du Centre (septembre-octobre) : « Charles Devieur, dit Robelin », monographie d'un Nivernais, ami du ménage Hugo, par M. Paul Destray. — « Le mystère de Glozel », par M. Joseph Viple.

La Revue Mondiale (1er décembre) commence un roman de M. John Charpentier : « Les deux visages de l'amour ». — M. Marcel Barrière : « Réflexions sur l'art du roman ». — « Le mystère des mines du Riff », par M. le colonel Godchot.

Cahiers Léon Bloy (novembre-décembre) : suite des « Logis de Léon Bloy », par M. Pierre Arrou. — « Bloy et la question Louis XVII », par M. Edouard Gros.

La Revue hebdomadaire (4 décembre) : *** : « Une âme dévastée. Confession d'un bolchéviste ».

Mercure de Flandre (novembre) : Choix de poésies de M. André Lebey, avec une conférence de M. Paul Valéry sur le poète.

La Mouette (décembre) : « Octobre », poème de Mme Lucie Delarue-Mardrus. — « Toponymies », par M. G. Aubault de la Haulte-Chambre. — « Divertissements », par M. G. le Révérend.

La Revue antibolchévique (1er décembre) annonce sa transformation en mieux et publie une conférence de M. Badian qui est le procès des Soviets.

Les Arts à Lyon (15 novembre) : « La sculpture moderne en France », par M. Adolphe Basler.

La Revue de France (1er décembre) publie des souvenirs de Jean Richepin sur Verlaine avec des lettres inédites de celui-ci. C'est probablement le dernier article qu'ait écrit le poète des *Gueux* et le puissant romancier de *La Glu*.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le Diable et l'opinion contemporaine (*L'Intransigeant*, 25, 29 octobre, 6, 14, 15, 21, 22, 24, 29 novembre) — L'aristocratie communiste (*La Russie opprimée*, 4 décembre).

Le diable est à la mode cette année, non pas un diable symboliquement littéraire ou philosophique, mais le vrai diable, celui qui fait encore plus peur aux grandes personnes qu'aux petits enfants. Profitant de cette actualité, M. Gaston Picard a demandé à quelques personnalités contemporaines s'ils croyaient au diable et s'ils l'avaient vu. D'après les réponses à cette enquête, que publie **l'Intransigeant**, il faut reconnaître que s'il y a encore beaucoup d'écrivains et d'artistes qui croient au démon, fort peu l'ont vu. Même l'abbé Bremond qui, par métier, est bien obligé de croire à Satan, — le nier serait ruiner l'orthodoxie catholique — avoue que tout de même « il est bien surfait ». M. René Johannet, qui cite ce mot de l'Abbé de la Poésie Pure, constate que nos romanciers « en sont encore au diable des Etrusques ». M. André Thérive répond très finement que l'Eglise, qui a toujours mis plus de prudence à reconnaître le diable que les pouvoirs laïcs, « incline aussi à beaucoup restreindre son domaine ». Mais, ajoute-t-il « les *zelanti* de la littérature sont enragés ».

Je n'ai pas le courage de citer les réponses orthodoxes des saints laïcs de la littérature : elles sont lamentables et puériles. Conseillons-leur seulement de lire l'étude historique, critique et médicale, de Maurice Garçon et Jean Vinchon sur *le Diable*, ils comprendront que ce sont les magistrats et les inquisiteurs qui, par la torture et les suggestions inspirées par la question ordinaire et extraordinaire, ont donné une réalité au diable et au Sabbat et que, le jour où Louis XIV fit relâcher quarante-six sorciers normands condamnés à être brûlés vifs, le diable est retourné chez lui.

A ce sujet, M. René Sudre nous confie :

Je viens d'achever la traduction d'un gros livre allemand du professeur Oesterreich, seul ouvrage de ce genre dans la littérature psychologique, sur les phénomènes de « possession ». C'est vous dire que depuis un an je suis en commerce fréquent avec le diable ou les esprits. Certes, il est curieux pour le philosophe d'étudier la genèse du Diable catholique, fusion du Satan juif, sorte de procureur du tribunal de Jéhovah (ce que traduit le nom grec de *diabolos*), avec l'*Ahriman* perse, principe des ténèbres et du mal. Mais il est bien plus curieux de voir comment cet être allégorique s'est personnifié au moyen âge dans les âmes naïves des sculpteurs des cathédrales ou celles des nonnes hystériques des couvents. Cette image populaire a-t-elle subi une évolution ? Je n'ai pu, hélas ! le constater, car les médiums spirites de nos jours se bornent platement à incarner leurs parents, amis et connaissances défunts, et je n'ai jamais pu faire descendre le diable dans le pied d'une table. Quel dommage pour le psychologue ! Je n'ai donc aucune image du diable à vous proposer. Si la perfection du langage abstrait ne me préservait pas de l'animisme, je vous dirais volontiers que, pour moi, le diable c'est la sottise et le fanatisme. Vous voyez au demeurant que cette image ne court pas le risque de changer de mode.

M. Léon Denis lui-même qui, depuis cinquante ans, « explore les divers plans du monde invisible », avoue qu'il n'a jamais trouvé « la moindre trace de Satan, ni de l'enfer ». Mais je veux, à titre de documentation, et sans commentaire, citer la réponse, que je sais très sincère, de M. Pascal Forthuny.

Diable ! voilà une subtile question !

Et d'abord ne jouons pas sur les mots : *diable* n'est qu'un mot. Je sais bien qu'il vient de *diabolein*, dont la traduction est *tenter*, mais tout ce qui tente n'est pas diable, et le... diable est donc, ainsi, mal nommé. Par ailleurs, s'il mérite un nom, c'est donc qu'il existe ?

La première condition, pour admettre la réalité du diable, c'est d'admettre celle des anges. Or, au temps où nous vivons, il est une multitude de gens pour penser : « Les uns et les autres sont des inventions de confesseurs et de poètes ». Pourtant, il convient de s'entendre, une fois de plus, sur la valeur des termes. Accordons aux railleurs que les anges n'ont pas d'ailes blanches et aux incrédules que le diable n'a pas de fourche, et, pour répondre à leurs si fermes assurances, abordons la question en ne tenant com[illegible]e l'iconographie classique du Malin et des Séraphins, ni des [illegible] opposées, — l'une maléfique, l'autre bénéfique, — que leur attribuent, dans le ciel et aux enfers, les orthodoxies bouddhique, hébraïque, chrétienne, islamique et autres.

La science moderne est en voie de remettre à la lumière, — dans

l'un de ses départements que l'on appelle la *Métapsychique*, — tout un ensemble de vérités qui sont dans la nature, qui furent probablement très bien connues par les anciens occultistes, magiciens, alchimistes, voire même par une longue lignée de sorciers de village, et qui, cependant, prêtent encore à rire, aujourd'hui, comme absurdes et sans fondement, à une quantité de savants très officiels et très parcheminés. Il n'en est pas moins vrai que, dans nos Instituts métapsychiques, nous travaillons fort sérieusement et sur un terrain riche en faits, avec des médiums qui possèdent le don de ramener, du fond des ténèbres de l'inconnu, mais non de l'inconnaissable, des forces étranges qui, selon qu'elles sont bonnes ou mauvaises, brisent la vaisselle, — si j'ose ainsi dire, — au laboratoire psychique, y traînent les meubles et les soulèvent quand elles ne « lévitent » pas le médium lui même, ou bien font entendre des voix douces et des chants mélodieux, écrivent, d'une main invisible, entre deux ardoises cachetées, des paroles aimables ; ou encore prennent des apparences humaines et infiniment variées, soit qu'elles moulent leurs membres dans des bains de parafine, soit qu'elles paraissent, à nos yeux, fantomales, avec des visages hideux ou radieux de beauté, avec des corps de bêtes abjectes ou tels que de magnifiques statues drapées. Ce sont là des faits, et les nier, *c'est ne pas savoir, c'est ne pas avoir vu*.

Je dis que je sais parce que j'ai vu et rigoureusement contrôlé ces spectacles stupéfiants à la raison courante, toute fraude étant rendue impossible.

Et le diable ? direz-vous Je ne l'ai pas perdu de vue. Les métapsychistes n'acceptent pas l'hypothèse que, dans ces manifestations, les esprits de défunts, de qualité élevée ou basse, puissent intervenir. En métapsychique, on n'étudie que des forces X et la conception spirite, — où les morts reviennent et agissent, — est écartée.

Qu'importe ! Car, ce qui est intéressant, c'est l'existence même de ces forces, qu'elles soient ce que déclarent le non-spirite ou le spirite. Ce qui est émouvant, c'est qu'en effet, dans ces forces ou dans ces Entités désincarnées, il y a des degrés, des hiérarchies de valeur. Certaines sont méchantes, brutales, systématiquement ; d'autres sont aimables, amies. On y voit, en un saisissant parallélisme, comme des génies du mal et des artisans du bien. Les spirites enregistrent parfois des « messages » d'une haute élévation de pensée. Ils disent qu' « un très grand Esprit » s'est manifesté. Les métapsychistes ont parfois des séances violentes où tout, autour d'eux, fracassé, n'est que pièces et morceaux, après le départ de la « force » et le réveil du médium.

Et voici où j'en voulais venir. S'il est exact que, dans la nature — *et c'est exact* — l'homme peut constater la présence de forces intelligentes ou d'Esprits conscients, qui se mêlent aux expériences spirites

ou métapsychiques, il est licite de supposer que, dans ces forces, ou ces Esprits, il y a ce que j'appelais à l'instant une hiérarchie. Il doit se trouver, *quelque part*, une Force plus puissante que les autres, un Esprit plus puissant que les autres, appliqué à répandre le mal ou à faire le bien avec une excellence et une supériorité de moyens qui dépassent sensiblement les moyens dont se servent les Forces ou les Esprits moins doués, pour troubler, ou pour harmoniser, les séances métapsychiques ou spirites.

S'il en va ainsi, cette Force majeure, reine des autres, celle qui, si elle le voulait renverserait une ville aussi bien qu'elle balaye, comme d'un revers de main, cinquante éprouvettes dans nos laboratoires, c'est le « diable », celui qu'on nomme le prince des méchants. Et de même — si l'on se place sur le terrain spirite — cet Esprit superlativement mauvais, celui qui, en séance, déverse des torrents d'immondes injures par la bouche du médium, autant dire possédé, c'est encore le « diable », le Lucifer, le Belzébuth, le démon-maître.

Tout ensemble, la Force ultra-bienfaisante, ou, pour parler spiritisme, l'Esprit supérieur tous les Esprits supérieurs, ce serait le chef des Anges, le meilleur, face au plus mauvais.

Je ne puis assurer que j'aie *vu* le diable lui-même, c'est-à-dire que devant moi, la Force la plus grande de toutes les Forces X (en mal), ait perpétré des phénomènes métapsychiques qui soient incomparables. Mais j'ai vu, devant moi, fantôme affreux, des représentations de forces très suffisamment agissantes pour me faire une opinion affirmative sur la certitude de leur existence et de leur pouvoir. Par contre, et pour me reposer de ces « diablotins » — employons cette expression provisoire — je me suis vu confronté avec des Forces (ou avec des Esprits) d'une exquise qualité. A ma toute dernière rencontre avec elles, j'ai été embrassé par une bouche fraîche et experte au baiser, huit fois de suite. Et la bouche, au dernier baiser sur la mienne, a prononcé quelques suaves paroles, que je n'oublierai jamais. Ce n'était pas le diable, ce jour-là...

On rira, dans la rue, en lisant tout ceci. J'en suis désolé, car je parle très sérieusement et je ne compte ni parmi les humoristes ni parmi les mystificateurs. Mais ce que nous autres — quelques rares ! — disons aujourd'hui, n'est pas encore tenu pour raisonnable par les « gens de bon sens ». Attendons. Les « Esprits forts » n'enverront pas toujours nos assertions au diable !

Mais pour revenir plus directement au diable, sait-on que le diable des nègres est blanc ? Je trouve ce renseignement dans un curieux livre de Ch. Castellani : *Les Femmes au Congo*, qui est une sorte de complément au volume intitulé : *Vers le Nil Français*

avec la Mission Marchand. Il s'agit des N'Sakkaras, peuplade anthropophage — et à ce propos l'auteur nous fait observer qu'on s'est trop complu à prêter aux anthropophages des figures plus terribles et plus féroces qu'aux autres peuplades. Les femmes N'Sakkaras sont fort gracieuses et très désirables. Mais voici un petit résumé de la théologie de ce peuple cannibale :

... L'idée qu'il peut y avoir un être surnaturel, créateur de toutes choses, ne les a jamais préoccupés. *Goumba* est la divinité agissante, mais qu'on ne voit pas. Goumba est le maître des éléments et en général le maître bienveillant, tandis que *Kourouba* est la divinité du mal, le *diable* des N'Sakkaras, qui fait mourir les malades ; il n'a qu'un œil, une oreille, un bras et une jambe ! et remarquez en outre qu'*il est blanc, comme tous les démons ou esprits malfaisants* ;de là sans doute la terreur folle que nous inspirons aux petits enfants noirs ; quand ils nous aperçoivent pour la première fois, on les voit grimper après leurs mères en poussant des cris aigus, tout comme des petits singes.

Et Ch. Castellani, le compagnon de Mangin et de Baratier dans cette expédition au Congo, nous donne ici le fac-similé d'une peinture nègre représentant ce diable blanc des N'Sakkaras : il n'a pas le pied fourchu, mais il porte de grandes cornes comme le Belzébuth de notre Sabbat national. Ce diable blanc est d'ailleurs beaucoup plus convenable que Belzébuth ; il n'exhibe aucune obscénité et porte même avec élégance une petite jupette plus volumineuse que les pagnes des N'Sakkaras.

Ainsi ces noirs se font de la divinité et du démon une conception selon leur race et leur couleur. Leur dieu est noir comme eux, leur diable blanc comme nous qui représentons pour eux des êtres malfaisants et terribles. C'est sans doute puéril, mais reconnaissons que notre conception du diable l'est tout autant.

§

Voici, extrait de **La Russie opprimée**, un fragment d'une lettre de Moscou qui nous décrit la vie de l'aristocratie communiste :

« Sang bleu », ou « membres du parti », sont des termes synonymes. *Partiiny*, mot magique, qui remplace tout.

Devant pareil argument tout se tait, tout s'incline, et l'envie des autres se replie à l'intérieur.

Partiiny, cela sonne aujourd'hui chez nous, comme jadis « Excellence » ou « Altesse ». Tout ce qu'il y a de mieux est réservé pour les

« membres du parti ». Les places sont pour « les membres du parti ». Les palais et les propriétés également.

Oui, les palais et les propriétés !

Les « maisons de repos » du Conseil des Commissaires aux environs de Moscou, maisons où « se reposent » avec leurs familles et leurs parents les commissaires du peuple, les membres du Bureau politique du parti et les hauts fonctionnaires responsables — autrement dit le *cerveau* du parti, c'est en somme la résurrection des palais du Cabinet de la Cour de Sa Majesté.

Dans ces propriétés, l'on entretient des *orangeries*, et le jardinier a ordre de mettre sur la table des hautes personnalités en villégiature des fleurs naturelles *tous les jours et en toutes saisons* (et non pas seulement pour Pâques, « comme auparavant »). Des fermes sortent, comme d'une corne d'abondance, beurre, lait, crême, fromage, fruits, tout cela de première qualité. Ce luxe alimentaire — dans les années du communisme de guerre, c'était véritablement du grand luxe, et qui avait plus de valeur alors qu'un hôtel aux Champs-Elysées pour un Parisien... C'est ce luxe, fait de lait et de beurre, qui a coloré les joues des enfants communistes, qui embellit les traits de la femme du chef du prolétariat et épaissit la taille du chef lui-même.

Mais maintenant encore c'est un luxe. Luxe non seulement par rapport aux couches inférieures qui ne mangent pas à leur faim, mais aussi au sens absolu. Dans les propriétés des commissariats, on prépare en grande quantité des produits divers du lait, on met des poulets dans des couveuses surveillées par des techniciens expérimentés, on élève des porcs, des oies, des dindons, et tout cela est destiné à la table de « nos aristocrates ». Pour les habitants des environs, simples mortels, tous ces produits sont vendus, mais en quantité très limitée, et l'on entend les paysans dire :

— Tout va pour la table : auparavant il n'y avait qu'un tzar, mais aujourd'hui le diable lui-même n'arriverait pas à savoir combien il y en a!

Mais les lieux de repos des environs de Moscou ne suffisent pas pour nos communistes nouvelle manière. Les « membres du parti » se rendent pour la saison en Crimée où les plus belles villas sont installées pour ceux « que le diable lui-même ne saurait compter ». Villas et chambres sont retenues à l'avance, retenus aussi les wagons-lits dans les wagons internationaux. Et les automobiles s'éloignent de Sébastopol, remplies par les familles communistes.

C'est avec une sorte d'avidité fiévreuse qu'ils s'enivrent des biens de ce monde, dans le paradis terrestre ; c'est au jour le jour que vivent ces masques des vieilles légendes, ces ex fanatiques de la révolution, ces califes éphémères, cette réapparition, qui sera, il faut l'espérer, la dernière, de l'ancienne et véritable aristocratie au sang bleu.

De ces propriétés et de la Crimée, tous les communistes de marque en jouissent, tous, y compris les plus scrupuleux, même ceux qui sont parmi eux d s corbeaux blancs. S'ils ne vont pas en Crimée, ils se rendent dans les villes d'eaux de l'étranger, Biarritz, Nice, Bad-Nauheim, Karlsbad, etc. Les communistes d'un rang un peu inférieur s'installent sur le littoral du golfe de Riga, tandis que certains chefs jouissent des splendeurs du ciel d'Italie et promènent leurs femmes, habillées chez Poiret ou Chanel, dans les endroits les plus élégants de l'Europe bourgeoise. Peut-être que les anciens rêveurs mal ficelés du Quartier latin éprouvent une jouissance particulière à circuler en auto à Biarritz (avec quel enthousiasme ils racontent leurs impressions, de retour à Moscou !) et à payer 200 à 300 francs par jour de pension ; peut-être éprouvent-ils un certain orgueil à habiter les palais impériaux de Crimée, mais ils ne peuvent pas pourtant ne pas se rendre compte de la transfiguration qui s'est opérée en eux.

Le communiste fanatique est devenu, conclut le correspondant du journal, « une curiosité de musée, qui offense les yeux de « nos aristocrates », — parce qu'il est le fantôme absurde de la période communiste d'avant le déluge... »

R. DE BURY.

ART

Claude Monet. — Exposition Jean Picq, galerie Druet. — Exposition de paysages d'Italie d'Henry de Waroquier, galerie Druet. — Exposition de dessins de Georges Seurat, galerie Bernheim-jeune. — Exposition de peinture d'Alexandre Altmann, galerie de l'Amérique latine. — Exposition Bonnard, galerie Bernheim-jeune. — Exposition Lucie Wormin, galerie Bernheim-jeune. — Exposition de peinture de Mme Chanteaud-Chabas, galerie Allard. — Exposition de tableaux et de sépias d'Emile Bernard, galerie Charpentier. — Exposition d'œuvres d'Alexandre Benois, galerie Charpentier.

Claude Monet a été le grand peintre de la lumière.

Il n'est point sans importance qu'il ait fréquenté Boudin qui inventait picturalement la plage normande et, du même art qui décrivait les falaises abruptes, savait noter l'élégance des promeneurs, au long des digues de mer, devant la Manche toujours superbe et variée. Il n'est point indifférent qu'à un voyage à Londres, en compagnie de Camille Pissarro, il ait été émerveillé par les Turner, par les recherches du peintre anglais dans ces illusions d'optique, qui apportent la vérité de l'optique. Que la fréquentation de Courbet et la leçon de Manet aient contribué à lui dessiller les yeux, cela n'est point contestable, mais le disciple a surpassé les maîtres et marqué ses toiles d'une individualité impérieuse.

Tout est dans tout et, par conséquent, passe à la même minute. Donc, si vous saisissez à un moment quelconque toute la vibration de la nature, vous maîtrisez cette vibration. Votre fenêtre ouverte, votre halte sur la beauté des fleurs ou à l'orée d'une forêt vous donne le monde. Il y a eu un paysage composé. Négligeons que, pour obéir à des idées littéraires baroques, ce paysage ne pouvait être composé qu'en Italie et que du moins le paysage des Andelys devait être latinisé ou hellénisé de quelque Diogène ou de quelque chevrier théocritain. Cette conception dérivée de la tragédie classique a fourni des œuvres admirables, parce que les grands peintres s'en tirent toujours, que la mer, la forêt, la colline, sont belles partout. Mais n'eussent-elles pas été plus belles si l'artiste eût été plus libre. Turner adorait Claude Lorrain, mais il cherchait autre chose et tous les modernes ont cherché autre chose, depuis Watteau qui traduisait les arbres de sa Flandre natale, Boucher qui travaillait entre Paris et Beauvais et l'école de 1830 qui découvrit la Seine, l'Oise et Fontainebleau. A résumer on perd toujours quelque chose ; à hérisser la nature de *fabriques*, mot par lequel le XVIIIe siècle désignait les palais, les cabanes de pâtres et tout ce que l'on introduisait de factice et de rapporté dans le paysage pour l'ennoblir, on refroidissait la nature. Décrire l'hiver est difficile. Et Monet qui s'aperçoit un matin de l'éclat du givre dans la forêt voisine et traduit tout entière cette atmosphère rare, attristée, dense, froide et brillantée, n'a-t-il pas résumé en féerie une des tristesses de l'hiver et par allusion tout l'hiver? S'il aperçoit Vétheuil se dégageant péniblement de la brume, étirant lentement ses toits et son clocher, n'a-t-il pas donné une image frappante de l'aurore, je dirais une synthèse, si le mot avait fait partie alors du vocabulaire des peintres? La joie d'un paysage de Seine, en plein été, avec l'inclinaison blanche des petites voiles dans la sérénité de l'air souriant, n'évoque-t-elle pas tout le corollaire idyllique, les promeneurs heureux, la gaieté du dimanche, l'églogue naturaliste, la belle journée, la vraiment belle journée. Il y a entre le paysage des grands impressionnistes dans le plein rendu qu'ils ont donné de l'impression passagère et le paysage composé, la différence du poème baudelairien, verlainien, du po me moderne aux compositions figées, aux rhétoriques des auteurs d'épopées. Il est certain que les écrivains naturalistes, Zola, Goncourt, Duranty, ont guidé

les peintres impressionnistes vers le modernisme. Mais la transcription n'est pas la même. Le paysage réaliste ou naturaliste de l'écrivain s'encombre de détails et l'écrivain le fait tenir debout en le plaçant dans le regard d'un personnage central, Florent ou Lantier ou Coriolis. Inspirateur, dans le fond, le paysage devint, sous leurs plumes, un hors-d'œuvre. Prenez la gare Saint-Lazare ou les chantiers de Monet ou sa rue illuminée de fête nationale (à la fête du 30 juin), le roman du décor vit sans ambages, en lui-même et le poème est réalisé; l'œuvre vit sans l'ankylose de corps étrangers imbriqués dans ses tissus. Une marine d'un jeune peintre qui pour la réaliser a pris des notes sur diverses minutes de la mer et les synthétise à sa manière vaut-elle la réalisation de la vague que Monet a choisie, épiant, aux mêmes heures de lumière, les fusées d'écume du ressac du flot sur le rocher? Monet réalise entièrement avec allusion à tout le large et donne une présence réelle de la vague. Le jeune peintre fait songer à toute la mer, mais il ne l'a pas décrite et son pouvoir d'allusion est moindre, car il y manque la mobilité de l'élément mobile.

C'est d'ailleurs le fait des grands impressionnistes d'avoir poussé si loin leur étude du moment lumineux que ceux qui sont entrés, après eux, sur les terroirs de la peinture ont dû chercher d'autres méthodes pour exprimer leur personnalité.

Après avoir réalisé le tableau, Claude Monet est allé plus loin et a composé des symphonies ; on ne saurait appeler autrement ces séries d'études de la valeur, de la splendeur, de la nuance de la lumière sur le même thème, qu'il s'agisse de la Cathédrale de Rouen, de la vision de Venise, d'un jardin coupé de petits étangs, fleuri de nymphéas, des meules de la Beauce flambant dans l'été, d'Antibes cherché à divers points de vision, de ponts de Londres étudiés dans la brume, dans un pâle éclat de soleil, solitaires dans la nuit, ou charriant dans l'après-midi claire, comme des corbeilles de fleurs multicolores, le flot des cabs et des omnibus. C'est là aussi un procédé de composition et en lutte contre la théorie du paysage composé.

Peut-on accumuler sur une seule toile tous les éléments d'un paysage et ses heures diverses ? Monet ne fait pas de théories, mais reprend par des symphonies qui donnent l'idée d'une imagination prodigieuse et ne sont en fait que séries d'études véristes et magnifique interprétation de minutes de la nature, interprétation d'impressions.

Et comment peindre autre chose que l'impression puisque le paysage n'existe que par elle ?

Un Hollandais, Ruysdael ou Hobbema travaillant pour un amateur pratique qui veut son champ, son arbre, son ruisseau exact, opérant dans une lumière particulièrement irisée et nette, amalgame deux procédés, il va regarder à toucher son arbre et en compte à peu près les feuilles, puis travaillant à distance se souvient de cette première enquête, mais van Goyen a-t-il compté les flots marins ? Sans doute le paysage est réel et ces minces détails ont tout leur intérêt, mais pour en donner la valeur il faut les mettre en place, ce à quoi les grands impressionnistes réussissent mieux que leurs devanciers, même de l'école de 1830 ou du groupe de Barbizon.

Monet a été un grand peintre de figures, comme Corot. Après quelques magnifiques tableaux, il s'est arrêté dans cette voie. Sans doute le peu d'écho que provoquaient le *Déjeuner*, la *Femme à la robe japonaise*, le grand portrait de la femme arrêtée près de la statue de Moncey, cette sorte de silence continu auprès de ces tentatives sont des motifs suffisants de méfiance de soi, de remise à plus tard de nouveaux efforts dans cette voie, mais aussi la passion du paysage chez Claude Monet est si forte qu'elle l'envahit tout entier.

Et peut-être perçoit-il que chez un vériste tel que lui, il peut y avoir une préoccupation de l'ambiance et qu'il sait que les costumes et les modes vieillissent, tandis que la nature garde toujours toute sa jeunesse et que c'est le meilleur thème et qu'il est partout d'une presque égale beauté.

Claude Monet alla chercher des ensoleillement à Bordighera, à Antibes, du pittoresque local en Hollande et en Norvège. Il finit par peindre son jardin. Il est vrai qu'il parait son jardin pour le peindre.

Son influence est considérable, mais elle est diffuse. Pas de peintre nouveau qui ne l'ait admiré et étudié, à qui il n'ait donné le goût de l'étude du reflet, de l'irisation des fonds. Il est au point de départ de Seurat et de Signac, qui bifurquèrent. Il est au point de départ de Bonnard, l'artiste qui semble le plus fidèle à sa leçon, de Valtat, surtout du Valtat des chauds aspects provençaux, des coins et des roches d'Anthcor. Loiseau, Moret le continuent plus exactement et Maufra. S'il est difficile de faire

l'exacte pesée de l'influence de Monet et de celle de Pissarro, sur les peintres plus récents, on les voit se côtoyer et se mêler. C'est l'impressionnisme en bloc qui a inspiré les post-impressionnistes, mais Claude Monet est celui que ceux-ci ont le plus regardé et le plus aimé de tout le paysage français, jusqu'à la réaction du paysage noirêtre, la prétention de construction sauf chez un Balaude, un Charreton, un Altmann, chez un Signac ou un Cross ou un Henri Matisse, tous lui doivent de leur lumière et de leur légèreté.

§

Jean Puy n'abuse pas des expositions particulières et sa participation aux Salons est discrète. Son exposition chez Druet en prend une valeur particulière et la variété de composition dénote la diversité d'aptitude du peintre.

Il y a là des marines tout à fait supérieures, surtout des gros temps balayant d'écume légère des quais de ports, engonçant les lourdes vareuses des mariniers, aussi secouant, à l'orée de l'estuaire, les gros bateaux. Puy excelle à peindre sur quelque monticule, à quelque distance de la mer tranquille l'aspect de petits villages à demi voilés d'épaisseurs d'arbres, aux maisons serrées autour d'un clocher vétuste. Il y a longtemps qu'il s'est imposé à l'attention par des études de nu d'une harmonie très pure, d'une simplicité de pose et d'une valeur de mise en page tout à fait remarquable. Le décor où il les place est toujours ornemental, sans japonisme. La femme couchée et lisant que vient d'acquérir avec raison M. Charles Masson pour le Luxembourg est, en dehors de l'intérêt de la figure et de la belle transcription de l'attention de la lectrice, un développement d'harmonie rares et calmes, tout à fait remarquable.

Cette exposition contient aussi quelques portraits, dont deux études du peintre d'après lui-même, les portraits d'un homme d'une cinquantaine d'années à l'aspect plein de ferveur contenue et de simplicité.

Volterra, Assise et surtout Venise, tel sont les points d'Italie que **Warocquier** résume par l'aquarelle et le tableau. Il a cherché aussi autour de ces villes des coins de route balayés par le vent assez âpre et quelques cours de rivière à la lame d'eau brillante dans un horizon noble et de verdure sombre. Il a noté avec une extrême précision des rues de recueillement, où les fenêtres se

mirent dans le silence lourd d'un canal très lent, et aussi surpris de minutes où le vent du large froisse l'eau du grand canal, la meut en larges plis qui s'arrondissent et se défont pour renaître, et alors vedettes et canots semblent rentrer, haletants en toute hâte, pour fuir la menace du temps.

§

Pour ceux qui furent des amis de **Georges Seurat**, ce grand peintre dont la brève carrière a donné tant d'œuvres et exercé tant d'influence, l'exposition de ses dessins est particulièrement émouvante. Cela reporte aux années 1886 et 1887, alors que le symbolisme en période de débuts portait de l'amitié au pointillisme naissant. Seurat avait alors vingt-six ou vingt-sept ans. Il peignait la *Grande Jatte* où il affirmait ses doctrines de coloriste, et aussi sa nouveauté de style, son premier grand tableau, la *Baignade*, étant simplement un magnifique tableau impressionniste. Auparavant Seurat, après avoir passé quelques mois à suivre le cours de Lehmann à l'Ecole des Beaux-Arts et aussi l'enseignement de Victor Bin, peintre d'histoire et maire de Montmartre (en vérité, Seurat était l'élève intellectuel de Monet et surtout de Renoir), Seurat pendant trois ans s'était astreint à dessiner, remettant à plus tard de reprendre l'étude des prestiges colorés. Idée certainement juste, surtout pour lui, eu égard à son tempérament de vériste exigeant pour lui-même et de hiératiste qui n'admet la simplification que comme un élément de vérité. Idée juste parce qu'il était, parmi les peintres, le plus logique, le plus conscient et le plus opiniâtre. Il avait, lorsque je le connus, dépassé, de plusieurs années, cette période de dessins à laquelle avait succédé, parallèlement à l'élaboration de la *Baignade* et de la *Grande Jatte*, une enquête fiévreuse sur les lignes du paysage suburbain, ses passants, ses pêcheurs de Seine ou de Marne, l'allure décorative de ses arbres travaillés en une séance, sur de petits panneaux de bois de la boîte à ponce. C'était à son mur, bien rangée sur des baguettes brunes, une belle suite d'évocations colorées. Mais aussi il ouvrait de nombreux cartons de dessins. La première vision en était captivante. Rarement si forte impression de personnalité et de maîtrise s'imposa. Rarement le blanc et noir atteignit à une pareille vigueur sculpturale et à une semblable totalité d'harmonie.

Les dessins de Georges Seurat ne sont pas tous réunis, mais

c'est suffisamment échantillonner en passant de timides dessins, où, ce qui explique et ce qui s'explique par ses tentatives de vérisme total et dépouillé, il y a des copies de Holbein (Seurat, ce novateur, visitait le Louvre au moins une fois par semaine, sauf villégiatures laborieuses) jusqu'aux derniers dessins préparatoires au *Cirque* et à la *Parade* et comprenant sa longue période de dessin pur.

De cette époque datent déjà certaines de ces études de soir qui devaient aboutir au *Cirque*, au *Chahut*, à la *Parade*. Avec le blanc et noir, notant des passantes le long de boutiques éclairées, des clowns et des danseuses de music-hall, des musiciens de baraque foraine, il cherche déjà, dans la graduation de ses fonds, la distribution de ses harmonies volontairement confuses, fibrillées de rais de lumière, à la fois assourdies et éclatantes, qui lui représentaient le soir à Paris, harmonie de gris, vert, rose, que les cubistes lui ont souvent empruntée, même pour des effets de plein jour.

Il n'est point certain que le bouquet de couleur réalisé par Seurat ait gardé toute sa fraîcheur. Il se peut que le plus haut élément d'intérêt de la *Parade* demeure dans le dessin, dans l'étude du reflet, dans cette capture, pour la première fois pleinement obtenue, de ce halo de la lumière autour du personnage, mais les dessins de Seurat prouvent un maître incontestable, par la vigueur de leur modelé et la souplesse et la richesse de ces fonds noirs, étonnamment gradués et qui localisent, avec une si belle certitude, l'heure de jour ou de nuit du décor et sertissent d'atmosphère juste les personnages. Les dessins, tels que le portrait de sa mère, sont des éléments essentiels d'un musée véridique de l'art français.

§

A la galerie de l'Amérique latine, **Altmann** présente une sorte de rétrospective de son œuvre. Elle n'est pas complète, mais toute l'évolution de l'artiste est représentée. Elle est remarquable par la vérité de la recherche. Depuis la conquête de la lumière et la transcription de tout son détail par les grands impressionnistes, de Manet, Monet, Pissarro, Guillaumin à Seurat et Signac, le paysage français a évolué. Rien de plus légitime que l'effort de beaux peintres à échapper à l'emprise des devanciers et à montrer la nature sous une autre image. Certains ont pro-

cédé, à la suite de Cézanne, à une évaluation plus exacte des densités. D'autres, et c'est à tort, ont rayé le soleil de leurs lumières. La faiblesse de quelques successeurs, immédiats, des impressionnistes ont donné quelque crédit à des tentatives de peinture sombre, mais leur triomphe pourrait n'être que temporaire. Un Matisse, un Bonnard, un Dufrenoy, un Valtat, un d'Espagnat, un Charreton, un Mainssieux, se gardent de déférer à cette mode nouvelle.

Une des qualité d'Altmann, et la principale plus encore que son prestige d'exécution, c'est de ne professer aucune théorie. Nul artiste n'est doué d'une pareille simplicité. C'est la nature qui commande, et ses ordres sont exécutés par le plus attentif et le plus agile des serviteurs. Cela donne à Altmann une complète localisation de son paysage et s'il a peint à Saint-Jean-de-Luz, à Nemours, à Crécy, à Cabourg, à Chaville, l'heure et le climat du paysage sont nettement indiqués et savoureusement traduits.

Le peintre excelle à décrire la tristesse et aussi le sursaut de vie des choses sous le manteau irisé des neiges, comme l'éblouissement floral d'un jardin d'été. La vérité de son exécution lui donne le moyen de décrire dans une allée de Chaville, vue l'été, cette impression de désert, de fête repliée et enroulée que donne, aux jours de semaine, la petite banlieue de tonnelle et de guinguettes comme aussi des routes ensoleillées, cheminant en ruisseau de lumière parmi les magnifiques arborescences de Provence incendiées de lumière dorée. Souvent il rabat la lumière sur des terrains, mais aussi il peut donner l'aspect panoramique d'un paysage. Il excelle à saisir des minutes rares de la nature, l'instant fugitif où de grands parcs d'ombre grise et mauve traînent encore en voiles souples sur la frêle lampe de l'aube. Il a noté les ruissellements subtits de l'averse, avec une incontestable maîtrise. Il entoure, à cette exposition, ces réussites difficiles, de nombreux paysages fleuris d'un bel épanouissement et qui sont une joie pour le regard, de par leur éclat et une extraordinaire aptitude décorative.

§

Le petit paysage que **Bonnard** appelle les *Terrasses* est, dans son averse de lumière chaude, un petit chef-d'œuvre. Il l'entoure de nus d'un beau caractère et d'éclatantes natures-mortes où il célèbre dignement les fêtes de la couleur. Toutes ses toiles

démontrent un don extraordinaire d'harmoniste, et l'agrément, toujours logique, de la couleur les impose à l'admiration.

§

Mme **Lucie Wormon** peint de beaux bouquets toujours harmonieux et des aspects de village ou de fermes très bien mis en page et d'une claire ordonnance.

§

Mme **Chanteaud-Chabas**, pour sa première exposition, prouve une réelle originalité. Elle est la fille de Maurice Chabas qui, à côté de paysages éclatants ou recueillis jusqu'à donner l'impression même de la méditation, emplit parfois ses ciels diaprés d'anges multicolores qui semblent venir des palais de songe d'Edgar Poe.

L'art très particulier de Mme Chanteaud-Chabas s'attache à des aspects particuliers de la nature, rochers aux silhouettes caractéristiques si vives qu'ils apparaissent comme des gestes violents subitement figés. Elle a le sens de cette sourde vie naturiste qui étonne souvent par sa splendeur plastique. Elle saisit à merveille l'aspect le plus rare d'un paysage. Cette souplesse lui donne des raccourcis très curieux d'animaux familiers. C'est aussi un remarquable portraitiste, et quand elle peint la robe d'une fillette à la physionomie très vivante, elle la sertit d'étoffes légères dont les plis semblent montrer une spontanéité vivante.

§

Galerie Charpentier, une très belle série de sépias d'**Emile Bernard**, à côté de trois tableaux de lui, de très intéressante vision vénitienne, jour clair et soir délicat. Mais le plus grand intérêt va à ces sépias d'un art si souple et si ferme, vieilles vues d'Italie, arbre déraciné sur un beau fond de frondaisons, jardins de grâce païenne évoquée autour d'une vasque, coins de port, d'un art suprêmement sobre et élégant, dans le meilleur sens de ce mot.

§

Alexandre Benois nous montre une profusion de dessins, costumes de théâtre et maquettes de décors d'une imagination alerte et somptueuse, docile aux leçons du XVIIe français et aux

conseils de l'art japonais, exprimée avec une vitalité abondante qui constitue une personnalité. C'est un des maîtres de l'art russe.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Une *Mater dolorosa* du XVe siècle au Musée Jacquemart-André. — Exposition Fauconnet au Musée du Luxembourg. — L'Exposition du paysage flamand au Musée royal des Beaux-Arts de Bruxelles. — L'annexe des « Cloîtres » au Musée métroplitain de New-York. — Mémento bibliographique.

Le **Musée Jacquemart-André** vient d'ajouter à ses nombreuses richesses, trop peu connues des Parisiens, — et expose dans la salle VII — une œuvre admirable d'un Primitif de la première moitié du XVe siècle, acquise récemment en Belgique. C'est une *Mater dolorosa* peinte sur bois, d'une facture magistrale et d'une parfaite conservation, qui, jusqu'à présent, était restée inconnue des historiens d'art. Haute de 38 centimètres et large de 33, cette peinture, destinée peut-être à un oratoire privé, n'offre, se détachant sur un fond d'or guilloché, que le haut du buste, avec la partie supérieure des mains jointes, de la Vierge tournée légèrement vers la gauche ; mais cette simple tête est d'une beauté exceptionnelle de sentiment. Dans l'encadrement du voile blanc sous le manteau rouge pâle, le visage, d'un très pur dessin, avec ses yeux rougis et embués par les larmes qui roulent sur les joues, avec sa petite bouche douloureusement contractée, est de l'expression la plus émouvante. De qui est cet exquis morceau ? Il est très difficile de le dire. On a prononcé le nom de Rogier van der Weyden (1), dans l'œuvre duquel se rencontrent fréquemment des figures semblables (*Pietà* du Musée de Bruxelles, *Descente de Croix* de l'Escurial, etc.) ; mais le visage de notre Madone, où la douleur se tempère de tant de suavité, nous semble assez différent du type qu'il affectionne et qui se distingue par un dessin plus aigu, un pathétique plus austère. On penserait plutôt, comme le suggère l'éminent conservateur du musée, M. de Nolhac (2), à un peintre de chez nous ayant subi, certes, l'influence flamande, mais y joignant cet accent,

(1) V. l'article de M. Paul Fiérens dans la *Revue de l'art ancien et moderne* de novembre 1926, où le tableau est reproduit.

(2) Dans la *Vie catholique* du 13 novembre.

assez difficile à définir, et cette grâce, qui sont la marque du sentiment français (1). Quoi qu'il en soit, c'est là un incontestable chef-d'œuvre qui compte parmi les joyaux du Musée Jacquemart-André. Il convient d'autant plus de féliciter la commission des Beaux-Arts de l'Institut et M. de Nolhac de s'en être assuré la possession que le Musée de Berlin le convoitait et était disposé à le payer plus du triple du prix auquel il a été vendu.

Le **Musée du Luxembourg**, de son côté, a réuni pour six semaines (2) dans la salle réservée aux expositions temporaires un très intéressant ensemble d'œuvres d'un artiste mort trop jeune : Guy-Pierre Fauconnet, enlevé en 1920 à l'âge de trente-huit ans. Ce qu'on nous avait montré de lui cette année-là à la galerie Barbazanges, puis au Salon d'Automne, avait été pour la plupart des visiteurs une révélation ; on avait été unanime à s'émerveiller de la fine sensibilité et de la délicatesse de rendu, parfois légèrement teintée de japonisme, de ces portraits, de ces études de nu ou d'animaux, de ces paysages, de ces natures mortes, de ces illustrations pour enfants ou pour ouvrages scientifiques, la saveur d'invention de ces costumes et masques de théâtre imaginés pour certaines pièces du Théâtre des Champs-Elysées, du Vieux-Colombier, du groupe « Art et Action » ou de l'Odéon : *Le Bœuf sur le toit*, *Le Dit des jeux du monde*, *Conte d'hiver*, *Compère le Renard*, *Danse macabre*, etc., (3) et l'on découvrait quel artiste original et délicieux on venait de perdre... A l'exposition rétrospective des Indépendants en 1925, on revit une douzaine de ces peintures ou études, parmi lesquelles la grande *Vénus* rose sur fond noir qui fait songer à quelque fresque pompéienne. On la retrouve aujourd'hui au Luxembourg avec beaucoup d'autres œuvres, peintures, aquarelles et dessins, déjà admirés en 1920 ou non encore vus (il y manque malheureusement les dessins d'illustration), et l'on éprouve devant ces œuvres charmantes et ingénieuses les mêmes jouissances et les mêmes regrets. C'est un régal exquis qui se recommande à tous les délicats.

(1) Deux détails caractéristiques pourraient aider à identifier l'artiste : le dessin très particulier et très accusé de l'arcade sourcilière et de la paupière soulevée, et, dans l'œil, un trait lumineux horizontal partant de la pupille.

(2) Du 29 novembre au 15 janvier.

(3) Sur ces costumes de théâtre voir le *Nouveau spectateur* de M. Roger Allard, n° 1, 10 mai 1919.

§

Au **Musée royal des Beaux-Arts de Bruxelles** vient d'avoir lieu pendant deux mois (8 septembre-8 novembre) une importante exposition, comprenant plus de 400 toiles et dessins, du paysage flamand du XVIe au XVIIIe siècle. Nous regrettons de n'avoir pu, faute d'en avoir connu l'existence, la signaler en temps utile; du moins l'excellent catalogue rédigé par M. Fiérens-Gevaert, le savant directeur du musée, avec le concours de son adjoint, M. Arthur Laes, permet de se faire une idée de cette intéressante manifestation d'art et, avec sa préface historique, ses notices détaillées sur chacun des artistes représentés, ses reproductions, restera comme un document des plus utiles à consulter.

L'exposition ne commençait qu'à Jérôme Bosch ; mais il s'en faut que cet artiste soit le premier en date des peintres flamands de paysage : les Van Eyck, dans ce domaine aussi, avaient été de grands initiateurs (on se rappelle le paysage qui sert de fond à la scène centrale du retable de l'*Agneau mystique* et les fraîches vues de nature qu'offrent les enluminures des *Heures de Turin*) et, après eux, Thierry Bouts, Hugo van der Goes, et Gérard David avaient produit des œuvres où la nature est vue et reproduite avec vérité et amour. Mais ce ne sont pas, à proprement parler, des paysagistes. Bosch en est un, au contraire, dans les panneaux de son *Adoration des Mages* de l'église Saint-Pierre d'Anderlecht et dans le *Calvaire* de la collection Franchomme, de Bruxelles, et il a fourni plus d'une recette au grand maître que fut le Mosan Joachim Patenier, qui, lui, se spécialise dans le paysage pur et que suit Henri Bles, dit Civetta, son neveu probablement. Le paysage s'affirme comme la conquête la plus importante de l'école flamande des XVIe et XVIIe siècles, et ce sont les peintres de cette période, influencés par l'Italie, où ils viennent, comme notre Poussin et notre Claude Lorrain, prendre leurs modèles, qui constituaient le plus fort contingent de l'exposition, depuis le génial poète que fut Breughel le Vieux (dont on montrait le *Dénombrement de Bethléem* et la *Chute d'Icare* tant admirés à Paris, au Jeu de Paume, en 1923) et les peintres romanistes J. de Hemessen, Lucas von Valckenborch, Breughel de Velours, Paul Bril, Roland Savery, Josse de Momper le jeune,

puis (nous ne citons que les plus significatifs) Brouwer, dont le Louvre vient d'acquérir un des rares et admirables paysages, Téniers, Rubens, Siberechts, Jacques d'Arthois, peintre attitré de la forêt de Soignes, qui fait figure de chef et que l'exposition a contribué à remettre en belle lumière ainsi que son cadet Ignace van der Stock, les frères Huysmans, Sébastien Vranex; enfin, au XVIIIe siècle, que M. Fiérens-Gevaert estime trop décrié, Pierre Verhaghen, « sorte de Rubens plus populaire et plus hâtif », le spirituel petit maître Henri Goovaerts, « le Longhi des Flandres », le Brugeois Garemyn, d'autres encore (1).

Le **Musée métropolitain de New-York** a ouvert au public, il y a quelques mois, une importante annexe d'art médiéval constitué par un ensemble original appelé « les Cloîtres ». Acquis l'an dernier, grâce à la libéralité de M. John D. Rockefeller junior, du sculpteur George Guy Barnard, qui l'avait constitué, cet ensemble offre cette originalité et cet attrait d'être une réunion d'œuvres d'art non pas présentées dans de froides salles de musée, mais groupées en plein air dans le cadre approprié d'architectures de l'époque: cloîtres ou fragments de cloîtres provenant du Midi de la France (Saint-Guilhem-du-Désert, Saint-Michel-de-Cuxa, Trie) acquis peu à peu depuis une vingtaine d'années, ainsi que les sculptures qui y sont adjointes, par M. Barnard et réédifiés là-bas pierre par pierre. Le *Bulletin* du Metropolitan Museum, dans ses numéros de juillet 1925 et mai 1926, et quelques revues françaises, notamment la *Renaissance de l'art français* d'octobre dernier — celle ci avec un remarquable article de M. Jean Vallery-Radot, qui donne l'historique de ces cloîtres mutilés et de leurs avatars (2) — ont mis sous nos yeux cet ensemble avec plusieurs de ses détails. A l'entrée des cloîtres se dresse la Belle Croix de Montault près Avignon, contre la démolition de laquelle, il y a quelques années, notre presse artistique avait protesté, puis çà et là, dans le cadre pittoresque formé par les arcatures romanes ou gothiques (parfois un

(1) Il nous faut ajouter à ces lignes un post-scriptum douloureux, que les obligations de la mise en pages nous contraignent à rendre trop bref : le 16 décembre, M. Fiérens-Gevaert mourait subitement, âgé seulement de 57 ans. C'est une perte cruelle pour le musée qu'il dirigeait avec tant d'autorité et d'intelligence, et pour l'histoire de l'art qui lui devait de nombreux et importants ouvrages, notamment sur la peinture flamande.

(2) D'autres fragments de ces cloîtres sauvagement dépecés se retrouvent en divers endroits que nous montrent les photographies accompagnant cet article.

peu arbitrairement mélangées), voici l'effigie tombale d'un chevalier du XIIIe siècle, une charmante *Vierge à l'Enfant* du XIVe, des statues de saints et de saintes de notre art réaliste et familier, si savoureux, du XVe, une très belle statue de diacre de l'école toulousaine du XVIe apppartenant à la célèbre série des *Apôtres* de la chapelle de Rieux, etc. Félicitons les étudiants américains, à l'intention de qui M. Barnard avait réuni cet ensemble, de pouvoir, grâce à un tel enseignement, plus efficace que celui dispensé par de simples moulages, se faire une juste idée de la beauté de notre art français, et souhaitons qu'ils sachent comprendre et apprécier à toute leur valeur ces témoignages du génie de notre race, infiniment plus précieux que tous les dollars de leur nation. Mais n'est-il pas navrant qu'après le départ de l'*Ange* du Lude, de la *Piétà* du château de Biron et de tant d'autres merveilles déjà émigrées en Amérique, où ils perdent d'ailleurs tout leur sens, il nous faille assister à un tel exode en masse des monuments les plus précieux de notre passé, sans que rien soit tenté par nos indifférents législateurs contre une pareille mutilation de notre patrimoine? (1)

Mémento. — La « Bibliothèque d'histoire de l'art », récemment créée à la librairie Van Oest — collection de volumes consacrés aux différentes écoles ou formes d'art de tous les temps, unissant à un texte à la fois savant et mis à la portée de tous, rédigé par les spécialistes les plus qualifiés, un album de belles planches en héliogravure reproduisant, dans leur ordre chonologique, les chefs-d'œuvre étudiés dans ce texte, — vient de s'enrichir de deux nouveaux volumes : *La Sculpture française du Moyen âge et de la Renaissance*, et *La Peinture des vases grecs* (in-8, 60 et 48 p. av. 64 planches ; 36 fr. chacun) qui n'auront sans doute pas moins de succès que ceux sur *L'Art égyptien* et *Les Arts musulmans* qui les ont précédés et dont notre confrère, M. le

(1) On a pu voir tout dernièrement dans les journaux et les revues illustrées des photographies d'un autre vandalisme du même genre où l'absurde le dispute à l'odieux : la démolition pierre par pierre du château de Courcelle (Sarthe), dû à François Mansart, pour aller agrandir un autre château français : celui des Mesnuls, en Seine-et-Oise.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons avec satisfaction que le rapporteur au Sénat du budget des Beaux-Arts pour 1927, M. Chastenet, qui dès 1917 s'était déjà bien préoccupé du danger couru par notre patrimoine artistique (nous avons signalé dans le *Mercure* du 1er juin 1918 la proposition de loi qu'il déposa alors, mais qui ne fut jamais votée) va réclamer à nouveau des armes efficaces pour apporter enfin « un remède sérieux à une situation intolérable ». Mais il est déjà bien tard...

Dr G. Contenau, a dit ici même (1) le mérite. Nul mieux que M. Marcel Aubert, successeur de Robert de Lasteyrie dans la chaire d'archéologie du Moyen âge à l'Ecole des Chartes et conservateur adjoint du département des sculptures des temps chrétiens au Musée du Louvre, ne pouvait présenter et commenter les innombrables créations de notre admirable école de sculpture du ve au xvie siècle : d'abord les productions de l'époque gallo-romaine, puis, après un sommeil de six siècles, les essais si robustes et si savoureux de la période romane, les chefs-d'œuvre que la splendide floraison du xiiie siècle fit éclore aux portails de nos grandes cathédrales, les créations plus réalistes et plus familières des xive et xve siècles, et enfin, lors de la transformation qu'on est convenu d'appeler la Renaissance, les œuvres suscitées par les modes nouvelles importées d'Italie. Il a bien su dégager les caractéristiques de chaque époque et de chaque école locale, vivifiant ses commentaires par un sentiment profond de la beauté des œuvres étudiées et trouvant des accents d'une poésie pénétrante pour décrire, en particulier, le renouveau de l'art à l'aube du xiiie siècle et la joie des artistes découvrant la nature. Plus de 120 reproductions d'une fidélité parfaite viennent éclairer ce texte en mettant sous les yeux du lecteur les chefs-d'œuvre étudiés, depuis les portails grandioses de Moissac et de Beaulieu jusqu'aux *Nymphes* de Jean Goujon et au *Saint François d'Assise* de Germain Pilon, à l'église Saint-Jean-Saint-François à Paris, trop peu connu et reproduit ici pour la première fois, en passant par les sublimes créations de Chartres, de Senlis, de Paris, d'Amiens, de Reims, de Bourges, le *Puits des Prophètes* de Claus Sluter, les *Vierges* d'Olivet et de Notre-Dame-du-Marthuret, les *Sépulcres* de Tonnerre, de Chaource, de Solesmes et de Saint-Mihiel, et bien d'autres œuvres non moins illustres.

Non moins instructive et attachante est l'histoire, tracée par M. Georges Nicole, ancien membre de notre Ecole d'Athènes et secrétaire de la grande publication du *Corpus vasorum antiquorum* dont nous avons souvent entretenu nos lecteurs, d'une catégorie d'œuvres d'une civilisation et d'un caractère bien différents : ces modestes ustensiles de terre cuite, vases à boire et autres récipients, que la fantaisie des artistes helléniques a décorés d'ornements ou de scènes religieuses ou familières d'un goût exquis, qui font de ces vases, déjà si purs de forme, de véritables chefs-d'œuvre que la Grèce, à juste titre, honorait à l'égal des créations de ses grands statuaires. Un texte à la fois savant et clair commente à merveille les spécimens — choisis parmi les plus beaux des collections publiques et privées de l'Ancien et du Nouveau Monde — où se succèdent les céramiques de la Crète préhellénique, les créations de la Grèce archaïque, les vases attiques à figures noires et à figures rouges, parmi lesquels émergent ceux qu'ont signés Nico-

(1) *Mercure de France*, 15 août 1926, p. 216.

thènes, Andokidès, Euthymidès, Douris et Brygos, puis les productions de style « fleuri » de Meidias et celles de l'époque alexandrine : au total, recueil de plus de 75 pièces, qu'on accueillera avec d'autant plus de plaisir qu'il constitue le premier album d'ensemble publié en France sur ce séduisant sujet.

AUGUSTE MARGUILLIER.

PRÉHISTOIRE

Chronique de Glozel. — Dans la *Revue scientifique* du 13 novembre, M. Franchet, dont la compétence en céramique préhistorique et moderne est indiscutable, a ramené l'âge de la station de Glozel du Néolithique au Métal : « Il apparaît, dit-il en conclusion, que son mobilier ne peut se classer au delà du Ier siècle avant J.-C. » ; et il ajoute que les conclusions de M. Jullian « correspondent en somme à celles que donne le matériel étudié dans cet article ».

Dans la *Chronique de Glozel* parue dans le *Mercure* du 15 décembre, pp. 696-700, le Dr Morlet a répondu à quelques-uns des arguments de M. Franchet, basés en majeure partie sur l'opinion erronée que les vases en grès d'une part et les autres objets (en pierre et en argile) appartenaient à une même couche archéologique. Mais il y a bien autre chose encore dans l'article de M. Franchet, et qui dépasse les cadres du problème de Glozel. Pour arriver à nier que Glozel soit néolithique, M. Franchet ne fait rien de moins que d'anéantir la terminologie de la préhistoire tout entière ; voici son texte :

La hache polie est considérée par les préhistoriens comme Néolithique. C'est, à mon avis, une grave erreur, car le polissage de la pierre est certainement un apport de la civilisation concomitante de la découverte des métaux. En effet, si nous négligeons les trouvailles isolées (qui, par conséquent, ne peuvent être datées) d'instruments polis par l'homme et que nous ne considérions que ceux qui sont accompagnés, à défaut de métal, de produits d'industrie, nous voyons que ceux-ci appartiennent toujours, par leur technique, aux âges du Cuivre, du Bronze ou du Fer. Rien ne permet d'affirmer que la pierre polie appartient au Néolithique.

Et en note il ajoute :

Le Néolithique est l'une des périodes préhistoriques les moins connues. A l'époque où il devint nécessaire de créer un nouvel échelon dans

la chronologie, on le désigna sous le nom de Néolithique ou nouvel âge de la Pierre.

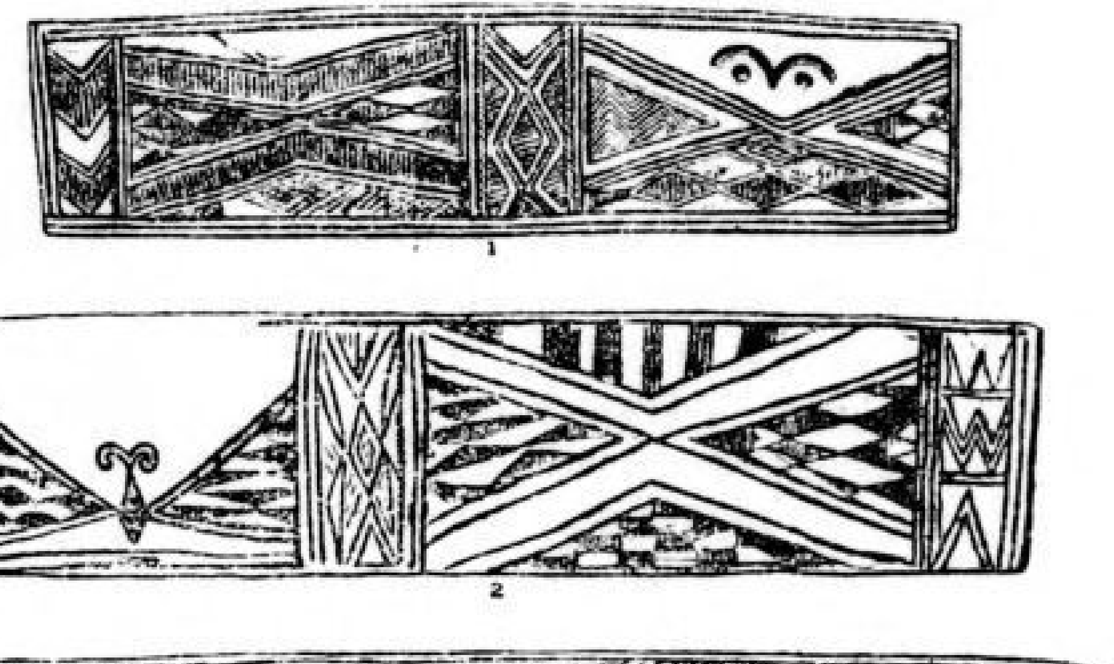
Précisément, et l'on peut dire : « A l'époque où il devint nécessaire de distinguer les animaux, on désigna certains d'entre eux sous le nom de Mammifères et d'autres sous le nom de Poissons. » Maintenant M. Franchet veut éliminer de la notion de Néolithique ce qui en est l'élément essentiel, sinon même unique, à savoir la qualité de la pierre d'être non pas éclatée, mais polie ; du Mammifère il veut faire un Poisson. On sait par ailleurs fort bien quand ces deux termes, et pourquoi, furent forgés de toutes pièces par Gabriel de Mortillet, d'abord sur la base technologique, et secondairement chronologique, en ce sens que polir la pierre est plus complexe et difficile que simplement l'éclater ; d'ailleurs la stratigraphie ne permet pas de jouer ici sur les mots. On appelle Néolithiques les civilisations caractérisées par l'emploi de pierres polies ; si on trouve des pierres polies avec du métal, c'est une survivance du Néolithique, voilà tout. Ou bien, si, comme semble le prétendre M. Franchet, la pierre ne peut pas se polir sans métal, ce qui reste à démontrer et paraît absurde (puisqu'on polit pierre sur pierre, silex sur grès par exemple), il faut simplement éliminer le terme de *Néolithique* de notre vocabulaire et ne plus en parler jamais, la pierre polie (hache, tranchet, herminette, etc.) cessant d'être un critérium de civilisation.

Il est bien évident que si avec M. Franchet on supprime le Néolithique tout entier, Glozel ne peut pas être Néolithique. C. Q. F. D. Et le Dr Morlet s'est alors donné une peine bien inutile pour réfuter M. Franchet, qui est irréfutable par définition ! Mais, pour le moment, M. Franchet est unique en son genre.

M. A. van Gennep nous communique d'autre part la note suivante :

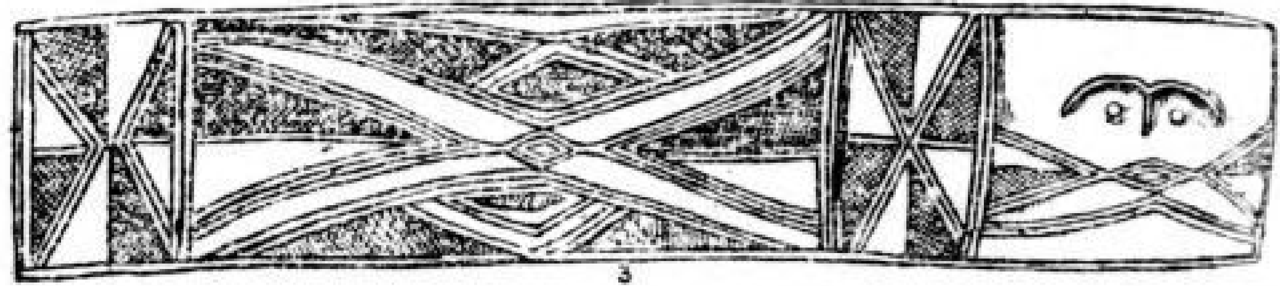
Parmi les objets qu'on utilise dans un but de comparaison pour interpréter le décor glozélien des arcades sourcilières, des yeux et du nez, mais sans bouche, dit communément « tête de chouette » ou « idole néolithique », se trouvent les trois cylindres en chaux ou en craie découverts sous un tumulus à Folkton Wold, dans le comté d'York. Ils ont été décrits en détail, avec photographies à l'appui, dans la revue anglaise *Archaeologia*, vol. LII (1890), p. 14 et l'un deux a été reproduit par Déchelette, *Manuel*, t. I, p. 595. Mais c'est précisément celui dont le décor se rapproche le moins de ceux de Glozel.

Grâce à l'obligeance de M. Reginald Smith, Conservateur de la section préhistorique du British Museum, je puis donner ci-joint le décor complet (déroulé) des trois cylindres, d'après le *Bronze Age Guide*, 2e édition, 1920, p. 82, avec des indications précises d'origine.



1

2



3

« On a trouvé dans les tombes beaucoup d'objets dont les plus intéressants et les plus importants sont trois « tambours » en craie pleins sur lesquels sont gravés des dessins géométriques et autres qui prouvent un rapport avec la civilisation égéenne de la Méditerranée. Un tumulus situé à Folkton Wold, East Riding, Yorkshire, de 54 pieds de diamètre, avait été élevé par-dessus un cairn [amas de pierres, murger] qui contenait deux squelettes adultes et un gobelet ; autour du cairn, à la distance d'environ 12 pieds, on avait creusé un fossé au-dessous de la surface primitive. En dehors de cette tranchée à environ 22 pieds du centre, on avait creusé une autre tranchée au même niveau, mais seulement sur le demi-cercle du côté de l'orient. C'est dans cette tranchée, donc à l'est du cairn central, qu'il y avait la tombe contenant les « tambours » en craie, à peu près au niveau du sol primitif ; les tombes non incendiées étaient au nombre de plusieurs et sans aucune trace de bronze. La date relative des « tambours » est donc déterminée non pas par leur position sous le tumulus, mais par leur ornementation » (*Guide*, p. 80) (1).

Cette ornementation serait de type égéen ; mais le *Guide* rappelle

(1) M. Reginald Smith m'écrit qu'on ignore la date de la découverte.

aussi l'existence du « visage néolithique » sans bouche sur des menhirs du Gard, de l'Aveyron, de Bretagne, etc. Le décor en losanges, bandes, chevrons, est également celui des poteries peintes de l'Afrique du Nord de style dit « berbère » ou « kabyle » ; même sur les poteries marocaines de Fez, Saffi, etc., on le retrouve plus ou moins compliqué, car la combinaison de deux ovales ou de deux losanges séparés par un trait vertical possède une vertu prophylactique contre le mauvais œil. Les représentations de cet ordre ont été bien étudiées pour le Maroc par Westermarck et pour tous les peuples comparativement par Seligmann (*Der boese Blick*, 2 vol., Berlin 1910 avec de nombreux dessins). Or il est remarquable que chez tous les peuples, des Egyptiens aux sauvages actuels, l'œil prophylactique est dessiné ou sculpté sous forme d'un ovale ou d'un cercle surmonté du sourcil, plus rarement accompagné du nez, mais toujours *sans la bouche*, sauf si le visage tout entier est représenté, comme, par exemple, sur certains vêtements des Indiens de l'Amérique du Nord-Ouest. Je doute que l'explication par le « silence » des morts du Dr Morlet soit acceptable dans ces conditions ; naturellement le fait que chez les Celtes ait existé une identification de la mort et du silence ne prouve rien pour la civilisation néolithique de Glozel, surtout à défaut de figuration sculptée, incisée ou peinte du thème. Le *Guide* du British Museum suppose d'ailleurs que ces trois « tambours » ont pu être importés d'Espagne, ou du moins que leur décor de type égéen est venu en Grande-Bretagne par ce détour. Le décor isolé du cylindre du milieu semble aussi représenter les yeux et le nez, mais sous une forme moins primitive et plus ornementale. L'usage de ces cylindres ou « tambour » est inconnu.

A. VAN GENNEP.

Au sujet de l'interprétation des inscriptions de Glozel, *la Nature* du 20 novembre publie de curieuses suggestions de M. F. Butavand.

Il résulte des divers comptes rendus qui ont été donnés des trouvailles de Glozel que l'alphabet des inscriptions recueillies se compose d'une façon générale des mêmes signes qu'on trouve dans l'alphabet phénicien et ses congénères ou ses dérivés, sans qu'on puisse dire toutefois que les mêmes signes y ont la même valeur.

Cependant il paraît plausible d'admettre que les mêmes graphismes traduisent des articulations semblables, que la croix, par exemple, correspond à une lettre dure, gutturale ou dentale, le triangle à une dentale douce, etc.

A côté de cette hypothèse, on peut en faire une autre qui lui est parallèle, au sujet du vocabulaire. On retrouve dans toutes les langues

connues, actuelles ou mortes, un stock commun de racines ou de vocables dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Nous admettrons, et c'est encore une supposition assez plausible, que l'idiome de Glozel se trouve dans ce cas.

On sait d'ailleurs que les caractères étaient tracés parfois en boustrophédon, mais la plupart du temps de droite à gauche, ce qui explique, comme dans les inscriptions anciennes, par exemple en étrusque, que les mêmes lettres puissent être tournées à droite ou à gauche.

... Ces deux hypothèses ne permettent pas d'aborder le déchiffrement des inscriptions de quelque longueur, bien conservées d'ailleurs, que nous ont données les fouilles. En semblable circonstance, on ne peut que commencer par les inscriptions très courtes, et par celles qui offrent un *support*, c'est-à-dire qui s'accompagnent d'une circonstance extérieure au texte, permettant de jeter quelque lueur sur la signification de celui-ci. A cet égard, un dessin est un support précieux.

Voici, par exemple, une inscription très intéressante donnée par le Dr Morlet (1). Sur un galet plat est dessinée une femelle de cervidé allaitant son petit, une biche et son faon, si l'on veut. Le dessin est net et parlant. Sur l'autre face du galet sont tracés les caractères suivants :



Il n'est pas téméraire de supposer que cette inscription se rapporte au dessin. Examinons sa seconde partie. Le premier signe doit évidemment être assimilé à A, d'après ce qui a été dit plus haut ; le second à L ; il rappelle d'ailleurs la forme du λ grec. Le troisième signe est *t* ou *k*, admettons *k* par analogie avec κ ou χ grec ; le dernier signe importe peu ; est-ce le *b* ou le *ph* phénicien retourné ou le ς grec ? Admettons cette dernière hypothèse. On lit donc, comme en grec :

ςχλA

soit, en retournant, Αλχος, qu'on ne peut manquer de rapprocher du grec 'Αλκή, qui précisément désigne les grands cervidés, l'élan notamment. Ce mot se rattache à une racine très générale qui se retrouve dans une foule de langues et a donné, par exemple, l'allemand *Elch*.

Voyons maintenant la première partie séparée par un point, qui forme comme une sorte de ligature où l'on reconnaît la croix droite et

(1) *Mercure de France*, 1er juillet 1926.

l'échelle correspondant à *t* et *h* ou η grec, puis un L, soit *Thl*. Là encore on retombe sur une racine générale, gr. Θηλ-, traduisant l'idée de mamelle et d'allaitement.

Voici une autre inscription (1) dont le support est plus frêle puisqu'il se compose simplement de sept barres réparties quatre et trois, décelant une numération : sept unités ou bien trois ou quatre groupes du premier ordre avec quatre ou trois unités : 43 ou 34, dans un système à base inconnue. Le nombre importe peu, mais sa présence nous dit que les signes qui l'accompagnent doivent représenter des éléments numérables ; inventaire d'objets, peut-être de cheptel.



Laissons de côté les deux signes qui accompagnent les chiffres et voyons la première ligne. La lettre du début est peu nette ; on reconnait une barre verticale et un élément court, un point peut-être, à sa droite en haut. Passons...

Le second signe est un L ; son orientation semble indiquer une vocalisation différente de celle de l'inscription précédente, peut-être *la*. A la suite est le *b* ou *ph* phénicien. Ceci conduit à lire :

..*ph. la*...

ou en retournant : ... *la. ph*..., et nous suggère la comparaison avec le grec Ἔλαφος, cerf, correspondant à une racine très générale dans les domaines sémitique et indo-européen.

Plus loin, entre deux croix est le signe qui représente *kh* en phénicien. La croix, nous le savons, selon qu'elle est plus ou moins droite, peut-être, correspond à *t* ou *k* (2).

On a donc : ... *k. kh. k*... ou ... *t. kh. t*... et le grec Ταχύς s'offre aussitôt à notre esprit : Ταχύς, rapide ; Ταχύτης ; Ἔλαφος, ταχύς, cerf rapide, renne ; ce qui confirme que le galet correspond à une sorte d'inventaire, ou à un titre de possession.

(1) Dr Morlet, *Mercure de France*, 1er juillet 1926.

(2) Dans certaines langues, les articulations *t* et *k* ne se différencient pas. Tel est le cas des finales en annamite.

M. Butavand donne encore deux autres exemples et conclut comme suit :

Ainsi, à la faveur des hypothèses faites, on arrive à une correspondance remarquable entre le support et le texte dans toutes ces inscriptions. Mais on se tromperait beaucoup en pensant d'après ce qui précède que le glozélien s'écrivait avec des caractères phéniciens ou grecs archaïques, et était lui-même une sorte de dialecte hellénique ou sémitique très ancien. Nous avons fait appel au grec parce que cette langue est l'une des plus anciennes et des mieux connues ; son vocabulaire est riche et comporte un grand nombre de termes archaïques ou poétiques dont l'origine nous échappe, mais qui par leur caractère très général constituent une ressource précieuse pour les comparaisons dans les domaines sémitiques et ouralo-altaïque, voire dans les idiomes africains ou polynésiens,

Je n'ai pas besoin d'ajouter que les résultats exposés ci-dessus sont indépendants du degré d'ancienneté des inscriptions de Glozel.

On ne saurait se dissimuler le caractère aléatoire de cette méthode basée sur des hypothèses ; nous n'en avons guère d'autre à notre disposition. Il y aurait intérêt à l'appliquer au plus grand nombre possible d'inscriptions avec des supports divers. Peut-être arrivera-t on à dégager une certitude relative de cet ensemble de présomptions, de façon à pouvoir aborder avec quelque chance de succès les inscriptions plus longues démunies de support.

F. BUTAVAND.

Nous recevons une note de Mlle Augusta Hure, conservatrice des Musées de Sens, bien connue des préhistoriens par de nombreuses publications ; son beau volume sur *Le Sénonais préhistorique*, abondamment illustré, est l'une de nos meilleures monographies et qui, par la position et a solution de maints problèmes importants, dépasse de beaucoup le cadre régional. On y trouve notamment une excellente discussion sur la situation de nombreuses stations à proximité des gués ; et c'est sur la base des faits décrits et expliqués par Mlle Augusta Hure que M. van Gennep, au cours de sa visite à Glozel, a cherché s'il existe un gué du Vareille à proximité de la station de fouilles.

Ce gué existe en effet, mais était impassable au moment de cette visite ; la situation de la station au bas d'une pente rapide et à proximité d'un ruisseau guéable, de l'autre côté duquel se trouve une petite plaine limitée par des parois rocheuses élevées, n'est donc pas un phénomène aberrant, mais appartient à la même

catégorie que celle des stations basses du Sénonais. Aussi les observations, surtout géologiques, de Mlle Augusta Hure sont-elles pour la solution du problème de Glozel d'une importance toute particulière. Voici la note qui nous est parvenue :

J'ai lu, avec beaucoup d'intérêt, les articles que le *Mercure de France* vient de consacrer aux fouilles passionnantes de Glozel. Mon attention a été ainsi attirée par la présence dans ce dépôt de vases en grès que l'on suppose avoir été fabriqués « à l'aide de roches locales réduites en poudre, agglomérée et surcuite ». Pour qui connaît ces roches, il paraît singulier que le ou les céramistes de Glozel se soient servis de tels procédés pour obtenir des vases, qu'ils espéraient entiers, et dont le résultat ne pouvait être que négatif. Toute fabrication de poterie fait concevoir une base d'argile. Il est donc à croire que la matière de ces vases provenait des sables fins, légèrement argileux, dus à la décomposition des schistes gréseux de l'endroit, et qui s'observent sur les flancs des collines et surtout dans le fond des dépressions. Glozel possède des argiles compactes : elles n'équivalent pas pour l'industrie à celles que l'on voit plus au N.-W., entre le village de Molles et le site charmant de l'Ardoisière. Cette bande très glaiseuse alimentait des tuileries de la région, dont une très plastique, maintenant disparue, se trouvait vers Pavillon. Les produits qu'elle tirait, près de là, étaient de couleur rouge.

Je pense aussi qu'il convient d'écarter des fouilles de Glozel l'idée d'une fabrication du verre proprement dite. Dans les débris de verre qui ont été rencontrés je suis portée à ne voir que des déchets vitreux, conséquence d'une calcination de sables siliceux très fondants ou de roches quartzeuses analogues à celles dont on s'est servi pour l'établissement de la fosse, dans laquelle une calcination vitreuse a pu être observée. Les habitants de Glozel pouvaient provoquer la formation de ces matières, qu'ils utilisaient. La chaleur d'un foyer, sur des argiles très sableuses, pouvait également fournir de ces produits. De nos jours, les briqueteries nous offrent de ces surprenants et parfois déconcertants exemples.

Quant aux silex à patine blanche, qui furent ici rencontrés, ils proviennent du débitage de gros graviers alluviaux, probablement de la Loire. Ils n'ont pas été tirés, comme on pourrait le croire, de rognons tertiaires de silex des plateaux d'une région limitrophe, car ils n'auraient pas été altérés, étant néolithiques.

Le travail imparfait de quelques-uns de ces objets indique déjà une régression dans l'industrie de la pierre. Cette régression a commencé à se manifester aux premiers temps de l'âge du bronze, où peut parfaitement être incorporé le gisement de Glozel. A ces époques, le



FIG. 1

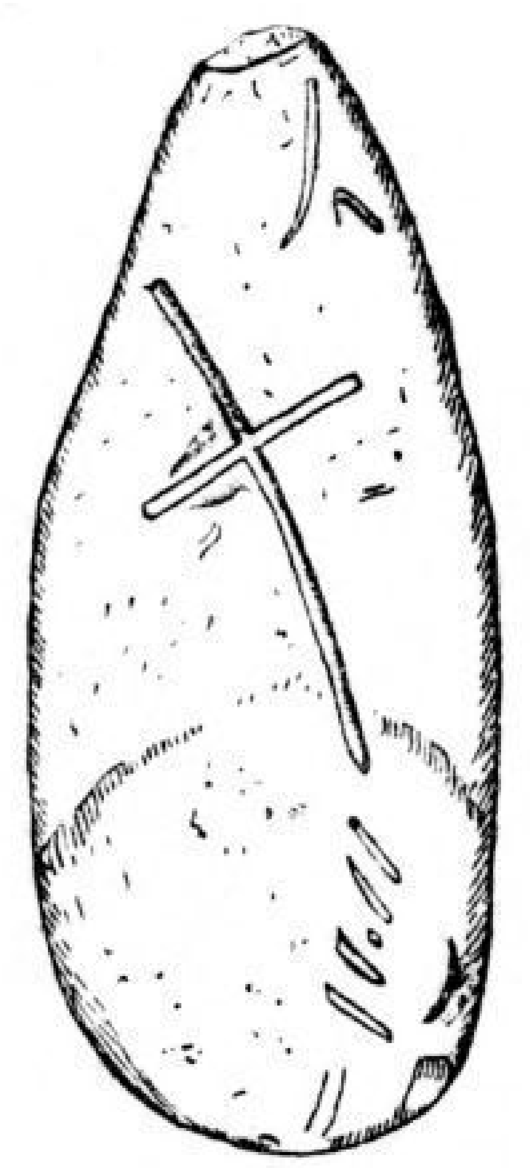


FIG. 2

bronze était si rare encore qu'il manque dans la plupart des stations de ce temps qui continuaient à utiliser le silex. C'est ainsi que cela se passe dans le Sénonais, « province préhistorique par excellence » (1).

La fabrication des anneaux et bracelets de schiste est assez particulière à l'Allier. On a signalé un de ces ateliers à Buxières-les Mines qui tirait ses produits des schistes autuniens ; il a offert 800 exemplaires (2).

Une même officine existait à Montcombroux, que l'on a rattachée à l'âge du bronze (3).

L'atelier de bracelets de Malbruno, à Montcombroux, a donné notamment un morceau arrondi de schiste noir et dur, dont la surface portait des caractères profondément et nettement incisés, se rapprochant de ceux des tablettes de Glozel. J'en donne ici une reproduction que j'ai empruntée aux notes de Francis Pérot de Moulins (4) (fig. 1). Cet objet a été rencontré près la gare de Peublanc.

Sur une hache de schiste et polie, d'une bonne conservation, décrite et figurée par le même auteur, on a pu également observer sur les deux faces, une série de signes gravés, peu profondément, dont l'un rappelle une

(1) Augusta Hure : *Le Sénonais préhistorique*. 550 pp. 1037, fig., Librairie Mondou, Sens 1922.

(2) Bertrand et de Launay : *Bracelets de schiste de Buxières*, La Nature, 1909. H. Chapelet : *Ateliers de bracelets de schiste près Buxières-les-Mines*, L'Homme préhistorique, 1909, p. 301.

(3) Fr. Pérot et Berthier : *Notes sur des bracelets et des brassards en schiste de l'âge du bronze*, Atelier de Montcombroux (Allier), Bull. Soc. Hist. Naturelle d'Autun, t. VI, 1893.

(4) Fr. Pérot : *Signes cabalistiques gravés sur une amulette en schiste de l'âge du bronze*, Bull. Soc. Préhist. Fr., n° décembre 1917.

croix (1). Cette hache a été trouvée sur la commune de Sanssat dans l'Allier (fig. 2).

En présence de telles découvertes, des « tablettes alphabétiformes » de Glozel nous apparaissent, dès lors, un peu moins surprenantes.

Ce département aurait-il eu le monopole de ces signes alphabétiques, magiques ou symboliques ?

Sa raison d'être serait intéressante à élucider (2).

Je dis symbolisme, car il ne peut en être autrement des idoles de Glozel, et celles bisexuées ne nous font-elles pas comprendre le signe de l'accouplement ?

Afin de mieux solutionner le problème de Glozel, il me paraît nécessaire d'apprécier, plus profondément qu'on ne l'a fait jusqu'alors, la constitution géologique du sol et du sous-sol de cette région. Cette connaissance nous aidera à établir la provenance de certains objets des fouilles, dont la matière a pu être empruntée à la minéralogie de l'endroit.

Ayant étudié géologiquement les environs de Ferrières-sur-Sichon, je puis donner à ce sujet les notes suivantes :

Le territoire de Glozel est logé dans un géosynclinal qui s'allonge entre Thiers et Cusset et dans lequel se tient un lambeau carbonifère de l'époque Dinantienne ; celui-ci s'achève dans la Loire vers le pied du puy de Montoncel. Ce géosynclinal est ainsi bordé au S. et à l'E. par des granits et des granits porphyroïdes, à l'W. par la vallée de l'Allier, au N., il bute contre les dépôts tertiaires du Bourbonnais.

Le ruisseau le Sichon, qui a pour affluent le ru de Vareille, est son plus important cours d'eau. Lui-même se jette dans l'Allier à Cusset.

Ce carbonifère appartient à l'étage Viséen. Il est affecté sur tout son parcours par une série de failles orientées E.-W. avec un léger affaissement vers le N.

Quelques-unes d'entre elles jalonnent des bandes de marbre calcaire de couleur gris-bleuâtre qui se trouvent intercalées verticalement dans ce dépôt. Des intrusions de porphyre s'observent sur plus d'un point de ce massif.

Ces marbres sont côtoyés ou pénétrés par des poudingues, formés de quartz, de lydienne, de schiste, de grès, de granit, scellés entre eux par une matière analogue à celle du marbre ou par un ciment gréseux. Des cristaux de pyrite se logent dans leurs cavités.

A Ferrières-sur-Sichon, vers Glozel, ce carbonifère repose sur un terrain cristallophyllien constitué de schistes amphiboliques passant à

(1) Fr. Pérot : *Hache en schiste portant une croix et divers signes gravés sur ses faces*, Bull. Soc. Préhist. Fr. 1917, p. 507.

(2) Voir aussi la pierre gravée sur les deux faces, de forme zoomorphe, et un autre schiste gravé décrits par Francis Pérot, Bull. Soc. Préhist. Fr., 1918.

des cornéennes vertes et à des schistes mâclifères. Ce soubassement est vraisemblablement antécarbonifère.

De toutes parts ce carbonifère est représenté dans sa partie supérieure par des grès, tantôt schisteux, d'autres fois très durs. Des *schistes argileux* satinés, extrêmement fissiles, tiennent une grande place dans ce dépôt ; ils sont souvent altérés par l'action atmosphérique et imprégnés d'oxyde de fer. Il est alors difficile d'établir une stratification, qui, d'ailleurs, n'existe nulle part. Sous l'action d'une humidité prolongée, la fissilité de ces schistes détermine de nombreux suintements d'eau sur les pentes et provoque de fréquents points sourceux.

Auprès des failles et des éjections porphyriques, les schistes sont brouillés ; ces effets sont en relation avec la surchage des couches supérieures sur le soubassement ; elle a été imposée par les ruptures principales.

Dans les environs de Ferrières, de petites masses de limonite sont logées dans de grandes fractures. Il est à croire que ce fer, connu des anciens, fut un instant exploité, d'où Ferrières devait tirer son nom.

La coloration des schistes lustrés va du marron foncé au brun clair, au gris, puis au rosé, au bleuâtre et au vert. Le lustrage de leur surface est dû à des écailles de mica établies en surface parallèle, ondulées dans leurs moindres fentes. Ce mica paraît résulter de la lamination atmosphérique s'exerçant sur la roche au moyen de ses fissures. Ces schistes sont très fossilifères, ce qui permet de les rattacher au Viséen.

Un grès grossier affleure dans le fond des vallées et sous son effritement donne un *sable quartzeux*. On le voit passer à l'arkose en aval de l'Ardoisière, puis au poudingue à Chevalrigond ; il se montre excessivement grossier et parfois kaolinisé à l'entrée N. de Ferrières. Quant aux schistes, ils n'atteignent pas moins de 100 m. de puissance vers l'Ardoisière ; ils sont extrêmement siliceux au centre et se chargent de calcaire au sommet.

Une masse calcaire saccharoïde, grenue et grisâtre, sans stratification précise, occupe le centre des schistes de Ferrières. Sa puissance est assez considérable. Ce calcaire est exploité pour la fabrication de la chaux et comme matériaux de construction.

D'autre part, il existe à l'Ardoisière, sur la rive droite du Sichon, une masse de schistes gris *ardoisiers*, dont l'exploitation de ses ardoises a donné son nom à l'endroit. Ce dépôt passe insensiblement, en haut, à droite et à gauche, à des schistes typiques Viséens. Malgré que des auteurs en aient fait un dépôt Cambrien, je le tiens, ainsi que la masse calcaire de Ferrières, pour de même époque que le reste de l'assise. Il ne faut voir là que le produit d'accidents lithologiques s'étant accomplis pendant la formation dinantienne.

Les régions avoisinant, à l'E. et au S.-E., le massif carbonifère ici décrit sont traversées par des filons minéralogiques qui furent jadis exploités : celui de Ramillard à l'E., constitué de plomb (galène), celui cuivreux (chalcopyrite) plus important de Charrier-Laprugne au S.-E., accompagné de roches chloriteuses et serpentineuses, dernier contrefort du Dinantien. Ce gisement était connu des Gallo-Romains qui ont tenté de ce côté des travaux assez importants. Des objets recueillis, sur les lieux mêmes, témoignent de la fonte sur place de ces minerais. Charrier-Laprugne se relie à Ferrières par la vallée bien tracée dans laquelle coule le Sichon. Cette voie aisée se greffe près du village de Lavoine et 7 à 8 km. séparent les deux localités. On voit en quelle diversité de matières minérales se décompose l'ensemble de tous ces territoires, dont quelques-uns, très fertiles, sont peu distants du site désormais bien connu du pays de Glozel.

AUGUSTA HURE.

Reproduisons enfin, à propos des fouilles de Glozel, la lettre suivante que *le Temps* a publiée dans son numéro du 20 novembre :

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi de vous adresser quelques remarques rectificatives et complémentaires en ce qui concerne mon intervention dans la discussion qui a eu lieu sur les fouilles de Glozel, au cours de la séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, du vendredi 11 novembre dernier (le *Temps*, 14 novembre, page 4).

Comme le dit votre résumé, je suis d'accord avec M. Salomon Reinach sur l'époque de la station de Glozel : elle est préhistorique, plus précisément néolithique. J'ai visité récemment la collection d'objets de Glozel réunis à Vichy par le docteur Morlet, directeur des fouilles, et celle des Fradin, les propriétaires du terrain des fouilles, au village de Glozel, à 23 kilomètres sud de Vichy, en compagnie d'un de nos plus éminents préhistoriens, l'abbé Breuil. Comme moi, ce dernier a conclu, sans la moindre hésitation, que la station n'était ni gallo-romaine, ni de l'époque du fer, ni de l'époque du bronze, ni non plus de l'époque paléolithique : elle est nettement de l'époque néolithique, mais sa civilisation est fort différente de celle de l'époque mégalithique.

La faune gravée sur les galets indique nettement une époque où les habitants de Glozel vivaient surtout de chasse : on n'y remarque guère que des cerfs ; une tête de bovidé est clairement une tête de buffle.

Certains objets comme une meule à bras, les bobines et les fusaïoles indiquent une époque plus récente : le Glozélien est devenu agriculteur et tisseur.

J'ai fait remarquer à mon collègue et ami Camille Jullian que les

haches à tranchant poli, qu'il reconnaît comme préhistoriques, portent, ainsi que les galets, que les anneaux en schiste dont l'origine néolithique est incontestable, des signes qui se retrouvent tous sur les tablettes d'argile à inscriptions, et que ces tablettes doivent être par conséquent de la même époque, c'est-à-dire de l'époque néolithique.

De plus, j'ai fait observer que bon nombre des caractères de Glozel ne pouvaient être assimilés aux caractères latins cursifs ; que le plus grand nombre se retrouvaient sur les alphabets linéaires d'Egypte, de Crète, de Libye, de Lycie, de Carie, d'Espagne, remontant tous à une époque difficile à déterminer, mais sûrement préhistorique.

J'aurais eu bon nombre d'autres arguments à opposer à la thèse de Camille Jullian, mais, comme je l'ai dit, il m'a paru inutile de prolonger une discussion qui ne uvait amener aucun accord d'autant plus que j'ai exposé mes vues sur Glozel dans une lettre ouverte au docteur Morlet, qui paraîtra prochainement dans le *Mercure de France* (1).

La découverte de Glozel est peut-être plus importante qui ait été faite depuis cent ans dans le domaine archéologique, en France.

J. LOTH,
membre de l'Institut
professeur au Collège de France.

ARCHÉOLOGIE

Lucien Morel Payen : *Troyes et Provins*, Laurens. — Etienne Gaudet : *Le Château de Blois*, Georges Blanchet, 13, rue Denis-Papin, à Blois.

La librairie Laurens a réédité avec son soin habituel un des ouvrages les plus heureux de sa collection des *Villes d'art célèbres*. C'est celui qui concerne **Troyes et Provins**, par M. Lucien Morel-Payen, deux villes de Champagne dont le pittoresque comme l'intérêt historique et l'aspect monumental ont toujours retenu l'attention des touristes.

De l'ancienne ville de Troyes, — qui remonte sans doute assez haut puisqu'on nous montre son évêque saint Loup arrêtant Attila devant ses murailles, — on sait que l'enceinte générale, dont la trace se retrouve dans la ligne des boulevards extérieurs, remontait à la fin du XIIe siècle. Il n'est resté que quelques dessins de cette enceinte qui possédait des portes remarquables et a été détruite au cours du XIXe siècle. L'ancien château des Comtes, dont M. de Caumont nous a donné un pittoresque dessin dans

(1) Cette lettre a paru dans le *Mercure de France* du 1er décembre, pp. 338-346.

son *Manuel d'archéologie*, a également disparu, ainsi que nombre d'églises. Mais il en reste encore assez pour justifier le nom de « ville sonnante », qui qualifia la Troyes du moyen âge. La Champagne avait été incorporée au domaine royal en 1284.

Les tristesses de la guerre de Cent Ans, un terrible incendie sous François Ier (1524), les dévastations de la période révolutionnaire sont les grands événements dont on retrouve, comme un peu partout, les signes dans les aspects de la ville.

Cette dernière période fut surtout néfaste ; et outre les remparts et le château, on vit disparaître, de 1793 à 1860, la collégiale Saint-Etienne, les églises Saint-Denis, Saint-Aventin, Saint-Jacques, Saint-Martin-ès-Aires, Saint-Loup, tandis que Saint-Flobert était transformée en logements, les Cordeliers en prison, et qu'on détruisait la belle chapelle de la Passion, etc.

Si Troyes a gardé nombre de vieux logis, des coins pittoresques, ce sont surtout les églises qu'on y remarque, car elles sont encore en nombre. Il faut notamment citer Sainte-Madeleine (XIIe siècle) qui a conservé son admirable jubé et une belle tour du XVIe siècle. On mentionne ensuite la cathédrale, du XIIIe siècle, qui a remplacé une construction remontant à 974-985. La cathédrale de Troyes n'a qu'une tour et sa façade a été massacrée par les sauvages de 1793. Une flèche qui s'élevait sur le transept fut abattue lors d'un grand incendie en 1700. Nous mentionnerons ensuite la délicieuse église Saint-Urbain, qui est bien un des chefs-d'œuvre du XIIIe siècle. La façade a été terminée au XIXe siècle ; c'est une pauvreté. Saint-Remy est une église à haut clocher terminé en flèche (1386). L'église, du XIVe siècle, a été depuis très modifiée. L'église Saint-Jean-au-Marché, délicieuse, dans un des plus beaux décors de vieille ville qu'on puisse imaginer, a vu s'écrouler, il y a quelque quinze ans, son campanile. On sait que c'est là que fut célébré en 1420 le mariage d'Henri V d'Angleterre avec la fille de Charles VI et par lequel la France allait devenir une simple province anglaise. Les stalles, au nombre de trente-deux, proviennent de l'abbaye de Notre-Dame-aux-Nonnains (1). Il ne faut pas oublier de mentionner d'ailleurs la curieuse église Saint-Pantaléon, — curieuse autant

(1) Saint-Jean-au-Marché a pour succursale, si l'on peut dire, l'église ou chapelle Saint-Gilles au faubourg Croncels, construite en bois à la fin du XVe siècle et dont le mobilier est remarquable.

par elle-même que par les ruelles qui l'avoisinent, et l'église Saint-Nicolas, « autrefois chapelle du château de la vicomté ». Cette église s'adossait jadis au rempart, du côté occidental ; cette partie de la construction est moderne. Je ne parlerai pas des reconstructions de couvents ou établissements religieux qui relèvent des XVIIe et XVIIIe siècles et où subsistent d'intéressants vestiges des plus vieilles époques. Mais toutes les églises de Troyes sont à visiter pour leurs mobiliers, statues, tableaux, vitraux et objets d'art, sauvés des déprédations révolutionnaires et qui ont repris leur place primitive. M. Lucien Morel-Payen a parlé en historien d'art averti et son volume fournira aux chercheurs d'utiles indications.

L'architecture civile a laissé de même à Troyes d'intéressantes constructions comme les hôtels de Vauluisant et de Chapelaines ; la maison de l'orfèvre près de l'église Saint-Jean-au Marché ; le pont à tourelles Sainte-Catherine, — d'où l'on a une des plus charmantes vues sur la ville ; — et enfin des rues entières de vieilles maisons conservent en partie à la ville sa physionomie d'autrefois.

Provins, dont l'ouvrage nous parle ensuite, a un tout autre caractère. Il y a un quartier de la ville basse, près de la gare, et de longs espaces vides, qu'encerclait le périmètre des fortifications, enfermant également la ville haute, qui n'est en somme qu'un grand village, mais plein de vestiges et de souvenirs.

Provins, ancienne ville du Comté de Champagne comme Troyes, fut surtout une foire et une place forte. On pense qu'à la fin du XIIIe siècle, elle avait 80.000 habitants.

Dans la ville haute, on retrouve encore d'intéressantes constructions comme la tour de César, ancien donjon qui a peut-être une origine romaine et dont on a fait le réservoir des eaux de la ville ; l'église Saint-Quiriace, construction malheureusement très remaniée au dernier siècle et qui remonte au XIIe siècle.

La Grange-aux-Dîmes, du XIIIe siècle, aux voûtes superbes qui se répètent en souterrain ; la porte Saint-Jean, superbe ouvrage militaire resté debout à l'extrémité de la ville et qui est justement réputé. Sous la plupart des constructions de la ville haute, — nous n'avons indiqué que les principales, — se trouvent des étages de caves voûtées comme celles de la Grange-aux-Dîmes. En redescendant, on trouve encore d'anciennes construc-

tions, comme une maison romaine. Dans la ville basse se trouvent d'intéressants édifices : l'église Sainte-Croix, l'ancienne abbaye du Val, dont il reste la tour, et de jolies galeries de cloîtres, etc.

Plus loin est enfin Saint-Ayoul, église ancienne, mais dont une partie seulement demeure au culte, le reste servant de magasin militaire et où l'on entasse des bottes de foin.

On peut ajouter à ces quelques indications que Provins possède une Société archéologique très active et par les soins de laquelle des plaques indicatrices ont été posées pour signaler aux visiteurs des constructions ou des vestiges dignes de retenir l'attention. C'est un exemple qui pourrait être suivi ailleurs, et dont la généralisation ne pourrait que profiter.

¶

Le château de Blois est un des beaux souvenirs qui nous restent de la France d'autrefois. Il élève son côté antérieur, que bordent des terrasses de circulation, au-dessus des rampes d'accès, bordées de balustrades, qui dévalent vers la ville, et tandis qu'à l'orient s'élève le joli pavillon que fit construire Anne de Bretagne. Là s'évoquent les souvenirs de Louis XII et de François Ier, l'assassinat du duc de Guise, la fuite de Marie de Médicis, Gaston d'Orléans et le passage de Louis XIV. — La façade du château se développe majestueuse en avant et sur une place régulière que devaient border autrefois des hôtels seigneuriaux, tandis qu'au-dessus de l'entrée, s'élève un Louis XII à cheval, de moins belle allure que celui de Compiègne. Mais c'est la cour du château de Blois qui a surtout grand air, avec ses portiques, sa chapelle en retour d'angle, sa belle tourelle d'escalier, — où des paliers, d'étage en étage, servaient à placer les hommes d'armes qui faisaient la haie sur le passage du Roi. Du côté occidental, les bâtiments ont été malheureusement rebâtis par Gaston d'Orléans, et cette construction qui gâte l'ensemble n'a guère d'attrait que par son bel escalier. Mais tandis qu'à l'angle nord-est subsiste encore la salle des Etats, du côté sud et surplombant l'église Saint-Laumer et les ruelles pittoresques de la ville sont encore d'anciennes tours qu'utilisa le XVIe siècle, mais qui sont des vestiges d'une plus ancienne construction, nous reportant à l'époque féodale.

Concernant l'intérieur du château, je ne parlerai pas d'une petite exposition d'art local, ni d'une collection de portraits anciens, derrière la chapelle, et dont les « repeints » sont à faire dresser les cheveux. On visitait autrefois les appartements royaux, la chambre aux armoires secrètes de Catherine de Médicis, la pièce où fut tué le duc de Guise, la grande salle des Etats, etc., mais il n'y a pas de meubles. Des murs on a enlevé les tapisseries, les tentures en usage aux vieux temps et dont Boucher de Perthes a réuni une si précieuse collection dans sa maison d'Abbeville. Partout se montrent des murs nus, blanchis à la chaux, et où vaguement, des peintres bien intentionnés ont essayé de tracer une vague décoration. On comprend que l'intérêt du château de Blois est surtout dans ses aspects extérieurs, et c'est ce que nous montre M. Etienne Gaudet dans la suite de planches gravées qu'il lui consacre et dont plusieurs séries ont déjà paru. Ce qu'il nous fait voir cette fois, c'est : *la Porte d'entrée*, sur la place du château ; l'angle gauche et l'angle droit *des Constructions de Louis XII ; la Porte et l'Escalier de Louis XII, l'Escalier de François Ier* et *la Façade* de la même époque. Ce sont des dessins impressionnistes, donnant l'éclairage du monument, les jeux de la lumière et de l'ombre sur ces vieilles pierres et dont l'harmonie vaut d'être fixée. Certaines de ces planches, — dans la série actuelle — comme la porte d'entrée ou l'escalier de François Ier, auraient nos préférences ; mais toutes sont d'un artiste consciencieux et marquent un effort que justifie d'ailleurs l'intérêt même de l'édifice et qui méritait d'être signalé.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Emile Verharen en Espagne. — Tout dernièrement, il a été possible au grand public d'admirateurs d'Emile Verhaeren, de connaître les belles pages qu'il écrivit à son retour d'un voyage en Espagne. Ces impressions — aujourd'hui parues par les soins du *Mercure de France* — étaient restées enfouies dans une revue introuvable. On peut dire que, sauf pour quelques amis du poète ou pour quelques rares érudits, ces articles étaient inédits, excepté en Espagne où l'on a publié deux éditions de ses souvenirs de voyage. C'est, du reste, il me semble, le seul ouvrage de Verhaeren qui ait été traduit en espagnol. Quelques

poèmes prirent place dans une anthologie des poètes français modernes (*La poesia francesa moderna*, Renacimiento, Madrid, 1915), chef-d'œuvre du genre, réalisée par deux excellents poètes, Enrique Diez Canedo et Fernando Fortun. Celui-ci, décédé tout jeune, s'annonçait comme le plus sensible poète de sa génération, celui-là, l'un des écrivains qui connaissent le mieux en Espagne la littérature française, esprit pondéré et fin poète. Puis, plusieurs articles de revues ou de journaux, soit au moment de sa mort, soit à l'occasion de fêtes ouvrières, car c'est surtout les journaux ouvriers qui le plus souvent ont honoré Emile Verhaeren.

Dans l'*Escuela Nueva*, école d'études sociales, de Madrid, que j'ai eu l'honneur de présider pendant quatorze ans, et dont le président actuel, professeur de droit à l'Université de Séville, vient d'être mis en prison par M. Primo de Rivera, il existe, dans la salle des conférences, une belle eau-forte de van Rysselberghe qui représente le poète marchant sur une plage, une main dans la poche du veston, l'autre appuyée sur une canne. Cette eau-forte, que je n'ai pas vue citée dans l'iconographie si détaillée de M. Heumann, fut acquise par souscription, pendant la guerre, des héritiers de Dario de Regoyos, à qui elle est dédicacée : « à mon excellent ami Dario ».

Qui était ce Dario de Regoyos à qui sont adressées les *Impressions d'Espagne* et dont le nom figure aussi en tête des *Débâcles*?

La vie de Dario de Regoyos fut simple. Son cas s'est répété si souvent qu'il en est devenu vulgaire. Peintre d'un grand talent, né aux Asturies, cette région espagnole dont la sentence populaire dit : « les Asturiens, des vaniteux ou des fous », il ne fut pas vaniteux, mais il eut un léger grain de folie. Tempérament de bohème, il voyagea continuellement, il vint en France, il alla en Belgique. Epris d'impressionnisme, il fut un des introducteurs de la nouvelle école en Espagne. Les gens commencèrent par se moquer de ses tableaux, puis, quelques-uns, à Saint-Sébastien, éprouvèrent une sorte d'attirance sympathique qui allait peut-être du peintre à ses œuvres.

Mais ses tableaux n'avaient pas de succès de vente, et lui, perpétuel voyageur, entiché aussi de la manie des affaires de Bourse, perdait peu à peu son petit capital. Et, un jour, en 1913, il mourut à Barcelone sans connaître la gloire.

C'est maintenant que l'on rend hommage au grand peintre qu'il fut. Sa modestie, sa haine du bluff et de la réclame, le tinrent toujours dans l'ombre. Un de ses amis, l'écrivain Salaverria, malade injuste et passionné, mais qui a du talent lorsqu'il parle des gens qu'il aime, a tracé un vivant portrait de l'homme merveilleux que fut Dario de Regoyos, et devant sa silhouette nous ne pouvons pas nous empêcher de penser à cet autre grand artiste qui s'appela Erik Satie.

Comme lui, il possédait une profonde connaissance de son métier, en même temps une prodigieuse sensibilité, toute en nuances, en délicatesses, en simplicité primitive. Regoyos, paysagiste surtout, nous a laissé des toiles, où sont capturées des sensations presque imperceptibles, parce que terriblement fugitives, d'une heure unique, des vibrations insoupçonnées par notre conscience et qui s'avouent en nous, lorsqu'il nous les présente, comme des réminiscences.

Il aimait si profondément la nature qu'il en appréhendait les plus légers frémissements, d'un geste sûr et rapide de voleur, et les fixait en art exquis. Après avoir vu ses tableaux, on se retournait vers la nature, qu'on y avait perçue plus belle que jamais, pour constater si tant de beauté était bien en elle, ou si elle n'avait pas été inventée par le peintre.

Et son secret était en lui, dans sa façon d'être. « Les tempes grisonnantes, il parlait de l'avenir comme un jeune homme. Il appartenait à cette sorte d'hommes dont l'adolescence se prolonge indéfiniment. Il commençait à vieillir et toute son âme s'ouvrait en fleurs printanières .» C'est avec ses yeux neufs et purs de gosse qu'il regardait le sol et le ciel.

Tel fut, en 1888, le compagnon de voyage de Verhaeren. Avec lui, il parcourut une partie des provinces basques; il visita Saragosse et Madrid. Avec son crayon il commentait, en des dessins extraordinaires, les terribles visions du Belge.

En 1898, l'année du désastre colonial espagnol, Dario de Regoyos publia à Barcelone un volume : *L'Espagne noire de Verhaeren*. C'étaient les articles de l'*Art moderne*, encadrés de ses souvenirs personnels du voyage et commentés par ses merveilleux dessins. Le livre espagnol est aujourd'hui infiniment rare. Du texte, on a fait récemment une deuxième édition (*Cuadernos literarios*. Madrid, 1924).

Rendre un hommage grave, sincère, comme lui tout entier, au noble poète belge, telle était l'intention de Regoyos. Dans ces pages, écrites sans prétention d'écrivain, on devine par moments ce tréfonds de paysan des Asturies, — parfois, dans l'humour avec lequel il raconte comment, pour recueillir la sensation voulue, ténébreuse, ils arrivaient dans la soirée aux villages, les parcouraient dans l'ombre ou sous la capricieuse lumière lunaire, et partaient avant l'aube pour ne pas entacher de la réalité vulgaire, jaillissant avec la lumière crue du soleil, leur vision fantastique, — parfois, aussi, dans une certaine roublardise pour justifier le poète de sa conception d'une Espagne noire, prévoyant le chœur des aboyeurs patriotards qui devaient lancer des imprécations contre un livre où toutes les vertus possibles ne resplendissent pas dans le spectacle espagnol. Pour cela, il emploie deux systèmes. C'est tantôt, devant l'observation exacte et lugubre du poète d'un détail de la vie quotidienne, le geste de l'homme surpris, puis convaincu : « Tiens, je n'avais jamais pensé à cela ! J'étais habitué à le voir depuis toujours et naturellement cela ne me choquait pas, mais, maintenant que vous me l'indiquez, je vois bien que c'est atroce. » Raisonnement fait pour induire le lecteur à le répéter dans sa conscience. Dans d'autres occasions, c'est la narration, à titre de simple curiosité et sans en souligner l'importance, des horreurs vues par lui, horreurs qui surpassent tout ce que raconte Verhaeren. Mais ce n'est pas seulement pour cette défense de Verhaeren qu'est intéressant le livre. On y trouve de plus comme la genèse de chaque article du poète, comme le point de départ de certaines de ses opinions, même un essai de réversibilité d'une sensation de l'Escurial vers la réalité transmuée. Et combien d'impressions directes, reçues à côté du Flamand, peut-être influencées par lui, comme d'ailleurs bien d'autres furent suggérées par Regoyos à l'écrivain.

Voilà quelques aperçus de ce bel ouvrage, mais je n'ai donné qu'une faible idée de ce petit volume, bref en nombre de pages et si riche de contenu.

N'y aura-t-il pas en France ou en Belgique un éditeur capable de publier les pages de Verhaeren en y ajoutant parfois des notes de Regoyos, et, surtout, ses prodigieuses illustrations ?

M. NUNEZ DE ARENAS.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

En marge de l'« Etrange Passion de Junot, duc d'Abrantès ». — Mlle Suzanne de Callias, dans le dernier *Mercure*, prête au vaudevilliste Vial (1), confident de Junot, ce propos :

... Goldsmith... ne craignit point d'imprimer dans un petit livre, publié en 1815, que Napoléon ne faisait guère de différence entre les hommes et les femmes ; qu'il avait des mœurs tout italiennes à cet égard, et que son mamelouk Roustan était surnommé l'« impératrice » par les familiers du palais. Un mamelouk ! Faut-il qu'aujourd'hui l'on ait l'imagination corrompue.

Vial, apparemment, n'avait pas lu le *Voyage en Egypte et en Syrie* de Volney, où les mamelouks sont représentés comme étant

surtout adonnés à ce genre honteux qui fut de tout temps le vice des Grecs et des Tartares ; c'est la première leçon qu'ils reçoivent de leur maître d'armes. On ne sait comment expliquer ce goût, quand on considère qu'ils ont tous des femmes, à moins de supposer qu'ils recherchent dans un sexe le piquant du refus dont ils ont dépouillé l'autre ; mais il n'est pas moins vrai qu'il n'y a pas un seul mamelouk sans tache ; leur contagion a dépravé les habitants du Kaire, même les chrétiens de Syrie qui y demeurent.

Mlle de Callias, d'autre part, fait écrire à Vial (2) :

[Junot] avait refusé de rester en Egypte, où Kléber voulait lui confier une situation de premier plan, et courait en hâte à Saint-Jean d'Acre afin de rejoindre Bonaparte, rentré depuis peu à Paris.

(1) Jean-Charles Vial, né à Lyon, le 2 juillet 1771, destiné d'abord au commerce, se tourna vers le théâtre. Il fut un très fécond auteur dramatique. Seul ou en collaboration, il fit représenter 22 pièces, au théâtre Louvois, au théâtre Favart, au théâtre du Vaudeville, au Théâtre-Français. Celle qui connut le plus grand succès avait pour titre *le Premier venu* ou *Six mille lieues de chemin*, comédie en 3 actes en prose ; mise en opéra-comique et jouée à Feydeau en 1818, elle fut remise en comédie et jouée au Théâtre-Français en 1827. J.-C. Vial publia également des contes rimés (*le Dessert*). Il est mort à Paris en 1837.

(2) Vial parle ailleurs des « beaux jardins d'El-Arish ». C'était sans doute par quelque effet de mirage que Junot vit des jardins en ce lieu. (« El-Arish est le plus triste village, dans le plus affreux séjour ». Miot.) « C'est près des fontaines de Messoudiah, sous El-Arish » que Bonaparte se promenait « seul avec Junot, comme cela lui arrivait assez souvent. » Bourrienne : *Mémoires* (Paris, 1829, t. II, p. 211-5). L'ex-secrétaire de Bonaparte, après avoir rapporté comment Junot révéla à son ami l'infidélité de Joséphine, fait cette remarque : « Je me suis aperçu, dans la suite, qu'il [Bonaparte] ne lui a jamais [à Junot] pardonné cette sottise ; et je puis dire, presque avec certitude, que ce fut un des motifs pour lesquels Junot n'a pas été maréchal de France, comme plusieurs de ses camarades que Bonaparte avait moins aimés que lui.

Autant de mots, autant de contresens historiques.

Tout le monde sait que si Bonaparte renonça à poursuivre la campagne de Syrie, ce fut faute d'avoir pu s'emparer de Saint-Jean d'Acre, qui « tenait » grâce à Sydney Smith et l'émigré Phélippeaux. Il battit en retraite, et peu après son retour en Egypte, prit furtivement passage à bord de la frégate *le Muiron* qui, dans la nuit du 5 au 6 fructidor an VII (22-23 août 1799), appareilla pour la France. C'est à Alexandrie que Junot s'embarqua pour la même destination, tournant le dos à Suez. Il en avait demandé la permission à Kléber, par la lettre suivante :

à Gizeh le 18 du mois de fructidor l'an 7 de la République française [4 septembre 1799].

J.-A. Junot, général de brigade, au général en chef Kléber.

Mon général,

L'amitié la plus sincère me lie depuis six ans au général Bonaparte, il m'a élevé au grade de général de celui de sous officier que j'avais lorsque je fis sa connaissance. Dans toutes les circonstances de ma vie militaire, il a toujours daigné me conseiller sur le meilleur parti à prendre, il m'a, en un mot, servi de père et de protecteur depuis six ans. Je lui dois donc pour tout cela un dévouement sans bornes, et c'est tout ce que je peux, mais veux lui offrir. Si à ce motif (puissant pour moi) il se joint encore ce que je partage avec tous les Français (le désir de revoir ma patrie), il est facile de décider de l'usage que je désire que vous me laissiez faire de la lettre du général en chef.

Soyez bien persuadé, du reste, mon général, qu'il ne faut pas moins que ces puissants motifs pour me décider à quitter mon service sous vos ordres pour aller courir d'autres chances, mais vous connaissez ma franchise et je n'offrirais jamais ce que je désirerais que l'on n'acceptât pas.

Si j'emporte avec moi, mon général, l'idée que vous m'estimez, et que je puisse m'honorer de votre amitié, je regarderai comme un grand bonheur le moment où j'eus l'honneur de vous connaître, et celui où d'autres circonstances nous réunissant me procureraient encore l'honneur de servir sous vos ordres. J'espère que je serai assez heureux pour pouvoir quelque jour vous prouver et mon estime et mon dévouement.

Respect et attachement

JUNOT.

Kléber ne contraria pas le désir de Junot qui, le 19 fructidor VII (5 sept. 1799) recevait du général Damas, chef de l'Etat-

Major général de l'armée, l'ordre de remettre la province de Guizéh au général de division Dugua, commandant du Kaire et de son arrondissement.

Quatre jours plus tard Junot, coup sur coup, envoie ces deux lettres à Kléber :

à Giza, le 23 du mois de fructidor l'an VII.
[9 septembre 1799].

Mon général.

Le général en chef Bonaparte en me donnant le commandement de Giza avait voulu me loger au palais de Mourad Bey. Cette maison ne me convint pas ; alors il me dit que je pouvais choisir à Giza une maison nationale et qu'il me la donnait.

Vous savez combien l'expédition d'Aboukir a précipité notre départ du Caire. Vous savez combien peu il importait pour moi d'avoir un écrit de sa part. J'ai dépensé dans cette maison près de 3.000 francs parce que je la croyais ma propriété... Je vous prie de décider ce que vous vou'ez que je fasse. Quelque chose que vous déciderez, vous ne changerez rien à mon estime et à mon attachement pour vous.

JUNOT.

A Giza (même date)

Mon général,

Permettez qu'avec la franchise que vous me connaissez je vous expose la situation où je me trouve au moment de mon départ, intimement persuadé que vous ne cesserez pas vos bontés pour moi.

Vous trouverez ci-joint un état de ce qui m'est dû, montant à 11.650. Sur cette somme j'ai reçu il y a quelque temps du payeur général celle de 6.000 à compte sur ce qui m'est dû. Vous pensez bien, mon général, que je ne suis pas homme à avoir tésorisé (*sic*). Je dois. Je ne veux pas faire banqueroute, et j'ai besoin d'argent. Je vous prie, mon général, de mettre *Bon à Payer* au bas de l'état. L'ordonnateur en chef me ferait alors expédier les ordonnances nécessaires.

Vous connaissez, mon général, la ressource que j'avais et il n'y a que vous qui puissiez la remplacer. C'est avec confiance que je m'y adresse, mais ce service que vous me rendrez ne peut rien ajouter à l'attachement et à l'estime que vous savez si bien m'inspirer.

Salut et respect

JUNOT.

Le 27 fructidor (13 sept.) le général Damas remettait des passeports au général de brigade Junot, à sa femme (1), au Cne Lal-

(1) Il ressort de là que Junot était marié et que sa femme l'avait suivi en

lemand, son aide de camp, au payeur Junot et à leur suite pour se rendre en France. Mais les circonstances n'étaient point propices, et le 19 vendémiaire an VIII (11 oct. 1799) Kléber écrivait à Menou, commandant les provinces d'Alexandrie, Rosette et Bahiré :

Le général Junot, sa suite et toutes les autres personnes qui ne seraient pas dans le cas de l'invalidité absolue ne partiront pas d'Alexandrie jusqu'à nouvel ordre, et vous pouvez dès ce moment employer le général Junot dans les fonctions de son grade et requérir les autres Français à faire le service militaire dans les forts pour alléger les services de votre garnison.

Ce contre-temps rendit Junot d'exécrable humeur. J. Abdallah Menou s'en plaignit à Damas, qui en instruisit Kléber, lequel chargea son chef de l'Etat-major de répondre ceci (1) au commandant d'Alexandrie :

Le général en chef n'a pu comprendre ce que vous entendiez par la mauvaise tête et les grandes qualités militaires du général Junot, mais s'il avait quelque accès de folie qui le portât à des extravagances, il vous engage à le faire conduire sûrement au Caire, dans la citadelle duquel on trouverait moyen de calmer son effervescence. Quant à ses talents guerriers, il pense que les armées de la République possèdent au moins cent cinquante mille hommes de sa force. Ce n'est pas une

Egypte. Nous ignorons qui était sa première épouse. Junot lui-même en parle dans la lettre suivante :

De Jaffa, le 21 ventôse an VII [11 mars 1799].

Salut, amitié et bonne santé à notre bon camarade le général Dugua, qu'il me fasse l'amitié de remettre la lettre ci-jointe à notre petite femme, et il obligera un de ses bons amis.

Nous ne sommes pas encore revenus de l'impression que font les gens d'une ville prise d'assaut où 4.000 hommes ont péri, une partie ne sont pas encore enterrés.

Nous sommes cependant prêts et tout disposés à recommencer en faveur de Saint-Jean d'Acre ; Dieu veuille qu'ils ne l'attendent pas !

Si notre petite femme avait la fantaisie de venir me rejoindre, faites-moi l'amitié de veiller à ce qu'elle profite d'une occasion bien sûre ; je ne lui dis pas de le faire ; je la laisse la maitresse de faire ce que son cœur lui dictera.

Le général Dumas est blessé d'une balle qui lui casse le bras gauche ; je vais le remplacer dans la division Kléber.

JUNOT.

Bien des choses de ma part à Destaing, dis-lui que je suis trop paresseux pour lui écrire.

Si Hamelin vient ici, dis-lui qu'il n'oublie pas la partie liquide. Nous en avons tous besoin.

Adieu.

(1) Kaire, le 10 Brumaire an VIII (1er nov. 1799).

raison cependant pour que le général en chef l'empêche de partir ; s'il en avait eu l'intention, il ne lui aurait pas donné de passeport, mais si jamais il y eut une occasion convenable de mettre un embargo sur un port de mer, c'est à coup sûr lorsque l'on est subitement menacé d'attaques combinées de tous côtés par terre et par mer.

Menou répliqua (1) à Damas :

Mon cher général, je ne sais si j'ai oublié d'écrire le français. Mais vous auriez dû sentir que ma lettre était faite de manière à vous faire comprendre que je ne voulais en aucune manière du général Junot dans ma division. Et lorsque j'ai dit que c'était un très bon militaire c'était afin que ma lettre pût être lue par tout le monde si elle venait à s'égarer. A bon entendeur salut.

Amitié et attachement.

J. ABDALLAH MENOU.

Nous versons ces documents au dossier de l'affaire Junot. Les lecteurs du *Mercure* y ajouteront d'eux-mêmes des commentaires.

AURIANT.

LITTÉRATURE COMPARÉE

Le « Comparatisme » littéraire — et social. — Mallarmé à l'étranger. — La poésie française et l'art de traduire. — Etudes nouvelles sur Gœthe et Shakespeare. — Huet, écrivain hollandais et critique français.

« Le *Comparatiste* véritable (il a donc des *ersatz*) reconnaît que sa spécialité n'est qu'un des aspects de l'histoire littéraire... Ce qui reste la grande affaire, c'est la jouissance des chefs-d'œuvre. » (*A Critical Medley*, Champion, 1926, par E. Partridge, cité dans *Revue des Littératures Comparées*, oct.-déc. 1926.) La présente rubrique adopte — et adapte — cette observation. Elle accueillera donc, outre le « Comparatiste véritable », à la tête d'une « spécialité », tous ceux qui, Français, traitent des lettres étrangères ou, étrangers, des lettres françaises. Le tout sans oublier que les rapports de la pensée écrite s'inscrivent entre peuples dans un plan intersocial au moins autant qu'international.

§

Partout, depuis la guerre, les littératures sont en quête d'exotisme, les éditeurs en mal de traductions. Cette saine curiosité

(1) Alexandrie, 16 Brumaire an VIII (7 novembre 1799).

sera vite dégoûtée si elle reste livrée aux hasards de la brocante. Ce serait dommage. En tous pays, un esprit scientifique pénètre la littérature, en explore le principe, les techniques. Parallèlement, la science, cherchant une autre « Méthode » ou un autre « Système », demande à la poésie et au roman des clartés sur le problème des problèmes, celui de la personnalité. Voyez, par exemple, le mathématicien et métaphysicien **Whitehead** qui va chercher dans toutes les littératures des exemples pour une rénovation du cartésianisme. Et quelle significative attitude que celle d'Harold Laski, professeur de sciences politiques à l'Université de Londres, écrivant : « le Roman et le Drame sont aussi des essais politiques », et allant quérir des documents dans les recoins inexplorés de notre littérature. (Cf. sa remarquable introduction à la *Défense de la Liberté* de Duplessis-Mornay, ses allusions à Linguet, Fréron, Moreau, Lambert, etc. — *The Study of Politics*, Humphrey Milford, Londres.) La première des conférences sur les Penseurs politiques d'Europe, que publie M. Hearnshaw, est consacrée à Jean Bodin. L'auteur, M. J.-W. Allen, défie carrément la mode. Il reconnaît que, pour Bodin, la Souveraineté dérive non de Dieu ou du droit, mais du besoin, de la nécessité pratique, de la nature, du peuple. Mais cette souveraineté, Bodin la fonde, quoi qu'on dise, sur la famille et la propriété privée. Tout l'ouvrage est à lire. (Titre : **Social and Political Ideas** *of some great thinkers of the 16th, and 17th Centuries,* Harrap, Londres.)

§

L'Hommage français à **Mallarmé** (N. R. F.) trouve des échos en Allemagne, en Angleterre, aux États-Unis. Le *Times* littéraire voit, dans la poésie de Mallarmé, un exemple de l'incantation civilisée, et dans sa technique, un effort mémorable vers l' « extase lucide ». La langue anglaise ne serait pas, dit-il, assez articulée et à la fois assez malléable pour une pareille tentative. « Mallarmé n'a pas été le poète d'un Hamlet, mais un Hamlet poète, ce qui est très différent. » MM. Turquet-Milnes et Arthur Ellis, répondant à cet article, disent que la prétendue « incantation » de Mallarmé regorge de pensée et rappelle, quant à l'effet sur son temps, la poésie des romantiques métaphysiciens en Angleterre. Ce genre de débat n'est pas nouveau.

Le XVIIe et le XVIIIe siècle anglais ont retenti d'une polémique analogue qu'enregistre Ros. H. Wolstein : **English Opinions of French Poetry** (*Oxf. Un. Pr.*). Les Mallarmés français du temps (car il y en avait) furent alors brocardés. D'autres fois, la poésie française était jugée vide : « Les Français sont si loin de la pensée abstruse que, souvent, ils paraissent ne pas penser du tout » (*Guardian*). Le plus souvent, elle était citée en modèle : *The French and we still change, but here's the curse. — They change for better and we change for worse.* (The Spanish Fryar Prologue. « Les Français et nous sommes en train de changer mais voilà le malheur. — Ils changent en mieux, et nous en pire. »)

Comme en témoigne F. R. Amos : **Early theories of translation**, Columbia, New-York, l'art de la traduction cherchait alors ses lois. Il les cherche encore. La traduction la plus casanière et littérale est parfois la plus lâchement facile : un adultère du sens sous le couvert du mot-à-mot. D'autre part, une traduction vagabonde et distendue introduit l'équivoque et conduit aux aventures sordides. C'est l'abandon de toute honnêteté. L'escamotage, la solution paresseuse, n'appartiennent donc en propre à aucune des deux écoles. Ce qu'il faut atteindre, c'est l'identité non pas seulement d'expression, mais d'*impression*. On ne la rencontre qu'en catalysant la lettre par l'esprit, et c'est l'imagination qui est le catalyseur : une mousse, mais de platine. Le vrai traducteur est poète. D'où ce caractère personnel, c'est-à-dire variable suivant l'homme et le temps, que revêt l'art de la traduction. Il n'y a pas de traduction absolue. Si l'objet est de produire sur le lecteur étranger (et contemporain du traducteur) la même impression que l'original sur le lecteur indigène (et contemporain de l'auteur), toute forme « translatée », comme disaient nos pères, d'un ouvrage de l'esprit, est en fonction du temps et du pays, du goût public et de l'interprète. C'est une création artistique au même sens que celle de l'acteur créant ou recréant un rôle.

La toute récente traduction de la **Nut Brown Maid**, ballade anglaise du XVe siècle, par M. Emile Legouis, fort bien présentée par les Presses Universitaires, est un modèle de fidélité courageuse, un exemple aussi du danger mirlitonesque auquel exposerait la rime en pareil cas, mais en d'autres mains. L'Intro-

duction qu'y a jointe ce maître très aimé contient des remarques pénétrantes sur les équivalences. Eternel sujet, qu'abordait, dès 1688, Aphra Behn, pionnière de génie, première en date des romancières anglaises, dans son *Essay on translated prose*.

§

M. Alfred Mortier veut, comme il le dit, « lui millième, promener sa petite lanterne dans l'antre du grand sorcier Gœthe ». Mais sa petite lanterne éclaire droit, et dans tous les coins. Il s'est bravement battu avec les Faust pour les faire entrer dans une seule pièce et une seule soirée. M. Pierre Masclaux a découvert l'ultime secret du mystère de Faust II dans la nuit de Walpurgis. Ce secret tient en deux mots du texte : *Es sei*. Je cite :

Ces deux mots ont échappé à la critique. De là vient qu'elle n'a pas compris le drame de Faust, qu'elle n'a pas compris le sens des œuvres de Gœthe. Il suffit donc d'expliquer ces deux mots fatidiques : *Es sei*... (Que la lumière soit).

Ainsi soit-il, et que Dieu vous bénisse !

La thèse de M. Johannes Tïelrooy porte un titre : **Conrad Busken Huet** *et la littérature française*, un sur-titre : « Un grand écrivain hollandais ami de la France », et un sous-titre : « Essai de bibliographie intellectuelle ». Voilà plus qu'il n'en fallait pour nous intéresser. Si le tout, en art, était égal à la somme de ses parties, M. Tïelrooy aurait épuisé son sujet. Mais il ne faut pas demander à une bonne thèse plus qu'elle peut donner, surtout quand elle est, par surcroît, une bonne œuvre, d'amitié et de justice.

Il serait impertinent parce qu'il est trop tard de parler ici du **Secret de William Stanley**, par Abel Lefranc. La présente rubrique vient seulement d'être ouverte. Rien de plus facile que de nier le problème Shakespeare. Mais, en cherchant à l'élucider, M. Abel Lefranc a tout de même fait d'importantes découvertes, qu'il est puéril de diminuer. M. G. Connes vient de consacrer au **Mystère shakespearien** un livre très complet, très vivant, agile comme un reportage et tout bruissant de grosse vie. Mais il ne suffit pas de se réfugier dans l'orthodoxie stratfordienne en disant qu'elle est, comme la République, « ce qui divise le moins ». La véritable énigme dans l'œuvre de Shakes-

peare, c'est moins le *producteur* que la *production*. Nous y reviendrons en détail si la *Cambridge University Press* nous en donne occasion. Sa nouvelle édition paraît être un monument de pénétration exclusivement fondé sur les textes.

Fait significatif. L'unique Mystère inspiré par un événement contemporain fut le **Mystère du Siège d'Orléans** (1439 ; 200 scènes ; 20.000 vers). M. Joan Evans en donne un excellent précis, et en reproduit d'amples extraits avec traductions, le tout luxueusement présenté. **(Saint-Joan of Orleans,** Clarendon Press.) A noter que certaines scènes annoncent clairement, cent-soixante ans d'avance, le *Henri VI* de Shakespeare. Nous n'irons jamais trop vers les sources. Aussi le livre de M. G. Rudler, professeur français de littérature française (et de méthodes critiques) à l'Université d'Oxford, devrait-il être entre les mains de quiconque estime comme lui, comme nous, qu'*il n'est de critique valable que la critique de première main*. C'est dans cet ordre d'idées que nous le signalons, en mémento, avec deux excellents manuels de M. Paul Dottin.

Mémento. — *French Idioms*, de V. Payen-Payne, Oxford University Press. — *Lanfranc*, Macdonald, Humphrey Milford. — *Philologie anglaise*, Paul Dottin, I. Histoire de la Langue. II, Textes anglo-saxons, Didier, Paris. — *Revue Anglo-Américaine*, oct. 1926, un excellent travail de P. Berger résumant l'état des travaux sur William Blake. — *Revue Germanique* : Le romantisme allemand d'après-guerre, Ernest Seillère (avril-juin 1926). — *Les Techniques de l'Histoire et de la Critique littéraires*, G. Rudler. Oxf. Un. Pr.

ABEL CHEVALLEY.

LETTRES ALLEMANDES

Walther Rathenau : *Briefe* (Correspondance), en deux volumes édités chez Carl Reisner, Dresden. — Paul Freiherr von Schoenaich : *Mein Damaskus, Erlebnisse und Bekenntnisse* (Mon chemin de Damas, souvenirs et confessions), Verlag der neuen Gesellschaft, Berlin-Hessenwinkel. — Mémento.

Il sévit en Allemagne depuis quelques années une épidémie de « mémoires ». Annoncés à grands fracas, ces volumes sont parfois signés de noms retentissants. L'ex-Kaiser et l'ex-Kronprinz ont prêché d'exemple, et il ne se passe guère de mois que quelque maréchal, général, amiral, ou quelque haut fonctionnaire et Excellence du régime défunt ne livre à la postérité ses « souvenirs » plus ou moins composés et arrangés en vue d'établir avec

quelle perspicacité ledit personnage avait prévu, de longue date, la catastrophe et comment les choses auraient pris une autre tournure si on avait écouté ses avis. On dirait une ruée de revenants — telles ces ombres illustres et faméliques de l'Hadès, attirées par l'odeur du sang ou par l'espoir de quelque curée, contre lesquelles eut à se défendre en son temps le prudent Ulysse.

Au sortir de cette atmosphère stagnante, particulière aux lieux souterrains et peuplée de pas mal de spectres importuns et de miasmes maléfiques, on croit respirer l'air pur des régions supérieures quand on ouvre cette **Correspondance de Rathenau** qui vient d'être présentée au public. Ici, plus de souvenirs arrangés après coup. Plus de récriminations ni d'incriminations. Aucune arrière-pensée d'apologie personnelle. Des billets, le plus souvent très laconiques, dictés à la machine à écrire, qui apportent la réaction immédiate d'un cerveau puissamment constructeur au choc des événements, la formule quasi-algébrique d'une pensée volontairement dépouillée de tout l'accidentel de la personnalité. Parler de soi, quelle misère, surtout en une pareille époque et pour un homme qui sent peser sur ses épaules de telles responsabilités ; la direction d'une douzaine de grandes entreprises industrielles d'un rayonnement mondial ; puis l'organisation de ce vaste service de ravitaillement en matières premières, sans lequel jamais l'usine de guerre allemande n'eût pu fonctionner ; enfin, déjà prophétiquement conçu en pleine tourmente, tout un plan de réorganisation économique et de rééducation politique — sans compter la méditation et la rédaction d'une demi-douzaine de volumes qui, à eux seuls, suffiraient à assurer la célébrité de leur auteur. S'étonnera-t-on, après cela, qu'il n'y ait aucune place pour « la vie privée » dans la correspondance d'un homme qui s'est ainsi donné à une tâche surhumainement impersonnelle ?

Et pourtant « impersonnalité » ne signifie pas nécessairement « impassibilité », et nous percevons, à travers les lignes de cette correspondance, l'écho de bien des souffrances intimes. C'est d'abord un sentiment douloureux de solitude qui éloigne peu à peu Rathenau de toute vie de société et l'oblige à se refuser à bien des sollicitations très chères. Puis il y a le drame secret d'une existence sans cesse déchirée en deux sens opposés par deux vocations à première vue contradictoires : sa vocation de

chef d'industrie et sa vocation d'idéologue réformateur. Etre un homme complet — comme cela est difficile en ces temps de spécialisation outrancière ! Il a le sentiment que toute une partie de lui-même — précisément celle à laquelle il tient le plus — est méconnue par ses pairs, par ses confrères en industrie. Et d'autre part les littérateurs, philosophes et économistes ne voient guère en lui qu'un amateur distingué qui, à ses heures perdues, vient chasser sur les terres d'autrui. Et pourtant il en a l'intime conviction : cette synthèse de la spéculation et de la pratique, de la métaphysique et de la technique, de la vie intérieure et de la mécanisation industrielle, c'est là la vraie religion de l'Allemagne, le double rythme nécessaire de sa vie, la formule de sa mission d'avenir dans le monde.

Mais voici un drame plus déchirant encore. D'où vient cette impopularité persistante dont il n'arrive pas à dissiper les malentendus ? D'abord, sans doute, de ce qu'il est juif et que l'antisémitisme, après avoir été la doctrine officielle du régime impérial, renaît avec une virulence accrue parmi une certaine jeunesse allemande qui ne glorifie plus, contre l'Esprit, que les aveugles fatalités de la Race et du Sang. Et puis, la clairvoyance politique, quel redoutable privilège ! Dès les premiers mois de 1914, Rathenau en a fait l'expérience. Car il a vu clair ; il a prévu que la guerre était mal engagée, qu'elle durerait de longues années et qu'elle soulèverait, à la fin, le monde entier contre l'Allemagne.

> Cette guerre sonne faux ; ce n'est plus la note de 1813, de 1866, de 1870... Ah ! Si je n'avais pas jeté un regard derrière les coulisses, je pourrais m'accommoder de ce que débitent nos journaux et dormir tranquille... Mais, je ne puis plus faire qu'une chose : m'étourdir par un travail acharné.

Il presse donc le gouvernement d'engager des pourparlers de paix ; il prend parti contre la guerre des sous marins ; il dénonce le néant des bulletins de victoire allemands et prévoit déjà l'inévitable carême ; mais il ne réussit, parmi les illusionnistes d'alors (ceux-là même qui jouent les clairvoyants d'aujourd'hui), qu'à se faire la réputation d'un fâcheux et d'un pessimiste. Et pourtant lorsque viendra le jour où le monde assistera à ce spectacle inouï d'une armée capitulant en rase campagne, sur le territoire même de l'ennemi, il proteste avec indignation contre l'armis-

tice ; il demande une liquidation honorable de la guerre, les armes à la main, et non cette banqueroute lamentable. Le « juif » Rathenau a eu, ce jour-là, un sentiment plus vif de l'honneur national que l'état-major affolé et que le Hohenzollern déserteur !

Mais cette protestation même a fait que le nouveau gouvernement révolutionnaire l'a tenu d'abord à l'écart. Et d'ailleurs, pour les socialistes marxistes, n'était-il pas le « bourgeois » indélébile qui avait charge de défendre les dividendes des actionnaires — de même que pour les bourgeois il était un socialiste dangereux qui demandait l'abolition de l'héritage et du capital « privé » ? Enfin, il est appelé, sous le ministère Wirth, à collaborer à la politique dite d'exécution. On sait le stupide attentat qui brusquement a interrompu cette carrière politique à peine commencée. Avait-il le pressentiment de cette mort ? On pourrait le croire :

> Ils ont déversé sur moi toutes les calomnies imaginables, écrivait-il dès 1918 à des amis. Je n'en garde aucun fiel. Et *même s'ils me prennent la vie*, ils ne me prendront pas grand'chose... Je ne désire rien pour moi ; ma tâche est accomplie. Si c'est mon lot d'être poursuivi jusqu'au bout de leur haine, qu'il en soit ainsi ! Cela même tournera peut-être pour le bien de mon pays.

Gerhart Hauptmann observe quelque part que Luther n'a guère agi sur les Allemands que par ses défauts, alors que ses qualités ont trouvé parmi eux très peu d'imitateurs. Ainsi s'explique l'immense popularité du Réformateur du XVIe siècle. Tout à l'inverse, on pourrait dire de Rathenau qu'il n'a développé en lui que les meilleures « qualités » du caractère allemand et qu'il en a répudié systématiquement les mauvais côtés. Et c'est précisément ce qui a causé sa perte. Car les masses ne pardonnent pas à leurs grands hommes de ne pas partager leurs défauts, leurs haines et leurs aveuglements. Rathenau appartient, de ce fait, à la lignée des grands Allemands impopulaires, des Heine, des Schopenhauer, des Nietzsche et, en un certain sens même, de Gœthe. Le cœur se serre quand on songe à la perte que signifie pour la paix de l'Europe la destruction de cette énergie humaine, toute de lucidité et de droiture.

Les « souvenirs et confessions » du général prussien en retraite von Schœnaich, eux aussi, méritent de figurer à côté des lettres de Rathenau, quoique à une place plus modeste, dans une biblio-

thèque allemande « républicaine ». Nous y voyons le descendant d'une vieille famille aristocratique de Silésie, après une brillante carrière dans l'armée impériale, trouver ce qu'il appelle son **chemin de Damas** et, aujourd'hui, encore dans toute la vigueur de l'âge, conduire, comme président d'une ligue allemande des droits de l'homme, le bon combat pour les idées démocratiques et pacifistes. Le cas d'un général prussien devenu pacifiste militant est une histoire qui sort de l'ordinaire et qui méritait assurément d'être racontée. Peut-être cependant le titre du livre promet-il plus qu'il ne tient en réalité. Car ce n'est point tant l'histoire d'une « conversion », c'est-à-dire d'un débat de conscience, qui nous est apportée ici, qu'une sorte de *curriculum vitæ*, le récit des événements auxquels l'auteur a été mêlé, la description des milieux qu'il a successivement traversés au cours de sa carrière (d'abord l'école des cadets, la marine, puis les dragons de la garde, le ministère de la Guerre, l'entourage du Kaiser, etc.), d'ailleurs sur un ton de bonne foi, de simplicité et de bonhomie un peu narquoise qui rend l'homme tout à fait sympathique. Ne nous attendons donc pas à entendre le ton d'un néophyte qui brûle aujourd'hui ce qu'il a adoré hier. « Je suis, dit-il dans sa préface, une illustration vivante de l'évolution allemande ». Ce qui en effet doit faire la force probante de ces souvenirs, c'est qu'ils retracent précisément l'histoire d'un type allemand *moyen* qui, jusqu'à l'effondrement final, a conservé les idées de sa caste et sa foi robuste au régime qu'il a servi avec un parfait dévouement. Il n'évoque point l'idée d'un Saül de Tarse illuminé par une vision intérieure. Il fait plutôt songer à l'apôtre Thomas qui, avant de croire, a voulu toucher du doigt la réalité matérielle de l'objet de sa foi. Mais du moins, devant l'évidence palpable des faits, il n'a pas reculé ; il est allé jusqu'aux dernières conséquences de la vérité reconnue, s'employant ensuite courageusement à faire partager cette conviction à ses anciens compagnons d'armes. « Ce livre a été écrit, dit-il en guise de conclusion, pour que d'autres à leur tour deviennent clairvoyants. »

Mémento. — Le premier numéro de la nouvelle Revue *Deutsche Republik*, dédié au souvenir du premier Président d'Empire Friedrich Ebert, a paru le 1er novembre dernier (*Verlag der republikanishen Union*, Frankfurt-am-Mein). Il apporte une déclaration de principes signée du Dr Wirth, du Dr Haas et du Président du Reichstag Loebe,

c'est-à-dire des trois grands leaders du Centre, du parti démocratique et du parti socialiste allemands, groupés dans cette œuvre commune d'assainissement et de consolidation de l'œuvre de Weimar. Sans doute on ne croit pas en ce moment en Allemagne à un changement violent de régime, et l'ère des putsch » semble au moins provisoirement close. Mais d'autant plus dangereuse s'affirme la tactique nouvelle des partis de droite qui, sous couleur de ralliement, veulent imposer leur collaboration au régime qu'ils n'ont pu renverser et s'efforcent de la discréditer par une œuvre de destruction sournoise. Il s'agit donc de défendre la forme républicaine et démocratique de l'Etat en Allemagne contre toute tentative de sabotage, soit par les fonctionnaires sans convictions républicaines, soit par les partis de réaction, soit encore par les grandes organisations capitalistes qui voudraient faire passer sous la tutelle des intérêts économiques la souveraineté politique de l'Etat. Le choix n'est pas entre monarchie république, mais entre république forte et respectée, ou république faible et discréditée. La nouvelle Revue (qui paraît hebdomadairement) se propose de mener parmi les masses une vigoureuse campagne en faveur d'une République allemande « forte », « respectée » et résolument « sociale ».

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

LETTRES RUSSES

Les Archives Rouges, tome XVI. — *Le Bagne et la Déportation*, n° 4, 1926. — *Les lettres de la princesse Vassiltchikov à l'empereur Nicolas II*. — *Le journal du comte Lamsdorf*, Moscou, 1926. — Un document.

Les **Archives Rouges** continuent à être la publication historique la plus intéressante qui ait jamais paru en Russie, dépassant de beaucoup en qualité les revues historiques célèbres de jadis : *Les Antiquités russes*, *Les Archives russes* et *Le Messager historique*. Le dernier fascicule des *Archives Rouges*, le seizième, contient, comme les précédents, de nombreux document et articles d'un vif intérêt. Ce sont, entre autres : les pages consacrées au fameux chef de la Tché-ka, Dzerjinski ; puis un article très intéressant sur le décembriste Pestel, d'après les lettres à ses parents ; des documents diplomatiques secrets, qui n'ont jamais figuré, dans aucun livre de couleur, sur la révolution de 1905-1906 ; et le plan, jusqu'alors ignoré, d'un roman de Dostoïevski. Le titre de ce roman n'était pas même arrêté et dans le cahier de l'illustre écrivain, retrouvé dans les archives de sa femme, le plan du roman est intitulé *L'Idée* et porte en sous-titre : « Nouvelle dans le genre de Pouchkine ». On voit, d'après

sa correspondance, que Dostoïevski se proposait de donner ce roman à la revue *Zaria* et de le réduire aux proportions d'une nouvelle d'une soixantaine de pages. Il écrivait à Strakhov, de Florence, le 18/30 mai 1869 :

Ce récit, j'ai pensé à l'écrire il y a déjà quatre ans, l'année de la mort de mon frère, en réponse aux paroles d'Apollon Grigoriev qui, faisant l'éloge de mon *Journal du sous-sol*, m'avait dit alors : « Ecris quelque chose dans le même genre ». Mais ce n'est pas le *Journal du sous sol*, c'est tout autre chose par la forme, bien que le sens est toujours le même, mon fonds à moi...

On suppose que Dostoïevski abandonna ce projet parce que, à cette époque, il était déjà très entraîné par un autre sujet qui devint *Le mari éternel*. Mais voici, en abrégé, le plan du roman qui ne fut jamais écrit. Une dame riche a une pupille qu'elle a fait élever dans un couvent et qu'elle a gardée ensuite près d'elle. Cette pupille a pour parents de très misérables gens, sa mère s'enivre, de sorte que la dame ne lui permet pas de voir sa famille. Si elle se soumet à cet ordre, elle recevra 20.000 roubles de dot. Mais la vieille dame meurt sans laisser de testament. L'héritier légal est l'aîné de ses neveux, dont la pupille n'a jamais entendu parler, car la défunte nourrissait d'assez mauvais sentiments pour lui. Cependant il est héritier. Dans la maison de la défunte vivent deux vieilles femmes, ses parentes éloignées ; l'une d'elles est favorable au neveu, dont elle espère quelque chose, étant de ses proches. Les vieilles femmes conseillent à la pupille de ne pas aller dans sa famille et d'attendre là l'héritier qui peut-être aura pitié et donnera les 20.000 roubles. En attendant l'arrivée du neveu, des racontars se font sur lui, on le dit très mauvais sans préciser pourquoi. On dit qu'il est avare, vindicatif. D'autres, au contraire, affirment qu'il a dilapidé son patrimoine, quand il était au régiment des hussards. Enfin il arrive. C'est un homme bizarre, soupçonneux ; la nuit, il regarde derrière les armoires et sous les lits (poltron) ; il est méfiant et sarcastique. Son premier acte est de chasser la vieille parente qui prenait son parti et comptait sur lui. Il prend une autre intendante, qui, un jour, s'enhardit à lui parler de la pupille de sa tante. « On verra avec le temps », dit-il. D'ailleurs il a aperçu la jeune fille, en passant, et elle a produit sur lui une très forte impression. En examinant les papiers de sa tante, il trouve beaucoup

de créances ; la vieille dame avait remis leurs dettes à ses débiteurs, mais avait gardé les papiers. L'héritier exige de tous ces débiteurs le paiement de leurs dettes. Il se montre impitoyable. Scènes révoltantes d'avidité, de cruauté. La pupille remarque qu'il y a dans son caractère une sorte de vanité offensée. Une fois, il la fait appeler et lui ordonne de chanter, cela afin d'évaluer le prix d'un piano que la vieille dame avait acheté autrefois pour sa pupille. Cependant, soudain, il va chez les parents de la jeune fille pour voir qui ils sont. Peu après, il lui parle des 20.000 roubles. Il est frappé par l'orgueil de la jeune fille, par l'indépendance qu'elle montre vis-à-vis de lui et, peu à peu, il est conquis. Il lui promet les 20.000 roubles. Il lui raconte sa vie en se frappant la poitrine. Elle devient timide devant lui ; elle est impressionnée par ce qu'elle entrevoit de tragique dans son existence et sent s'éveiller en elle de la sympathie pour lui. Elle lui parle des malheureux débiteurs de sa défunte protectrice et finit par toucher le cœur endurci de l'héritier. Ils unissent leur vie.

La revue historique **Le Bagne et la Déportation** fait paraître le n° 4 de 1926, qui est le vingt-cinquième depuis sa fondation. Entre autres documents, ce numéro contient une longue correspondance entre le prince Kropotkine et un de ses amis également anarchiste : V. N. Tcherkezov. Ces lettres de Kropotkine se rapportent à la période de son séjour à Genève, c'est-à-dire qu'elles vont de 1900 à 1916. Il y a en tout dix-huit lettres dont plusieurs sont d'un grand intérêt pour l'histoire de l'anarchisme. Dans sa lettre du 8 janvier 1904, Kropotkine écrit à son camarade Tcherkezov :

Mon vieux, l'article du n° 5 de *Paris et Liberté* sur la terreur m'a frappé très désagréablement. Je ne sais pas si tu as lu attentivement la première moitié de cet article ; quant à moi, tout le ton m'en a paru révoltant. Si, de la Suisse, les Jacobins peuvent faire appel à la terreur, pour l'anarchiste ce n'est pas permis, parce qu'il doit comprendre qu'une propagande de cette sorte ne peut se faire que par l'exemple. Il n'y a jamais eu dans la presse anarchiste (sans doute je ne parle pas de *La Révolution sociale*) d'article pareil. En général, selon moi, transformer la terreur en système, c'est stupide. Mais laissons cela. Ensuite affirmer au lecteur que les hommes portent leur tête sur l'échafaud pour « écarter quelqu'un dans un but pédagogique », c'est tout simplement révoltant. Seuls les petits bourgeois qui se sont faufilés, à un moment donné, dans le mouvement anarchiste parisien pour

y parader avec des phrases nietzschéennes, parlent d'un ton pareil. Et comment peut-on écrire de telles choses quand, à côté, est publiée la déclaration d'Angiolilo? Celle-ci attirera tout le monde, tandis que leur fatras repoussera tout le monde. On ne pouvait écrire rien de pire pour éloigner la sensible jeunesse russe du mouvement anarchiste qui naît. Enfin, publier un article pareil aussitôt après l'affaire de Bourtzev, c'est tout simplement provoquer le gouvernement suisse pour qu'il supprime *Paris et Liberté*. Et si le gouvernement ne le fait pas, quelle impression cela produira-t-il parmi les Russes ? Chacun se demandera pourquoi un tel privilège et, résultat, inévitablement le bruit courra que nos camarades sont dans les griffes d'une crapule quelconque, comme autrefois Louise Michel et Serraux...

Je t'embrasse.

PIERRE.

La lettre du 11 mai 1916 est particulièrement intéressante en ce qu'elle résume l'opinion de Kropotkine sur la guerre.

Mon cher, comment va ta santé ? Es-tu tout à fait rétabli ? Que dis-tu de ce qui se passe dans le monde. Voilà, c'est une leçon pour ceux qui disent que, pour l'ouvrier, c'est tout indifférent d'être sous le joug étranger et que c'est la même chose d'être sous le joug du gouvernement allemand ou d'un autre (1). Qu'est-ce qu'on aurait fait chez nous s'il y avait eu quelque chose de semblable ! Les enfants de Vladimir (2) auraient agi d'après les conseils de leur défunt papa et dressé des gibets de Varsovie à Pétersbourg (3). Tout cela émeut terriblement Est-ce qu'à cause de cela triomphera la force mauvaise des réactionnaires d'ici ; je veux croire que non.

Dimanche dernier, Milioukov a été chez moi. Malheureusement il est resté très peu de temps : il est arrivé à midi et demi et devait prendre le train à 2 h. 20 pour arriver à temps à la réception de l'ambassade où son absence eût pu être interprétée comme une manifestation. Il a de grands espoirs en une double victoire (c'est-à-dire la victoire sur l'Allemagne et sur l'absolutisme en Russie). Beaucoup de choses militent en faveur de cet espoir. J'ai reçu de Guérin (4), du front, une lettre admirable. Il a perdu son frère, mais sa lettre respire une foi profonde dans le triomphe de l'admirable jeunesse française actuelle, prête à mourir pour défendre l'idéal de la République française.

(1) Cette allusion se rapporte à la révolte d'Irlande au printemps 1916. La révolte fut matée par le gouvernement anglais, au prix de quelques centaines de tués et d'exécutés.

(2) Le grand-duc Vladimir Alexandrovitch.

(3) Phrase dite en effet par le grand duc Vladimir.

(4) Anarchiste, rédacteur aux *Temps nouveaux*, qui partageait les idées de Kropotkine sur la guerre.

Mais il me faut corriger les épreuves de *Russian Litterature*. Je t'embrasse fortement, mon cher ami, ainsi que notre charmante Frida.

A toi,

PIERRE.

A signaler encore, dans ce numéro de la revue *Le Bagne et la Déportation*, des documents intéressants : de Soukhomline, sur le *Narodnaia Volia* ; un article remarquable du célèbre révolutionnaire Tikhomirov (devenu à la fin de sa vie le farouche réactionnaire, directeur des *Moskovskia Viedomosti*) sur Stepan Khaltourine, et plusieurs autres, ou pour mieux dire, il faudrait citer tout, car tout, dans ce numéro, est à retenir et à lire.

Le Commissariat des Affaires étrangères de l'U. R. S. S. publie le second volume, énorme, des documents secrets du ministère des Affaires étrangères. Ce volume porte comme sous-titre : *Constantinople et les Détroits*. Nous y trouvons les **lettres**, qui paraissent pour la première fois, de la dame d'honneur, **princesse Vassiltchikov, à Nicolas II**, sur la paix séparée. On sait, par la correspondance de l'impératrice Alexandra Feodorovna et d'autres documents irréfutables, que Nicolas II est resté sourd aux appels des empires centraux pour une paix séparée, et que la princesse Vassiltchikov, venue à Pétersbourg, en décembre 1915, porteuse des lettres du prince de Hesse, frère de l'Impératrice, fut privée de son titre de la cour et envoyée dans son domaine du gouvernement de Tchernigov.

La première de ces lettres adressées à l'empereur est datée de Klein-Wartenstein, Autriche, 10 mars 1915. On y lit :

Il me semble que je suis la seule Russe ayant accès auprès de votre Majesté qui se trouve en pays ennemi. Ici, chez moi sont venues trois personnes : deux Allemands et un Autrichien, gens très influents, qui m'ont priée, si possible, de rapporter à Votre Majesté que maintenant tous, dans le monde entier, se sont convaincus du courage des Russes, et que tandis que les belligérants se trouvent presque dans une situation égale, vous, empereur du plus grand royaume au monde, pouvez être, non seulement le roi de l'armée victorieuse, mais aussi le roi de la paix. Une seule parole puissante de vous et les flots de sang arrêteront leur courant terrible. Ni en Autriche ni en Allemagne il n'y a aucune haine contre la Russie. En outre, l'Empereur, l'armée, la flotte, reconnaissent le courage et les qualités de notre armée ; et, dans ces deux pays, il y a un grand parti qui est pour la paix, pour une paix solide avec la Russie. J'ai demandé : Et les Dardanelles ? On m'a répondu : Il suffit que l'empereur de Russie le souhaite et les Détroits seront libres...

Les hommes qui m'ont parlé ne sont pas des diplomates ; mais ce sont des personnes occupant une très haute situation et qui sont en rapports personnels avec les souverains d'Autriche et d'Allemagne.

Trois mois plus tard, au moment du succès sur le front russe, la princesse Vassiltchikov envoie une deuxième lettre, celle-c datée de Berlin, où on lui a permis de séjourner en toute liberté, faveur dont ne jouissait alors aucun étranger se trouvant en Allemagne. Elle écrit :

Tout cela s'est fait avec le consentement de l'empereur Guillaume, qui connait les rapports bienveillants de Votre Majesté et de l'Impératrice envers moi. Maintenant, sans doute non officiellement, mais d'après maintes conversations, on peut comprendre que le désir de la paix avec la Russie est ici plus grand que jamais. Beaucoup de personnes sont venues chez moi, entre autres, le ministre des Affaires étrangères Von Jagov, que je connais depuis longtemps. Il est venu plusieurs fois chez moi et a parlé longuement de la situation actuelle. Je dirai plus, c'est sur son désir que je vous transmets nos conversations.

Puis elle énumère les raisons qui font qu'une paix séparée avec l'Allemagne serait avantageuse pour la Russie. Seule l'Allemagne peut lui garantir les conditions favorables dans la question des Détroits qui sont, comme le reconnaît l'Allemagne, d'une importance capitale pour la Russie.

On m'a indiqué, écrit la princesse, que l'Angleterre n'a jamais été l'amie véritable de ses alliés ; elle aime que les autres lui tirent les marrons du feu et, malgré toutes les promesses, elle ne permettra jamais que la Russie s'empare de Constantinople. . L'Allemagne a besoin d'une Russie forte, monarchique, les deux maisons régnantes voisines doivent soutenir et perpétuer les anciennes traditions monarchistes et amicales. La continuation de la guerre est considérée ici comme un danger pour la dynastie. On comprend aussi, ici, que pour la sécurité de l'Europe contre la race jaune, une Russie forte est nécessaire... La guerre avec l'Italie n'effraye personne ici. D'après des renseignements sûrs, cette guerre a été organisée avec l'argent anglais et les chefs politiques des francs-maçons, les radicaux et *tutti quanti*, dont le vrai but est le renversement des trônes et qui ont reçu plusieurs millions de lires.

A la fin de sa lettre, la princesse Vassiltchikov insinue contre le généralissime grand-duc Nicolas :

On dit ici que, les derniers temps, le grand duc Nicolas Nicolaïevitch

commet faute sur faute et qu'il n'a aucun souci des soldats russes. Les Russes blessés et les Allemands disent que la vie d'un soldat n'a aucune valeur à ses yeux.

Puis la princesse raconte ses voyages dans les camps de prisonniers russes ; elle vante la façon dont ils sont tenus et termine en demandant la permission de rentrer en Russie :

Si votre Majesté désire que je lui raconte personnellement tout ce que j'ai entendu et vu en Allemagne, on me donnera toutes facilités pour me rendre à Tsarskoïé Selo. J'ose vous demander de me faire savoir quelle réponse je puis donner à M. Von Jagow.

L'empereur Nicolas II ne répondit point à cette lettre.

Tandis que Jagow agissait par la princesse Vassiltchikov, on voit, par d'autres documents publiés dans le même volume, que le directeur de la *Deutsche Bank*, Monkevicz, et d'autres grands financiers sondaient le terrain auprès des ambassadeurs russes de Stockholm et de Christiania et arrangeaient la fameuse entrevue de Warburg avec Protopopov. Un homme d'Etat danois, Anderson, que l'Empereur Nicolas connaissait personnellement, vint deux fois à Pétrograd, dans le même but. Il réussit à obtenir une audience de Nicolas II, mais ce fut pour entendre de la bouche même de l'empereur que la Russie rejetait toute idée d'une paix séparée.

Les *Archives centrales* de Moscou ont fait paraître le premier volume du **Journal du comte Lamsdorf**, ancien ministre des Affaires étrangères, qui embrasse quatre années : 1886, 1887, 1889, 1890. Dans la préface, il est dit que plusieurs parties du Journal manquent, et, en particulier, toute l'année 1888, et, d'après ce qu'il en reste, il faut regretter que ce document ne soit pas conservé en entier La figure centrale de ce Journal, c'est l'Empereur Alexandre III. Presque chaque jour, Lamsdorf a vu les notes de l'empereur sur les rapports des ministres, a entendu parler l'entourage et l'on voit, par son Journal, que lui-même était un observateur très fin. Son opinion sur l'empereur Alexandre III est résumée très brièvement dans ces deux épithètes qui reviennent assez souvent dans son Journal : « l'Idiot couronné », et « l'Auguste imbécile ». Il reconnait les vertus familiales et la simplicité d'Alexandre III, mais il est tout à fait désespéré quand il parle de son esprit gouvernemental.

En ce moment, note-t-il, le 28 novembre 1889, Sa Majesté n'a con-

fiance en personne. En elle se développe de plus en plus l'autocrate et peut-être même mûrit l'assurance de sa propre infaillibilité. Et personne, dans son entourage, qui puisse lui faire comprendre et voir un peu la vérité. Leurs Majestés n'aiment ni la conversation, ni la fréquentation des gens sérieux, instruits, intelligents. Leur élément, c'est les lieux communs, les anecdotes, les mots drôles : « C'est dégoûtant, mais gai », comme disent les Allemands.

Plusieurs fois Lamsdorf note dans son journal l'influence dominante sur l'empereur, d'abord de Katkov, puis du prince Mestcherski.

Pauvre Russie, écrit-il, sur son trône, au lieu d'une tête couronnée, il y a maintenant un imbécile couronné !

Lamsdorf rappelle comment le jeune empereur trouvait admirable la lettre de Sabourov, qui lui avait été remise peu après son avènement au trône, où était exposée l'opinion de Bismarck sur la situation intérieure de la Russie : « La Russie est comme un cheval auquel il faut en ce moment faire sentir la bride du maître. Avant de penser à développer les réformes du règne précédent, il est nécessaire que le pouvoir autocratique ait tout son prestige ».

Donnez cette lettre à lire à Loris-Melikov, écrivit l'empereur. C'est à tel point juste que Dieu permette à chaque Russe, et surtout à nos ministres, de comprendre notre situation comme la comprend le prince de Bismarck, et de ne pas s'adonner aux fantaisies irréalisables et à l'ignoble libéralisme.

Il est curieux de noter que quinze ans plus tard, le fils d'Alexandre III prononçait au début de son règne un discours où étaient flétris « les rêves insensés » des libéraux.

En général, la liberté, la constitution, étaient pour Alexandre III un véritable épouvantail. Quand l'ambassadeur de Russie à Tokio annonça dans son rapport la proclamation solennelle de la Constitution au Japon, « conforme au véritable besoin et au degré de développement du peuple », Alexandre III inscrivit en marge de ce rapport : « Les malheureux et naïfs imbéciles ».

D'après Lamsdorf, Alexandre III n'aimait pas les Allemands, et ne se gênait pas pour exprimer ses sentiments publiquement et dans ses notes sur les rapports des ministres, bien que son ministre des affaires étrangères Giers, et son adjoint, l'auteur de ce journal, Lamsdorf, fussent tous deux d'origine allemande. Et

tous deux étaient partisans d'une alliance avec l'Allemagne qu'ils jugeaient nécessaire. Mais Bismarck se méfiait d'Alexandre III.

Le ministre me raconte, écrit Lamsdorf le 30 janvier 1889, que l'empereur et l'impératrice sont très montés contre Bismarck et même contre l'empereur d'Allemagne, Guillaume II. Ils appellent ce dernier escroc, petit monsieur qui a trop bonne opinion de soi et s'imagine que tout le monde l'adore.

Lamsdorf est impitoyable pour la camarilla de la cour. Il note beaucoup de scandales, des scènes d'ivrognerie honteuses aux bals de la cour. « Le prestige baisse de plus en plus », écrit-il, et, en 1887, époque troublée, quand il était question de la possibilité d'une guerre, il avait de mauvais pressentiments.

Nous avons parlé avec le ministre de la terrible catastrophe qui éclaterait certainement en Russie, en cas de guerre ; où chercher la sécurité, où mettre à l'abri quelques miettes pour la famille ?

Vingt ans plus tard, quand éclate la guerre dont Lamsdorf avait si peur, « la catastrophe terrible » qu'il prévoyait s'abattit en effet sur la Russie.

Dans un journal, de Sibérie, *Les feux Sibériens*, nous trouvons un récit effroyable : « Dans la ville terrible ». Ce document se rapporte à la fin de 1919 et au commencement de 1920, et « la ville terrible » est Kouznezk, en Sibérie, où vécut jadis, en déportation, Dostoïevski et où, au début de 1920, s'agitait le partisan Rogov. Voici textuellement ce récit, qui est bien l'une des pages les plus horribles de l'histoire de la révolution russe.

Des 4.000 habitants de Kouznezk, 2.000 ont été tués dans les rues. Ils n'ont pas péri en combattant. Désarmés, on les faisait tout simplement sortir de leurs demeures et sur le seuil de la porte on les mettait nus et on les tailladait à coups de sabres. Les personnes les plus considérables et les prêtres ont été tués dans la cathédrale. Il n'est pas de jeune fille ou de femme qui n'ait été violée.

Au temps du tzar, Rogov, qui était entrepreneur de construction d'églises, pendant la guerre avait reçu la croix de Saint-Georges. Ensuite il devint révolutionnaire et se mit à piller et incendier les églises, à détruire des villages entiers. Rogov torturait toujours les gens qui devaient être exécutés, il leur tranchait un bras ou une jambe ou quelquefois les brûlait vifs. Détail cu-

rieux, le bûcher était toujours alimenté par les archives locales ; c'est ainsi qu'est disparu entre autres, le dossier de Dostoïevski sur son séjour à Kouznezk.

Encore pire, si possible, était le bras droit de Rogov, un certain Volkov. Pendant l'occupation de Koltchak, les miliciens avaient traité sauvagement la femme de Volkov, à qui ils avaient coupé un sein. Quand les rouges reprirent le pouvoir, Volkov et sa femme se vengèrent des miliciens et voici comment. Ils prenaient les miliciens de la prison, les conduisaient dans la rue et, après les avoir inondés de benzine, les brûlaient vifs. Mais avec deux miliciens, Melaiev et Petrov, ils agirent autrement ; ils les firent s'étendre par terre, près de la porte de la prison, et les partagèrent en deux à l'aide d'une scie. Cette scie, toute rouillée et tachée de sang, se trouve maintenant au Musée de Novo-Sibirsk. C'est Zazoubine lui-même, l'auteur de l'article, qui a remis cette scie au Musée, avec une lettre authentique de Volkov, ainsi conçue :

Autrefois le camarade F.-A. Volkov et sa femme, Antonide, étaient des partisans. Ils sont arrivés tous deux et leur petite fille de cinq ans, avec les partisans. Je n'ai pas pu supporter les tourments que j'ai soufferts, ainsi que ma femme, et j'ai scié les miliciens près de la prison. Ma femme sciait avec moi, pour son sang, pour le sein qu'on lui avait coupé. Elle est maintenant chez moi, sans son sein. Cela s'est passé le 23 novembre 1919. Voilà cette même scie avec laquelle j'ai scié les bourgeois de Koltchak, les miliciens Melaiev et Petrov. Je la donne comme souvenir historique au Musée de Novo-Sibirsk. J'ai reçu du camarade Zazoubine cinq roubles pour l'achat d'une autre scie, ce que je certifie et signe.

Le matelot de la flotte baltique.

VOLKOV.

Usant du cliché bien connu des journalistes, nous pouvons dire aussi que tout commentaire est vraiment superflu.

J.-W. BIENSTOCK.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Jean Ajalbert : *La Passion de Roland Garros,* 2 vol., ensemble 25 fr., aux « Editions de France ».

La Passion de Roland Garros, par Jean Ajalbert. — Ce n'est point la faute de l'auteur si son livre se place naturellement sous la rubrique où je viens en rendre compte. Ce n'est pas, non plus, la faute de son héros. Nul n'était mieux fait

pour servir la Paix que Roland Garros ; et ces frontières qu'il survola plus haut et souvent qu'aucun aviateur de son heure, nul n'en condamnait le nationalisme avec une plus humanitaire foi (1). Mais nul n'a accepté avec plus de générosité l'obligation de la Guerre ; et quand il fallut que l'Avion, outil de vie, devienne un outil de mort, il le mena, de l'état de fusil à pierre (ou à fléchettes) à celui de mitrailleuse... Par le contraste entre ce qu'il voulait et ce qu'il eut, et attendu la grandeur de son intelligence et de son âme, Garros est digne de symboliser la destinée de la France à la veille d'août 1914, et au lendemain.

Son existence, pour la période utile, se divise en deux parties égales, séparées par la Déclaration de guerre : printemps 1910 — été 1914 ; été 1914 — automne 1918. *Pour la période utile...* celle qui s'ouvre dès que l'Oiseau tient ses premières ailes : une reproduction de la « Demoiselle » de Santos-Dumont, dangereux et difficile appareil, presque archaïque déjà, mais que recommandent au débutant et le bon marché et cette *phobie du poids* qui caractérisa son génie de pilote et d'inventeur. Printemps 1910 : champ d'Issy-les-Moulineaux ; vol initial où, à peine décollé, Garros s'écrase contre un énorme biplan et, sans une égratignure, sort du fracas de sa machine minuscule. — Automne 1918 : ciel nord-ouest de Vouziers où son Spad, assiégé par une escadrille ennemie, *éclate comme un jeu de cartes*, le 5 octobre, quelques heures avant ses 30 ans.

Né à la Réunion le 6 octobre 1888, il a quatre ans lorsque son père, avocat colonial, transporte ses pénates à Saïgon. A onze ans, il fait, seul, le voyage de France et entre au lycée Stanislas. Grandes vacances à Londres, pleuro-pneumonie double, et la Côte d'Azur ordonnée aux futurs poumons qui battront et rebattront le record de la hauteur. Le collège de Cannes, le lycée de Nice, la deuxième tranche du bachot prise à Janson-de-Sailly,

(1) « Comment (dira-t-il à un ami de captivité, nostalgique de sa province), vous, un homme instruit, développé intellectuellement, pouvez-vous, comme un paysan, être si attaché à la terre, *à votre terre !* » — « Pourtant, la Patrie, vous vous battez... » — « Je ne me bats pas pour de la terre. . » Quel florilège des pensées de Garros et quel bréviaire d'idéalisme on tirerait de l'ouvrage d'Ajalbert ! On lui donnerait pour épigraphe ces lignes écrites par Garros du fond de sa cellule à un autre compagnon : « Vous n'avez pas atteint votre rêve et vous ne l'atteindrez jamais, car pour les « âmes bien nées » le rêve s'élève quand on monte. Mais vous pouvez dire *maintenant* : Je sais que le moment venu, je suis de ceux qui tiennent. Pour le reste, on ne choisit pas son heure, mais elle vient, et il faut être prêt. »

baccalauréat de droit, diplôme des Hautes Etudes... Un bon élève sans plus, mais un sportif brillant, as de l'amateurisme cycliste, remarquable capitaine d'association, et fine raquette; puis un virtuose de l'automobile qui, à 21 ans, au lieu de cueillir le brevet de la Chambre de commerce anglaise que son père a décidé, inscrit sur ses cartes de visite la qualité de représentant des « Grégoire ». Mais c'est l'aviation qu'il surveille et la *Semaine de Champagne*, août 1909, qui le décide.

Tout cela, avec le décor tropical, l'indo-chinois et les autres, en 37 pages. Félicitons M. Ajalbert du courage d'avoir résumé de telle façon une jeunesse si attachante, mais qui devait être, pour lui, le court prologue d'un ample drame. Encore sur ces 37 pages, dix sont consacrées — j'y reviendrai — à la fameuse *Semaine*. Eh! bien, la « brèveté » de l'historien est si positive et si nourrie que déjà Napoléon perce clairement sous Bonaparte ; les éléments de cette riche nature sont tous là : une maîtrise de soi inattendue chez ce nerveux, le dégoût, chez ce bouillant, de l'impulsivité, l'acceptation, par ce fier, de la hiérarchie, le respect, chez cet indépendant, de la discipline ; dans la gangue de l'enfant le diamant de l'homme est déjà taillé. Tout Garros déjà s'explique, et sa sobriété de gestes et cette politesse sans affectation, doublée d'une distance sans pose, mais dont l'addition se remarque — et dont il ne privera personne, pas plus les indifférents que les amis les plus chers, parce qu'elles lui sont naturelles : fruit de son éducation parmi les Annamites et les Chinois et de l'arrachement à la vie familiale d'une sensibilité caressante. Et, par-dessus tout, la conviction ancrée de la toute puissance du moral sur le physique. Garros adolescent possède déjà cette force morale devant laquelle ses qualités physiques, pour si étonnantes qu'elles soient, nous apparaîtront toujours comme subsidiaires (1). Il nous promet le seul aviateur qui volera le *Circuit d'Anjou* et le pri-

(1) Je n'ai point du tout la place de démonter la mécanique d'un moral qui conduit l'analyste dans des régions d'une hauteur voisine de celle où un Ch. de Foucauld le fait monter. (V. *La Vie du P. de Foucauld*, par M. René Bazin). Mais le mysticisme de Garros, équilibré, comme celui de Foucauld, par un grand sens positif, est complètement étranger au sentiment religieux. Voilà par où ces deux êtres d'élite diffèrent. Le testament de Garros affirme, d'un simple mot, son athéisme absolu. Pour comprendre l'âme et la position spirituelle de ce matérialiste, il faut voir l'exaltation où il fut plongé, quelques mois avant son évasion, par la lecture de *Zarathoustra*. M. Ajalbert a travaillé ici (t. II, p. 199 et s.) sur les notes même de Garros et son résumé, écrit en cellule, de l'évangile nietzschéen, résumé qu'il a bien voulu me communiquer.

sonnier devant lequel la férocité allemande, alimentée par la crainte, la terreur de son évasion, — je ne dis point pliera (n'exagérons rien) mais vacillera.

« Un soldat, un héros !... comme les autres... Mais le cerveau, l'intelligence, le caractère au-dessus de tous les autres » — conclura Ajalbert au bout de son livre... et nous sommes un peu déjà prêts à souscrire.

§

Pilote breveté de l'Aéro-Club en juillet 1910, il signe un contrat d'exhibition pour les fêtes du 14, à Cholet, évolue sur Paris, sur la Bretagne et, toujours en « Demoiselle », se trouve l'automne à New-York, embarqué pour une « tournée monstre » qui le conduira à la Nouvelle-Orléans, au Mexique, à la Havane. *Paris-Madrid*, mai 1911, le voit, sur Blériot, premier aux Pyrénées, précédant Védrines, et briser son appareil vers Bilbao. *Paris-Rome*, en juin, se faire coiffer sur le poteau par Beaumont ; et de même le *Circuit Européen* : Vincennes-Liége-Utrecht-Bruxelles-Calais-Londres-Calais-Amiens (où Beaumont le passe) et Vincennes. Le 6 septembre, l'éternel second bat sur Blériot, et de près d'un kilomètre ! le record de la hauteur, puis va passer son hiver à mesurer les « plafonds » de l'Argentine et du Brésil. L'été suivant, il prouve en remportant le *Circuit d'Anjou*, et en l'ayant couru seul, ses 24 concurrents s'étant inclinés devant le veto de la tempête, que *l'Homme peut voler par tous les temps, comme l'Oiseau.*

L'Homme-Oiseau ! D'autres ont mérité ce titre avant lui, et autour de lui. Désormais, nul ne le méritera qu'à sa suite. Voici le record de la hauteur porté à 5.000 mètres dans le ciel normand et à 5.610 m. au-dessus des terrasses où Salammbô invoque Tanit. De Carthage, sur son Morane-Saulnier, il atteint Rome, et la Méditerranée subit pour la première fois (décembre 1912) le sort de la Manche. Printemps de 1913 à Nice ; l'été à Vienne (où il participa l'année précédente au *Meeting International*). Soudain, le 22 septembre, à 6 heures, Roland s'élance de Saint-Raphaël, et le 23, à 13 h. 40, il atteint Bizerte après avoir parcouru 790 kil. au-dessus des flots. Et cet exploit, le plus retentissant des hauts faits de l'aviation mondiale, le triomphateur le parachève au retour en déjeunant à Marseille et en arrivant dîner à Paris.

Cependant Pégoud a *bouclé la boucle*, exercice qui manquait

à l'Avion pour être assimilable à l'Oiseau. Garros... tient l'exploit dans sa poche, tandis qu'il prépare le second de ses raids méditerranéens. Que lui reste-t-il à faire? Célébrer Pégoud, défendre qu'on le qualifie de « roi des acrobates », expliquer qu'il ne convient pas d'appeler *looping* — un mot de cirque — ce qui constitue le *vol intégral*, boucler à son tour comme Pégoud, et puis être le premier à boucler avec passager...

Troisième saison de Vienne. En juillet 1914, Garros, qui vient de visiter à Londres les usinee d'aviation, visite les centres de fabrication allemande. Retour en France... et « le coup d'Henri de Prusse » : le célèbre aviateur et ses compagnons invités à assister à un meeting à Berlin, la semaine où l'Allemagne déchaîna la guerre !

Dispensé d'être soldat par sa qualité de Réunionnais, il s'engage et va voler en Alsace, non seulement comme simple soldat, mais comme simple pilote, « voué au rôle de véhiculer des aveugles et des manchots qui rateraient un Zeppelin à bout portant ». Voici longtemps cependant qu'il prêche l'aviation militaire ! — « Je donne mon appareil à l'Armée », a-t-il répondu, pour tout discours, aux félicitations d'un sous-secrétaire d'Etat — celui aux Finances — qui représente le Gouvernement au *Circuit d'Anjou*... Mais pour songer à la guerre aérienne, il faut concevoir l'idée de la Guerre, et qui donc chez nous a l'intelligence d'y songer, gouvernés et gouvernants, militaires et civils, alors qu'il ne passe pas de mois, de semaine, où le Boche ne nous provoque ! Qui donc a entendu, en 1910, le comte Zeppelin s'écrier : « Nos ballons ne sont pas seulement des instruments d'exploration, ce sont avant tout des engins de destruction »? Pas plus de clairvoyants à ce qui crève les yeux alors qu'à ce qui les crève, peut-être bien, aujourd'hui — et nous ne voulions pas plus voir l'Allemagne d'hier que nous ne voulons voir l'actuelle. Le Destin décidera ; et, en attendant, les uns croiront et écriront que « Poincaré a voulu la Guerre », d'autres que le gaz asphyxiant du défaitisme n'a pas eu le moindre petit effet sur nos poilus martyrisés par trente six mois de géhenne, et sur leurs émeutes ! ... « Je ne crois pas possible de considérer l'Aviation comme une arme », disait au Sénat de 1914, à quinze jours du 1er août, le ministre de la Guerre, supplié d'organiser l'autonomie de l'Aéronautique. — Et l'aventure de Garros sera celle de Védrines, de

Gilbert... Cependant les Tauben visitent Paris, on l'appelle pour leur donner la chasse, avec quels pauvres joujoux ! Il vole la nuit et passe le jour à rechercher et à découvrir *le tir à travers l'hélice* ; et le temps de voir fabriquer un appareil sur ses plans, le voici en Flandre. Une première victoire le 1er avril 1915, une seconde, une troisième, puis, le 18 avril, sa capture, tandis qu'il mitraille d'un peu bas un train, gare de Courtrai. Et le seul exemplaire de l'avion muni du dispositif de tir à travers l'hélice est aux mains de l'Allemagne...

§

Arrêtons-nous ; car il reste à Ajalbert tout un volume, pour les trente-deux mois de captivité du héros, son évasion, le 20 février 1918, du camp de représailles de Magdebourg, son retour au front contre la volonté de tous, mais en vertu d'un courage qu'on ne taxe pas de folie quand on en comprend les mobiles — et l'historien nous y aide, — sa descente le 5 octobre et, le 27 décembre, au cimetière de Vouziers, l'identification de sa dépouille... Second volume bourré de faits tout autant que le premier, et qui concourt autant que lui à faire de cette *Passion de Roland Garros* l'ouvrage le plus concret, je crois bien, qu'il m'ait été donné de lire. Ah ! quels psychologues sont les faits quand on sait leur donner la parole !... Mais je reviens à la puissance de raccourci dont Jean Ajalbert fait preuve. Si le Garros avant les ailes ne tient que 37 pages, la Déclaration de guerre trouve à la page 188 un ouvrage qui, en ses deux tomes, en contient 660. Et cependant chacune des grandes épreuves auxquelles Garros participa obtient un compte rendu précis. C'est presque autant, en effet, l'histoire de notre Aviation que celle de notre plus grand aviateur qu'Ajalbert a su écrire ; et les deux tiers de son deuxième volume offrent, je suppose, le meilleur document que nous ayons sur l'existence de nos prisonniers en Allemagne, du moins quant aux officiers. S'il ne quitte jamais son héros d'un pas, l'historien, en effet, ne le laisse pas une minute sans son milieu ; souvent il l'y subordonne, ou bien il fait passer au second plan son personnage principal pour y mettre un personnage secondaire. Garros est là, mais combien d'autres qui séjournèrent dans ses orbes ou traversèrent ses sillages, et les orbes et les sillages où il séjourna et qu'il traversa ! Amis, ennemis, simples passants, aucun de ceux à rencontrer, pour ne pas perdre de vue l'un des hommes

qui ont, non pas précisément regardé et coudoyé le plus, mais qui ont été le plus regardés et coudoyés, ne nous manque. Et pour m'en tenir aux aviateurs, il n'en est pas un, de paix ou de guerre, auquel Ajalbert ne donne ce qui lui revient, avec une équité calquée sur celle de son généreux héros (1). Voici Santos, Moisant le Canadien (de qui Garros reçut le baptême de l'air), Beaumont, le Lasseur de Ramsay, Legagneux, Gilbert, Pégoud, Védrines, etc. Voici ses compagnons de captivité, les Baron, les Capdevielle, Mézergues, Carle, du Roure et dix autres. Voici Marchal avec qui il s'évada et sans lequel il n'aurait pas pu s'évader ; voici son commandant d'escadrille d'avant la capture, le capitaine de Malherbe, et son dernier commandant, le capitaine de Sévin ; et ce Guynemer qu'il ne connut que par ses exploits et par son image, et ce Fonck aux côtés duquel il vola. Et, par-dessus tous, voici Audemars, l'ami de la première heure, celle d'Issy-les-Moulineaux et de la tournée d'Amérique, des premières heures et de tant de subséquentes, et de l'heure ultime, celle au cimetière de Vouziers ; Audemars, le compagnon fidèle de ses plaisirs et de ses travaux, celui en qui, avec les parents de Garros et avec lui-même Ajalbert, l'auteur de ce livre a trouvé son informateur le plus précieux, au cours d'une enquête qui n'a négligé aucun témoin.

Ajalbert a connu Roland à Saïgon, il l'a retrouvé lors du premier raid à Rome, il a eu l'honneur de lui inspirer une affection que les lettres de Garros l'autorisent, en effet, à appeler filiale. Il a mis huit ans à réaliser un ouvrage que je juge un tour de force, moi qui l'ai vu en chantier. Tous les documents dont il a disposé, tout son labeur n'eussent pas suffi à sa tâche. Il ne suffisait pas qu'il fût renseigné par autrui : il était indispensable qu'il fût renseigné par lui-même, et non seulement par son intelligence, mais par son cœur.

MARCEL COULON.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à

(1) V. notamment, quant à cette générosité de Garros, son intervention (t. II, p. 281 et s.) en faveur du lieutenant belge Bastin, « le plus haut exemple de vertus militaires et morales (écrira-t-il) qui se soit montré dans la tristesse des prisons allemandes ».

eur destinataire, sont ignorés de la rédaction, et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

H. d'Ardenne de Tizac : *L'art chinois classique.* Avec de nomb. illust.; Laurens. 60 »

Ethnographie

G.-H. Luquet : *L'art néo-calédonien,* documents recueillis par Marius Archambault ; Institut d'Ethnologie. « »

Finance

Georges-Edgar Bonnet : *Les expériences monétaires contemporaines* ; Colin. 9 80

Histoire

Jacques Bainville : *Histoire de France;* Tallandier, 2 vol., chaque. 25 »

J. Charrier : *Histoire religieuse du département de la Nièvre pendant la révolution.* Tome I : *1789-1795.* Tome II : *1795-1803;* Guitard. « »

Ed. Driault et Michel Lhéritier : *Histoire diplomatique de la Grèce de 1821 à nos jours.* Tome V : *La Grèce et la Grande Guerre. De la révolution turque au Traité de Lausanne, 1908-1923;* Presses Universitaires. 40 »

P. Jouguet : *L'Impérialisme macédonien et l'hellénisation de l'Orient.* Avec 7 pl. (9 fig.) et 4 cartes h. t. (Coll. *L'Evolution de l'humanité*); Renaissance du Livre. 30 »

Littérature

Anthologie de la nouvelle prose française; Kra. 25 »

Marcel Azaïs : *Le chemin des Gardies,* essais critiques. Préface de Lucien Dubech; Nouv. libr. nat. 25 »

Maurice Barrès : *Le mystère en pleine lumière;* Plon. 12 »

Arnold Bennett : *L'art de vivre. Comment tirer le meilleur parti de la vie.* Traduction de Clara et Arthur Hirsch ; Edit. Jean Budry. 100 »

Daniel-Rops : *Notre inquiétude,* essais; Perrin. 12 »

Divers : *Au delà de l'amour;* Edit. Montaigne. « »

André Gide : *Si le grain ne meurt;* Nouv. Revue franç.; 3 vol. 27 » + 20 0/0

Juliette Jacquemin : *Lamartine, ses origines franc-comtoises. Son séjour dans le Jura et la Savoie pendant son émigration en 1815.* Préface de Louis Villat. Illust. à la plume de Marcel Wibault; Imp. Audin, Lyon. « »

Jean-Bernard : *La Vie de Paris, 1925;* Lemerre. 9 »

H. Jélineck : *Etudes tchéco-slovaques;* Edit. Bossard. 15 »

M.-Th. Laiquel : *La littérature italienne;* Colin. 9 80

Gabriel Maugain : *Ronsard en Italie;* Belles-Lettres. 15 »

Marie-Louise Pailleron : *Sainte-Beuve à seize ans,* d'après des carnets et des documents inédits. Préface de Pierre Lasserre; Le Divan. « »

Giorgia Pisani : *L'amour au Parnasse* d'après la correspondance d'Elisabeth Barrett et de Robert Browning, 1845-1861. Traduction par E. de Saint-Segond; Jeheber, Genève. « »

François Porché : *La vie douloureuse de Charles Baudelaire.* (Coll. Le roman des grandes existences); Plon. 15 »

Jean Prévost : *Brûlures de la prière,* avec un portrait gravé sur bois par G. Aubert; Nouv. Revue franç. « »

Louis Reynaud : *Le romantisme, ses origines anglo-germaniques. Influences étrangères et traditions nationales. Le réveil du génie français;* Colin. 26 »

Saint Augustin : *Confessions,* tome II, livres IX-XIII, texte établi et traduit par Pierre de Labriolle; Belles-Lettres. « »

Saint-Simon : *Mémoires,* édités par

A. de Boislisle, avec la collaboration de L. Lecestre et J. de Boislisle. Tome XXXVIII. (Coll. Les grands écrivains de la France); Hachette. « »

Maurice Simart : *Idées ou de A à Z;* Baudinière. 9 »

Tallemant des Réaux : *Historiettes.* (Coll. Le temps passé); Edit. de France. 30 »

Maurice Talmeyr : *Souvenirs d'avant le déluge, 1870-1914;* Perrin. 12 »

Jean Wahl : *Etude sur le Parménide de Platon;* Rieder. 20 »

Xénophon d'Ephèse : *Les Ephésiaques ou le Roman d'Habrocomès et d'Anthia,* texte établi et traduit par Georges Dalmeyda; Belles-Lettres. « »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Germain Calmette : *Un des problèmes de la paix : Les dettes interalliées;* Costes. 15 »

Philosophie

Charles Bonnefon : *L'aube fraîche et calme,* essai de philosophie générale, en partie fondé sur des faits de guerre; Fayard. 10 »

Poésie

H. Alloend Bessand : *Au hasard des sentiers;* Messein. 8 »

Louis Brauquier : *Le bar d'escale;* Le Feu, Aix-en-Provence « »

Auguste Fontan : *Les violons et les flûtes,* petits poèmes à la gloire de l'amour et de l'automne. Ornements de Henry Rey; Le Bon Plaisir, Toulouse. 7 50

Pierre-Jean Jouve : *Nouvelles Noces,* avec un portrait de l'auteur, dessiné et gravé sur bois par Joseph Sima; Nouv. Revue franç. « »

A. Parya de Mijarès : *Rythmes fervents;* Figuière 5 »

Maurice Pottecher : *La galère de Myrto ;* Libr. de France. « »

Politique

Roger Dumon : *L'intelligence en face de la race : L'expérience de l'Alsace.* Préface du Docteur Oberkich ; Plon. 12 »

Questions juridiques

Pierre Figeron : *La belle Madame Lescombat, son amant et son mari.* (Coll. Enigmes et drames judiciaires d'autrefois) ; Perrin. 12 »

Questions médicales

Dr Cabanès : *Le mal héréditaire. Les descendants de Charles-Quint.* Avec des illust.; Albin Michel. 15 »

Dr Louis Pagès : *Affectivité et intelligence,* étude psycho-pathologique; Alcan. 12 »

Questions religieuses

Actes du Congrès international d'Histoire des religions, tenu à Paris en octobre 1923; Champion, 2 vol. « »

Louis de Bonnières : *Des moines! A quoi bon?* Préface de M. Eugène Tavernier; Edit. Spes. 9 »

9 »

A. Laborier-Tradens : *Les doutes d'un croyant;* Messein. 10 »

Roman

Henri Bachelin : *La Vénus rustique;* Monde moderne. « »

Georges Barbarin : *L'amour et la mer;* Edit. de la Femme de France. 10 »

Serge Barraux : *Harassoune;* Crès. 12 »

Geneviève Béry : *La rose aux bois;* Figuière. 10 »

André Birabeau : *Toutes les femmes, Monsieur!* Flammarion. 12 »

Karen Bramson : *Parmi les hommes;* Calmann-Lévy. 9 »

Ventura Garcia Calderon : *Danger de mort*, récits péruviens traduits de l'espagnol par divers. Lettre liminaire de Claude Farrère; Edit. Excelsior. « »

Henry Champly : *La chasteté;* Flammarion. 12 »

Cl. Chives-Baron : *Confidences de Métisse;* Fasquelle 12 »

Léon Daudet : *Le sang de la nuit;* Flammarion. 12 »

Bernard Dyrac : *La fête du soleil;* Edit. Radot. 12 »

Carlos d'Eschevannes : *La ronde des fées.* Préface de J.-H. Rosny aîné; Edit. Radot. 12 »

Claude Frémy : *Vivre son rêve ;* Calmann-Lévy. 6 75

Charles Géniaux : *Les feux s'éteignent ;* Flammarion. 12 »

Gyp : *Le journal d'un philosophe;* Flammarion. 12 »

Nathaniel Hawthorne : *Contes*, traduits de l'anglais par Marc Logé. Préface d'Edmond Jaloux; Stock. « »

Robert Honnert : *Corps et âme ;* Nouv. Revue franç. 10 50 + 20 0/0

Hans E. Kinck : *Les tentations de Nils Brosme*, traduit du norvégien, avec une préface par A. Jolivet; Stock. « »

Henri Lamblin : *Voix et visages illusoires* ; Mercure de Flandre. 10 »

Marcel Laurent : *Une ombre sur le miroir;* Férenczi. 10 »

H.-R. Lenormand : *A l'écart*, suivi de *Printemps marocain. Le penseur et la crétine. La plus malheureuse*, et quelques autres récits; Flammarion. 12 »

William Le Queux : *Son Altesse royale*, traduit de l'anglais par François Picard; Edit. Radot. 12 »

Jacques Massoulier : *Dans la peau d'Annette;* Nouv. Revue franç. 10 50 + 20 0/0

Jean-Simon Michel : *L'héroïque petite madame Arnauld* ; Avila. 12 »

Ada Negri : *L'étoile du matin*, traduit de l'italien par E. et J. Schneider ; Stock. « »

Alex. Pasquier : *La conquête;* Figuière. 12 »

Jeanne Ramel-Cals : *Amour en province* ; Fayard. 12 »

Pierre Scize : *Le plus bel ivrogne du quartier* ; Flammarion. 12 »

F. Scott Fitzgérald : *Gatsby le magnifique*, traduit de l'anglais par Victor Llona; Kra. 13 50

Nicolas Ségur : *Platon cherche l'amour* ; Flammarion. 12 »

Madeleine de Swarte : *Les fourberies de Papa ;* Edit. Henry Parville. 10 »

Albert Viviès : *Les timoniers ;* Deiss. 12 »

Miguel Zamacoïs : *Un singulier roman d'amour;* Flammarion. 12 »

Sciences

Faivre-Dupaigre, Lamiraud, Brizard : *Cours de physique*, I : *Optique ;* Manon. « »

Maurice Maeterlinck : *La vie des termites ;* Fasquelle. 12 »

Sociologie

M. Augé-Laribé : *Syndicats et coopératives agricoles ;* Colin. 9 80

Christian Cornélissen : *Traité général de science économique*. Tome III : *Théorie du capital et du profit* ; Giard, 2 vol. 120 »

E.-H. Massa : *La décadence socialiste*, discussion des méthodes économiques et sociologiques actuelles; Jouve. 12 »

Théâtre

Marquise de Desfueutes : *Caïn*, tragédie symbole; Edit. du Loup, 7, rue de Clignancourt, Paris. « »

Tanguy Malmanche : *Le théâtre breton de Tanguy Malmanche : La Vie de Salaün qu'ils nommèrent Le Fou*, suivie du *Conte de l'âme qui a faim*. Version française avec une introduction de l'auteur; Perrin. 12 »

Varia

L'Annu Corsu, 1927; Nice, 3, rue du Lycée. « »
Tatiana Beresovski-Chestov : *Statistique intellectuelles de la France, année 1923-24;* Presses universitaires. 35 »
L. Labruyère : *Les ruses du braconnage,* suivies des *Mémoires d'un braconnier;* Noury. 18 »

Voyages

E. Gomez Carrillo : *Fès ou les nostalgies andalouses;* Fasquelle. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Théo van Rysselberghe. — Prix littéraires. — Les premiers vers de Jean Richepin. — Le monument Léon Cladel. — A propos du cinquantenaire d'Henri Monnier. — Les apocryphes d'Oscar Wilde. — A propos des enfants de Guy de Maupassant. — Les romantiques amours de Juan Valera et Madeleine Brohan. — Prosper Mérimée et le domaine public. — A propos de la commémoration Verhaeren. — Un projet oublié d'Honoré de Balzac. — Une vigoureuse offensive de M. Camille Jullian. — La mayonnaise manquée, histoire médicinale. — Les anecdotes qui se répètent : de la Tarnowska à Liane de Pougy. — Le Sottisier universel.

Théo van Rysselberghe. — Le 13 décembre 1926, un peu plus de dix ans après la mort d'Emile Verhaeren, son grand ami, a succombé le peintre Théo van Rysselberghe. Longtemps ils avaient vécu ensemble, tous deux, à Bruxelles, dans un même appartement. Puis Théo, marié, vint habiter Paris, avant de s'installer définitivement au bord de la Méditerranée. Une communion d'âmes ferventes persista jusqu'à la fin entre les deux artistes. Verhaeren a dédié à van Rysselberghe les poèmes de ses *Douze Mois* ; van Rysselberghe a rehaussé de dessins décoratifs les premières éditions de Verhaeren, chez Deman. A maintes reprises, il a fait son portrait. « Dix-sept fois », me disait un jour van Rysselberghe ; « et je ne le tiens pas encore comme je voudrais, comme je l'aurai. » On sait que Verhaeren s'intéressait beaucoup et directement au travail des artistes, et il ne lui était nullement désagréable de poser pour eux.

Les effigies les plus connues de Verhaeren par Théo van Rysselberghe sont d'abord celle que j'ai là, devant moi, tandis que j'écris ces lignes, où, vêtu d'un veston de molleton rouge, la canne à la main, avec son petit chapeau de feutre, il arpente à grands pas la plage de Wissant ou d'Ambleteuse. Dans la collection des *Hommes d'Aujourd'hui*, il apparaît de face, assis à sa table de travail, en pleine ardeur de la composition, le front un peu penché vers le papier qui l'hallucine, la forte moustache déjà toute éployée. Le musée du Luxembourg conserve un portrait de calme, de sérénité et d'énergie qu'un groupe admirateurs lui offrit quelque temps après le tragique accident de Rouen, et le musée de Gand possède ce tableau célèbre, *La Lecture*, où l'on surprend Verhaeren lisant une de ses œuvres en présence de

quelques-uns de ses amis : Félix le Dantec, le peintre E.-H. Cross, Francis Vielé-Griffin, André Gide, Maurice Maeterlinck, Félix Fénéon, Henri Ghéon.

Il fut, toute sa vie, un portraitiste attentif, précis, véridique, et, pour maintes figures féminines ou enfantines, extrêmement délicat. Il se plaisait aux amples décorations, évocatrices de grands bois marins qu'il peuplait de baigneuses à demi nues, de belles nymphes au corps souple et élégant, aux chevelures nocturnes ou de lumière rousse et profonde. Ou bien c'étaient des jardins admirables avec leurs buissons de fleurs, leurs arbres savamment disposés, les balustrades et les marches doubles d'escaliers de pierre, hantés de jeunes femmes aux attitudes et aux visages à la fois simples et fiers.

Les paysages, les études de nus de Van Rysselberghe sont innombrables. Ce fut un grand laborieux, jamais satisfait de ce qu'il avait accompli, à la recherche patiente et chaleureuse de réalisations plus complètes, plus belles. Epris de claires atmosphères, du chant heureux et de la vibration des libres espaces, il s'était rallié à l'esthétique et à la technique de Seurat, comme Paul Signac, comme Cross, comme Maximilien Luce. Depuis quelques années, il s'en était dégagé, désireux d'élargir ses moyens, de parvenir à des harmonies plus somptueuses, plus sonores, plus variées.

Son œuvre est une œuvre de pureté plus encore que de magnificence. C'est pourquoi elle frappe moins immédiatement, mais attache qui l'a comprise, avec plus de sûreté.

Elle provient d'une âme, d'un cœur éminemment généreux, mais non moins discret, et que retient au milieu de ses effusions la crainte d'être importun, vulgaire, outré ou encombrant.

Tel il fut dans son art, tel dans sa vie privée. Jamais ami plus sincère, plus dévoué, plus serviable, plus prompt à faire le bien, avec franchise et désintéressement. Un ami sûr comme il en est peu ; un conseiller sûr également et non moins sincère.

Et le voilà, lui aussi, disparu. Ah ! nos réunions d'antan, nos réunions affectueuses et confiantes d'écrivains et artistes originaires de Belgique, qu'en demeure-t-il ? Hélas ! Van Lerberghe, Verhaeren, Octave Maus, Demolder, van Rysselberghe sont partis. Maeterlinck, Mockel et moi restons seuls. — A. F.

§

Prix littéraires. — Le prix Goncourt pour 1926 a été attribué, après 7 tours de scrutin, à M. Henri Deberly pour son roman *Le Supplice de Phèdre*. Au dernier tour, les voix se sont ainsi réparties : Deberly, 6 ; Pourrat, une ; Bailly, une ; Dorsenne, une ; Cassou, une.

Le Prix Femina a été décerné, au troisième tour de scrutin, à

M. Charles Silvestre, pour son roman *Prodige du cœur*, par 10 voix contre 8 à Mme Lucienne Favre, auteur de *Bab-el-Oued*, et une voix à M. Burnet (*La Porte du Sauveur*).

Enfin, les journalistes qui recueillent les résultats de ces scrutins ont, pour la première fois, attribué, eux aussi, un prix littéraire, le prix Théophraste-Renaudot (purement honorifique), à M. Armand Lunel, pour *Nicolo Peccavi*.

§

Les premiers vers de Jean Richepin. — On sait que le poète, mort le 12 décembre dernier, fit une partie de ses études au Lycée de Douai. Or, on conserva longtemps, dans les archives de ce Lycée, les tout premiers vers qu'il écrivit et qui sont la traduction d'un passage de Pétrone. Voici ces vingt quatre vers qui sont intitulés : *Pluton à la fortune*.

Maîtresse des humains et des Dieux, ô Fortune,
A qui toute puissance est bientôt importune,
Qui n'aime qu'à changer et ne conserve rien,
Que fais-tu ? Sous le poids de l'empire romain
Te sens-tu pas vaincue, et ne sais-tu comprendre
Qu'il se meurt, et que rien ne peut plus le défendre ?
Le Romain se méprise et ne veut plus agir.
Il ne sait pas garder ce qu'il a su bâtir.
Vois leur luxe effréné, leurs dépenses perdues !
Ils ont des maisons d'or qui vont toucher les nues.
Chassant l'eau de son lit, des champs, ils font des mers ;
Tout est bouleversé dans ce vieil univers.
Mon royaume est atteint par leur bras téméraire ;
Sous d'immenses travaux déjà s'ouvre la terre.
Les monts sont traversés, et chaque antre en gémit.
Toute pierre est utile ; et, déjà, dans la nuit,
De revoir le soleil les monts ont l'espérance.
Fortune, quitte donc ta paisible indolence !
Fais naître les combats ! Réveille le Romain !
Sème pour les enfers la mort à pleine main !
Le sang n'a pas mouillé mes lèvres haletantes,
Tisiphone n'a plus les mains toutes sanglantes,
Depuis Sylla, sous qui le sol, encor fumant,
Vit naître des épis qu'avait nourris le sang.

Jean Richepin avait alors 17 ans et cette pièce de vers est signée : « J.-Em. Richepin. Elève nouveau de philosophie. 29 janvier 1866. Année scolaire 1865 66. » L'année suivante, il venait à Paris, entrait à Charlemagne, puis à l'Institution Messin, d'où il passait à l'Ecole Normale. — L. DX.

§

Le monument Léon Cladel. — Nous avons exposé, dans le *Mercure de France* du 15 octobre 1922, la question du monument Léon Cladel et rappelé les pourparlers qui, commencés en 1905, aboutirent, en 1913, à la décision favorable prise par la questure du Sénat : un emplacement, dans le jardin du Luxembourg, était accordé au Comité avec l'autorisation d'y élever un monument.

Cette décision ayant été homologuée par le bureau du Sénat, présidé par M. de Selves, président du comité Cladel, le monument a été installé, le 11 décembre dernier, à gauche du Palais, non loin de la rue de Médicis. Il représente le romancier assis sur un banc ayant, près de lui, un de ses chiens. L'auteur est M. Marius Cladel, fils du romancier.

La toile qui le recouvre sera retirée officiellement au printemps prochain. — L.-DX.

§

A propos du cinquantenaire d'Henri Monnier. — Il y a cinquante ans que mourait à Paris (3 janvier 1877) le père de Jean Hiroux et de Joseph Prudhomme, Henri Monnier, dessinateur, acteur et littérateur. (Il fut aussi employé au ministère de la Justice où, s'il faut en croire les Goncourt, il ordonnançait les frais du bourreau !)

N'est-il pas injustement classé parmi les amuseurs, l'écrivain qui créa ces deux types si frappants et dont les *Scènes populaires* reproduisent, avec une singulière vigueur d'accent, les mœurs du peuple et de la petite bourgeoisie entre 1830 et 1850 ? C'est une question qui, croyons-nous, sera examinée un jour ou l'autre, et l'examen pourrait bien être favorable à Henry Monnier si l'on se propose un choix réduit a quelques centaines de pages dans les trente volumes environ qu'il à laissés.

Signalons tout de suite une curiosité qui ne sera pas à retenir dans ce choix.

C'est un ouvrage que *la Grande Encyclopédie* (tome XXIV, page 149), désigne ainsi :

> Les *Bas-Fonds de la Société*, publiés sans doute dans les dernières années de l'Empire...

Exactement : en 1853. L'autorisation d'imprimer cet in-8° de 267 pages n'avait été accordée à l'auteur qu'à l'expresse condition d'en faire un tirage très limité et de vendre chaque exemplaire 200 francs. L'ouvrage fut donc imprimé avec luxe, à 200 exemplaires hors commerce. Dans un « avertissement », l'auteur tient à expliquer sa pensée. Il ne veut pas qu'on se méprenne sur ce but :

> Ce livre n'est pas écrit pour tout le monde ; il est tiré à un infiniment petit

nombre d'exemplaires ; il s'adresse plus spécialement aux esprits hardis et robustes que n'effraie pas la vue de la vérité tout entière et qui, de l'examen, de l'analyse de cette vérité, quelle qu'elle soit, sont de force et de courage à tirer un remède...

Après quoi, Monnier s'exprimait, avec un grand sérieux, comme son Joseph Prudhomme :

Ce n'est pas sans tristesse, disait-il, que nous nous sommes décidés à faire de notre plume un scalpel et qu'après avoir ri des petitesses de ce monde nous avons osé descendre jusqu'à ses vices et regarder en face les lèpres secrètes qui le rongent. Le philosophe nous approuvera, l'hygiéniste nous lira en cachette, mais le vicieux, nous l'espérons, frémira en se regardant dans le miroir que nous lui offrons.

En bref ce livre, présenté avec tant de précautions, s'inspirait surtout des travaux de Parent-Duchâtelet sur la prostitution. Il fut réédité par Poulet-Malassis, à Bruxelles, en 1865.

Le roman chez la portière et les propos de Mme Gibou sont, avec moins de prétentions, beaucoup plus originaux et plaisants. A force de prendre le chapeau, les lunettes, le col et le costume de son célèbre professeur d'écriture, Monnier faisait parfois du Prudhomme sans le savoir. — L. DX.

§

Les apocryphes d'Oscar Wilde. — Les phases de cette invraisemblable histoire sont relatées dans les numéros du *Mercure* des 1er octobre 1925, 1er février et 1er mars 1926. Nous nous bornerons donc à rappeler que le bibliographe d'Oscar Wilde, Mr C. S. Millard, a démontré que la féerie publiée sous le titre de *For Love of the King* n'a certainement jamais été l'œuvre de l'auteur de *De Profundis*. Dans diverses lettres rendues publiques, Mr Millard déclarait que les éditeurs avaient « fait passer » pour un ouvrage authentique cette pièce sans mérite, évidemment un « faux » perpétré par « une femme sans scrupules ». Les éditeurs finirent à la longue par riposter en intentant à M. Millard des poursuites en diffamation. Le tribunal vient de statuer, et il a condamné le défendeur à cent livres d'amende pour avoir mis en doute la bonne foi de MM. Methuen et Cie. En outre, il est enjoint à Mr Millard de ne plus répéter les propos incriminés. Mais le juge s'est soigneusement abstenu de soumettre au jury la question de l'authenticité trop victorieusement contestée tout de même par l'érudit bibliographe.

Somme toute, Mr Millard peut se féliciter du résultat ; il n'espérait pas gagner le procès, car il lui était difficile de justifier deux ou trois termes évidemment un peu excessifs, mais il a réussi à démontrer la fraude pour quiconque est de bonne foi. Le seul fait d'avoir apporté aux débats l'extrait de naissance de Mrs Chan Toon constitue une

démonstration péremptoire. La dame qui prétendait avoir joué, étant enfant, avec les frères Willie et Oscar Wilde, est tout bonnement née en mai 1873, alors qu'Oscar Wilde était étudiant à Dublin et de près de vingt ans son aîné.

De plus, les témoignages entendus à la barre sont non moins convaincants. Mr E. V. Lucas, l'un des directeurs de la librairie Methuen, affirma devant le tribunal qu'il croyait à l'authenticité de l'ouvrage, bien qu'il eût admis, dans des conversations privées, que c'était un « stupéfiant gribouillage ». Le juge, se posant en expert, discuta du style de Wilde qu'il prétendit reconnaître dans le texte attaqué, et il allégua que Mrs Chan Toon ne possédait certes pas un talent littéraire suffisant pour parodier Wilde avec succès, ce qui n'est pas du tout certain, car la féerie est réellement une pauvre imitation et la dame a donné des preuves d'une certaine subtilité par la façon dont elle a « roulé » tant d'hommes habitués aux affaires et qu'on s'attendrait à trouver plus clairvoyants.

Vraiment les manigances grâce auxquelles la faussaire réussit à publier sa contrefaçon sont à peine croyables.

Le 27 octobre 1921, après que la féerie eut paru dans *Hutchinson's Magazine*, Mrs Chan Toon alla offrir à MM. Methuen de leur céder pour 200 £ les droits sur l'ouvrage. Elle essaya de se faire avancer deux livres, mais le directeur sut « se tirer de là » et fut très heureux de la voir s'en aller ». Les jours précédents, elle avait en vain essayé de céder ces mêmes droits à quatre autres maisons d'édition.

Dès le lendemain 28, elle est de nouveau chez Methuen, cherchant à emprunter, mais le directeur « réussit à l'éviter ».

Dans un rapport du 3 novembre au principal associé, le directeur écrit : « Bien que Mrs Pearse ait tout l'air d'une fripouille, je ne pense pas qu'elle oserait vendre ses droits à plusieurs éditeurs simultanément », et le surlendemain 5 novembre le marché est conclu. Mrs Chan Toon (*alias* Wodehouse Pearse) accepte une somme globale de 50 livres et déclare formellement qu'elle n'a vu aucun autre éditeur. Mais en s'informant par téléphone chez un de leurs confrères, MM. Methuen apprennent qu'elle leur a proposé la pièce et emprunté dix shillings.

Le traité est signé le 7 novembre et les cinquante livres sont versées. Mrs Pearse promet d'apporter dès le lendemain le manuscrit original, ce qu'elle eût été bien en peine de faire et qu'elle n'apporta jamais.

Ce ne fut que le 26 mai 1922 que, par l'intermédiaire d'une firme de solicitors, MM. Methuen reçurent une copie au carbone du texte dactylographié portant des corrections manuscrites. Le 29, les éditeurs écrivent en ces termes aux solicitors :

En examinant la copie du texte, nous constatons que des corrections y ont

été faites à l'encre et au crayon. Rien n'indique par qui ces corrections ont été faites. Voulez-vous nous dire si les unes ou les autres, ou toutes ces corrections ont été faites par Oscar Wilde ?

Le 30, les solicitors répondent :

Mrs Pearse nous informe qu'elle a reçu la pièce copiée à la machine et que les corrections à l'encre et au crayon ont été faites par elle d'une part pour corriger les fautes de copie et les erreurs de noms, etc., et d'autre part pour remanier le texte, et qu'ainsi révisée la pièce fut approuvée par Oscar Wilde.

Entre temps, le texte était composé tel qu'il avait paru dans *Hutchinson's Magazine*. Le copyright ne fut pas pris aux Etats-Unis ; les éditeurs écrivaient le 26 mai 1922 :

Rien n'est fait concernant l'Amérique. Nous n'avons rien à montrer.

Le 7 novembre 1922, quelques semaines après que *For Love of the King* eut paru en volume, Mrs Pearse offrit à MM. Methuen tous les droits dramatiques et cinématographiques « pour la somme de 1.000 livres une fois payées, à condition que l'acheteur me verse l'argent pas plus tard que le 14 novembre avant midi ». Mais, cette fois, les éditeurs ne mordirent pas à l'appât et, le 1er mars 1923, elle concédait ces droits à sa logeuse en garni, en garantie de sa note impayée !

En juillet 1925, au moment où Mr Millard commença sa campagne pour la démasquer, Mrs Chan Toon-Pearse, toujours à court d'argent et vivant d'expédients, entra en pourparlers avec les solicitors des héritiers d'Oscar Wilde, et les négociations étaient sur le point d'aboutir.

Par une bizarre négligence, les éditeurs Methuen n'ont jamais demandé à Mrs Pearse de produire l'original de la lettre du 27 novembre 1894, qu'elle prétendait avoir reçue d'Oscar Wilde. Cette lettre fut insérée dans le volume d'après le texte donné dans le magazine conformément à une copie dactylographiée sans doute.

On se demande comment il sera possible de mettre désormais en vente ce faux évident. L'édition a dû être épuisée par suite du tapage de ces démêlés et cette œuvre apocryphe ne sera sans doute pas réimprimée. On ne serait pas surpris que le titre fût supprimé dans les prochains catalogues de la maison Methuen.

Le résultat du procès se résume à ceci : Mr Millard se voit allégé d'une centaine de livres pour avoir employé des termes un peu vifs ; de toute évidence, *For Love of the King* reste indiscutablement et incontestablement un faux qui, s'il n'a pas été perpétré par la trop fameuse Mrs Chan Toon, actuellement en prison pour escroquerie, a du moins été vendu par elle à des directeurs de revues et à des éditeurs dont la bonne foi est plus aisément défendable que leur perspicacité.

HENRY-D. DAVRAY.

§

A propos des enfants de Guy de Maupassant. — C'est dix ans après la mort de Guy de Maupassant qu'un quotidien parisien, l'*Eclair*, révéla, pour la première fois, que Maupassant n'était pas mort sans postérité. Dans son numéro du 11 décembre 1903, en première page, ce journal publiait un article non signé indiquant que le conteur avait laissé trois enfants, un garçon et deux filles, qui vivaient à Sens, « éloignés du tumulte de la vie publique, de la vie littéraire et des professions libérales ».

Albert Lumbroso, dans ses *Souvenirs sur Guy de Maupassant*, cita (page 122) cet article de l'*Eclair* sans y ajouter d'autres précisions.

Cette année seulement, M. Paul Mathiex ayant fait allusion à ces faits dans un article de la *Liberté* (3 septembre 1926), M. Auguste Nardy mena, pour l'*Œuvre*, une enquête plus complète qui donna, en même temps que l'identité exacte de ces enfants, la preuve irréfutable de leur origine.

Résumons ici l'article de M. Auguste Nardy, avant d'y ajouter les détails *inédits* qu'il nous a donnés, après sa visite aux enfants de Maupassant.

L'aîné des enfants, M. Lucien Litzelmann, est né à Paris, rue des Dames, le 27 février 1883 (Maupassant avait alors 33 ans et habitait, comme son amie Mme Litzelmann, rue des Dames). M. Litzelmann est actuellement rédacteur principal à la sous-préfecture de Sens (Yonne).

Mlle Lucienne Litzelmann, la seconde enfant, est née rue des Dames en 1884 et est actuellement modiste, 82, rue de l'Assomption, à Paris.

La plus jeune des enfants est Mme Marguerite Belval, née Litzelmann, née rue du Polygone à Vincennes, le 29 juillet 1887, et actuellement établie à Sens.

Leur mère mourut en 1920.

Ils ont gardé tous les trois le souvenir très net de leur père, se rappellent ses visites, mais se défendent de rien demander, de rien revendiquer à ce sujet. Ils ont même déploré de voir la presse s'occuper d'eux.

L'aîné a rapporté que, souvent, il reçoit des journaux ou des revues parlant de son père. Qui les lui envoie, il ne sait pas. Il y a des gens qui le connaissent : lorsqu'il fut promu officier d'Académie, une main avait écrit sur son dossier : « fils de Maupassant ».

Voici, au surplus, les propos qu'il a tenus à M. Nardy et que celui-ci n'avait pas notés dans son article de l'*Œuvre* :

— Mon père a dû, comme réserviste, faire une période d'instruction militaire à la caserne de Sens. Il loua, dans ce moment, plusieurs chambres à l'hôtel de Bourgogne. Nous avons, par la suite, habité cet

hôtel. J'avais 15 ou 16 ans. Mon père était mort. Ma mère possédait encore de l'argent. Il s'épuisa vite, puisque maman était, quelques moins après, dans la gêne. Elle recevait cependant des lettres cachetées. Elle en accusait réception, adressait sa réponse à Paris, *poste restante*, au nom de M. de Radziwill... Je possède une épingle de cravate ayant appartenu à mon père. (Il la porte : elle est en or, de forme carrée ; au milieu est enchâssé un brillant). Je sens, autour de moi, l'amitié des gens qui *savent*. Nous n'en parlons jamais, car nous ne voulons pas en parler. Comment Guy de Maupassant connut ma mère ? Je ne l'ai jamais su. Maman était originaire de Strasbourg et c'est à Paris, sans doute, qu'elle dut le rencontrer. Mon père venait nous voir très souvent. Quand il m'expliquait une chose que je feignais de comprendre, il le constatait tout de suite et se fâchait. Un jour il me mit à la porte. Ses questions étaient pour moi un cauchemar, car j'avais souvent peur de lui déplaire...

Mme Marguerite Litzelmann, la plus jeune des enfants, ressemble beaucoup, nous dit M. Nardy, à Laure de Maupassant, mère de Guy. Son mari, M. Belval, ancien footballer, est garagiste à Sens et correspondant de *l'Auto*. Ils ont deux filles, de 16 et 19 ans. L'une d'elles est championne de natation de la région. Elle a confirmé ce qu'a dit Lucien son frère, en répétant :

— Nous ne demandons rien. Nous ne voulons autour de nous aucune publicité.

Mlle Lucienne Litzelmann, la fille cadette, modiste en chambre, 62 rue de l'Assomption, est une femme très sensible. Elle est brune, un peu forte, a les mêmes yeux que Marguerite et la même ressemblance avec Laure de Maupassant.

Dès que M. Nardy lui exposa les motifs de sa visite, elle se mit à pleurer, la tête dans les mains.

— Pourquoi ne m'ont-ils pas consultée ?... Nous avons juré à maman de ne rien dire.

Elle se souvient de son père aussi bien que Lucien et Marguerite.

— Il me gâtait. Il me choyait. Il nous aimait... Notre mère a beaucoup souffert après sa mort.

Dans l'appartement très modeste qu'habite Lucienne, on voit une photo de Maupassant, dans un cadre de bois, et des livres du romancier.

— Il n'aimait pas les photos, il les brisait. Rien que pour cela, je ne vous donnerai pas la mienne. Quand nous demandions à notre mère, alors que nous étions au lycée d'Orléans : — Où est papa ?... Elle nous répondait : *papa voyage*. Nous étions surprises, car nos voisines voyaient... leur père très souvent, c'est ce qui provoquait notre question... Je voudrais empêcher votre article de paraître, dit-elle encore... On n'a pas le droit de parler de ces choses. Pourquoi ne l'a-t-on pas

fait au lendemain de la mort de papa ? Il y a, à Nice, François le valet de chambre qui fut toujours hostile à maman. Il est entièrement *la cause de nos malheurs*.

Comme elle pleura de nouveau, M. Nardy interrompit ce pénible entretien.

Nous nous sommes entretenu de ces révélations avec un éminent écrivain qui fut des amis de Guy. Il nous dit après avoir vu les photographies de Lucien et de Marguerite :

— Il y a ressemblance entre eux et leur père... Elle est très visible, surtout avec Lucien Litzelmann... C'est vous répéter qu'on apprend chaque jour du nouveau, même sur ses amis les mieux intimes... — L. DX.

§

Les romantiques amours de Juan Valera et Madeleine Brohan. — Outre ses titres, nombreux et brillants, à la gloire littéraire, D. Juan Valera y Alcalá Galiano en possède d'autres, dont celui d'avoir été le père du célèbre sinn-feiner irlandais, qui porte son nom. Les familiers de son œuvre imprimée étaient, cependant, intrigués de ne pouvoir identifier certaine *Elisena* à laquelle sont dédiées certaines « nostalgies » insérées dès 1858 dans les *Poesías* de Valera, avec la date de Saint-Pétersbourg, 1857. Est-ce une pièce « vécue » ? En 1861, Valera publiait, d'autre part, dans *El Contemporáneo*, vingt chapitres d'un roman resté inachevé et réimprimé au tome XIII de ses *Obras Completas*, dans lequel certains hispanistes n'ont pas été peu surpris de trouver un très long fragment d'une lettre à D. L. A. de Cueto, sous-secrétaire d'Etat espagnol lors de la mission dudit Valera en Russie en 1856-57. Cette lettre, insérée dans la *Correspondencia* de Valera, qui occupe deux tomes de ses *Obras Completas*, se rapporte, en effet, à une intrigue amoureuse que ce diplomate amateur eut à Pétersbourg avec une sociétaire de la Comédie-Française, fille et sœur d'actrices et alors âgée de 24 ans, Emilie-Madeleine Brohan, épouse (1854) *in partibus infidelium* du romancier et auteur dramatique parisien Mario Uchard, mort en 1893.

L'énigme est aujourd'hui résolue grâce à un article fort intéressant publié par M. Manuel Azaña dans la Revue *Nosotros*, 1926, n°s 200-201 : *Valera en Rusia*. Nous y trouvons tout le détail des amours de Valera avec Madeleine Brohan, alors engagée au Théâtre Impérial de Saint-Pétersbourg. Bien que s'aimant d'amour tendre — Valera avait, lui, 33 ans, — ils s'en tinrent à un platonisme qui n'excluait d'ailleurs pas certaines intimités assez poussées, comme celle, p. ex., de rester enlacés, dans le lit de l'actrice, de deux heures à neuf heures du matin, ou encore celles de couper — c'était Madeleine qui agissait — une mèche de cheveux, avec les dents, à l'être cher pour la conserver « dans

un reliquaire ». Ces amours reprirent à Paris dans l'été de 1857, au retour de Valera, qui avait fini par se brouiller avec son chef et peu heureux rival, le duc d'Osuna. « De ses relations avec Madeleine à Paris — écrit M. Azaña — il subsiste des traces dans de petits billets annotés par l'actrice. » Mais le dépit amoureux se fondit alors en amitié, puis en mélancoliques souvenirs et le roman de *Mariquita y Antonio*, écrit à l'époque de cette aventure à Pétersbourg même, sera désormais jugé pour ce qu'il est vraiment : une confession autobiographique très transposée — l'action s'en passe à Grenade et les personnages sont tout différents de ceux de l'authentique intrigue, — bien qu'à base de réalité, du moins dans le conflit sentimental qu'il présente, sans le résoudre, par suite du caractère fragmentaire du récit. — C. P.

§

Prosper Mérimée et le domaine public.

Paris, le 6 décembre 1926.

Monsieur le Directeur,

Nous remarquons, dans le numéro du 1er décembre 1926 du *Mercure de France*, une note indiquant que l'œuvre de Prosper Mérimée doit tomber dans le domaine public dans le courant de décembre 1926.

Nous croyons devoir vous signaler que, d'après l'interprétation qu'a faite de la loi du 3 février 1919 le Bureau de la Propriété littéraire de Berne et celui du Cercle de la Librairie Française, l'œuvre de Prosper Mérimée ne tombera dans le domaine public que le 21 février 1927.

Nous ne vous signalons le fait que parce que nous craignons que votre note n'induise en erreur d'autres éditeurs.

Veuillez agréer, etc.

CALMANN-LÉVY.

§

A propos de la commémoration Verhaeren.

Rueil, 18 décembre 1926.

Mon cher ami,

Le noble discours prononcé par Francis Vielé-Griffin à la gloire de Verhaeren se suffit parfaitement à lui-même. Il est donc superflu de le compléter comme le fait le *Mercure*, par un résumé plus ou moins fidèle d'une partie de ma propre allocution.

Simple erreur de mise en pages, évidemment, et cette confusion entre nos deux discours me remplit d'orgueil. Mais, en dépit de la vieille amitié qui nous lie, Griffin pourrait n'en être pas aussi content que moi. J'assume donc, tout au moins quant au sens général, la responsabilité des paroles que lui prête le *Mercure* à la page 736, à partir de la ligne de points.

Votre ami, ALBERT MOCKEL.

§

Un projet oublié d'Honoré de Balzac. — Le docteur Cabanès nous signale l'ouvrage suivant qui fut annoncé et ne parut jamais : *Histoire de la succession du marquis de Carabas au fief de Coquatrix*, par Honoré de Balzac.

L'annonce de ce livre figurait, en 1831, au dos d'une édition du roman *La Peau de Chagrin* parue chez Gosselin.

A propos de cette *Histoire de la Succession du marquis de Carabas*, l'érudit balzacien Marcel Bouteron nous dit que l'ouvrage devait primitivement former les tomes IV et V des *Romans et Contes philosophiques* et fut annoncé comme « à paraître » en janvier 1832. — L. DX.

§

Une vigoureuse offensive de M. Camille Jullian. — Suite à l'écho que nous avons publié, sous ce titre, le 1er décembre dernier et dans lequel nous signalions l'intervention de M. Camille Jullian, au nom des archéologues, à propos du déclassement des forts de la seconde zone parisienne.

M. Camille Jullian triomphe. La Commission du Vieux Paris vient d'obtenir que soient étendues au département de la Seine tout entier ses attributions relatives à la constitution du « Casier archéologique et artistique de la ville de Paris ».

§

La mayonnaise manquée, histoire médicinale. — Comme, en cette auberge basque où, de retour d'une ascension en montagne, nous nous étions arrêtés pour deux jours, la pluie nous immobilisait, il arriva qu'un matin où, n'ayant rien de mieux à faire pour tuer le temps, nous bavardions avec la cuisinière espagnole, celle-ci, désespérant de réussir une mayonnaise acharnée à tourner, s'exclama, navrée, en sa langue, que la chose n'était, *carajo*, point merveille, puisque — nous transposons les termes de cette vitupération — il est avéré qu'une femme, en période cataméniale, non seulement porte malheur à qui l'approche, mais encore se trouve dans l'absolue impossibilité de *conseguir hacer salsa mayonesa*.

Et ceci nous a mis sur la voie d'une étude curieuse sur ce qui, dans ces campagnes reculées, subsiste toujours de l'antique médecine. Pour celle ci, rien de ce qui avait trait au corps humain n'était sans usage. Les cheveux, pris en infusion, guérissaient l'ictère et leur cendre, en pommade, était remède souverain contre la calvitie. Il n'était pas d'émétique qui valût une tisane d'ongles pulvérisés dans du vin. Le cérumen était un détersif et un astringent à la fois, qu'on employait dans les plaies, les coupures, les gonflements et les coliques, et jusque

pour éclaircir la vue. La salive avait raison des démangeaisons et des herpès, mais surtout des morsures de serpents et de chiens enragés, comme encore des fièvres, de l'eczéma et de l'aménorrhée. Nous avons retrouvé trace de cette sottise à plus d'une reprise, en particulier dans la croyance que, pour guérir les hémorroïdes, il suffit de cracher sur un papier blanc et d'en frotter la partie atteinte. Rappellerons-nous les étranges usages de la graisse humaine ? Lors de la Saint-Barthélemy, le peuple de Lyon jetait à l'eau les cadavres huguenots, à l'exception des obèses, abandonnés aux spécialistes chargés d'en extraire les substances onctueuses. Nul remède ne valait celui-ci pour se défaire des rhumatismes. Au grand siècle, sous Louis XIV, le crâne constituait un article éminent de la pharmacopée. Réduit en poudre, on demandait surtout celle qui provenait de cadavres de suppliciés, la couche verdâtre qui s'y formait passant pour d'une vertu ineffable. Les poudres de momies n'etaient pas moins recherchées et il n'était pas un seigneur de marque qui n'en portât comme précaution en cas d'accident, maladies nerveuses, anémie, etc. L'urine, prise en lotions et en compresses, est toujours en usage, surtout dans les maladies de la peau et des yeux, car c'est un antiseptique, un résolutif, un calmant et un apéritif, ce qui explique qu'on s'en servît comme boisson, de nature de panacée. Le célèbre Lémery professait que le *stercus humanum* exerçait une action efficace contre les maux de gorge, l'épilepsie, les fièvres tierces. Séché et pulvérisé, dans un mélange de miel, c'était le fameux *emplastrum aureum*, d'un emploi courant contre les phlegmons, les anthrax, les ulcères charbonneux. La placentophagie, d'autre part, florissait. Contre l'épilepsie et les maux de l'enfantement, rien ne valait une bonne poudre de placenta, cependant que le placenta d'une robuste et solide gaillarde, appliqué tout frais sur la face d'une belle, en enlevait aussitôt les taches de rousseur et autres accidents fâcheux. Un docteur Iscovesco fabriquait même des pilules de placenta, qui guérissait la métrite chronique, les invaginations de l'utérus et autres maux semblables Quant au sang, on le buvait, même le sang cataménial, qui, pris par une femme, lui ramenait l'amour de son amant, de façon infaillible. Aujourd'hui, qui ignore que de pauvres valétudinaires continuent à se gorger de sang chaud d'animaux récemment mis à mort ? Et voici comment, partis d'une mauvaise mayonnaise, nous sommes arrivés à la plus inconcevable des salades... non russes, hippocratiques. — C. P.

§

Les anecdotes qui se répètent : de la Tarnowska à Liane de Pougy.

Dans le *Journal* du 17 novembre 1926, sous la signature de M. Michel Georges-Michel.

Et la vie fut belle. On fit plusieurs voyages en Russie où la recevaient les grands-ducs, en Italie où d'Annunzio lui fit, dans son parc, un chemin de chasubles et de roses. Elle eut tant de bijoux qu'un soir, par dérision et pour moquer des courtisanes, Liane apparut dans sa loge, à l'Opéra, sans une pierre sur elle... Mais tous ses colliers, toutes ses broches, toute sa « quincaillerie » sur les épaules de sa femme de chambre...

Du *Temps*, 25 août 1913, sous la signature de M. Jean Carrère :

Les épaules et les cous des femmes étincelaient de mille feux, comme les palais de Venise. Chacune avait sorti son maximum d'étalage. Tout à coup la Tarnowska parut, et tous les yeux se dirigèrent vers la porte par où elle entrait. O stupeur ! Elle était vêtue d'une robe blanche très simple, le cou de cygne absolument nu, les mains et les bras sans bracelets ni bagues. On crut à une mystification. Mais aussitôt, derrière elle, à trois mètres de respectueuse distance, arriva sa fidèle camériste, croulant sous le poids de colliers de perles, de bracelets, de pendeloques et de diadèmes de toutes sortes. On eût dit ces mannequins tournants à la devanture des marchands de pierreries. Les hommes comprirent la leçon, que les femmes reçurent comme une gifle.

§

Le Sottisier universel.

Peut-on garder rancune aux « Français moyens » d'ignorer la mythologie, alors que pas un électeur sur dix n'est capable de citer dans l'ordre les présidents successifs de notre immuable République ?... Aidons leur mémoire et leur patriotisme :

Avant Gaston Doumergue et son ventre en amphore,
Thiers, Mac-Mahon, Grévy, Carnot, Périer et Faure,
Loubet, Fallières, Paul Deschanel, Millerand
Ont, de la République, atteint le premier rang.

La Croix, 8 décembre.

Un régime qui confie les deux postes les plus scabreux, l'Intérieur et l'Instruction publique, à deux chefs du Cartel : M. Sarraut, nouveau président du parti radical, directeur de la *Dépêche de Toulouse*, et M. Herriot. — *Le Courrier de Bayonne*, 17 novembre.

Les jeunes garçons nous servirent des langoustes et d'autres poissons de mer. — ALFRED DE VIGNY, *Daphné*, p. 88.

« Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage. » Ce vers de notre vieux Ronsard a dû souvent chanter dans la mémoire de M. André Bellessort. — *Revue des Deux Mondes*, 1er septembre.

Or, en 1617, Milton avait dix ans, et Shakespeare — s'il a jamais existé — allait naître. — LOUISE-FAURE-FAVIER, *Mercure de France*, n° 683, p. 353.

Dans une île des côtes siciliennes, l'enchanteresse Circé transforma en pourceaux Ulysse et ses compagnons. — P. GRELLET, *Gazette de Lausanne*, 2 décembre.

L'uniforme neuf des orphéonistes, payé par les Briguedon, avait dépassé les espérances de la nouvelle suzeraine. Il se composait d'une casquette rigide à visière droite et vernie, à galon d'or, à lyre d'or, et surmontée d'un casoar tricolore, d'un dolman rouge à brandebourgs noirs, d'un pantalon bleu à double bande dorée, comme les officiers d'ordonnance appartenant à l'artillerie. — JEAN DRAULT, *La Nouvelle Châtelaine, Le Journal*, 19 novembre.

Les membres de la mission ont dégagé .. les fondations d'une cathédrale et d'un palais épiscopal. La façade de l'église avait une largeur de cinquante mètres et la construction recouvrait environ deux cent cinquante mètres carrés. — SANDER PIERRON, *L'Indépendance belge*, 20 novembre.

Dans son sarcophage [celui de l'évêque], à côté de son squelette, était posée sa crosse, taillée dans une dent de baleine, et qui est une œuvre d'art de toute beauté. — SANDER PIERRON, *L'Indépendance belge*, 20 novembre.

... le Livret Guide Officiel que nous venons d'éditer à l'intention de tous les Français impatients de réaliser, enfin, le vœu millénaire : « Voir Venise et mourir ! » — *L'Impartial français*, 19 novembre.

Son père, M François de Cabarrus, n'était pas Espagnol, mais bien Français, malgré un nom dont la désinence latine indique clairement une origine basque. — JOSEPH TURQUAN, *La citoyenne Tallien*, p. 21.

Je ne souhaite qu'une chose, c'est que toutes les maisons de location mettent leur technicien à la disposition de MM. les Directeurs pour les éclairer de sa science et, bien entendu, sans que cela leur coûte un iota. — Lettre au Directeur du journal *l'Ecran*, 17 juillet.

Deux blessures mortelles l'atteignirent; elles ne le tuèrent pas. — PIERRE D'HUGUES, *La Tête, Journal des Débats*, 3 novembre.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

BULLETIN FINANCIER

a revalorisation du franc s'est poursuivie vigoureusement, ce qui nous a valu derechef séances bien ternes. Certes, les disponibilités liquides sont en abondance, ainsi que l'a ntré le bon marché de l'argent aux dernières liquidations; seulement ces disponibilités sont ives, les velléités d'entreprises nouvelles se trouvant annihilées par l'état d'incertitude où nous mmes, relativement à la date et au taux de stabilisation dont chacun s'entretient. Ajoutez à a que nous n'avons reçu aucun encouragement de l'étranger, car les principales bourses euro- ennes ont eu une tenue des plus médiocres.

Notre marché est donc resté plongé dans le marasme, chaque jour a marqué une étape nou- e vers la baisse, et à l'heure actuelle, les pertes subies sont certainement considérables et de rdre de plusieurs milliards. C'est à de pareils moments que sévit la contagion, aussi a-t-on vu ir à n'importe quel prix et indistinctement, les valeurs françaises et internationales, ce qui a pour conséquence de faire surgir un parti encore modeste de vendeurs, mais qui deviendrait plus important et moins timoré, si quelque événement fâcheux venait à se produire dans re horizon politique ou financier. Perdre courage en de semblables instants serait néanmoins re montre de beaucoup de pusillanimité, risquant de nous faire négliger des symptômes de nfiance qui ont leur valeur; d'abord les cours actuels de nos meilleures entreprises sont à un veau qui escompte largement une revalorisation plus accentuée de notre franc, et des ordres chat à cours limités viennent chaque jour grossir les carnets des intermédiaires. Mais en tendant le moment où la situation pourra être retournée en un tournemain, il convient, c'est vidence même, de ne pas commettre d'imprudence en s'engageant immodérément, mais par helons proportionnés aux forces de chacun.

Le redressement du franc a naturellement exercé une influence salutaire sur la tenue des rentes nçaises, le groupe du Crédit National et les Emprunts gagés par les annuités de l'Etat, et ce, lgré des réalisations de porteurs étrangers transformant nos fonds publics dont ils étaient tenteurs en monnaie française. Parmi nos grandes banques, le Comptoir d'Escompte et la ciété Générale restent fermes en dépit de l'ambiance, mais les banques étrangères souffrent rtement des mauvaises dispositions. Mines métalliques faibles, produits chimiques lourds, leurs de pétrole et de caoutchouc en réaction, conséquence de la baisse des changes et d'une ritable grève d'acheteurs.

Le Masque d'Or.

DÉPARTEMENT DE LA SOMME

Emprunt de 125.776.000 francs, maximum, en Bons 7 0/0 de 500 francs, nominal autorisé par cret en date du 11 décembre 1926.

Ces Bons, amortissables au pair en 15 ans, sont nets d'impôts présents et futurs.

Ils peuvent servir d'emploi ou de remploi aux fonds des incapables, des femmes mariées, quel e soit leur régime matrimonial, des communes, des établissements publics ou d'utilité publique autres particuliers et collectivités, autorisés ou obligés à convertir leurs capitaux en rentes r l'Etat.

Prix d'émission : 430 francs, jouissance du 20 décembre 1926.

Le premier coupon au 20 juin 1927 sera de francs : 17.50.

En garantie du service des intérêts et de l'amortissement du présent emprunt, le département la Somme a remis en gage à la Société civile de porteur de bons des titres d'annuités de tat payables au profit du département.

Les demandes sont reçues sans frais aux guichets de tous les grands établissements financiers.

VILLE DE SAINT-QUENTIN

La Ville de Saint-Quentin est autorisée, par décret en date du 8 décembre 1926, à émettre un runt de 46.583.500 francs maximum divisé en bons 7 0/0 de 500 francs nominal, nets d'im- s présents et futurs et amortissables au pair en 15 ans.

Le prix d'émission est fixé à 430 fr. et la jouissance date du 15 décembre 1926.

Le premier coupon, au 15 juin 1927, sera de 17 fr. 50.

a garantie du service des intérêts et de l'amortissement du présent emprunt, la Ville de Saint- ntin a remis en gage à la Société Civile des Porteurs de Bons des titres d'annuités de l'Etat bles à son profit.

Les demandes sont reçues sans frais aux guichets de tous les grands établissements finan- rs.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Allemagne, République Argentine, Autriche, Belgique, Bulgarie, Chili, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Gustamala, République d'Haïti, Hongrie, Lettonie, Luxembourg, Mexique, Paraguay, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchéco-slovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie.

Un an : 90 fr. | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr. 50

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de la correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier